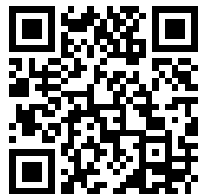

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

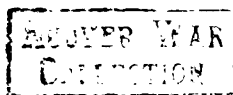
064
G412



EIGLA-STUDIEN

VON

A. BLEY



RECUEIL DE TRAVAUX

PUBLIÉS PAR

LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
de l'Université de Gand.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

Les travaux des professeurs et chargés de cours, anciens professeurs et anciens chargés de cours sont publiés sous la responsabilité personnelle de leurs auteurs.

Tous les autres le sont en vertu d'une décision de la Faculté.

UNIVERSITÉ DE GAND
~~Gent. Université.~~
RECUEIL DE TRAVAUX
PUBLIÉS PAR
LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

39^e FASCICULE

EIGLA-STUDIEN

VON

A. BLEY

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT GENT

GAND
LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE VAN GOETHEM & Cie
Rue des Foulons, 1 (près de l'Université).

1909

345458

100

YASSEL BERNARD

DEM ANDENKEN MEINES FREUNDES

HANS WAGNER,

PROFESSOR DER GERMANISCHEN PHILOLOGIE
AN DER UNIVERSITÄT LÜTTICH

Vorwort.

Meine arbeit ist nicht aus der literatur über die Eigla erwachsen, sondern aus der Eigla selbst und den wichtigsten sagas historischen und poetischen charakters, zu deren studium ich durch die Eigla veranlaßt worden bin.

Ich habe geglaubt, die mir eigentümliche auffassung rechtefertigen zu sollen mehr durch die entwicklung der positiven gründe, die dafür sprechen, als durch die widerlegung der entgegenstehenden ansichten; daher die wenig zahlreichen bibliographischen verweise. Von der kritik der ansichten K. Maurers und Finnur Jónssons, der beiden koryphäen der historistischen auffassung, durfte ich aber keinenfalls absehen.

Ich schmeichle mir nicht mit der hoffnung, daß meine arbeit großen anklang findet. Solange die sagaforscher glauben ohne die kenntnis der poetik auskommen zu können, solange sie die ergebnisreiche forschung auf dem gebiete der nationalen epik alter und moderner zeit einfach ignorieren, so lange auch wird die bisherige unwissenschaftliche auffassung der isländischen Saga unerschüttert fortbestehen.

Ich verhehle mir nicht, daß meine arbeit an kompositions-mängeln leidet. Als ich dieselbe in angriff nahm — es ist dritthalb jahr her —, war ich mir zwar klar darüber, daß die Eigla kein historisches, sondern ein poetisches werk ist, daß sie von Snorri verfaßt wurde, daß er sie nicht vollendete, sondern bloß bis zu Egils unterredung mit könig Hákon fortführte, die mit zwingender notwendigkeit aus meinen grundgedanken sich ergebenden folgerungen enthüllten sich mir aber vielfach erst über der ausarbeitung. Letztere zog sich zudem zu lange

hin, sie wurde zu häufig unterbrochen, einzelne in den letzten monaten gefertigte abschnitte wurden zu sehr überhastet, als daß die wünschenswerte einheitliche und geschlossene komposition hätte erzielt werden können. Den mir wohlbewußten mängeln könnte nur durch eine geraume zeit erfordernde umgestaltung abgeholfen werden. Da ich aber nicht sobald über diese zeit verfüge, habe ich mich entschlossen, meine arbeit in der vorliegenden gestalt zu veröffentlichen. Lieb wäre es mir, wenn gegen die formale seite derselben nachsicht geübt würde; lieber jedoch noch, wenn die von mir vertretenen grundanschauungen einer gründlichen, aber sachlichen kritik unterzogen würden.

Gent, den 25. november 1909.

A. Bley.

Inhalt.

	Seite
Erstes Kapitel: Der konflikt des Þórólf Skallagrimsson mit den söhnen der Hildiríð	1—26
Zweites Kapitel: Die yorcker vorgänge nach Egils Höfudlausn und Arinhjarnarkvíða einerseits, nach der prosadarstellung der Eígla anderseits . .	27—63
Drittes Kapitel: Die Eígla ist kein historisches, sondern ein poetisches werk	64—130
Viertes Kapitel: Der verfasser der Eígla war wahrscheinlich dichter und historiker	131—143
Fünftes Kapitel: Die Eígla bezweckt die verherrlichung des geschlechtes der Sturlungar	144—190
Sechstes Kapitel: Snorri ist der verfasser der Eígla . . .	191—229
Siebentes Kapitel: Snorri hat die Eígla nicht vollendet . . .	230—244
Nachträge	245—253

Erstes Kapitel.

Der konflikt des Þórólf Skallagrímsson mit den söhnen der Hildiríð.

In betreff der Eigla-episode von den söhnen der Hildiríð kann man wohl behaupten, daß allgemein angenommen wird, die letztern seien nicht erbberechtigt gewesen. Diese ansicht spricht Finnur Jónsson in seinen zwei ausgaben der Eigla aus¹⁾, sie sucht K. Maurer in seinem bekannten vortrage aus dem jahre 1895 eingehend zu begründen²⁾, und ihr ist unsers wissens seither von niemand widersprochen worden. Trotzdem halten wir diese ansicht für irrig. Wir sind vielmehr der meinung, daß die erbansprüche Háreks und Hræreks durchaus begründet waren, daß ihre feindschaft gegen Þórólf einen triftigen grund hatte, und daß sie ihn mit ihrem hasse verfolgten, bis sie ihn zu grunde gerichtet hatten, weil er ihnen ihr unbestreitbares recht vorenthielt. Betrachten wir die erbschaftsangelegenheit von ihren ersten anfängen an.

Der landherr (hersir) Björgólfr, ein mächtiger und reicher Halogoländer aus altem geschlechte, der im namen des königs von Norwegen von den Lappen den tribut erhob und mit ihnen handel trieb, hatte wegen vorgerückten alters seinem sohne Brynjólf sein amt und die verwaltung seines vermögens übergeben. Danach verliebte er sich bei einem gelage in die junge und schöne Hildiríð, die tochter des klugen und reichen bauern Hogni von der insel Lekø. Kurze zeit darauf er-

1) Vgl. besonders *Egilssaga Skallagrímssonar* (Kritische Ausgabe). Fortale LXXXVI. 2) *Zwei Rechtsfälle der Eigla*. Sitzb. der Münchner Akademie der Wissenschaften, 1895 I, 65 ff.

schien er plötzlich mit einem gefolge von 20 mann in ihrer wohnung und erklärte ihrem vater¹⁾, er wolle, daß seine tochter ihm in sein heim folge, und er werde augenblicklich mit ihr *lausabrúllaup* halten. Hogni sah²⁾, daß ihm nichts anders übrig blieb als geschehen zu lassen, was Björgólfr wollte. Dieser kaufte Hildiríð für eine unze gold und bestieg mit ihr das bett. Er führte sie sodann nach Torgar, zeugte mit ihr zwei söhne, Hárek und Hrørek, und starb. Brynjólfr, der gleich bei seines vaters rückkehr von Løkø seine unzufriedenheit über die eingegangene verbindung ausgedrückt hatte³⁾, entfernte sofort nach dessen tode Hildiríð mit ihren söhnen. Er erkannte auch in der folge die letztern nicht (als seine brüder) an und verabfolgte ihnen nichts von ihrem väterlichen erbe.⁴⁾ Sie erhoben ihm gegenüber keine erbansprüche. Kaum aber hatte Brynjólfs sohn, Bárðr, die erbschaft angetreten, so erschienen sie und machten ihre ansprüche geltend; sie wurden aber von ihm abgewiesen mit der bemerkung, sie seien bastarde. Nicht lange darauf starb Bárðr und wurde von seinem freunde und verwandten Þórólf beerbt. Sofort stellten Hárekr und Hrørekr sich ein und beanspruchten ihr väterliches erbe. Er erwiderte ihnen⁵⁾: „Ich habe Brynjólf und besonders Bárð als zu rechtliche männer gekannt, um glauben zu können, sie hätten euch nicht gewährt, was euch von rechts wegen zukam. Ich war anwesend, als ihr Bárð gegenüber eben diese ansprüche erhobet, und ich habe gehört, daß er sie nicht für begründet hielt, denn er nannte

1) F. Jónsson, *Egilssaga* s. 19, „erendi er þat hingat, at ek vil, at dóttir þín fari heim með mér, ok mun ek nú gera til hennar lausabrúllaup“.

2) Hogni sá engan annan sinn kost, en láta allt suá vera, sem Björgólfr villdi. Björgólfr keypti hana með eyri gullz, ok gengu þau í eina reckju bæði.

3) Brynjólfr lét illa yfer þessi ráðagerð.

4) Litils virði Brynjólfr þá ok lét þá eeki hafa af foðurarfi þeira.

5) s. 29, „þat var mér kunnigt of Brynjólf ok enn kunnara um Bárð, at þeir voro manndóms menn suá miklir, at þeir mundv hafa mið lat ykr þat af arfi Björgólfs, sem þeir vissi, at réttindi veri til. Var ek nærr því, at þið hófut þetta sama ákall við Bárð, ok heyrdiz mér suá sem honum þætti þar engi sannynði til, þuiat hann kallaði ykr frillusonu“.

euch konkubinenkinder.“ Darauf entgegnete Hárekr, er wolle durch zeugen erweisen, daß für ihre mutter ein brautgeld (mundr) bezahlt worden und daß er und sein bruder somit erbberechtigt seien. Wolle Þórólfr das nicht gestatten, so könne es abermals geschehen wie früher, daß macht vor recht gehe.¹⁾ Jetzt aber sei das ihnen widerfahrende unrecht noch größer, da früher wenigstens ihr väterliches erbe in händen von verwandten verblieben, nun aber in ganz fremde hände gekommen sei.²⁾ Darauf erwiderte Þórólfr³⁾ schroff, er halte sie um so weniger für erbberechtigt als, wie ihm gesagt worden, ihre mutter geraubt und als *hernumin* heim (d. h. nach Torgar) gebracht worden sei.

So lautet die darstellung der Eigla. Wie man daraus auf die vom gesetzlichen standpunkte aus berechnete handlungsweise Brynjólfs, Bárðs und Þórólfs den söhnen der Hildiríð gegenüber hat schließen können, ist uns unbegreiflich, da wir das gerade Gegenteil aus der erzählung herauslesen. Wenn uns nicht alles täuscht, beweist diese klar, daß die wesentlichen bedingungen, welche das gesetz für die gültigkeit der ehe vorschrieb, erfüllt worden waren. Welches gesetz, wird man fragen? Natürlich das gesetz, das dem publikum bekannt war, an das der verfasser der Eigla sich wandte, also das isländische gesetz, das zu seiner zeit die eheschließung regelte. Dieses isländische gesetz stimmte aber mit dem norwegischen, aus dem es stammte, in seinen grundzügen überein. Zweifelsohne hat der verfasser der Eigla auch dasselbe gesetz für das neunte jahrhundert, in dem sich die erzählte geschichte zuträgt, vorausgesetzt. Wäre er sich in diesem punkte einer verschiedenheit zwischen seiner und der frühern

1) s. 29—30. En vera kann, at enn sé sem fyrr sá ríkiss munr, at vit fáim eigi rétt af þessu máli firi þér, ef þú vill engi vitni heyra, þau er vit hofum framm at flytja, at vit sem menn aðalborner. 2) En nú er arfr þessi kominn under úskyllða menn okkr, ok megu vit nú eigi með öllu þegja yfer missu ockarri. 3) s. 30. Þórólfr suarar þá styggliga: „þui síðr ætla ek ykr arfborna, at mér er sagt móðer yekur veri með valldi tekin ok hernumin heim höfð“.

zeit bewußt gewesen, so würde er seinem sonstigen verfahren gemäß, wo änderungen eingetreten waren, auf dieselben bei der schilderung der eheschließung Björgólfs hingewiesen haben. Er konnte doch seinen lesern oder zuhörern nicht zumuten, daß sie in allen möglichen wandlungen des skandinavischen rechtes bewandert seien; vorausgesetzt, daß er es selber war. Wenn er die ihm bewußte verschiedenheit nicht kenntlich gemacht hätte, hätte er notwendigerweise irrige ansichten hervorrufen müssen. Daß er es nicht getan, beweist also, daß er das zu seiner zeit bestehende ehe- und erbrecht auch für die frühere zeit vorausgesetzt hat. Übrigens hat dasselbe einen derartigen charakter, daß sein hohes alter höchst wahrscheinlich ist.

Wie lautet nun dieses recht? „Sa maðr er eigi arfgengr er modir hans er eigi munde keypt mork eða meira fe eða eigi brullaup til gert eða eigi fostnod. Þa er kona munde keypt er morc VI. alna aura er goldin at munde eða handsolod, eða meira fe ella. Þa er brullaup gert at lögom, ef lög raðande fastner kono. enda se. VI. menn at brullaupi et fæsta oc gangi brudgumi iliose isama sæing cono“.¹) Laut K. Maurers übersetzung heißt das: „der Mann ist nicht erbfähig, wenn seine Mutter nicht um ein Brautgeld von einer Mark oder mehr Geld erkauft, oder keine Hochzeit mit ihr gehalten, oder sie nicht verlobt wurde. Dann ist eine Frau um ein Brautgeld erkauft, wenn eine Mark zu 6 Ellen als Brautgeld bezahlt oder durch Handschlag versprochen wurde, oder aber mehr Geld. Dann ist eine Hochzeit gesetzmäßig gehalten, wenn der gesetzmäßige Geschlechtsvormund die Frau verlobt und mindestens sechs Leute bei der Hochzeit zugegen sind, und der Bräutigam offenkundig mit der Frau in dasselbe Bett geht.“²)

Diese übersetzung, obschon von K. Maurer, ist nichts weniger als mustergültig, man könnte sogar behaupten, sie sei geradezu schlecht. Sie enthält irrtümer und sie ermangelt

1) Grágás, Konungsbók (1852) I, 222; Staðarhólsbók s. 66.

2) *Zwei Rechtsfälle in der Eigla* s. 73.

der klarheit. Statt *eine Mark zu 6 Ellen* sollte es heißen *eine Mark aus Ören zu 6 Ellen* oder verständlicher *aus Ören im Werte von 6 Ellen Fries (vaðmál)*, denn eine mark hatte 8 ören, war also $8 \times 6 = 48$ ellen fries wert.

Brullaup bedeutet in unserm texte nicht *hochzeit*, sondern bezeichnet die formalitäten, mit denen die frau dem manne übergeben wurde, deren wichtigste die des bettbesteigens in anwesenheit von wenigstens sechs zeugen war. Es war also zu übersetzen durch *trauung*, *kopulierung* oder *eheschließung*. vg. Finsen, Grágás, Skálholtsbók, glossar s. 591. *brúðlaup*, *brullaup*, *brúðkaup*. Bryllup, den Handling eller Act, hvorved Aegteskabet stiftedes; til lovligt Bryllup fordredes, at Fæstemaal var gaaet forud, at mindst 6 Mænd (menn) ere tilstede ved Bryllupet (at brullaupi, hvorved vel nærmest tænkes paa selve Bryllups formaliteiten, men maaske ogsaa paa Bryllupsgildet), og at Brudgommen aabenlyst (í ljósi, modsat i Mörke) gaar i samme Seng med Bruden. Ähnlich erklärt auch das wort Fritzner. Beiläufig bemerken wir, daß die Eigla regelmäßig unterscheidet zwischen trauung und hochzeit, erstere wird stets mit *brullaup*, letztere mit *veizla* bezeichnet.¹⁾

Ferner war *eða* im ersten satze nicht durch oder sondern durch und wiederzugeben, da es sich nicht um das eine oder das andere geschehen, sondern um das eine und das andre geschehen handelt. (Vg. Fritzner *eða* n. 4).

Die übersetzung hat also etwa folgendermaßen zu lauten: „Nicht erbberechtigt ist derjenige, dessen mutter nicht mit einem brautgeld von wenigstens einer mark gekauft, die nicht verlobt und getraut worden. Dann ist eine frau um ein brautgeld gekauft, wenn dafür eine mark aus ören im werte von 6 ellen fries entweder bezahlt oder durch handschlag gelobt worden. Dann ist die trauung nach dem gesetz vollzogen, wenn der gesetzliche vormund die frau verlobt und in anwesenheit von wenigstens 6 männern bei der trauung der bräutigam offenkundig in dasselbe bett mit der frau steigt.“

1) Eigla, s. 24, 28, 130, 183.

In betreff des altnordischen textes ist zu beachten, daß derselbe keine juristische formulierung im modernen sinne der zu einer gesetzlichen ehe zu erfüllenden bedingungen ist, sondern eine private aufzeichnung der bei eingehung einer solchen ehe üblichen formalitäten. Diese aufzeichnung hat etwas laxes, ist nicht erschöpfend und leidet an einer gewissen unklarheit, die leicht gehoben wird, wenn man sich nach dem stande unserer kenntnis die verschiedenen vorgänge vorhält, die bei einer eheschließung in betracht kamen. Es waren die werbung, die einwilligung des gesetzlichen vormundes, die zahlung des brautgeldes, die verlobung, die übergabe der frau an den mann, d. h. die trauung oder die eigentliche eheschließung und die hochzeit. Von diesen verschiedenen akten war ursprünglich der wichtigste die zahlung des mundr. Er bedeutet den loskauf der frau aus ihrem familienverbande; dadurch ward die frau, die das eigentum ihres vaters gewesen, das eigentum eines ihr bis dahin fremden mannes. Da dieser aber nicht sofort von ihr besitz ergriff, ward sie ihm zugesprochen, anverlobt. Zahlung des mundr ist also gleichbedeutend mit verlobung, schließt diese ein, wenn sie auch nicht ausdrücklich erwähnt wird. Wäre das nicht der fall, so wäre die zahlung des mundr eine zwecklose handlung. Freilich hat im laufe der zeit dieser akt seine ursprüngliche bedeutung, nämlich entschädigung des vaters für den verlust seiner tochter verloren, er ist ein symbol des durch den mann erworbenen rechtes geworden. Wichtiger wurde die gegenseitige bindung der parteien, die verlobung, welche die zahlung des mundr zur voraussetzung hatte.

In den in den sagas so häufigen schilderungen von eheschließungen werden nicht alle gesetzlich vorgeschriebenen vorgänge aufgeführt, sondern nur diejenigen, die nach der lage der verhältnisse die am meisten in die augen springenden waren. Man betrachte z. b. die eheschließungen Bárds¹⁾ und Þórólfs²⁾; jedesmal wird die werbung, die verlobung, die hochzeit geschildert; der zahlung des mundr, der besteigung des bettes

1) kap. 7. schluß, kap. 8. 2) kap. 9.

wird mit keinem worte gedacht. Ist daraus zu schließen, daß der mundr nicht bezahlt, das bett nicht bestiegen wurde? Keinesweges, diese akte ergeben sich aus dem zusammenhange; sie sind einfach als geschehen vorauszusetzen; sie sind nicht erwähnt worden, weil sie hinter den gleichbedeutenden akten der verlobung, die mit feierlichkeit vollzogen wurde, der hochzeit, an der sich zahlreiche verwandte und freunde der brautleute beteiligten, zurücktraten. Aus der nichterwähnung der zahlung des mundr, der bettbesteigung, wird niemand auf den ungesetzlichen charakter der ehe Bárds und Þórólfs schließen, und ebenso ist in betreff des Björgólf und der Hildiríð aus der nichterwähnung ihrer verlobung nicht auf die ungültigkeit ihrer ehe zu schließen. Diese war also eine gesetzliche und vollgültige.

Die einwendungen, die K. Maurer und F. Jónsson dagegen vorbringen, ermangeln jeglicher beweiskraft. K. Maurer sagt in seiner erwähnten abhandlung (s. 78 infra): „Entscheidenden wert glaube ich darauf legen zu müssen, daß die zahlung an unserer stelle nicht als mundr bezeichnet wird“, und drückt denselben gedanken auch s. 77 aus. Dieser einwurf dünkt uns geradezu erstaunlich. Wenn die von Björgólf als folge seiner werbung geleistete zahlung nicht als mundr aufzufassen ist, was war sie denn, wenn nicht eine zwecklose handlung? Betrachten wir uns den text genauer, er lautet: Björgólf keypti hana með eyri gullz. (B. kaufte sie mit einer unze gold). Der verfasser brauchte den satz keineswegs mit dem worte mundr zu belasten; ein jeder muß sich sagen, daß der gedanke nicht weniger klar ausgedrückt ist, als wenn er gesagt hätte, er kaufte sie mit einem mundr im betrage von einer unze gold. Übrigens hat der verfasser später mit bezug auf diesen satz das wort mundr gebraucht, indem er Hárekr zu Þórólf sagen läßt, er und sein bruder machten sich anheischig durch zeugen zu erweisen, daß für ihre mutter ein brautgeld bezahlt worden sei.¹⁾ Dieses argument freilich wird

1) Eísla s. 29. Hárekr sagði, at þeir mundu vitni til fá, at móðer þeira var mundi keypt.

man uns nicht gelten lassen. Man wird einwerfen, die brüder seien lügner gewesen, ihre aussage sei daher nicht ernst zu nehmen. Darauf ist zweierlei zu entgegnen. Erstens, die brüder haben nicht bloß eine behauptung aufgestellt, sondern sich auch erboten dieselbe zu erweisen; zweitens, wenn sie später wirklich gelogen und verleumdet haben, so geschah dies, um sich an Þórólf, der sie ihres väterlichen erbes beraubt hatte, zu rächen. Man ist deshalb nicht mehr berechtigt, sie von vornherein lügner zu heißen, als Egil einen mordbrenner, weil er sengte und mordete, um sich an könig Erich zu rächen, der ihn im prozesse um das erbe seiner frau in seinem rechte vergewaltigt hatte.

Kaupa konu wird nicht bloß gesagt vom kaufen einer magd oder konkubine, wie z. b. Laxdælasaga kap. 12 mehrmals, sondern auch speziell von der zahlung des mundr behufs eingehung einer gesetzlichen ehe. vg. Njála kap. 2. ok kvámu þar niðr ræður Höskulds, — at, „ek mæli til kaupa við þik. Vill Hrótr gerast mágr þinn ok kaupa dóttir þína.“ (Ich schlage dir einen kauf vor. Hrótr will dein schwiegersohn werden und deine tochter kaufen.) Kaupa bedeutet hier geradezu eine eheliche verbindung eingehen, deren hauptformalität die verlobung war, d. h. die zusage des gesetzlichen vormundes an den freier, ihm sein mündel zur frau zu geben. Kaupa, kaupr entspricht häufig dem deutschen, sich verloben, zur frau nehmen, verlobung, heirat. Wir verweisen auf die verschiedenen eheschließungen der Hallgerð in der Njála kap. 9. 10. 13. 33, sowie auf die ergötzliche geschichte Flat I. 407. Vg. ebenfalls Fritzner unter kaupa.

Im gegensatze zu K. Maurer nimmt F. Jónsson an, Björgólfr habe zwar ein brautgeld bezahlt, die gezahlte unze gold, die nur den wert von einer mark silber gehabt, sei aber nicht hinreichend gewesen; das gesetzliche minimum des mundr habe anderthalb mark silber betragen; folglich sei auch aus diesem grunde die ehe der Hildiríð keine vollgültige gewesen. Diese behauptung F. Jónssons dünkt uns ebenfalls sonderbar; denn sie steht in offenkundigem widerspruch mit

dem von uns zitierten text der Grágás, an dem nicht zu rütteln ist. Sie ist also hinfällig. Übrigens sind bereits von K. Maurer entscheidende bedenken dagegen vorgebracht worden.¹⁾ Weshalb der verfassner der Eigla Björgólf eine unze gold und nicht mehr zahlen läßt, scheint uns leicht erklärlich. Björgólfr zahlte mit gold, weil dieses für ein vornehmeres zahlungsmittel als das viel häufigere und öfters gefälschte silber gegolten haben wird; er zahlte nicht mehr als eine unze, weil er nicht beabsichtigte, den reichen Hogni für den verlust seiner tochter zu entschädigen, sondern einer gesetzlichen vorschrift zu genügen. Außerdem stand wohl seit dem beginne der historischen zeit das brautgeld im verhältnisse zur mitgift (heimanfylgja) der braut. Da Björgólfr auf diese keinen anspruch machte, weshalb hätte er da einen höheren mundr als den gesetzlichen bezahlen sollen?

Man könnte vielleicht behaupten, Björgólfs ehe sei keine rechtsgültige gewesen, weil beim eingehen derselben eine andere wesentliche bedingung nicht erfüllt worden sei. Um eine ehe rechtsgültig zu machen, sei unter allen umständen die einwilligung des vaters oder vormundes erforderlich gewesen, diese sei aber in dem vorliegenden falle nicht erfolgt. Eine solche behauptung aber kann, dünkt uns, kaum ernstlich aufgestellt werden. Wird auch nicht mit ausdrücklichen worten gesagt, daß Hogni die einwilligung zur verbindung seiner tochter mit Björgólf gegeben, so kann diese doch nicht dem texte nach im mindesten bezweifelt werden.

Dieser lautet: „Hogni sá engan annan sinn kost en láta allt suá vera, sem Björgólfr villdi.“ d. h. „Hogni sah, daß ihm nichts anders übrig blieb, als Björgólfs wunsche zu willfahren“, mit andern worten, als die einwilligung zu dessen lausabrullap zu geben. Freilich gern, freiwillig tat er es nicht; er tat es der not gehorchend, nicht dem eigenen trieb. Hogni war ein sehr reicher und kluger mann (hann sc. Hogni var maðr stórauðigr . . . vitr maðr). Hildiríðr war

1) *Zwei Rechtsfälle in der Eigla*, s. 77—78.

•

seine einzige tochter, ihm brauchte um ihre versorgung nicht bange zu sein; weshalb hätte er denn einem ungeliebten, steinalten manne sein einziges kind gegeben, in verhältnisse hinein, die, wie leicht vorauszusehen war, nicht verlockend sein würden? Wäre er frei gewesen, er hätte Björgólf nie und nimmer seine tochter gegeben; aber er war es nicht, er war in einer zwangslage. Entweder genehmigte er Björgólfs werbung oder seine tochter wurde mit gewalt entführt, zur frilla herabgewürdigt, ihre eventuellen kinder wurden bastarde, d. h. sozial rechtlos.

Um dieses äußerste zu vermeiden, wählte Hogni von zwei übeln, zwischen denen er sich entscheiden mußte, das geringere und gab seine einwilligung. Daß diese keine freiwillige war, ist juristisch belanglos. Zu jeder zeit sind ehen geschlossen worden unter dem zwange von personen und verhältnissen. Es fällt doch niemand ein zu behaupten, daß diese ehen keine rechtsgültigen gewesen seien und daß den daraus gebornen kindern die legitime geburt abzusprechen sei. Am sonderbarsten aber wäre es, wenn diejenigen, welche den zwang ausübten, oder ihre nachkommen den gesetzlichen charakter der vollzogenen ehe in abrede stellten, wie es faktisch Brynjólfur und Bárdr taten.

Wie wenig übrigens beim eingehen eines vertrages die innere einwilligung der kontrahenten nötig war, um denselben rechtsgültig zu machen, das beweisen die nicht seltenen in sagas berichteten vergleiche, bei deren abschluß der mächtigere den schwächeren zwang, ihm allein die feststellung der bedingungen zu überlassen. Kann man sich eine krassere vergewaltigung denken? Man sehe Egils vergleich mit Qnund sjóni am ende der Eigla.

Es kann also nicht bestritten werden, daß bei Björgólfs eheschließung dem gesetzte in betreff der einwilligung des vaters genügt worden. Wenn diese nicht voraufgegangen wäre, hätte der verfasser der Eigla nicht sagen können: Björgólfur keypti hana. Denn was heißt kaup (kaufen)? Kaup heißt sich einen fremden gegenstand aneignen mit einwilligung des be-

•

sitzers mittels bezahlung eines von diesem festgesetzten preises. Jede andere aneignung fremden eigentums kann nicht mit kaupr, kaupá bezeichnet werden. Geschieht sie heimlich, ohne vorwissen des besitzers, so ist sie ein diebstahl, þýfi; geschieht sie mit gewalt, so ist sie ein raub, rán. So ist die bekannte wegnahme des heus von Høensaphórir durch Blundketil vom gesetzlichen standpunkte aus ein rán, wie edel des letztern beweggründe auch gewesen sein mögen.¹⁾ Der satz „Björgólfr keypti hana“ schließt also auch ein, daß Hogni seine einwilligung gab.

K. Maurer folgert aus dem ausdrücke *lausabrullaup*, den er durch *lose hochzeit* übersetzt und den Björgólfr selbst auf seine trauung anwendet, daß des letztern ehe keine vollgültige gewesen sei.²⁾ In seiner genannten abhandlung sucht er wahrscheinlich zu machen, daß es neben der vollgültigen ehe eine nicht vollgültige, den daraus geborenen kindern keine erbrechte verleihende gegeben habe, welche bloß eine art ehe oder ein gesetzliches konkubinat gewesen sei. Aber wenn dem wirklich so gewesen ist, dann fragt man sich, weshalb Bárðr dann die erbansprüche der söhne der Hildiríð nicht einfach mit dem hinweis auf den charakter der ehe, der sie entsprossen, zurückgewiesen hat, anstatt sie bastarde zu schelten. Dazu muß man sich wundern, daß in der anschilderungen von eheschließungen so reichen sagaliteratur nicht ein einziges gegenstück zu Björgólfs halbehe gefunden wird, insbesondere daß die Grágás, welche die eheverhältnisse so ausführlich behandeln, von der von Maurer konjizierten ehe nichts wissen. Diese hat es also einfach nicht gegeben.

Das wort *lausá* in *lausabrullaup* bezieht sich somit nicht auf den charakter von Björgólfs ehe, sondern auf die be-

1) *Høensáþóris saga* (Reykjavík 1892) s. 11. Spurði Arngrímr tíðenda. Þórir svarar: „ekki hefir ek nú nýligna spurt enn ránit“. „Hvat var ránit?“ sagði Arngrímr. Þórir svarar: „Blund-Ketill hefir ránt mik öllum heyjum . . .“ Ebenso kommt der ausdrück rán, resp. ræna noch vor s. 12, zeile 2 zweimal, s. 13, zeile 20, s. 16, zeile 10. 2) s. 87 f.

schaffenheit seiner trauung. Diese war eine anormale, von der herrschenden sitte stark abweichende. Eine normale trauung vollzog sich nach einem bestimmten ritus, hatte zur voraussetzung die erfüllung gewisser formalitäten, deren hauptsächlichste die werbung, verlobung, die übergabe der braut an den bräutigam und die hochzeit waren. Diese formalitäten waren z. t. langwierig, umständlich und von einer gewissen feierlichkeit begleitet. Sie wurden von Björgólf auf das gesetzliche minimum beschränkt. *Lausa* drückt das Gegenteil aus von langwierig, umständlich, feierlich. Eine *lausabrullaup* ist eine eheschließung, die prompt und ohne umstände vollzogen wird. So ungefähr hat auch Ketill Jörundarson, der verfasser einer uns erhaltenen handschrift, den ausdruck *lausabrullaup* gedeutet, wie seine änderung desselben in *skyndibrullaup* beweist. Man kann wohl annehmen trotz der meisterschaft, welche der verfasser der Eigla in der handhabung der sprache bekundet, daß der von ihm gebildete ausdruck kein sehr glücklicher war, sonst wäre er in neuerer zeit nicht so mißverstanden worden, sonst hätte im 17. jahrhundert Ketill Jörundarson sich nicht veranlaßt gesehen, ihn durch einen klarern, wenn auch weniger umfassenden, zu ersetzen.

Eine prompte und möglichst einfache trauung war für Björgólf unter den obwaltenden verhältnissen die einzig mögliche. Er konnte nicht daran denken, seine heirat in die länge zu ziehen, vor allem nicht daran, sie mit seiner familie zu beraten. Denn er mußte sich sagen, daß er bei seinem sohne auf den energischsten widerstand stoßen würde; folglich, wollte er seinen liebestrieb befriedigen, mußte er danach streben, möglichst bald ein *fait accompli* zu schaffen, und das tat er durch seine *lausabrullaup* oder, wie die handschrift K sich ausdrückt, durch seine *skyndibrullaup*. Das zusammendrängen der verschiedenen momente der eheschließung in einen kürzeren zeitraum, als gewöhnlich üblich war, konnte auf den gesetzlichen charakter der ehe Björgólfs keine einwirkung haben, ebensowenig wie könig Haralds hárfagri ehe mit Snæfríð eine ungültige war, weil sie in nicht weniger kurzer zeit zustande

kam.¹⁾ Der fall ist so belehrend und dem unserigen so ähnlich, daß wir die ganze stelle hersetzen. „Þar stóð upp Snæfríðr, dóttir Svása kvinna frídust, ok byrjaði konungi ker fult mjaðar, en hann tók alt saman ok hœnd hennar, ok þegar var sem eldz-biti kvæmi i hœrund hans ok vildi þegar hafa samræði við hana á þeiri nótt, en Svási sagði, at þat myndi eigi vera, nema at honum nauðgum, nema konungr festi hana ok fengi at lögum, en konungr festi Snæfríði ok fekk.“ (König Haraldr trat ein beim Lappen Svási) „dessen tochter, der frauen schönste, erhob sich und reichte ihm einen becher meth und er ergriff den becher und ihre hand zugleich und sofort war ihm, als ob feuerglut sein fleisch durchdränge, und gleich wollte er mit ihr beilager halten in dieser nacht. Aber Svási sagte, dem widersetze er sich nach kräften, es sei denn, daß der könig sich Snæfríð anverlobe und sie nach dem gesetzte zur frau nehme, und so tat er.“ Sind die vorgänge hier nicht fast genau dieselben wie in der Eigla? was diese durch kaupá ok ganga í eina reckju ausdrückt, drückt die Heimskringla aus durch festa ok fá at lögum. Welche der beiden schilderungen die anschaulichste d. h. die künstlerischste ist, braucht wohl nicht gesagt zu werden.

Der gesetzliche charakter von Björgólfs ehe ist also nicht anzufechten. Wie kann man sich nun das vom gesetzlichen standpunkte aus nicht berechtigte verfahren Brynjólfs, Bárds und Þórólfs den söhnen der Hildiríð gegenüber erklären? Auf eine sehr einfache weise. Das verfahren Brynjólfs erklärt sich aus den sozialen und gesetzlichen folgen, welche seines vaters heirat dem normalen lauf der dinge gemäß haben mußte. Hätten diese nicht in aussicht gestanden, so würde er sich wahrscheinlich über seines vaters handeln nicht sehr erregt haben. Das verfahren Bárds erklärt sich aus ähnlichen beweggründen wie das seines vaters. Dasjenige Þórólfs dagegen wurde dadurch bestimmt, daß er den genauen sachverhalt in betreff von Björgólfs eheschließung nicht kannte und daß

1) Finnur Jónsson, *Heimskringla* I, s. 133.

deshalb Brynjólfs und besonders Bárds handlungsweise für ihn maßgebend sein mußte.

Brynjólfr äußerte seinen unmut über seines vaters handlungsweise (Brynjólfr lét illa yfir þessi ráðagerð), was sehr begreiflich ist. Sein vater hätte in anbetracht seines hohen alters überhaupt nicht mehr heiraten sollen, und er heiratete eine blutjunge frau, die ihm aller voraussicht nach kinder gebären würde und die zudem unter seinem stande war. Brynjólfr sollte diese frau, die tochter eines emporgekommenen bauern, die wahrscheinlich nicht halb so alt war als er, mutter nennen, deren söhne als seine brüder anerkennen. Das hieß ihm, dem manne aus uraltem geschlechte, der die höchste würde im nördlichen Norwegen bekleidete, viel zumuten. Er handelte demgemäß auf eine vom menschlichen standpunkte aus leicht-erklärliche weise. Er konnte die ehe seines vaters nicht ungeschehen machen; was er aber konnte, das war, die sozialen und gesetzlichen folgen, die sie für ihn und seinen sohn haben sollte, vereiteln, dies konnte er infolge seiner machstellung, und dies tat er denn auch und setzte es mit consequenz durch. Er handelte wesentlich wie heute noch mancher sohn handeln würde, dem seines vaters liebсторheit einen solchen streich gespielt hätte, wenn unsere heutigen politisch sozialen verhältnisse noch die altskandinavischen wären. Er verkehrte weder mit seiner stiefmutter noch mit seinen stiefbrüdern. Gleich nach seines vaters tode verjagte er mutter und söhne von seinem hofe.¹⁾ Auch in der folge verschmähte er Hárek und Hrørek, d. h. erkannte er sie nicht als seine brüder an und gewährte ihnen nichts von ihrem väterlichen erbe.²⁾ So hätte der verfasser der Eigla sich doch nicht ausdrücken können, wenn er nicht der ansicht gewesen wäre, daß sie ein

1) Eigla s. 19: „Þegar hann (sc. Björgólfr) var úthafíðr, þá lét Brynjólfr Hildiriði á brott fara með sonu sína. K. Maurer s. 67 übersetzt: Brynjólfr schickt die söhne samt ihrer mutter zu Hógni nach Leka zurück.“ lét á brott fara bedeutet hier verjagen = französisch *fit partir*.
2) idem s. 19: „Lítills virði Brynjólfr þá, ok lét þá ecki hafa af föður-
arfi þeira.“

väterliches erbe zu beanspruchen gehabt hätten. Daß sie nun Brynjólf gegenüber ihre ansprüche nicht geltend machten, daß sie nicht den rechtsweg betraten, daraus folgern Finnur Jónsson¹⁾ und K. Maurer²⁾, daß sie von der berechtigung ihrer erbensprüche nicht sehr überzeugt gewesen seien.

Von seiten dieser beiden gelehrten, die zu den allergründlichsten kennern der altnordischen literatur gehören, muß eine solche behauptung befremden. Denn wer nur einigermaßen in den altnordischen sagas, in denen prozesse eine so hervorragende rolle spielen, bewandert ist, weiß, daß es beim anstrengen eines prozesses durchaus nicht genügt, das klarste recht auf seiner seite zu haben. Um diesen zu gewinnen, mußte zum rechte sich die macht hinzugesellen und zwar eine macht, die der des gegners nicht nachstand, sonst war keine aussicht auf erfolg.³⁾ Wie hätten demnach die brüder Brynjólf vor das thinggericht eines bezirks laden sollen, in dem sein einfluß ein ausschlaggebender war? Welcher mächtige mann hätte daselbst ihre sache vertreten, sich ihrethalben mit dem mächtigsten mann von Hálogaland verfeinden wollen? Die brüder werden als klug geschildert (vel vitni bornir). Hätten sie nun, wie es K. Maurer und F. Jónsson wollen, einen prozess angestrengt, so hätten sie nicht nur nicht klug, sondern geradezu wahnsinnig gehandelt. Sie hätten nicht nur nicht ihr recht erlangt, sondern höchst wahrscheinlich auch noch mißhandlungen erlitten. Sie taten aber als kluge männer, was für sie das beste war. Sie reizten den ohnehin gegen sie schon genug erbitterten Brynjólf nicht; sie gaben sich den schein einen rechtstreit nicht anstrengen zu wollen, um das unliebsame aufsehen, das ein solcher zwischen verwandten hervorruft, zu vermeiden. (var met skyldum at skifta). Also nicht auf mangel an rechtsbewußtsein, sondern auf eine den umständen rechnung tragende klugheit darf man hier schließen. Ihr ferneres handeln offenbart genugsam, daß sie vom bewußt-

1) Vg. die Kopenhager Ausgabe der Eigla s. LXXXVII. 2) s. 88.

3) Vg. Egils prozess gegen Qnund.

sein ihres rechtes tief durchdrungen waren; denn sobald sich die gelegenheit bot, dasselbe geltend zu machen, benutzten sie dieselbe, was zugleich auch von einem gewissen mute zeugte, denn klug wie sie waren, konnten sie sich auch wohl nicht die gefahren verhehlen, denen sie sich dabei in anbetracht der macht der männer, mit denen sie zu tun hatten, aussetzten.

Kaum war Brynjólf gestorben, so stellten sie sich bei Bárð ein und verlangten ihr väterliches ertheil. Sie wurden aber abgewiesen und in gegenwart Þórólfs, der eben bei seinem verwandten und freunde zu besuche war, frillu synir, konkubinenkinder, bastarde geheiß. Diese bezeichnung im munde Bárðs kann nach unsern bisherigen ausführungen nicht mehr wundern. Da für Brynjólf seines vaters ehe nicht bestand, waren die daraus entsprossenen kinder für ihn bastarde, deren mutter eine konkubine. Das waren wohl die namen, die Hildiríð und ihren söhnen beigelegt wurden, wenn auf Brynjólfs hofe von ihnen die rede war. So bezeichnet sie denn auch Bárðr, um ihre ansprüche kurz und bündig abzulehnen.

Weshalb haben denn die brüder jetzt nicht den rechtsweg betreten? Die antwort ergibt sich aus dem bereits gesagten. Sie hatten Bárð gegenüber nicht mehr aussicht auf erfolg als gegenüber Brynjólf. Zudem, wie sie später gegenüber Þórólf hervorhoben, waren ihre beziehungen zu Bárð wegen dessen frühen todes nur von kurzer dauer gewesen (urðu ok eigi long vár víðskipti). Dieser letzte satz läßt darauf schließen, daß, wenn Bárðr länger gelebt hätte, sie nach einiger zeit wieder mit ihren ansprüchen an ihn herangetreten wären. Ihre handlungsweise Bárð gegenüber zeugt also von klugheit und keineswegs von mangel an rechtsbewußtsein.

Kaum aber hat Þórólfr den besitz zu Torgar angetreten, so sind sie auch schon wieder da und fordern ihr väterliches ertheil. Er aber weist ihre forderung zurück, indem er sagt: „Ich habe Brynjólf und besonders Bárð als zu rechtliche männer gekannt, um glauben zu können, sie hätten euch das euch gesetzlich zukommende vorenthalten. Ich war (zudem)

anwesend, als ihr eben diese ansprüche bei Bárð erhobet, und ich hörte, daß er sie nicht anerkannte; denn er nannte euch konkubinenkinder.“ Als sie aber trotzdem auf ihrer forderung bestanden, wird er schroff und sagt: „mér er sagt móðer yckur veri með valdi tekin ok hernumin heim hofd.“ (Mir wurde gesagt, eure mutter sei mit gewalt entführt und als vikingerbeute heimgebracht worden).

Man sehe sich genau die drei im verhältnisse der steigerung zueinander stehenden gründe an, mit welchen Þórólfr die brüder zurückwies und man stelle sich die frage: wußte Þórólfr genau bescheid um die eheschließung Björgólfs? Man wird sich antworten müssen: nein. Daß man sich dieses für die beurteilung von Þórólfs handlungsweise so wichtigen umstandes nicht gleich beim lesen des textes bewußt wird, liegt unseres ermessens an der etwas lakonischen fassung des ersten grundes. Es ist möglich, diese fassung deutlicher zu machen, indem man zu dem ausgedrückten gedanken einen anderen hinzufügt, der im geiste des schriftstellers damit verbunden war, den er aber als leicht zu erraten in seinem streben nach prägnanz hat fallen lassen. So ergänzt würde Þórólfs erster grund etwa lauten: Ich weiß nicht bescheid um das verhältnis eurer mutter und Björgólfs; was ich aber weiß, ist, daß Brynjólfr und besonders Bárðr nicht imstande waren, euch euer gut vorzuenthalten. Þórólfr wußte also nicht in wirklichkeit, wie Björgólfs verbindung mit Hildiríð zustande gekommen war. Er war folglich nicht in der lage, über die berechtigung der ansprüche der brüder mit kompetenz zu urteilen. Er ließ sich ihnen gegenüber durch subjektive momente bestimmen. Er hielt Brynjólf und besonders Bárð für unfähig, ein unrecht zu begehen; er hatte sodann mit eignen ohren gehört, daß Bárðr, in den er ein unbedingtes vertrauen setzte, die brüder abgewiesen und sie bastarde gescholten hatte. Er hatte ferner sagen hören, Hildiríðr sei eine hernumin.

Was hat man unter hernumin zu verstehen? Ein weib, das í hernað d. h. im kriege oder auf vikinger-raubfahrten

als beute mit fortgeführt worden war. Letzteres namentlich muß häufig vorgekommen sein. Wie wir aus kapitel 12 der *Laxdœla saga*¹⁾ ersehen und auch wohl aus kapitel 1 der *Droplaugarsona saga*²⁾ schließen dürfen, wurde mit solchen weibern förmlich handel getrieben. Wie wir aus denselben kapiteln ersehen, wurden für junge und schöne weiber sehr hohe preise bezahlt, besonders wenn, wie wohl für Melkorka und Arneid anzunehmen ist, sich zu jugend und schönheit die distinktion hinzugesellte, die namentlich den personen vornehmen standes eignete. Das los einer hernumin war, abgesehen von ausnahmefällen, wo sie wie Arneidr zum range der ehfrau erhoben wurde oder sich wie Melkorka einer rücksichtsvollen behandlung seitens ihres besitzers zu erfreuen hatte, im allgemeinen ein sehr trauriges, ob sie bloß zur arbeit oder auch als beischläferin ihres herrn diente. Denn sie war sklavin und als solche rechtslos; sie stand also sozial noch eine stufe tiefer als die freie konkubine.

Die bezeichnung hernumin, nach allem was wir gesehen haben, paßt keinesfalls auf Hildirid. Daß sie auf Brynjólfs und Bárds hofe von nichteingeweihten oder übelwollenden auf sie angewandt wurde, hat nichts auffallendes, wußte man doch, daß Björgólfr am morgen mit 30 bewaffneten männern ausgezogen und am abend bereits oder am folgenden morgen mit einem jungen weibe heimgekehrt war. So rasch geht es im allgemeinen nicht mit der heimführung einer ehfrau.

Dieselbe bezeichnung wird in der *Eigla* noch auf eine andere person als Hildirid angewandt,³⁾ nämlich auf Þóra hlaðhond, des hersen Þórir schwester, und zwar bei einer

1) Gilli (hinn gerzki), ein russischer kaufmann, bot deren zwölf feil auf dem internationalen markte der Brenneyjar, der infolge der periodischen zusammenkünfte der skandinavischen fürsten dort sich herausgebildet zu haben scheint. 2) Der vikinger Véþormr und seine brüder verkauften das ganze weibliche personal des über die Hebriden herrschenden und von ihnen in seinem hause verbrannten jarl Asbjorn skeriablesi mit ausnahme seiner frau und tochter. 3) *Eigla* s. 188—189: Var móðir hennar hernumin, en síðan tekin frillotaki ok ecki at frændaráði.

ähnlichen gelegenheit wie in kap. 9, bei ablehnung von erb-
schaftsansprüchen. Þóra war von ihrem liebhaber Björn, im
einverständnis mit ihm, aus dem hause ihres bruders entführt
worden, weil dieser sich ihrer heirat mit jenem widersetzte.
Sie war also nicht geraubt worden, sondern sie hatte ihre
familie und ihre heimat freiwillig verlassen. Sie war nicht
in sklaverei geraten, sondern sie war und blieb eine freie.
Die bezeichnung hernumin paßt also weder direkt noch
indirekt auf sie. Sie wird gebraucht von einem manne, den
der verfasser der Eigla als die personifizierte gewalttätigkeit
und skrupellosigkeit schildert. Qnundr entstellt die tatsachen
absichtlich nicht nur, um die ansprüche von Þóras tochter
Ásgerð zu nichte zu machen, sondern wohl auch, um Egil, als
den mann der tochter einer sklavin aufs schwerste zu kränken.

Þórólfs abweisung der erbansprüche der söhne der Hildiríð
stimmt auffallend überein mit Qnunds abweisung der von Egil
erhobenen erbansprüche der Ásgerð. Die beiden erklären die
personen, deren erbansprüche geltend gemacht werden, Hárek
und Hrœrek einerseits, Ásgerð anderseits als von einer mutter
abstammend, die geraubt oder entführt und als konkubine
gebraucht worden sei. Der edle Þórólfr handelt nicht besser
als der gewissenlose Qnundr, ja er handelt sogar noch un-
gerechter, denn dieser hatte wenigstens darin recht, daß Þóra
zur zeit, als sie Ásgerð gebor, vor der legitimation ihrer
verbindung mit Björn, nach norwegischem gesetzte als konkubine
anzusehen war.

Aus der übereinstimmung von Qnunds und Þórólfs handeln
in zwei ganz ähnlichen lagen ist zu folgern, daß nach der
intention des verfassers der Eigla letzteres in beiden fällen
auf eine und dieselbe weise entweder als recht oder unrecht
zu beurteilen ist. Es kann aber darüber kein zweifel be-
stehen, daß Qnundr ganz und gar im unrechte war, als er
die erbansprüche der Ásgerð zurückwies; denn die art und
weise von Egils auftreten vor dem þinggericht offenbart, daß
er für sein recht kämpfte, daß sein prozeß ein kampf ums
recht war; seine racheakte an seinen gegnern erscheinen als

der ausfluß seines schwer gekränkten rechtsgefühles. Wenn dem nicht so wäre, so wäre Egill nicht der mensch, als der er uns erscheint. Er wäre nicht der held, dem ideale güter über alles gehen, der, um sich recht und genugtuung zu verschaffen, um seine ehre, sein höchstes zu wahren, sein leben einsetzt, dem moralische beweggründe seine physischen und geistigen kräfte aufs höchste steigern, der unter dieser einwirkung taten vollbringt, die die normale menschliche leistungsfähigkeit weit überragen. Er wäre bloß ein mensch von außerordentlicher tatkraft, stärke, kühnheit und list, der nichts höheres kennt als materiellen besitz, der von einem dämonischen trieb nach erwerb beseelt ist, der der unmenschlichsten taten gegen diejenigen, die ihn in der befriedigung dieses triebes hemmen, fähig ist. Der held Egill würde zum kämpfen und berserker herabsinken. So gröblich kann niemand Egils charakter, die intentionen des dichters, der ihn geschaffen hat, verkennen. Folglich war Qnundr nicht berechtigt, die erbensprüche der Ásgerð zurückzuweisen. Folglich war auch Þórólfr nicht berechtigt, gegen die söhne der Hildiríð zu handeln, wie er es getan. Folglich ist seine schuld gegen dieselben nicht zu bestreiten.

Wie ist nun aber diese schuld zu beurteilen? Ist sie wirklich identisch mit derjenigen Qnunds? Man sagt sich sofort, daß sie himmelweit davon verschieden war. Sie war eine tatsächliche, aber nicht eine gewollte, eine objektive, aber nicht eine subjektive, welche letztere allein den charakter einer wirklichen, moralischen schuld trägt. Þórólfr war nach unserer auffassung schuldig unschuldig. Wie er zu Brynjólf und Bárð stand, mußte er die brüder für lügner und intriganten halten; er mußte deshalb ihre ansprüche einfach ablehnen; er brauchte sie nicht zum erweise derselben zuzulassen, da dies allein schon seinerseits als mißtrauen in die ehrlichkeit seiner von ihm verehrten verwandten hätte gedeutet werden können. Er war um so mehr berechtigt so zu handeln, als er sich sagen mochte, das von den brüdern beanspruchte erbe gehöre seinem mündel, Bárðs sohn, er verwalte dasselbe

nur zeitweilig bis zu dessen großjährigkeit; es stehe ihm folglich nicht zu, an der von Bárð getroffenen verfügung zu rütteln. Þórólfs handlungsweise ist somit subjektiv nicht anzufechten. Sie hat aber für ihn die unheilvollsten folgen gehabt. Durch eine unglückselige verkettung von umständen führte sie schließlich zu seinem untergange. Das verleiht ihr etwas tragisches. Dieses tragische freilich ist durch einen zufälligen umstand herbeigeführt, es hat nichts notwendiges; denn die eigentliche tragik von Þórólfs schicksal erwächst wesentlich aus der beschaffenheit seines charakters, der, wie sein vater geweissagt hatte¹⁾, einen konflikt zwischen ihm und Harald bewirken und dadurch seinen untergang verursachen mußte. In diesem konflikte war seine handlungsweise gegen die brüder das erregende moment. Indem er ihnen ihr rechtliches erbe vorenthielt, war zwischen ihm und ihnen der krieg erklärt. Unansehnlich von gestalt wie sie waren (litler vexti), konnten sie diesen nicht mit blanken waffen führen, ihre waffen waren klugheit und list. Sie suchten Þórólf beim könig anzuschwärzen und ihn mit diesem zu verfeinden. Haraldr durch Þórólfs machtentfaltung in seinem herrscherbewußtsein verletzt (kap. 11), lauschte willig auf ihre einflüsterungen. Diese kurzweg als „niederträchtigste verläumdungen“ hinstellen, wie es Maurer tut (s. 69), heißt über das ziel hinausschießen. Hárekr und Hrærekr glaubten zweifelsohne manche der beschuldigungen, die sie gegen Þórólf vorbrachten. Wie hätten sie ihn nicht fähig halten sollen des königs gut zu unterschlagen, da er sie ihres erbes beraubt hatte? Weshalb hätten sie den könig nicht vor dem anwachsen von Þórólfs macht warnen sollen, da ihre ansicht durch das spätere treiben der halogaländischen vögte bestätigt ist? Wir wollen nicht behaupten, daß sie nicht auch bewußt verläumdeten, wir wollen nur vor der übertreibung ihrer schuld warnen. Die Þórólf zugeschriebene verschwörung (kap. 12) war rein er-

1) kap. 6, gegen schluß. Varaz þú þat, at eigi ætliir þú hóf firi þór eða keppiz við þór meiri menn. En eigi muntu firi vægja at heldr.

funden; die aussagen von zeugen über seine unterschlagung von königsgut (kap. 15) waren durch bestechung erkaufte; ihre beschuldigungen (kap. 17) waren zum größten teil erlogen. Wie sehr ihre handlungsweise aber zu verurteilen ist, ist doch nicht zu vergessen, daß sie nicht purer bosheit entspringt sondern dem tiefen gefühl erlittenen unrechtes. Sie hatten alles getan, was in ihrer macht war, um sich recht zu verschaffen, um ihr erbe und dadurch die anerkennung ihrer legitimen und vornehmen abstammung zu erlangen, sie hatten aber vor der überlegnen macht ihrer gegner nichts zu erreichen vermocht.¹⁾ Was blieb ihnen nun zu tun übrig? Sich zu resignieren? Die resignation kannten die menschen der altnordischen sagas nicht; sie betrachteten dieselbe nicht als eine tugend, sondern als eine schande. Wem eine beleidigung, ein unrecht widerfahren war, dem lag es ob, sich genugtuung zu verschaffen. Darin glichen die kleinen den großen, und so taten auch die söhne der Hildiríð. Sie waren reich und gescheit, die umstände waren ihnen günstig und so gelang es ihnen schließlich, in ungeahnter weise genugtuung zu erlangen.

Es ist merkwürdig, daß K. Maurer und F. Jónsson übersehen haben, welche folgerungen man aus des königs Harald verhalten gegen Hárek und Hrørek zu deren gunsten ziehen kann. Diese traten nämlich ihm gegenüber konsequent als Björgólfs söhne auf und sie bewarben sich um die vogtei in Hálogaland mit berufung auf ihre väterliche abstammung.²⁾ Der könig willfahrt ihnen zwar nicht sofort, bezeugt ihnen aber offenkundig seine gunst; er sieht sie gern als gäste bei sich auf seinen reisen, an seinem hofe. Nach Þórólfs absetzung überträgt er ihnen schließlich dessen oder richtiger ihres vaters gut und amt. War das nicht die eklatanteste anerkennung ihrer ansprüche? Ist es denkbar, daß der staatskluge Haraldr

1) *Eigla* s. 29—30: vera kann at enn sé sem fyrr sá ríkis munr, at vit fáum eigi rétt af þessa máli. 2) *Eigla* s. 36, 13—17 . . fá hér sýslu á Hálogalandi í hond þeim monnum . . . er hér eigu kyn ok þeira frændr hafa áðr haft þvilíkt starf . . . Hafði faðer ockarr hér lengi konungs sýslu.

bürgerlich disqualifizierten menschen ein so wichtiges politisches amt wie die konungssýsla á Hálogalandi übertragen hätte? Die größte persönliche tüchtigkeit hätte kaum die niedrigkeit, geschweige denn den makel ihrer geburt vergessen machen können. Dazu kam, daß Haraldr wegen der besondern lage Hálogalands dort mehr als anderswo auf die empfindlichkeit der selbstbewußten großen geschlechter rücksicht nehmen mußte.

Die vertreter der ansicht von Háreks und Hræreks illegitimer geburt schreiben Haraldr hárfagri eine rolle zu, die wohl in einem romane einem absolutistischen, von schmeichlern umringten und bestimmten könige angemessen sein mag, die aber schwerlich auf den herrscher, den wir aus der geschichte wie aus der Eigla kennen, passen dürfte. Dieser war nicht der mann, der sich von schmeichlern und intriganten als spielball gebrauchen ließ. Wie die spätere geschichte Norwegens beweist, handelte er staatsklug, indem er eine persönlichkeit von um sich greifendem charakter, wie es Þórólfr war, wenn es je einen solchen vogt von Hálogaland gegeben hat, von einem posten enthob, der ihm gestattete, reichthum und macht anzusammeln und so die verbindung dieser provinz mit dem geeinigten Norwegen zu lockern. Er handelte auch staatsklug, indem er diesen posten gescheiten, aber nicht sehr tatkräftigen männern anvertraute, die einerseits eines rückhaltens am könige bedurften, anderseits sich gegenüber dem von außen eingedrungenen Þórólfr im allgemeinen oder doch zum teil der sympathie der bevölkerung und der herrschenden klasse erfreuen mußten. Das war aber nur der fall, wenn sie die echten abkömmlinge der eingesessenen früheren vögte waren. Die übertragung der halogaländischen vogtei an Hárek und Hrærek liefert also einen nicht zu unterschätzenden beweis für den unanfechtbaren charakter der ehe des Björgólf und der Hildiríð.

Wie kann man sich nun seitens K. Maurers und F. Jónssons die irrige deutung der episode von den söhnen der Hildiríð erklären? Unserer meinung nach erklärt sie sich aus der auffassung dieser männer vom wesen der isländischen slægtsaga.

Nach deren auffassung nämlich sollen diese sagas werke von historischem charakter, nach F. Jónsson sogar von historisch-kritischem charakter sein.¹⁾ Weil z. b. die Eigla tatsachen der politischen geschichte, ein sehr reichhaltiges kulturhistorisches detail mit großer treue wiedergibt, darum soll auch die privatgeschichte von Kveldúlf's geschlechte, was von dessen freunden und gegnern berichtet wird, wahr, wenigstens in seinen grundzügen wahr sein. Demgemäß waren Björgólfr, Brynjólfr, Bárðr, die söhne der Hildiríð historische personen, waren Brynjólfr, Bárðr und Þórólfr männer von hoher politischer und sozialer stellung, von vornehmer gesinnung, von denen nicht anzunehmen ist, daß sie gegen die söhne der Hildiríð unrecht gehandelt haben. Folglich muß es neben der vollgültigen ehe eine nicht vollgültige gegeben haben. Da dieselbe aber nicht erweislich ist, sucht man, sie durch gelehrsamkeit und scharfsinn erweislich zu machen, und kommt dazu, einen an sich klaren text gröblich mißzuverstehen.

Hätte man sich dagegen gesagt, daß die Eigla kein historisches, sondern ein poetisches werk ist, daß sie menschliche schicksale auf eine glaubwürdige, das gefühl in schwingung versetzende weise darzustellen sucht, so hätte man an der episode von den söhnen der Hildiríð keinen anstoß genommen. Man hätte einerseits die handlungsweise Brynjólfs und Bárðs, die sich gegen die folgen von Björgólfs ehe sträubten, welche sie als eine schande für ihr geschlecht ansahen, erklärlich gefunden, sowie auch anderseits diejenige der söhne der Hildiríð, welche, nachdem ihr großvater und ihre mutter vergewaltigt worden waren, auf die vorteile dieser ehe nicht verzichten wollten. Man wäre namentlich nicht in den irrthum verfallen, Hárek und Hrærek als die geborenen lügner und intriganten zu halten, sondern man würde ihr feindseliges, perfides handeln gegen Þórólfr als rache wegen rechtsverweigerung angesehen haben. Man würde ferner sich nicht versucht gefühlt haben,

1) Vg. besonders *den oldnorske og oldislandske Litteraturs Historie II.* s. 211.

Þórólfs handlungsweise als gerechtfertigt hinzustellen, um ihn zu retten, sondern man würde darin ein geradezu typisches motiv der poesie, die es liebt ergreifende menschliche schicksale aus unbewußter schuld hervorwachsen zu lassen, gefunden haben. Man würde endlich die zurückweisung der erbansprüche Háreks und Hróreks nicht so außer allem zusammenhange mit andern teilen der saga aufgefaßt haben, sondern man würde einerseits den gegensatz, in welchem diese zurückweisung zum verhalten Haralds gegen die brüder steht, anderseits den parallelismus zwischen den worten Qnunds und Þórólfs beachtet haben.

Es scheint übrigens, daß K. Maurer die Eigla als ganzes ziemlich fremd geworden war, als er die erste seiner zwei auf die Eigla bezüglichen abhandlungen ausarbeitete. Wie könnte man sich sonst erklären, daß er in seiner inhaltsangabe der saga aus Þórólf Kveldúlfsson, dem helden des ersten hauptteiles der saga, dessen tötung durch Harald für sein geschlecht die veranlassung zur auswanderung aus Norwegen wird, zu einem Isländer macht, in verwechslung mit seinem nach ihm benannten neffen, dem sohne Skallagríms?¹⁾ Ein so auffallender irrthum deutet doch wohl an, daß Maurers aufmerksamkeit ausschließlich auf die abschnitte der Eigla gerichtet war, die ihm zur erörterung der ihn interessierenden rechtsfrage von belang schienen. Infolge seiner ansicht vom wesen der Eigla sagte er sich nicht, daß die episode von den söhnen der Hildiríð nur im zusammenhange des ganzen richtig aufzufassen war.

Aus unseren ausführungen scheint sich nun die folgerung zu ergeben, daß die richtige auffassung vom wesen der Eigla nicht bloß einen allgemeinen und abstrakten wert hat, sondern daß sie die unerläßliche bedingung für das richtige verständnis sowohl des ganzen wie des einzelnen ist. Will man also diesem hervorragenden werke der sagaliteratur gerecht werden,

1) *Zwei Rechtsfälle in der Eigla*: s. 67. Im königsdienste hatte sich Bárðr hvíti mit dem Isländer Þórólf Kveldúlfsson befreundet. Vgl. dagegen s. 93, wo Maurer vor der verwechslung warnt.

so drängt sich einem als die erste zu lösende frage auf: ist die Eigla ein historisches oder ein poetisches werk? Wir sind ganz entschieden der ansicht, daß sie in dem, was ihr eigentliches thema ausmacht, die geschichte von Kveldúlf's geschlechte bis zu Egils tode kein historisches, sondern ein poetisches werk ist. Diese unsere ansicht zu erweisen ist für uns die hauptaufgabe unserer arbeit. Ehe wir dieselbe aber in angriff nehmen, möchten wir noch an einem schlagenden exempel dartun, wie die historistische auffassung der Eigla geradezu die richtige würdigung und verwertung zweier der wichtigsten quellen von Egils geschichte verhindert hat.

Zweites Kapitel.

Die yorker vorgänge nach Egils Høfuðlausn und Arinbjarnarkviða einerseits, nach der prosadarstellung der Eigla anderseits.

L

In dem ersten kapitel haben wir zu erweisen versucht, daß K. Maurers und Finnur Jónssons auffassung von Þórólfs konflikte mit den söhnen der Hildiríð eine irrige ist und wahrscheinlich von ihrem historismus in betreff der isländischen slægtsagas herrührt. In diesem zweiten kapitel möchten wir an Egils Høfuðlausn und Arinbjarnarkviða erweisen, wie derselbe historismus bis jetzt deren richtiges verständnis in wesentlichen punkten verhindert hat.

Man ist mit diesen gedichten auf eine sonderbare weise verfahren. Man hat sie stets durch das medium der Eigla erklärt, von der voraussetzung ausgehend, diese biete unanfechtbare wahrheit. Dieses verfahren war aber durchaus unmethodisch. Literarische werke sind zu allererst aus sich selbst, von innen heraus zu erklären, nachher erst sind die hilfsmittel, die zu ihrer erklärungs beitragen können, zu gebrauchen.

Es leuchtet sofort ein, daß die gedichte, die um jahrhunderte älter sind als die Eigla auf diese wahrscheinlich eingewirkt haben, von ihr aber keinesfalls beeinflußt sein können; weshalb denn der saga bei der erklärungs der gedichte eine so große bedeutung einräumen?

Handelt es sich darum, tatsachen, die beiden darstellungen gemeinsam sind, wissenschaftlich festzustellen, so hat man sich einzig und allein an die gedichte zu halten sowohl wegen

ihres alters als wegen ihres verfassers. Wo die Eigla mit ihnen übereinstimmt, beruht sie auf ihnen und ist überflüssig; wo sie davon abweicht, beruht sie entweder auf der mündlichen überlieferung, die eine wenig zuverlässige geschichtsquelle ist oder ist gar dichterische schöpfung ihres verfassers und daher als historisches dokument wertlos. Um nun darüber ins reine zu kommen, wie sich in wirklichkeit die yorker vorgänge zuge tragen haben, wollen wir die darauf bezüglichen gedichte auf die angedeutete weise erklären.

Wir geben zuerst die übersetzung derjenigen strophen, die wir für unseren zweck von belang erachten. Wir sehen dabei von einer wörtlichen wiedergabe des textes ab und befeißigen uns die gedanken in unsere heutige ausdrucksweise umzusetzen, ihnen möglichste klarheit zu verleihen und namentlich ihren zusammenhang hervortreten zu lassen. Sodann begründen wir, wo es uns nötig scheint, die von uns gegebene übersetzung. Zum schlusse geben wir eine darstellung der tatsachen, wie sie sich uns aus den gedichten zu ergeben scheint.

1. Hqfudlausn.¹⁾

1. Vestr fórk of ver,
en ek Vidris ber
munstrandar mar;
sva's mitt of far.
Drók eik á flot
vid ísabrot.
hlódk mærdar hlut
hugknarrar skut.

1. Von Island komme ich und
bringe ein gedicht. Das ist der
zweck meiner reise. Dieses gedicht
prägte ich mir gut ein und ging auf
see, als das eis brach.

2. Buðumk hilmir lqð,
ák hróðrar kvqð.
Berk Óðins mjóð
á Engla bjóð
Lof at visa vann,
vist mærik þann;
hljóðs biðjum hann,
þvít hróðr of faun.

2. Der fürst lud mich ein, ihn
zu besuchen; drum liegt mir ob, ihn
zu feiern. Was mir Odin eingegeben,
das preisgedicht auf den fürsten, das
ihm gewiß zum ruhme gereicht, bringe
ich nach der Angeln land. Ich bitte
den fürsten um gehór, da mein gesang
seiner verherrlichung gilt.

1) Wisén, Carmina Norroena, s. 20f. Eigla, s. 350f.

3. Hygg visir at
(vel sómir þat)
hvé'k þylja fat
ef ek þogn of gat.

19. Jqfurr hyggi at,
hvé'k yrkja fat.
Gótt þyttumk þat,
es þogn of gat.
Hrørðak munni
af munar grunni
Óðins ægi
á jöru fægi.

20. Bark þengils lof
á þagnar rof.
Kannk mála mjöt
of manna sjöt.
Ór hlátra ham
hróðr bark fyr gram.
Svá fór þat fram,
at flestr of nam.

3. Achte drauf, fürst, wenn still-
schweigen eingetreten (das geziemt
sich wohl), wie ich sang.

19. Achte drauf, fürst, wie ich
zu dichten wußte (= wie kunstvoll
ich dichtete). Mich freute, daß ich
gehör bekam. Es schuf mein mund
aus der tiefe meines busens meinen
lobgesang auf den kampffreudigen
helden.

20. Unter allgemeinem schweigen
trug ich mein preislied vor. Ich
verstehe es an den höfen der vor-
nehmen zu singen. (= Ich bin ein
dichter, der fürstliche wirt zu ver-
herrlichen weiß.) Aus jauchzender
brust, daß alle es hörten, trug ich
vor dem fürsten, ihn zu verherr-
lichen, mein lied vor.

1, 1. Fara vestr = fara til vestrlanda, nach den westlich
von Island gelegenen ländern, hauptsächlich den britischen
inseln sich begeben. Am ziele seiner reise angekommen, sagt
Egill: ich bin nach westen über see gefahren. Ansprechender
wäre wohl gewesen, wenn er den ausgangspunkt seiner reise
angegeben hätte; drum übersetzen wir: von Island komme ich.

1, 4. So verhält es sich, so steht es mit mir oder mit
meiner fahrt. Ita se habet de meo itinere. Snorra Edda I, 497.

1, 5 u. 6. Egill hatte so große eile, dem fürsten sein lied
zu bringen, daß er Island verließ, sobald es die eisverhältnisse
gestatteten. Er begab sich also nicht nur freiwillig, sondern
auch aus innerem herzensdrang zum könig Erich.

1, 7 u. 8. Die von Vigfússon¹⁾ und Finnur Jónsson²⁾ ge-
gebenen übersetzungen scheinen uns an unklarheit zu leiden.

1) Corpus poeticum boreale I. s. 267. I loaded the stern of my mind-
vessel (my breast) with a cargo of praise. 2) Eigla, s. 410. Ieg fyldte
huskibets stavn med digtningens fangst. Deutsche ausgabe s. 296. Ich
belud den hinterstevn meines seelenbootes mit der beute des liedes.

Wir sind der ansicht, daß die zwei zeilen dem in prosa ausgedrückten gedanken entsprechen: (þá orti Egill alla drápuna ok) hafði fest síða, at hann mátti kveða . . (Eigla s. 221, 17–18). So auch scheint Wisén den sinn aufzufassen, der hláða hugknarrar skut übersetzt onerare pectus i. e. memoriae mandare.

Das vom dichter mitgenommene lied wird als fracht angesehen. Das angewandte bild bewirkt, daß der gedanke, der an erster stelle stehen sollte, an zweiter stelle steht. Egill hatte sich sein gedicht so eingepägt, daß er es gut vortragen konnte, ehe er sein schiff in die see zog.

2, 1. Der sinn ist klar. Egill war vom könige eingeladen worden (Budomk hilmer lød). Diese tatsache hat nichts auffallendes. Wie so viele isländische skalden, besuchte Egill die höfe der fürsten und mächtigen, um dort aufenthalt und lohn zu finden. Nicht zum ersten male wird er beim könig Erich gewesen sein. Er hatte um so mehr ursache gehabt, diesen schon früher zu besuchen, als er an dessen hofe seinen freund und gönner Arinbjörn traf, der wegen seiner freigebigkeit hochberühmt war.

Nach der Eigla muß die Høfudlausn im jahre nach könig Erichs vertreibung aus Norwegen, also 936, nach dieser selbst, kann sie nicht in diesem jahre entstanden sein. Eine genaue zeitbestimmung ist unmöglich. Fest steht bloß, daß das gedicht vor Erichs auszug aus York verfaßt sein muß. Dieser fand bekanntlich statt in der ersten zeit der regierung des königs Edmund (Játmundr), der den thron von England 940 bestieg.¹⁾ Wenn man bedenkt, daß Egill str. 14, 7–8 sagt: frétt's austr of mar Eiríks of far, d. h. der ruf von Erichs taten ist von England nach Island gedrungen, so dürfte das gedicht kaum den ersten jahren von Erichs aufenthalt in York zuzuweisen sein.

3, 3 u. 4. Wir lesen mit den handschriften, Vigfusson und Wisén hvók þylja fat, ef ek þegn of gat und nicht mit Finnur

1) Vg. Heimskringla I, s. 169 – 71.

Jónsson ... fet ... get.¹⁾ Wir können fat hier sowie in str. 19 nicht als bloß zur umschreibung dienendes hilfsverbum ansehen, sondern halten feta für gleichbedeutend mit kunna. z. b. kann ek at yrkja und sehen durch fat den begriff der kunstfertigkeit ausgedrückt.

Nach unserem ermessen ergibt der zusammenhang mit zwingender notwendigkeit als bedeutung von þylja nicht vortragen, wie man bisher immer erklärt hat, sondern dichten, singen. Es ist Egil nicht so sehr drum zu tun, die aufmerksamkeit des königs auf seine vortragsweise als auf den inhalt und die künstlerische gestaltung des von ihm vorgetragenen zu lenken. Jene hat nur vorübergehenden, diese dauernden wert. Hygg vísir at, hvé'k þylja fat, drückt zweifellos genau dasselbe aus wie jöforr hygge at, hvé ek yrkja fat, str. 19. Unsere deutung hat u. e. nichts auffallendes. Sie ergibt sich aus der tatsache, daß der þulr nicht nur der sprecher, sondern und wohl in der regel der verfasser, gestalter des von ihm vorgetragenen war.²⁾ Unsere stelle dürfte in anbetracht des hohen alters der Hqfuðlausn dafür zeugen, daß von den zwei tätigkeiten des þulr, dem dichten und dem vortragen ursprünglich die erstere mehr in den vordergrund trat und erst allmählich verblaßte, bis sie schließlich aus dem bewußtsein schwand. Finnur Jónsson folgert in seiner literaturgeschichte³⁾ aus den uns erhaltenen belegen, daß in der historischen zeit die einzige bedeutung von þulr, dichter gewesen sei. Wäre dem so, dann könnte man schwer begreifen, daß allmählich þylja ausschließlich die bedeutung vortragen, hersagen, murmeln angenommen habe. Seine erklärung des wortes þulr hätte ihn aber, dünkt uns, für unsere stelle in betreff des verbums þylja zum selben ergebnis führen müssen, zu dem wir gelangt sind.

Ein gegenstück zu þulr, þylja bilden im deutschen sänger, singen, ob es sich um einen altgermanischen oder heutigen

1) Die verwandlung des imperfekts ins praesens durch F. J. folgt logisch aus seiner wie aus der hergebrachten irrigen auffassung von þylja.

2) Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde* V, s. 288 ff. 3) I. 80.

sänger, dichter oder um einen minne- oder meistersinger handelt. Diesen worten liegt ein doppelter begriff zugrunde, der des dichterischen schaffens und der des vortragens. Welcher mehr in den vordergrund tritt, das ergibt der zusammenhang, häufig sind die beiden in eins verschmolzen. Dem þularstóll entspricht der singstuhl der meistersinger.

Nicht darf unerwähnt bleiben, daß der verfasser der Eigla þylja im sinne von vortragen gedeutet hat, vorausgesetzt daß der uns erhaltene text der ursprüngliche ist. Er läßt nämlich den könig Erich sprechen, nachdem Egill sein gedicht vortragen hat: *bezta er kvædit framflutt*,¹⁾ was allgemein gedeutet wird, vorzüglich ist das gedicht vorgetragen. Des königs worte erregen aber bedenken, wegen der sonderbaren adverbialform *bezta* statt *bezt*,²⁾ sodann wegen des dadurch ausgedrückten gedankens. Nach dem texte der Eigla schätzt Erich sehr Egils vortragsweise, hat aber für sein gedicht kein wort der anerkennung. Paßt das wohl zur gegebenen situation? Aus zahlreichen entsprechenden stellen der sagas ergibt sich, daß könig Erich entweder sein urteil über das gedicht allein, oder über das gedicht und dessen vortragsweise ausgedrückt hat. Die stereotype redensart in solchen fällen lautet: *vel er kvedit; sköruliga, vel er framflutt*. Vgl. *Islendinga Þættir* (1904) s. 387. *Konungr lofaði mjök kvædit, ok allir þeir er heyrðu, ok sögðu bæði vel kvedit ok sköruliga framflutt*. Ibidem s. 73. *Hann flutti kvædit sköruliga, enn ekki var þar mikill skáldskapr í því kvæði*. Wie wäre der aus dem zusammenhang sich ergebende gedanke mit dem überlieferten texte am einfachsten in einklang zu bringen? Indem man statt *bezta er kvædit framflutt* liest: *bezt kvæði er framflutt, it bezta kvæði er framflutt* oder *kvædit it bezta er framflutt*.

1) Eigla, s. 224. 2) Fritzner bringt nur einen beleg für die adverbialform *bezta* bei, Mork, 97 12. *Bezta er or þessu leyst, was aber an der entsprechenden stelle der Flat. III, 421 21 lautet er ur þessu alluel leyst*. Wenn Ketill Jörundson in seiner Eigla-abschrift statt *bezta it bezta* schreibt, so spricht das dafür, daß er an der adverbialform *bezta* anstoß genommen hat.

Wie nun der ursprüngliche text des verfassers der Eísla gelautet haben mag, ob er mit dem überlieferten übereingestimmt hat oder nicht, unsere deutung von þylja wird dadurch nicht erschüttert; steht es doch fest, daß z. b. selbst Snorri sich in der auffassung von wörtern, mit deren sinn ein wandel im laufe der zeit vorgegangen war, geirrt hat.

20, 3 u. 4. Finnur Jónsson übersetzt in seiner literaturgeschichte (I. 492): Jeg forstår blandt de bænkedede mænd at sige det passende. Vigfusson in seinem Corpus boreale (I, 270—71). I know the measure of speech in the assembly of man. Bedeutet mála mjöt nicht vielmehr gemessene d. h. metrische, gebundene rede im gegensatz zur freien rede der prosa? Wenn dem so wäre, was ich aber durchaus nicht zu behaupten wage, so wäre mála mjöt eine varijerung des begriffes poesie, gedicht, mærd, hróðr etc. Sjöt kann hier nur wie in Arinbjarnarkviða 2, mildinga sjöt, wohnsitz, behausung, hof im mhd. sinne bedeuten. Vgl. Gerings Wörterbuch der Edda unter sjöt.

2. Arinbjarnarkviða.¹⁾

1. Emk hraðkveðr
hilme at mæra,
en glapmáll
of gleggvinga,
openspjallr
of jofors dáðom,
en þagmælskr
of þjóðlyge.

2. Skaupe gnægðr
skrökberqndom,
emk vilkveðr
of vine mína.
Sótt hefð mörq
mildinga sjöt
með grunlaust
greps of orðe.

1. Gerne besinge ich einen fürsten,
geizhalse aber rüge ich. Ich spreche
mich frei aus über eines fürsten
taten und treibe keine lobhudelei.

2. Lobhudeler übergieße ich mit
meinem hohne, aber von meinen
freunden sage ich, was ihnen an-
genehm ist. So habe ich (mit un-
verdächtiger, mannhafter gesinnung)
mit freier nicht verletzender mein-
ungsäußerung an mancher herren
sitzen verkehrt.

1) Eísla, s. 357 ff.

Bley, Eísla-studien.

3. Hafðak endr
ynglings burar,
ríks konungs,
reiðe fengna.
Drók djarfhott
of dekkva skor,
létk herse
heim of sóttan.

4. Þars allvaldr
und ýgs hjalme
ljóðfrómodr
at lande sat.
Stýrde konongr
við stírdan hug
í jörvík
úrgom 2 x.

5. Vasa tunglskin
trygt at líta,
né ógnlaust
eireks bráa,
þás ormfránn
ennemáne
skein allvalds
orgegeislom.

6. Þó bolstrverð
of bera þordak
„maka hœings
markar“ drótna.
yggjarfull
ýranda kom
at hvers manns
hlusta munnom.

7. Nô hamfagrt
høldom þótte
skaldfé mitt
at skata húsom,
þás ulfgrátt
við yggjar micle
hattar staup
at hlíme þák.

3. Einst (jedoch) hatte ich mir
des königssohnes, des mächtigen
fürsten, zorn zugezogen; trotzdem
erkühnte ich mich, den hersen
(Arimbjörn) zu besuchen.

4. Dort, wo der gefürchtete ge-
bieter (Erich) residierte. Er herrschte
mit strengem in York über das nasse
(meerbespülte? land?).

5. Unheimlich, fürchterlich war
sein anblick, wenn seine augen
schlangenartig schreckensstrahlen
versandten.

6. Dennoch wagte ich es, dem
herrn mein gedicht vorzutragen.
Rauschend drang es zu aller hörers
ohren.

7. Unschön schien ich den leuten
im hause des fürsten, als mir zum
lohne für mein gedicht mein (jetzt?)
grauer kopf geschenkt wurde

8. Við því tók
 en tiro fylgðo
 sǫkk svartleit
 síðra brúna,
 ok sá muðr
 es mína bar
 hǫfuðlausn
 fyr hilmes kné.

8. sowie auch meine augen und
 mein mund, der das lebensrettende
 lied vor des königs knie getragen
 hatte.

9. Þar stóð mér
 mǫrgom betre
 hodd 2x
 á hlið aðra.
 Tryggr vinr mín
 es trúa knáttak
 heilróadr
 hverjo ráðo.

9. Da stand mir, besser als man-
 cher (gönner?), mein treuer freund
 zur seite, er, auf den ich bauen
 konnte, dem all sein tun zum ruf
 gereicht.

10. Arinbjörn
 oss einn of hóf,
 knía fremstr,
 frá konongs fjónum.
 vinr þjóðans,
 es vætke ló
 í herskás
 hilmes garðo.

10. Arinbjörn allein, der mannen
 erster, schützte mich vor des königs
 grimme, er, des herrschers freund,
 der nie log, an des kriegsfürsten
 hofe.

1,1. Emk hraðkveðr, ich dichte rasch d. h. ohne zu zögern,
 gern, und nicht, wie Finnur Jónsson mit bezugnahme auf die
 Hǫfuðlausn will: ich mache in kurzer zeit ein gedicht. Als
 gegensatz zu emk hraðkveðr hat man sich etwa zu denken ek
 em seinn, traðr, tregr til at kveða. Egill hat an preisliedern
 auf fürsten nicht nur die zwei gedichtet, von denen wir wissen,
 sondern in seiner eigenschaft als von hof zu hofe (vg. str. 2)
 ziehender skalde auch noch manche andre, die verschollen sind.
 Das dürften wohl diejenigen, die es für möglich halten, daß er
 im zeitraume von wenigen stunden ein so umfangreiches ge-
 dicht, wie die Hǫfuðlausn verfertigt hat, am wenigsten bestreiten.

1,3. (emk) glapmáll = ek glep mále, ek em vanr (tamr)
 at glepja mále, at mæla til glaps oder glapa. glepja schädigen,
 besonders an seiner ehre, seinem rufe, z. b. glepja konu, ein

weib verführen, entehren. glapmáll of gleggvinga, ich sage übles von den knausern, schelte, schmähe, rüge sie. Die skalden, wie die mittelhochdeutschen fahrenden feierten die freigebigen, klagten aber über die geizigen, rügten sie. Glapmáll ist antithese zu mæra, nicht zu hraðkveðr.

Die zwei letzten verse der ersten strophe können nur im zusammenhange mit den zwei ersten versen der zweiten strophe erklärt werden. Dabei kommt es wesentlich auf eine präzise und klare deutung des ausdrucks skrøkberndom an. Der erste teil des kompositums — skrøk — bezeichnet eine unwahre, von der wahrheit stark abweichende, sie entstellende geschichte, erzählung. Bera skrøk heißt nicht wahrheitsgetreu berichten, schwindeln, lügen. Den ausdruck hat Gering treffend wiedergegeben in seinem größern Eddawörterbuch wie in seiner Eddaübersetzung, indem er bart skrøk saman HHI 39² das eine mal mit „machtest ein lügendewebe“, das andre mal mit „webtest die lügen“ übersetzte. In bezug auf einen fürsten angewandt, dessen taten erzählt werden, heißt bera skrøk, die letztern entstellen, um ihm zu schmeicheln, also lobhudelei treiben. Für unsere auffassung spricht folgende stelle aus der vorrede der Heimskringla I. s. 5 17f.: „Með Haraldi váru skáld ok kunna menn enn kvæði þeira ok allra konunga kvæði, þeira er síðan hafa verit at Nóregi, ok tókum vér þar mest dæmi af því, er sagt er í þeim kvæðum, er kveðin váru fyrir sjálfum höfðingjunum eða sonum þeira; tókum vér þat alt fyrir satt, er í þeim kvæðum finnsk um ferdir þeira eða orrostur; en þat er háttr skálda, at lofa þann mest, er þá eru þeir fyrir, en engi myndi þat þora, at segja sjálfum honum þau verk hans, er allir þeir, er heyrdi, vissi, at hégomi væri ok skrøk, ok svá sjálfr hann; þat væri þá háð, en eigi lof.“ „Bei könig Harald waren skalden und heute noch kennt man ihre sowie die auf alle seitherigen könige von Norwegen bezüglichen gedichte.¹⁾ Und wir nehmen vorzugsweise unsere

1) Der wirklichkeit entsprechender ausgedrückt, würde der gedanke wohl etwa lauten: heute noch kennt man gedichte von ihnen sowie skaldengedichte auf alle seitherigen könige von Norwegen.

belege aus diesen gedichten, welche vor den hauptlingen selbst oder ihren söhnen vorgetragen wurden; (denn) wir halten für wahr, was sich in diesen gedichten über ihre expeditionen und schlachten befindet. Es ist zwar die art und weise der skalden denjenigen, vor dem sie sich eben befinden, sehr zu loben; aber keiner würde es doch wagen, ihm selbst als seine taten solche vorzutragen, von denen die andern sowohl als er selbst wüßten, daß sie erfunden und erdichtet wären: solches hieße nicht ihn preisen, sondern verhöhnen.“

Snorri hat aus den von ihm angegebenen gründen die skaldischen darstellungen historischer ereignisse für zuverlässig gehalten; deshalb hat er so häufig seine geschichtserzählung auf dieser grundlage aufgebaut. Obschon seiner geschichtsschreibung hohe anerkennung zu zollen ist, so fragt es sich doch: ist dieser ansicht Snorris zuzustimmen? Sie scheint uns nicht mehr berechtigung zu haben als etwa die folgende, die ihr gerade entgegengesetzt ist: obschon die skalden taten schilderten, an welchen die fürsten, denen sie sie vortrugen, beteiligt waren, so können sie doch in anbetracht ihres verhältnisses zu den fürsten, des von ihnen verfolgten zweckes, des charakters ihrer dichtungen, die lobgesänge waren, was die darstellung dieser taten betrifft, nicht als eine zuverlässige historische quelle betrachtet werden. Die beiden ansichten sind gleich übertrieben. Es hat zweifelsohne charaktervolle und wahrheitsliebende skalden gegeben, die sich treu an die wirklichkeit hielten, es hat auch kluge und nüchterne fürsten gegeben, die sich keinen blauen dunst vormachen ließen; sicher ist aber auch, daß es manche fürsten gegeben haben wird, die, ohne das gefühl von hohn zu empfinden, eine beträchtliche dosis von unwahrheit vertrugen, wenn sie ihnen zum lobe und ruhme gereichte, daß es skaldische darstellungen fürstlicher taten gegeben haben wird, die dem wahrheitsliebenden eingeweihten als *hégómi* und *skrök* erscheinen mußten. Egill, der nach seiner eignen aussage viel an großer herren sitzen verkehrt hat, wird solche entstellenden darstellungen haben kennen lernen. Er, der sich freimütig über der fürsten taten

äußerte, hat dieselben als grobe, offenkundige lügen angesehen, sie nicht nachgeahmt, sondern totgeschwiegen, (emk) þagmælskr of þjóðlyge; er hat deren verfasser als lügenschmiede (skrökberendr) betrachtet und sie mit seinem hohne übergossen.

Zu gunsten von Egils ansicht über das treiben mancher seiner kollegen lassen sich gewichtige zeugnisse beibringen. Ari, der nüchternste, kritischste isländische, vielleicht mittelalterliche historiker hat von den skaldenstrophen ganz abgesehen, er hat sie nicht als geschichtsquellen gelten lassen, er hat anders darüber geurteilt als Snorri. Hätte Bjarne gullbrárskáld wohl gesagt .. of iðnir manna emkak tamr at samna skrökve,¹⁾ wenn die skalden in bezug auf ihre wahrhaftigkeit sich eines guten leumundes erfreut hätten?

3. Welches der eigentliche grund von könig Erichs grimm auf Egil gewesen ist, erfahren wir nicht. Darüber können wir bloß vermutungen aufstellen. Als zweifellos ergibt sich aus den zwei ersten strophen der Arinbjarnarkviða, daß dieser grimm mit einem gedichte Egils in verbindung stand. Daß Egill etwa auf Erich eine satyre gemacht habe, daß er ihn etwa in versen verhöhnt habe, wie z. b. später Þorleifr jarlskáld den Hákon jarl verhöhnte, ist nach den voraussetzungen der Høfuðlausn ausgeschlossen, waren seine beziechungen zu diesem fürsten doch die besten. Demnach bleiben, dünkt uns, nur drei möglichkeiten, um Erichs grimm zu erklären. Egill mag, wie uns die schilderung, die er von seiner dichterischen praxis entwirft, nahelegt, in einem seiner gedichte seine ansicht über eine handlung des königs frei ausgesprochen und, ohne es zu wollen, ihn beleidigt haben. Aus zahllosen beispielen der sagas ist bekannt, daß die altskandinavischen menschen gegen sie betreffende mündliche und noch mehr gegen metrisch dichterische äüßerungen ungemein empfindlich waren. Man kann demnach annehmen, daß es Erich ebenfalls und als fürst wie in anbetracht seines charakters in besonders hohem grade gewesen ist. Er mag sich also durch eine frei-

1) Hkr. gla II 426.

mütige äußerung Egils infolge seiner übertriebenen empfindlichkeit verletzt gefühlt haben. Möglich ist aber auch, daß ein für Erich beleidigendes gedicht Egil zugeschrieben oder daß eines seiner gedichte, welches nicht über Erich handelte, verdächtigt wurde, gegen ihn anzügliches zu enthalten. Bei dem verfahren, welches Egill nach seiner schilderung an den höfen, an welchen er verkehrte, beobachtete, mußte er sich feinde machen.¹⁾ Es wäre kein wunder gewesen, wenn einer seiner kollegen, der sich von ihm verletzt fühlte, ein Erich kränkendes gedicht, *kviðlingr*, *vísa* verfaßt und es unter Egils namen in umlauf gebracht hätte. Wahrscheinlicher aber als dieser extreme fall, scheint uns der andre. Man denke sich z. b., Egill habe ein lobgedicht auf einen mit Erich verfeindeten fürsten gemacht. Wie leicht konnte böswilligkeit darin gegen Erich gerichtete spitzen entdecken! Welchen verdächtigungen waren skalden ausgesetzt, die an den höfen von fürsten verkehrten, die auf einander eifersüchtig oder mit einander verfeindet waren! Darüber belehrt die geschichte der skalden Þórarinn loftunga²⁾ und Sighvat Þórdarson.³⁾ Wie es sich nun in wirklichkeit mit der ursache von Erichs grimm verhalten haben mag, als zweifellos muß gelten, daß Egill sich keiner schuld gegen diesen fürsten bewußt war. Nur so kann man sich erklären, daß er, trotzdem er dessen zorn kannte, sich zu ihm hinbegeben hat, im vertrauen auf das lobgedicht, das er bei sich führte, im vertrauen auf den schutz seines gönners Arinbjörn.

35 u. 6. Drók djarfhott of dekkva skór. Buchstäblich: ich zog den kühnheitshut über das dunkle haupthaar. Vigfusson⁴⁾ Finnur Jónsson⁵⁾ und Sveinbjörn Egilsson⁶⁾ übersetzen: 1. Boldly I pulled the hood over my dark face. 2. Jeg satte djarvhedens hat på mit mørkladne hoved. 3. audaciam sumere unter djarfhotttr. Diese übersetzungen aber lassen einen vollständig

1) Vg. Sonatorrek str. 24. 2) Hkr. II. 397. 3) Ibidem 380 ff., 459 ff. 4) *Corpus poet. boreale* I. 272. 5) *Eigla*, s. 417. 6) *Lexicum poeticum* s. 100.

darüber im dunklen, was man sich eigentlich unter djarfhott zu denken hat. Man hat es hier mit einem bildlichen ausdrücke zu tun und es fragt sich, was derselbe denn in wirklichkeit bedeutet. Am nächsten liegt wohl, djarfhotttr als helm aufzufassen. Einen helm setzt sich der mann auf, der sich in gefahr, in den kampf begibt und dies ist eine betätigung des mutes, der kühnheit. Als kühnheitshut kann folglich der helm gelten; hotttr bildet übrigens öfters einen bestandteil der kenningar für helm.¹⁾ Aber, wird man sich sagen müssen, wozu konnte Egil der helm dienen in der lage, in welcher er sich befand? worauf mußte es ihm vor allem ankommen? Die antwort wird lauten müssen: unbemerkt, unerkannt zu seinem freunde Arinbjörn zu gelangen, um mit ihm das dem könig Erich gegenüber zu beobachtende verfahren zu verabreden. Das konnte er jedoch nur bewerkstelligen, indem er sich unkenntlich machte, indem er seine gesichtszüge verbarg. Das hierzu gewöhnlich gebrauchte mittel war, einen tief herabgehenden hut aufzusetzen; daß darunter sich auch ein helm befand, war in anbetracht der gefährlichen lage etwas selbstverständliches. Diese auffassung ist uns durch die Eigla eingegeben; sie scheint uns eine durchaus angemessene zu sein. Es wäre deshalb zu übersetzen: ich ermannte mich und zog einen tief herabgehenden hut über das dunkle haar.²⁾

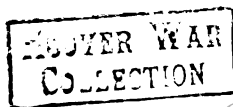
Vigfusson übersetzt dekkva skqr mit „dark face“, F. Jónsson mit „mörkladne hoved“. Wir halten diese übersetzungen für unrichtig; skqr kann nie angesicht und kann hier nicht als teil für das ganze kopf bedeuten. Die bedeutung ist kopfhaar und die ist an unserer stelle ebenso unanfechtbar wie in der str. von Sighvat: Falsk und hjalm enn valska svört skqr.³⁾ Ich verbarg unter dem welschen helm mein schwarzes haar.

1) Ben Gröndal: *Clavis poetica antiquae linguae septentrionalis unter galea*. 2) Eigla, s. 215, 21. Herdi hann þá huginn ok réð þat of . . s. 216, 2—3. Hann hafði síðan hatt ífer hjálm. Vg. auch Eigla, s. 202, 17—18. Hann (Egil) hafði dregit hott síðan ífer hjálm. 3) Hkrgla II. 70—71.

Aber, wird man sagen, diese deutung ist unvereinbar mit str. 7₅₋₈, wo es heißt, daß Egils kopf wolfgrau war (þás ulfgrátt við Yggjar miþe hattar staup at hílme þák). Hier scheint freilich ein widerspruch vorzuliegen, er kann aber doch nur scheinbar sein. Übrigens wird er durch F. Jónssons übersetzung nicht gehoben, da es bei einem graukopf nicht angeht, von „mörkladne hoved“ zu reden. Es muß eine andere erklärung geben, die ansprechender ist. Das scheint uns die folgende zu sein: zur zeit der vorgänge in York hatte Egill dunkles, schwarzes, zur zeit der abfassung der Arinbjarnarkviða hatte er graues haar. Er war nämlich inzwischen eine reihe von jahren älter geworden. Egill drückte sich auf eine art und weise aus, die uns heute mißverständlich ist; für die zuhörer, an die er sich wandte, war sie es nicht, sahen sie doch mit eignen augen „den grauen hutstock“, den graukopf, der verschont worden war, vor sich. Des in der darstellung liegenden widerspruches d. h. der verwechslung zweier verschiedener zeitpunkte werden die zuhörer sich kaum bewußt worden sein. Wie häufig kommt es übrigens vor, daß einem menschen für eine frühere zeit seines lebens ein epitheton beigelegt wird, das ihm erst später zuerkannt wurde! Wenn man von den taten Ólafs des heiligen spricht, so heißt das von den taten Ólafs, des spätern heiligen. Egils ausdrucksweise hat also, wenn man vom wirklichen sprachgebrauch ausgeht und wenn man sich in die verhältnisse versetzt, unter welchen die Arinbjarnarkviða vorgetragen wurde, wenig auffallendes.

Wir dürfen nicht unerwähnt lassen, daß der verfasser der Eigla unsere auffassung nicht teilt. In der berühmten schilderung, die er von dem in der blüte des lebens stehenden Egil (s. 176) entwirft, verleiht er ihm graues haar. Diese tatsache vermag aber nichts gegen die aussage des zuverlässigsten zeugen, nämlich Egils selbst, dem gemäß sein haar dunkel war, ehe es ergraute.

str. 7 u. 8. Es gab drei gefahren, die Egill befürchten konnte, den tod, die blendung und den verlust der zunge. Aus



den beiden letztern ist zu folgern, daß Egill gegen den könig von Norwegen nicht die untaten kann begangen haben, welche die Eigla ihm zuschreibt, denn die geringsten derselben, die plünderung und einäscherung von Qnunds hofe, hätten, abgesehen von den dabei geschehenen mordtaten, mehr als genügt, um seinen tod unfehlbar nach sich zu ziehen. Aus der von Egil befürchteten gefahr, die zunge zu verlieren, dürfte man wohl auf die art des vergehens schließen, dessen ihn der könig für schuldig hielt. Wenn Ólafr der heilige von den königen der Upplönd, die gegen ihn einen anschlag geschmiedet hatten, einem und nur einem, nämlich Guðrøð¹⁾, die zunge ausschneiden ließ, so gibt es dafür keinen andern ersichtlichen grund, als die heftige rede, welche dieser kurz vorher gegen ihn gehalten hatte. Zu Teit biskupsson, der eine aufrührerische rede gehalten hatte, sagte könig Magnús berfœttr: „væri makligt, at ór þér væri skorin tunga“.²⁾ Ebenso ist zu folgern, daß, wenn Egill für sich die barbarische strafe des zungenausschneidens befürchtete, ihm ein zungendelikt zur last gelegt wurde. Wir kommen also auch hier zu demselben ergebnisse wie oben bei unsern erörterungen zu str. 3.

str. 10, 6. Egill sagt von Arinbjörn, daß er nie log (es vætke lö). Arinbjörns wahrhaftigkeit, die etwas selbstverständliches scheinen könnte, muß unter den obwaltenden verhältnissen von ganz besondrer bedeutung gewesen sein. Dies wüßten wir nicht anders zu erklären, als daß gegen Egil beschuldigungen vorgebracht, daß sie aber durch Arinbjörns absolut zuverlässige aussagen hinfällig wurden.

Alle für unsern zweck in betracht kommenden, einer erklärung bedürftigen ausdrücke der Höfuðlausn und der Arinbjarnarkviða sind erledigt. Wir geben nun eine darstellung der yorker vorgänge, wie sie sich nach diesen gedichten zugetragen haben.

1) Hkr. II, 130.

2) Íslendinga þættir (1904) s. 71.

II.

Der könig Erich hatte den dichter Egil an seinen hof nach York in England geladen. Egill beschloß, dieser einladung folge zu leisten. Um dem könige seinen dank zu bezeigen und um seine gunst zu gewinnen, machte er während seines aufenthaltes in der heimat ein gedicht, in welchem er dessen freigebigkeit, auf bündige, dessen tapferkeit und kriegstüchtigkeit auf ausführliche weise feierte. Kaum war das eis gebrochen, so verließ er Island, um sich zum könige zu begeben. Er hatte aber noch nicht sein reiseziel erreicht, als er erfuhr, der könig sei wegen eines gedichtes auf ihn ergrimmt. Egill war sich bewußt, nichts getan zu haben, was den könig beleidigen konnte. Deshalb, trotzdem er von dessen grimme unterrichtet war, begab er sich zu ihm im vertrauen auf seine unschuld, im vertrauen auf das preisgedicht, das er gemacht hatte und auf den schutz seines freundes Arinbjörn, der beim könige in hohem ansehen stand. Wie er aber vor diesen trat, sah er, daß die dinge schlimmer standen, als er gehnt hatte. Er begann für seine augen, seine zunge, ja sogar für sein leben zu fürchten. Er verlor jedoch die fassung nicht. Mit lauter stimme trug er sofort vor versammeltem hofe sein auf Erich gedichtetes preislied vor. Sofort sprach auch sein freund Arinbjörn zu seinen gunsten. Er beteuerte seine unschuld, und da er nie eine unwahrheit gesagt hatte, wurde seinen worten geglaubt. Dank seinem liede und der fürsprache seines freundes Arinbjörn entkam Egill der ihm drohenden gefahr.

Das ist der tatbestand der yorker vorgänge nach der Hofudlausn und der Arinbjarnarkvida. Stellen wir den entsprechenden nach der Eigla daneben.¹⁾ Egill kehrte nach Island zurück, nachdem er sich für die erlittene rechtsvergewaltigung eine eklatante genugtuung verschafft hatte. Gunnhildr, so hieß es, vollführte einen zauber, bezweckend, daß er keine ruhe fände, bis sie ihn wiedergesehen hätte. Der einladung

1) Eigla, kap. 59—61.

seines gönners Adalsteinn eingedenk unternahm Egill im jahre drauf im spätsommer eine reise nach England. Er wurde von einem sturme überfallen und litt in der nähe der stadt York schiffbruch, ohne aber sonstigen schaden zu erleiden. Ans land gekommen, erfuhr er, Erich sei aus Norwegen vertrieben, residiere mit Gunnhild in York und Arinbjörn befinde sich bei ihnen. Er sagte sich, er habe wegen seiner außerordentlichen statur wenig aussicht, unerkant durch das weite Northumberland, das damalige herrschaftsgebiet Erichs, zu gelangen, es sei auch mit seiner standesehre wenig vereinbar, als flüchtling ergriffen zu werden. Er entschloß sich daher kurzerhand seinen freund Arinbjörn aufzusuchen. Unerkant kam er am abend bei ihm an. Arinbjörn brachte ihn sofort an der spitze eines geleites von elf mann zu dem an der tafel sitzenden könig und redete diesen folgendermaßen an: „Ich begleite hieher einen mann, der aus weiter ferne gekommen ist, um sich mit dir auszusöhnen. Es gereicht dir zu großer ehre, o könig, daß deine feinde aus fremden landen herkommen und deinen groll auch fern von dir nicht aushalten können. Gewähre edelmütig diesem manne die gewünschte aussöhnung.“ Der könig wollte aber davon nichts hören und bekundete seine absicht, Egil töten zu lassen. Viel grimmiger noch als Erich gebärdete sich Gunnhildr; alle hebel setzte sie in bewegung, daß Egill sofort hingerichtet werde. Da es aber nacht war und nächtliche hinrichtung als mord betrachtet wurde, gelang es Arinbjörn durchzusetzen, daß die entscheidung von Egils schicksal auf den folgenden tag verschoben wurde, worauf ihm auch die verantwortung für seine hut auferlegt wurde. Zu hause angekommen, forderte Arinbjörn seinen freund auf, in der nacht zum preise Erichs eine zwanzigstrophige drápa zu machen, wie der ihm verwandte dichter Bragi in ähnlicher lage in betreff des schwedenskönigs Björn getan, wodurch er sein leben gerettet hatte. Egill erklärte es versuchen zu wollen, wie wenig er auch dazu aufgelegt wäre, Erich zu verherrlichen. Er konnte aber vor mitternacht nicht mit seinem gedichte vorwärtskommen, weil er durch

das zwitschern einer schwalbe am dachfenster seines zimmers nicht zur sammlung kommen konnte, welche schwalbe aber niemand anders war als die in die gestalt dieses vogels verwandelte Gunnhildr. Arinbjörn vertrieb sie und hielt von da an am dachfenster wache. Egill verfertigte nun im laufe weniger stunden die zwanzigstrophige drápa und prägte sie seinem gedächtnisse ein, daß er sie gut vortragen konnte. Am morgen brachte Arinbjörn ihn an der spitze all seiner mannen zum könig und drang noch einmal auf aussöhnung mit seinem freunde. Als Erich aber unerbittlich blieb, erklärte er, es im notfalle selbst auf einen kampf ankommen zu lassen. Hierauf fiel Egill mit seinem gedichte ein und trug es mit lauter stimme vor. Der könig pries die vortragsweise, lehnte abermals die aussöhnung ab, sprach Egil seine grimmigste feindschaft aus, setzte ihn aber, da er sich freiwillig zu ihm begeben habe, wieder in freiheit. Arinbjörn brachte nun seinen freund rasch über die grenze zu könig Adalstein.

Wie verhalten sich nun diese beiden versionen der yorker vorgänge zu einander? Gemeinsam ist beiden folgendes: Egill hatte sich den grimm des königs Erich zugezogen. Er schwebte in großer gefahr, als er mit ihm in York zusammentraf. Durch den vortrag eines auf ihn gemachten gedichtes sowie durch die energische fürsprache seines freundes Arinbjörn, der des königs erster diener war, entkam er aber der ihm drohenden gefahr.

Soweit reicht die übereinstimmung, im übrigen aber ist der unterschied der beiden darstellungen ein ungeheurer. Egils erlebnis mit dem könig Erich, sowie es uns nach den gedichten erscheint, hat an sich nichts außerordentliches; es ist ganz und gar wahrscheinlich. Egill hatte infolge seiner dichterischen tätigkeit, aber ohne schuld seinerseits, den verdacht erregt, er habe Erich beleidigen wollen und dadurch hatte er dessen grimm erweckt. Wie er mit ihm zusammentrifft, trägt er ihm sofort ein eigens auf ihn gemachtes, sehr kunstvolles preislied vor, in welchem höchste begeisterung für seine person ausgedrückt ist. Ein sehr angesehener und glaubwürdiger

dienstmann des königs spricht sich auch sofort ganz entschieden für seine unschuld aus. Wie hätte der könig da seinen verdacht und seinen groll länger festhalten können? Wenn er Egil also kein leids antat, so handelte er ganz natürlich, so hatte seine handlungsweise gar nichts außerordentliches an sich. Wenn Egils erlebnis mit könig Erich aber nichts außerordentliches hat, so verhindert das nicht, daß es merkwürdig und von historischem interesse ist. Es zeigt, wie vorsichtig die skalden in ihren äusserungen sein mußten, wollten sie sich nicht allerlei feindseligkeiten, ja selbst der todesgefahr aussetzen. Es ist vielleicht das erste sichere beispiel jener konflikte zwischen skalden und fürsten, die durch ein preisgedicht beigelegt wurden. Es liefert somit einen interessanten beitrage zur skaldengeschichte; es liefert aber auch einen solchen zur charakteristik des Erich blutax. Es beweist, wie kurzen prozeß dieser fürst mit leuten machte, die sich seinen groll zugezogen hatten. Es bestätigt vollkommen das ihn als grausam kennzeichnende urteil der geschichte, denn Egils darstellung ist wohl in ihren grundzügen wahr und nicht anzufechten. Wenn man aber bedenkt, daß Egill im mittelpunkte der yorker vorgänge steht, daß seine darstellung in der Arinbjarnarkviða geraume zeit später als diese vorgänge fällt, daß die letztere ein preisgedicht ist, so darf man sich wohl sagen, daß seine darstellung subjektiv gefärbt ist, daß die in betreff von selbsterlebnissen nie ruhende phantasie sowie das bestreben, seinen freund Arinbjörn zu verherrlichen, auf die gestaltung der vorgänge eingewirkt haben mögen; denn je größer die gefahr, in welcher Egill schwebte, desto größer die teilnahme, die er erweckte, desto größer die bewunderung, die seinem freunde und retter gezollt wurde. Wie es sich nun in diesem punkte, der überhaupt nicht klar gestellt werden kann, verhalten mag, ob Egils darstellung der wirklichkeit genau entspricht, oder ob sie eine idealisierte ist: sowie sie uns vorliegt, enthält sie nichts, was dem nüchternen historischen sinne eines kenners des 10. jahrhunderts unglaublich erscheint.

Ganz anders aber verhält es sich mit der glaubwürdigkeit der darstellung der yorker vorgänge in der Eigla. Diese kann vor der wissenschaftlichen kritik nicht bestehen und zwar aus folgenden gründen. Erstens enthält die darstellung züge, die ihr einen sagenhaften charakter verleihen. So soll Egils reise nach England nicht die folge eines freien ent-schlusses, sondern die wirkung eines zaubers der Gunnhild gewesen sein.¹⁾ So soll Egill vor mitternacht nicht mit seinem gedichte vorwärts gekommen sein, weil Gunnhildr unter der gestalt einer am fenster zwitschernden schwalbe ihn nicht zu geistiger sammlung kommen ließ.²⁾ Weiterhin enthält die Eigla tatsachen, die gegen jegliche wahrscheinlichkeit ver-stoßen. Egill, der eine ausgesprochene vorliebe für einfache metra besaß, wie man wohl aus der Arinbjarnarkviða und dem Sonatorrek schließen darf, der sich in einer dichterischem schafften nichts weniger als günstigen lage befand, soll im zeitraume einiger stunden ein umfangreiches gedicht von sehr kunstvoller komposition in einem sehr schweren, bis dahin wenig üblichen, vielleicht ganz neuen metrum gemacht haben.³⁾ Das ist höchst unwahrscheinlich. In der lage, in welcher Egill sich nach der Eigla befand, bei dem mehr als kühlen ge-fühlsverhältnisse, in welchem er zu Erich stand, mußte er sich aller wahrscheinlichkeit nach eines ihm geläufigen metrum bedienen, um seinem gedichte in der kurzen spanne zeit, über die er verfügte, den erwünschten umfang zu verleihen. Ein neues metrum zu erfinden oder auch nur ein sehr schwieriges anzuwenden, dazu war der moment nicht geeignet. Sowie die Høfuðlausn uns vorliegt, trägt sie trotz einiger flecken, die nicht abzustreiten sind, zahlreiche merkmale eines mit liebe

1) Eigla, s. 213—14. Suá er sagt, at Gunnhildr lét seið efla, at Egill Skallagrímsson skyldi alldri ró bida á Íslandi, fyrr en hon sæi hann.

2) Eigla, s. 221 4—15. 3) Corpus poeticum boreale I. 267. The metre is what is known by later metrists as Run-henda i. e. Rimhenda, in end-rhyme as well as alliteration a foreign innovation learnt, we think, from the Latin hymns. It is also the first example of a drapa or praise-song with regular divisions and burdens.

und muß ausgeführten dichterischen produktes, hat sie formale vorzüge, die ihr einen hohen kunstwert verleihen, die sie zu einem charakteristischen muster skaldischer poesie machen. Dafür zeugt das selbstbewußtsein, mit welchem der dichter Erich gegenüber auf sein gedicht hinweist. So hat zweifels- ohne auch der verfasser der Eigla geurteilt, sonst hätte er wohl Arinbjörn nicht im voraus zum könig sagen lassen: „hat Egill übeles von dir gesagt, so wird er das in einem preis- gedichte, das so lange als die welt bestehen wird, wieder gut machen.“¹⁾ Das wird endlich wohl auch das allgemeine ur- teil im alten Island gewesen sein, sonst wäre uns das gedicht nicht so vielfach erhalten geblieben.

Dieses gedicht kann also nicht im zeitraume weniger stunden, kann nicht in York, sondern muß laut str. 1 auf Island entstanden sein, wenigstens, was dessen hauptteil, Erichs verherrlichung str. 3₅₋₈—18 inkl. betrifft. Wenn daran unbedingt festzubalten ist, so folgt aber daraus keines- wegs, daß dies auch der fall ist für die ganze Høfuðlausn, sowie sie uns vorliegt. Die einleitung und der schluß der- selben sind derart, daß, wenn man sie genauer prüft, man sich kaum dem eindrucke entziehen kann, der dichter habe sie unmittelbar vor dem vortrage des gedichtes verfertigt. In den einleitungsstrophen bittet er dringend um gehör, in den schlußstrophen spricht er seine freude darüber aus, daß es ihm vergönnt gewesen, den fürsten zu verherrlichen. Aus dem ganzen geht unverkennbar das aufdringliche bestreben Egils hervor, den fürsten von seiner anhänglichkeit, seiner bewunderung zu überzeugen. Sind diese gefühle für den verherrlichten fürsten nicht als selbstverständlich vom ver- fasser eines preisliedes vorauszusetzen? Wenn dem, was Egil betrifft, so gewesen wäre, so würde er sich wahr- scheinlich nicht veranlaßt gesehen haben, diesen gefühlen ausdruck zu verleihen. Man wird uns einwerfen, Egill sei

1) Eigla, s. 219. Arinbjörn segir: „ef Egill hefer mælt illa til kouungs, þá má hann þat bæta í lofsordum þeim, er allan alldr megi uppi vera“.

ein höfling gewesen, der durch solche beteurungen auf den könig besonders stark habe einwirken wollen. Allein seine höflingsgesinnung ist schwer mit den zwei ersten strophen der Arinbjarnarkviða in einklang zu bringen, und sein dichterisches verfahren steht im widerspruch mit der üblichen praxis der verfasser von preisliedern. Wenn wir uns die derartigen uns erhaltenen gedichte oder die auf den vortrag derartiger gedichte bezüglichen sagastellen ansehen, so nehmen wir wahr, daß der dichter, der ein preislied vorzutragen wünschte, entweder in ungebundner rede oder im anfange seines gedichtes kurz um gehör bat und sodann zum eigentlichen thema d. h. dem preise des betreffenden fürsten überging. Ähnliches war auch von Egil für die gestaltung wie für den vortrag seines gedichtes zu erwarten. Wenn er davon abwich, so müssen besondere gründe dazu vorgelegen haben und damit macht uns die Arinbjarnarkviða str. 3 bekannt. Egill hatte sein gedicht unter verhältnissen, die er bei dessen abfassung nicht ahnen konnte, vorzutragen; er mußte es also den neuen verhältnissen anpassen. Er hatte vor einem publikum, einem hofgesinde, das ihm mißgünstig, vor einem fürsten, der gegen ihn erbittert war, aufzutreten. Er mußte publikum wie fürsten von der tadellosigkeit seiner gesinnung, von der nichtberechtigung des auf ihm lastenden verdachtes überzeugen. Diesem zwecke dienen die einleitungs- und schlußstrophen. Sie bilden in den zahlreichen auf fürsten gedichteten preisliedern gradezu ein unikum durch das bedeutsame hervortreten der sonst im hintergrunde verbleibenden persönlichkeit des dichters.

Es fragt sich nun noch, ob die durch die verhältnisse gebotene erweiterung oder bearbeitung des auf Island entstandenen gedichtes ganz ohne einwirkung auf dieses selbst geblieben ist. Es ist eine allbekannte tatsache, daß erweiterungen, respektive bearbeitungen, wie sie z. b. so häufig für die volksepen der verschiedensten völker stattfanden, auch textveränderungen, auch ausschaltungen des originals zur folge gehabt haben, namentlich an den stellen, wo das neue sich an das alte nach vorn und hinten angeschlossen hat.

Daß solches auch mit der Hǫfuðlausn geschehen, halten wir nicht für ausgeschlossen. Das eigentliche preislied scheint uns mit str. 3₅₋₈ auf eine etwas sonderbare weise zu beginnen. Strophe 18 scheint uns keinen rechten abschluß zu bilden. Wir vermissen, wie wir weiter ausführen werden, die erwünschte übersichtlichkeit des planes. Sollten diese eigentümlichkeiten nicht etwa, wenigstens zum teil, auf kosten der bearbeitung, der durch den zwang der verhältnisse zu hastigen bearbeitung zu setzen sein? Der leser, der das gedicht daraufhin geprüft, möge sich diese frage selbst beantworten!

Die Eigla steht in mehreren punkten in offenkundigem widerspruch mit der Hǫfuðlausn, die eine unanfechtbare historische quelle ist. So erfolgt nach dieser Egils reise auf eine einladung des königs Erich. Egill hat sein gedicht auf Island, also mit voller muße, zur bezeugung seines dankes und in der hoffnung auf belohnung ausgearbeitet; er hat Island verlassen, sobald das eis geschmolzen war, also im beginne des frühlings. Nach der Eigla dagegen war, wie wir soeben gesehen haben, die reise nichts weniger als eine freiwillige, sondern die wirkung eines unwiderstehlichen zaubers; die Hǫfuðlausn ist in York in wenigen stunden, zur rettung des lebens gemacht worden; endlich wurde die reise im hochsommer ganz entgegen dem herrschenden brauche angetreten, wahrscheinlich, weil dadurch der sturm, durch den Egill an die küste von Northumberland verschlagen wurde, motiviert werden sollte.

Die Eigla stimmt mit der Arinbjarnarkviða nur in punkten, die in anbetracht des ganzen von untergeordneter bedeutung sind, überein; in allem wesentlichen dagegen weicht sie ganz entschieden davon ab. Nicht wesentlich ist, daß Erich auf Egil ergrimmt gewesen sein und ihm dennoch kein leids angetan haben soll, sondern weshalb er auf ihn ergrimmt gewesen und unter welchen umständen er ihn verschont hat. Was aber die Eigla in dieser beziehung berichtet, ist für jeden kenner des nordischen altertums, ist selbst für den bloß mit

dem geiste der Eigla vertrauten leser das unglaublichste des unglaublichen.

Von den gefühlen, welche auf die alten Skandinavier der vornehmen gesellschaft einwirkten, stand obenan der trieb nach genugtuung, der bei schweren beleidigungen meistens zum triebe nach wiedervergeltung, zum streben nach vernichtung des gegners wurde. Zwischen den slægtsagas und den rein historischen sagas besteht in betreff dieses punktes zwar keine vollkommene, aber doch eine sehr weitgehende übereinstimmung. Die menschen der historischen sagas sind häufiger als die der slægtsagas vergleichen zugänglich. Sie vermögen es öfter ihr rachegefühl zurückzudrängen, wenn sie dadurch sich bedeutende vorteile sichern. Das zeigt sich besonders in den konflikten der mächtigen vasallen mit ihren lehnsherren. Aber mit welcher elementarer gewalt herrscht auch hier oft das streben nach wiedervergeltung, die rachsucht! Man denke z. b. an Hárald harðráði, der, was heftigkeit und unbeugsamkeit des charakters betrifft, mit Erich blutaxt eine große ähnlichkeit hatte. Er war ein politischer kopf, er mußte die wahrscheinlichen folgen seines handelns voraussehen, er ließ dennoch nicht ab, seine rache an seinen gegnern zu befriedigen, auf die gefahr seinen thron ins wanken zu bringen.

Von den personen der Eigla, mit der einzigen und merkwürdigen ausnahme des königs Erich, gehorchen alle blindlings ihrer rachsucht. Þórólfr Skallagrímsson, weist¹⁾ schroff einen im namen des königs Erich angebotenen vergleich zurück, obschon es sich bloß um die tötung eines entfernten verwandten handelte, der könig nicht die geringste mitschuld dran trug und früher in ähnlichem falle große versöhnlichkeit bekundet hatte, und obschon die rücksicht auf die person des vermittlers, des um Þórólf so verdienten Þórir, die weitgehendste nachgiebigkeit geboten hätte.

Die Eigla-darstellung der yorker vorgänge schreibt dem könig Erich eine handlungsweise zu, die ebenso im wider-

1) Eigla, s. 153 8—10.

sprache mit dem zeitgeiste, respektive dem ehrbegriffe der herrschenden gesellschaftsklasse steht als mit dem historisch festgelegten charakter Erichs, der uns in der *Arinbjarnarkviða* so plastisch entgegentritt. Nach der *Eigla* hatte Egill sich gegen Erich eine reihe von beleidigungen zu schulden kommen lassen, von denen, wenn er in die gewalt des königs fiel, die geringste allein seinen tod zur folge haben mußte, und unter denen zwei zu den schwersten gehören, die man sich überhaupt denken kann. Er hatte einen hof des königs sowie den hof eines dienstmanns des königs geplündert, eingeäschert und die menschen, die ihm dabei in die hände fielen, niedergemacht. Er hatte einen dem könig lieben vasallen, Qnund sowie dessen bruder Hadd, einen pflegesohn des königs, Fróði, sowie dessen leiblichen sohn Rognvald nebst gefährten getötet. Er hatte ihm endlich, was im volks glauben für die schwerste der untaten galt, eine neidstange errichtet d. h. einen allmächtigen zauber veranstaltet, der nach der anschauung der saga die entthronung Erichs zur folge hatte. Der schuldbeladene Egill gerät nun zufällig in die macht des königs und der könig soll sich durch ein gedicht und eines dienstmannes fürsprache haben erweichen und Egil unangetastet haben seines weges ziehen lassen! Diese handlung ist für den nüchternen sinn eines jeden, der mit den historischen verhältnissen des 10. jahrhunderts bekannt ist, einfach eine unmöglichkeit. Sie hat zu ihrer beglaubigung nichts als einen bericht, der einer um mehrere jahrhunderte spätern zeit angehört und sie steht in offenkundigem widerspruche mit einer gleichzeitigen, unanfechtbaren geschichtsquelle. Sie ermangelt also jeglicher glaubwürdigkeit, in einem worte, sie ist unhistorisch.

Wenn aber die vorgänge in York, sowie sie in der *Eigla* dargestellt sind, unhistorisch sind, so haben auch Egils racheakte, deren notwendige folge sie sind, nie stattgefunden. Da diese racheakte ihrerseits die folge der vergewaltigung waren, welche Egill von Erich und Gunnhild in seinem erbschaftsprozesse erlitten haben soll, so fällt damit auch diese ver-

gewaltigung und dieser prozeß. Da endlich die im gulathing-prozesse dem königspaare zugeschriebene rolle eine reihe von feindseligkeiten Egils und seiner verwandten zur voraussetzung hat, können auch diese nicht historisch sein. Folglich bleibt von dem großartigen konflikt zwischen Haralds und Kveldúlf's geschlechte, der das gerüste der saga ausmacht, nichts bestehen. Damit wäre denn der unhistorische charakter der Eigla erwiesen.

III.

Damit ist aber unsere aufgabe noch nicht erledigt. Es erübrigt noch, das werden der Eigla-darstellung der yorker vorgänge zu erörtern, ob diese nun auf der mündlichen überlieferung beruhen oder von einem bewußt gestaltenden schriftsteller verfaßt sein mag. Als höchst wahrscheinliche behauptung darf man wohl aufstellen, daß die Arinbjarnarkviða, str. 3—10, den kern bietet, aus dem diese darstellung, ja aus dem überhaupt die geschichte von Egils feindschaft mit könig Erich herausgewachsen ist. Übrigens, was Egill hier von sich selbst berichtet und was als gesicherte tatsache anzusehen ist, wird im wesentlichen auch noch von einer reihe anderer skalden berichtet, so von Bragi¹⁾, Erp lútandi²⁾, Ottar svarti³⁾, Þórarin loftunga⁴⁾, Gisl Illugason.⁵⁾

Es scheint sich in der isländischen überlieferung eine typische skaldengeschichte gebildet zu haben, deren grundzüge folgende sind: ein skalde hat sich die feindschaft eines fürsten zugezogen, er gerät in dessen gewalt und ist in lebensgefahr. Er wird aber errettet durch den vortrag eines auf diesen fürsten verfaßten lobliedes, dessen wirkung mitunter durch die fürsprache eines mächtigen freundes unterstützt wird.

Wenn die literarhistoriker von einem der genannten skalden handeln, so pflegen sie diese auf ihn bezügliche geschichte als eine authentische vorzutragen. Hat man es hier aber in den meisten fällen nicht vielmehr mit einer sage zu tun, die

1) *Eigla*, s. 220 infra. 2) F. Jónsson, *Litteraturs Historie I*, s. 417. 3) Idem s. 587. 4) Idem 615. 5) Idem II 56.

auf die Arinbjarnarkviða zurückgeht? Ist es nicht höchst verdächtig, daß soviel personen ein und dasselbe außerordentliche erlebnis zugeschrieben wird? Sind nicht so häufig sagen mit berühmten dichtungen verknüpft, daß man sie gewissermaßen als unzertrennlich von denselben halten muß? Kann man z. b. das, was von der entstehung der Hqfuðlausn des Ottar svarti berichtet wird, anders als sage betrachten?¹⁾ Schon der zusammenhang, in welchem diese geschichte in der ältesten quelle kap. 61 erscheint, macht sie verdächtig. Óttarr svarti soll vom dienste des englischen königs Knút in den dienst Ólafs des heiligen übergetreten sein. Nach der Heimskringla (s. 237) geschah dies sofort nach dem ableben seines gönners Ólafs des schwedischen, was viel wahrscheinlicher ist, da er nach der vermittlerrolle, die er bei Ólafs des heiligen erster werbung gespielt, auf günstige aufnahme bei diesem rechnen durfte. Snorri berichtet nichts von einem konflikte zwischen Ólaf dem heiligen und Ottar svarti. Gesetzt nun, man rechtfertige dies mit dem privaten charakter des betreffenden vorfalles, wie erklärt man dann, daß Snorri nichts aussagt über den außerordentlichen ursprung eines gedichtes, das er so ausgiebig verwendet, daß er dasselbe nie als Hqfuðlausn bezeichnet? Hätte Snorri die für Ólafs des heiligen susceptibilität und argwöhnischen charakter so bezeichnende geschichte unerwähnt gelassen, wenn er selbst dran geglaubt hätte? Gemahnt der zug: „Þessi gjof þicki mér allgod herra þott hofuðit sé eigi fagrt“²⁾ (dieses geschenk dünkt mir sehr gut, herr, ist mein kopf auch nicht schön) nicht auffallend an: „Nó hamfagrt holþom þótte skaldfé mitt“ (nicht von schönem äußern dünkte den männern mein dichterlohn = kopf)?

Wenn man die Eigla-darstellung mit der skizzierten typischen skaldengeschichte vergleicht, so wird man in ihr ein wichtiges motiv finden, das in dieser fehlt. Die rettung Egils wird nicht nur durch sein preisgedicht, die fürsprache seines mächtigen freundes bewirkt, sondern ganz vorwiegend durch

1) Vg. die kurze *Ólafssaga hins helga* (1849), kap. 61 und s. 92. *Flatcyj.* III, s. 241—43. *Ilkrg.* II, 237. 2) *Flat.* III, s. 242.

den in aussicht gestellten kampf, den Erich zu bestehen haben wird, wenn er auf seinem willen beharrt. Es findet ein in mehrern stufen sich vollziehendes ringen um Egils leben statt, aus dem sein beschützer Arinbjörn als sieger hervorgeht. Dieses motiv fehlt der Arinbjarnarkviða, es fragt sich daher noch, wie es in die Eigla-darstellung gekommen ist.

Wer mit der geschichte Ólafs des heiligen besonders in Snorris version vertraut ist, wird nicht verlegen sein, diese frage zu beantworten. Ihm werden sofort die vorgänge einfallen, die unmittelbar auf die ermordung des Þórir sel durch Ásbjörn selsbani folgen.¹⁾ Hier verlangt Skjálgr Erlingsson vom könige Ólaf die schonung des lebens und leibes seines vettters und wie Arinbjörn, wenn auch mit viel weniger berechtigung, verweist er dabei auf die dem könige geleistete treue und gefolgschaft. Wie Arinbjörn, richtet er zuerst sein augenmerk drauf, den könig von einem übereilten entschlusse abzuhalten. Er gewinnt für seinen plan Þórarin Neffjólfsson, der genau wie Arinbjörn seinem herrn, welcher die hinrichtung sofort vollzogen sehen möchte, bedeutet: „unmöglich, es ist bereits nacht“, „náttvíg eru morðvíg“. Wie Arinbjörn, übernimmt Þórarinn die hut des gefangenen, den er seiner fesseln entledigt. Wie in der Eigla, wird in der Heimskringla hervorgehoben, daß der gefangene die ihm gelassene freiheit nicht mißbraucht und keinen fluchtversuch gemacht hat. Wie Arinbjörn, tritt Erlingr mit bewaffneter macht dem könig entgegen und läßt keinen zweifel darüber bestehen, daß er es im notfall auf eine entscheidung durch die waffen ankommen lassen wird. Der könig gibt schließlich nach, einerseits weil er ähnlich wie in der Eigla es nicht endgültig mit seinem mächtigsten vasallen verderben will, anderseits weil er nicht in der lage ist, mit ihm den kampf aufzunehmen.

Die ähnlichkeit zwischen den beiden darstellungen ist eine so auffallende, daß an einer abhängigkeit der einen von der andern d. h. der Eigla von der Heimskringla, nicht gezweifelt werden kann.

1) *Hkrq.* II, kap. 118—120.

Es gibt freilich auch nicht unbedeutende verschiedenheiten; sie erklären sich aber jedesmal aus dem verschiedenartigen charakter der beiden werke. Egill hat nur einen beschützer, der seine sache vertritt und ihn rettet, seinen freund Arinbjörn, Ásbjörn hat deren drei, Skjálgr, Þórarinn, Erling. König Erich wird vorwiegend durch gefühlsgründe, könig Ólaf durch vernunft- oder zweckmäßigkeitsgründe bestimmt. Der verfasser der Eigla ist vor allem dichter, er strebt nach einer einfachen, aber stark konzentrierten handlung; der verfasser der Heims-kringla ist vor allem historiker, er hat sich an den historisch bezeugten verlauf der begebenheiten gehalten. Jeder der beiden verfasser ist in gleichem gerade seiner aufgabe gerecht geworden. Trotz gewisser verschiedenheiten der darstellung besteht aber doch im ganzen eine auffallende ähnlichkeit. Diese ist aber mit zu großer selbständigkeit gepaart, um auf bloßer nachahmung beruhen zu können, sie muß einen tiefern grund haben. Den klar zu stellen, müssen wir uns hier versagen. Es genüge vorläufig auf die innere verwandtschaft eines der höhepunkte der Eigla mit einem der höhepunkte von Snorris saga Ólafs des heiligen hingewiesen zu haben.

IV.

Zum schlusse können wir nicht umhin, uns mit der besprechung, welche Finnur Jónsson der Høfuðlausn in seiner literaturgeschichte¹⁾ gewidmet hat, auseinanderzusetzen. Sie scheint uns ein klassisches exempel zu liefern für den erweis der schlimmen folgen, welche eine vorgefaßte meinung auf die interpretation eines gegebenen textes haben kann. Wie wir, nimmt Finnur Jónsson an,²⁾ Egill erkläre in der einleitung der Høfuðlausn, er habe sein gedicht auf Island gemacht, er sei nach England gekommen, um es dem könige zu bringen und er habe damit zugleich einer einladung des

1) I, 491—94. 2) s. 491 infra. „De to første vers handler om digterens rejse hjemmefra. Han antyder tillig, at han er rejst hjemmefra for at træffe Erik og bringe ham et digt, og han siger at fyrsten har budt ham hjem til sig.“

letztern folge geleistet. Sodann aber vom glauben beherrscht, der bericht der Eigla über die yorker vorgänge sei nicht anzufechten, erklärt er, Egils worte seien nicht buchstäblich,¹⁾ sondern als eine erdichtung, als eine zweckmäßige einkleidung des hauptteiles des gedichtes aufzufassen. Zum könige, der nach der Eigla wußte, daß die Høfuðlausn in der vorhergehenden nacht, zu einem ganz bestimmten zwecke verfertigt worden war, soll also Egill gesagt haben, er habe sie mit von Island gebracht und dies sei der zweck seiner reise. Zum könige, der nach der Eigla Egils erbitterter feind war, soll dieser gesagt haben, er sei gekommen, um Erichs einladung folge zu leisten. Was soll man von einer solchen logik halten? Das heißt nicht etwas an sich glaubwürdiges durch noch glaubwürdigeres ersetzen, sondern durch etwas, das aller wahrscheinlichkeit hohn spricht. Übrigens scheint Finnur Jónsson seiner sache sehr wenig sicher zu sein, sagt er doch zu str. 21 in seiner deutschen ausgabe der Eigla,²⁾ die etwas später als der erste band seiner literaturgeschichte erschien: „Bupomk, d. i. baup mór lǫp f. eig. „einladung“, hier wohl „gastliche aufnahme“. Deutet vielleicht ein anderes sachverhältnis als das der saga an.“ Danach übersetzt er: „der könig gewährte mir gastfreundschaft, (daher) habe ich die verpflichtung ihn (im liede) zu rühmen.“

Finnur Jónsson beanstandet also mit unrecht die glaubwürdigkeit der darstellung Egils von der entstehung der Høfuðlausn. Andererseits wird er aber auch nicht der darstellung gerecht, welche die Eigla von Egils reise nach York und seiner einföhrung bei Erich durch Arinbjörn gibt. Infolge seines historismus nimmt er nämlich an, daß es sich hier um wirkliche geschehnisse handelt. Sowie diese aber in der Eigla dargestellt sind; können sie vor der kritik der nüchternen vernunft nicht bestehen. Sie sind bloß begreiflich als bestandteile der handlung eines poetischen werkes. Es ist

1) Ibidem. Dette bör sikkert ikke opfattes bogstavelig, men er kun en klog vending eller et påfund . . . 2) s. 296.

nicht denkbar, daß der Egill der Eigla nach dem, was vorausgegangen war, sich zu seinem freunde d. h. an könig Erichs hof habe begeben können. Es ist noch weniger denkbar, daß Arinbjörn Egil, falls dieser plötzlich bei ihm erschienen wäre, unter den obwaltenden verhältnissen zum könige geführt hätte. Das einzige, was ihm das interesse seines freundes geboten hätte, wäre gewesen, ihn mit einem guten pferde und mit einem zuverlässigen führer zu versehen, um ihn möglichst rasch aus Erichs machtbereich zu bringen. Diese handlungsweise empfahl sich um so mehr, als es nach der Eigla nacht und Egill unerkannt bei seinem freunde angekommen war. Wie kann man sich nun erklären, daß trotzdem der verfasser der Eigla Egil und Arinbjörn auf besagte weise handeln läßt? Der grund ist leicht ersichtlich. Hätte er es nicht getan, so hätte er sich um den ergreifendsten auftritt seines werkes gebracht, auf den die Eigla von anfang an angelegt war, der ihren höhepunkt bildet, der in Arinbjarnarkviða str. 3—11 eine vorzügliche unterlage hat. Egill mußte also mit dem von ihm tödlich beleidigten könige zusammengebracht werden. Eine moralisch unmögliche situation mußte verwirklicht werden. Die dichtung kennt mehrfach solche situationen. Wir wollen bloß auf eine der bekanntesten hinweisen, auf die unterredung der königinnen in Schillers Maria Stuart, die gradezu die achse des ganzen stückes ist. Schiller schreibt darüber an Goethe (3. september 1799): „Ich habe die Handlung bis in die Szene geführt, wo die beiden Königinnen zusammenkommen. Die Situation ist an sich selbst moralisch unmöglich; ich bin sehr verlangend, wie es mir gelungen ist, sie möglich zu machen. Die Frage geht zugleich die Poesie überhaupt an.“ Schiller hat das problem, das er sich gestellt, restlos gelöst. Anders aber verhält es sich mit dem verfasser der Eigla.

Die art und weise, wie Egill bei könig Erich eingeführt wird, die worte, die Arinbjörn bei der gelegenheit spricht, haben nichts überzeugendes, sie wirken gradezu verblüffend auf den leser. Logisch sind sie nicht zu rechtfertigen d. h. es ist nicht zu begreifen, wie Arinbjörn zum könig Erich habe

sagen können, Egill sei gekommen, um sich mit ihm auszusöhnen. Es liegt hier offensichtlich eine durchbrechung des im allgemeinen so streng durchgeführten causalen zusammenhanges vor. Diese durchbrechung aber bezeichnet einen schwachen punkt der composition, wie er auch eben nicht ganz selten in literarischen werken von straffer handlung vorkommt. Bei diesem abschnitte seines werkes angekommen, war der dichter in eine sackgasse geraten, aus der er sich so gut er konnte, zu helfen suchte. Wer vermöchte einen bessern ausweg anzudeuten? Der auftritt, der nun aber anhebt, ist von so mächtigem interesse, er entspricht so sehr den voraussetzungen der bisherigen handlung, daß der einen augenblick verblüffte leser sofort wieder gefesselt und sich nicht bewußt wird, wie schwach er mit dem unmittelbar vorhergehenden verknüpft wird. Mit diesen unsern ausführungen vergleiche man nun, was Finnur Jónsson zum betreffenden passus in seiner literaturgeschichte sagt: I. s. 492. „Det her sa klart udtalte motiv til rejsen (Arinbjørns begrundung von Egils reise Erich gegenüber) er sikkert noget, Arinbjørn og Egill er komne overens om at foregive for at stemme Erik des venligere. I virkeligheden er det højst utroligt, for ikke at sige umuligt, at Egill skulde være rejst med den bestemte hensigt at søge fred og forsoning med Erik; dertil havde han nemlig ingen som helst gyldig grund. Hverken økonomiske eller merkantile interesser tvang ham dertil.“

Wie Finnur Jónsson die zwei ersten strophen der Höfuðlausn durch das medium der Eigla erklärt, so erklärt er den hauptteil des gedichtes durch das medium der Heimskringla. Er verweist auf s. 72 (ausgabe Unger 1868) dieses werkes und im anschluß daran behauptet er, str. 4—9 beziehe sich auf die fahrten, welche Erich im alter von 12—16 jahren nach dem osten, str. 10—13 auf diejenigen, welche er in den vier folgenden jahren nach dem westen unternommen habe. Darauf ist folgendes zu erwidern: 1. Nach der Heimskringla hat Erich im alter von 12—16 jahren nicht nur vikingerfahrten nach dem osten d. h. dem baltischen meere gemacht, sondern auch

nach den regionen des festlandes, die westlich von Dänemark liegen. Egill hätte somit nur die jugendtaten des königs Erich gefeiert, die taten seines mannesalters und der jüngsten vergangenheit unerwähnt gelassen. Ist das wahrscheinlich? 2. Wenn die Høfuðlausn über gewisse taten des königs Erich berichtet, wie es z. b. die sogenannte Høfuðlausn des Ottar svarti für die taten Ólafs des heiligen tut, wie kommt es, daß Snorri, der die skaldengedichte so ausgiebig als geschichtsquelle ausnutzt, nicht ein einziges mal seinen bericht auf einen vers von Egils gedicht stützt? Die tatsachen, die Finnur Jónsson durch das medium der Heimskringla in der Høfuðlausn finden will, hat er einfach hineingelesen; im texte stehen sie nicht. Wer diesen ohne vorgefaßte meinung deuten will, muß sich sagen, daß Egill einen ganz andern zweck verfolgt hat, als Erichs merkwürdigste taten darzustellen; einen grund seines verfahrens anzugeben, ist nicht schwer. Was er wollte, war diejenigen seiner charaktereigenschaften verherrlichen, die dieser selbst verherrlicht sehen mochte, oder die ihm im urteile seiner zeitgenossen zum ruhme gereichten. Das waren, wie wir bereits ausgeführt haben, seine freigebigkeit und ganz besonders seine tapferkeit. Diese letztere schildert er in einer reihe von schlachtenbildern, die aber so allgemein gehalten sind, daß man zum teil nicht weiß, ob es sich um feld- oder seeschlachten handelt. Es liegt aber in der natur des gegenstandes, daß diese beiden unterschieden werden. Da im zweiten teile des gedichtes eine seeschlacht geschildert wird, folgern wir, daß es sich im ersten um eine feldschlacht handelt. Wenn man sich in str. 57 an die von Finnur Jónssen angenommene leseart vollr hält, im gegensatze zu flaustr, das handschriftlich öfter belegt ist, so wüßte ich keinen der in den strophen 4—11 verwandten züge, der nicht auf eine feldschlacht paßte.

Endlich macht Finnur Jónsson an der Høfuðlausn verschiedene ausstellungen in betreff des sprachlichen ausdrucks und schreibt sie der hast zu, mit welcher dieselbe soll verfertigt worden sein. Ob sie alle, wie z. b. Óðins eiki, Óðins ægir, fyr fetilsvelli gerechtfertigt sind, getrauen wir uns nicht

zu entscheiden. Das gekünstelte gehört so sehr zum charakter der skaldensprache, daß, wenn es sich um kenningar handelt, es schwer sein dürfte, zu bestimmen, wo die grenze des erlaubten überschritten ist; aber gesetzt die sprachlichen ausstellungen Finnur Jónssons seien alle berechtigt, so können sie doch, wie wir gesehen haben, nicht aus dem von ihm angegebenen grunde hergeleitet werden, der wirkliche grund scheint uns folgender zu sein. Die altnordischen metren, die alliteration im bunde mit der strophenform, stellen schon in ihren einfachsten combinationen nach seiten des sprachlichen ausdrucks nicht geringe anforderungen an den dichter, da er sich meistens stofflich in einem sehr eng gezogenen kreise bewegt. Was er darzustellen hatte, war bereits so häufig dargestellt worden, daß er, um nicht plagiator zu werden, nach immer neuen ausdrucksweisen trachten mußte. Daß er dabei mitunter, auch wenn es ihm durchaus nicht an poetischer begabung fehlte, wie gegen den geist der poesie, so gegen den geist der sprache verstieß, war gewissermaßen unvermeidlich. Dafür zeugt im allgemeinen der verlauf der geschichte der skaldenpoesie. So sind auch wohl die sprachlichen mängel der *Höfuðlausn* des Ottar svarti zu erklären, nicht wie es Finnur Jónsson tut, mit der hastigen verfertigung des gedichtes, die höchst wahrscheinlich sage ist.¹⁾

So ausführlich wir nun die in das zweite kapitel unserer arbeit einschlägigen fragen erörtert haben, so glauben wir doch dasselbe nicht schließen zu können, ohne vorher einem einwurfe zu begegnen, der zu nahe liegt, um nicht vorgebracht zu werden und mit dem man wohl wännen wird, unsere ganze beweisführung über den haufen werfen zu können. Wir müssen dabei leider von einer voraussetzung ausgehen, für die zwar manches aus unsern bisherigen ausführungen spricht, die aber doch erst im nächsten kapitel

1) I. s. 590. Omskrivingerne er i det hele smagfulde og velvalgte. Det er dog ikke frit for at vi i enkelte af dem, ligesom også undertiden i sætningsforbindelsen, synes at mærke det hastværk, med hvilket kvadet er blevet til.

vollauf bewiesen wird, von der voraussetzung nämlich, daß die Eigla kein historisches, sondern ein poetisches werk ist. Man wird nicht verfehlen, glauben wir, uns einzuwerfen: „konnte der verfasser der Eigla von der veranlassung und der entstehung der Hofuðlausn eine darstellung geben, der unmittelbar darauf durch das vorgetragene oder reproduzierte gedicht widersprochen wurde? Das ist nicht denkbar. Folglich muß zwischen der prosadarstellung und der des gedichtes einklang herrschen.“ Dieser einwurf ist bestechend, ist aber doch nicht stichhaltig. Widersprüche und unwahrscheinlichkeiten kommen öfters vor in poetischen werken, ohne deren wirkung eintrag zu tun, aus dem einfachen grunde, weil sie entweder gar nicht oder kaum zum bewußtsein des publikums, an welches sie sich wenden, dringen, wegen der spannung, in welches dieses vom dichter vorher versetzt ist. So verhielt es sich auch im vorliegenden fälle. Der verfasser der Eigla hatte ausführlich und bestimmt über die veranlassung und entstehung der Hofuðlausn berichtet. Sein bericht beherrschte den geist der zuhörer, als mit dem vortrag des gedichtes begonnen wurde. Bei dem vernehmen der ersten strophe sowie des ersten verses der zweiten strophe mochte der durchschnittliche zuhörer, beeinflußt wie er war, mehr den laut der worte hören als deren sinn, um so mehr, als die ausdrucksweise wegen der bildsprache eine verschleierte war. Der eine oder andre zuhörer mochte sich auch sagen, daß Egill absichtlich sein gedicht auf Island entstanden sein ließ, um sich Erich günstiger zu stimmen, hatte doch, was an sich wenig wahrscheinlich war, Arinbjörn zu diesem gesagt¹⁾, Egill sei weither, nämlich von Island gekommen, um sich mit ihm auszusöhnen. Ein kühler und scharfsinniger zuhörer mochte sogar im momente selbst sich des widerspruchs der darstellung bewußt werden. Er konnte aber davon nur einen sehr schwachen, deshalb rasch ausgelöschten eindruck empfangen, da seine ganze aufmerksamkeit durch den vortrag des ge-

1) Eigla, s. 217.

dichtes in anspruch genommen war. Wer also die psychologie des publikums, welches der verfasser der Eigla im auge hatte, bedenkt, wird am vorliegenden widerspruche keinen anstoß nehmen, eben so wenig wie an viel gravierendern unwahrscheinlichkeiten, die in der Eigla anzutreffen sind und die wir im folgenden kapitel erörtern werden.

Es ist eine allbekannte tatsache, daß ein wahrer dichter in hohem grade sein publikum zu suggestionieren weiß, daß er dasselbe die unglaublichsten geschichten glauben machen kann; „Märchen noch so wunderbar, Dichterkünste machen's wahr.“ Der verfasser der Eigla war ein großer dichter. Er hatte, das darf man mit gewißheit annehmen, vielfache gelegenheit gehabt, die macht seiner kunst an seinem publikum zu erproben. Er versuchte in seiner darstellung der yorker vorgänge seine zeitgenossen, menschen von leicht erregbarer phantasie, denen sein werk bestimmt war, vorgelesen, eventuell nacherzählt zu werden, über zwei heikle einzelheiten wegzutäuschen. Weshalb hätte er es nicht wagen sollen? Ist ihm doch viel schwierigeres gelungen. Hat er doch die modernen gelehrten, kritische naturen, die in voller gemütsruhe die Hofuðlausn studierten, in irrthum geführt, wie es u. a. das exempel Finnur Jónssons beweist. Dieser interpretiert den wortlaut von str. I u. II,₁ richtig, der verfasser der Eigla hat's ihm aber so angetan, er steht so im banne desselben, daß er seine richtige deutung preisgibt, zu gunsten der unhistorischen, aber sehr spannenden prosaversion. Ein schönes zeugnis für die macht dichterischer beeinflussung!

Drittes Kapitel.

Die Eigla ist kein historisches, sondern ein poetisches werk.

I.

Welcher der beiden literarischen gattungen, der historischen oder der poetischen, gehört nach moderner auffassung die Eigla an? Daß die Eigla einen historischen stoff auf glaubwürdige weise behandelt, daß sie zahlreiche historische tatsachen von vielseitigem interesse genau berichtet, das berechtigt noch nicht, ihr den charakter eines historischen werkes zuzusprechen. Der gebührt ihr nur, wenn das, was ihr eigentlicher gegenstand ist, die privatgeschichte von Kveldúlf's geschlechte bis zu Egils tode unsern heutigen anforderungen an ein historisches werk entspricht. Das ist aber sehr zu bezweifeln. Bedenklich muß von vornherein jedem unbefangenen leser die parteilichkeit des verfassers der Eigla erscheinen. Er ist gar zu sehr beflissen, die mitglieder von Kveldúlf's geschlechte zu verherrlichen. Sodann ist es sehr fraglich, ob er über historische quellen verfügt hat, die ihm überhaupt gestatteten, eine in ihren grundzügen zuverlässige geschichte von dem umfange und der reichhaltigkeit der Eigla zu schreiben.

Betrachten wir diese quellen genauer. Es waren die folgenden: a) umfangreiche gedichte Egils, die, wie man aus der Eigla schließen darf, sich auf sechs beliefen, von denen nur eines, die Høfuðlausn, vollständig, zwei, die Arinbjarnarkvida und das Sonatorrek, in bedeutenden bruchstücken, drei, die Adalsteins-, die Skjaldar- und die Berudrápa nur in sehr geringen überbleibseln erhalten sind; b) Egil zugeschriebene lausavísur; c) mitteilungen der Landnámabók; d) die mündliche überlieferung.

Die umfangreichen gedichte Egils waren historische dokumente allerersten ranges, weil sie von unzweifelhafter echtheit waren, wichtige tatsachen berichteten, der zeit dieser tatsachen angehörten und weil sie einen zuverlässigen einblick in das wesen des menschen und dichters Egil gewährten. Gegen sie stehen an wichtigkeit die diesem zugeschriebenen lausavísur beträchtlich zurück. Sie waren von bedeutend geringerem gehalte und sie waren, was ihre authentizität betrifft, nicht über allen zweifel erhaben. Wenn sie wahrscheinlich teilweise von Egil herrührten, so ist es ebenso wahrscheinlich, daß sie teilweise erst im laufe der zeit entstanden und auf Egil übertragen worden sind. Diese vermutung liegt um so näher, als es unter dessen nachkommen im elften und zwölften jahrhundert namhafte dichter gegeben hat, von denen man wohl anzunehmen berechtigt ist, daß sie an der ausbildung der ihn betreffenden überlieferung nicht unbeteiligt blieben. Zu erwähnen bleibt noch, daß die um die wende des 12. jahrhunderts Egil zugeschriebenen lausavísur nicht zusammenfallen mit denen, die uns unter seinem namen in der Eigla überliefert sind; denn zu jenen sind zweifellos noch solche gekommen, die vom verfasser der Eigla, sowie solche, die von einem spätern bearbeiter der saga herrühren, sind es doch auffallenderweise gerade die in betreff der authentizität verdächtigsten abschnitte der Eigla, diejenigen nämlich, welche sich auf die Vermlandsreise und die Ljótgeschichte beziehen, die an lausavísur besonders reich sind.

Die mitteilungen der Landnámabók waren von nicht zu unterschätzender bedeutung. Leider ist jedoch gerade die umfangreichste derselben in den uns erhaltenen versionen dieses werkes, diejenige, die über Kveldúlf und Skallagríms auszug aus Norwegen handelt, verdächtiger natur. Sie ist höchst wahrscheinlich eine spätere interpolation, die inhaltlich auf der Eigla beruht.

Fragen wir uns nun, wie sich die Eigla zu Egils gedichten und der Landnámabók verhält, so müssen wir uns sagen: 1. daß diese beiden nur ein verhältnismäßig geringes tatsachen-

material zu dem reichen inhalt der saga beigesteuert haben; 2. daß zwei der wichtigsten gedichte, die Høfuðlausn und die Arinbjarnarkviða, nicht für, sondern gegen die zuverlässigkeit der Eigla als geschichtswerk zeugen. Wie wir in unserer erörterung dieser gedichte erwiesen, ergibt sich aus denselben, daß Egill in keinem feindschaftsverhältnisse zur norwegischen königsfamilie gestanden hat. Damit bricht denn der durch mehrere generationen fortgeführte konflikt zwischen Kveldúlf's und Harald's geschlechte, auf welchem die ganze Eigla-handlung aufgebaut ist, zusammen. Es bliebe also bloß die mündliche überlieferung übrig, um der Eigla den charakter eines historischen werkes zu sichern. Aber selbst angenommen, daß die Eigla vorwiegend auf ihr beruht, so vermag sie dies nicht zu leisten; denn die mündliche überlieferung ist im allgemeinen eine wenig zuverlässige geschichtsquelle, weil sie in einem beständigen flusse begriffen ist und stetig umwandelt, was sie weiterträgt. Im vorliegenden falle erweckt sie ganz besondere bedenken. Sie war zweifellos familientradition. Gesetzt nun, diese habe seit den ältesten zeiten ununterbrochen bestanden, was keineswegs sicher ist, da sie möglicherweise erst verhältnismäßig spät unter der einwirkung besonders interessierter geschlechtsmitglieder ernstlich begonnen hat und weiter ausgebildet worden ist, so ist es doch fraglich, ob Egils nachkommen in der geistigen verfassung waren, die ursprünglichen tatsachen in ihren grundzügen einigermaßen treu zu bewahren und weiterzupflanzen. Mußte ihr gefühlsvverhältnis zu ihren ahnen diese tatsachen nicht allmählich zu deren gunsten bis zur unkenntlichkeit entstellen? Mußte der aberglaube, in dessen banne sie wohl wie ihre zeitgenossen standen, nicht den natürlichen charakter dieser tatsachen ins wunderbare verwandeln? Man denke z. b. an Kveldúlf's, Skallagrim's, selbst Egils berserkertum und an die rolle der magie.

In der mündlichen überlieferung ist sodann die phantasie stets wirksam und hier trieb sie ihr spiel eine ungemein lange zeit hindurch; denn sie erstreckte sich, wenn man mit Finnur

Jónsson annimmt, daß die Eígla \pm 1200 entstand¹⁾, was aber nach unserer ansicht mehrere jahrzehnte zu früh ist, für die kapitel 1—30 über ca. 325, für die kapitel 31—67, welche den hauptteil der eigentlichen Egilssaga ausmachen, über mehr als 250 jahre. Gibt es eine einzige auf der mündlichen überlieferung beruhende zuverlässige norwegisch-isländische familiengeschichte, die in ein so hohes altertum zurückreicht? Wir wenigstens wüßten keine zu nennen. Man ist also nicht berechtigt, sich auf die mündliche überlieferung zu berufen, um für die Eígla den historischen charakter anzusprechen, es sei denn, daß man vorher ihre zuverlässigkeit erweise was eine sache der unmöglichkeit sein dürfte.

Aber es ist selbst zweifelhaft, ob die Eígla vorwiegend auf der mündlichen überlieferung beruht. Gewichtige anzeichen sprechen dafür, daß das tatsachenmaterial, mit dem sie aufgebaut ist, von ihrem verfasser, der ein sehr geschichtskundiger mann war, nach historischen vorbildern systematisch erdichtet worden ist. Wir beantworten also die erste der beiden von uns am beginne dieses kapitels aufgestellten fragen: ist die Eígla ein historisches oder ein poetisches werk, nicht bejahend, aber auch nicht verneinend, um nicht mehr zu folgern, als wir bewiesen haben. Wir lassen vorläufig die beantwortung in der schweben. Wir wenden uns nun der erörterung der zweiten der beiden fragen zu. Ergibt sich dafür eine bejahende antwort, so ist damit auch die erste frage gelöst, denn die Eígla muß entweder ein historisches oder ein poetisches werk sein. Sie kann beides nicht zugleich sein.

II.

Welches sind für uns heute die wesentlichen merkmale eines poetischen werkes?

Hauptmerkmal eines poetischen werkes ist die klar hervortretende tendenz in einer bestimmten d. h. in ästhetischer weise auf das gefühl zu wirken; das poetische werk mag auch noch andere tendenzen verfolgen, z. b. die mitteilung von kennt-

1) *Litteraturs historie* I, 422.

nissen, die erreichung eines idealen oder praktischen zweckes, haupttendenz bleibt aber immer die gefühlswirkung. Sie äußert sich sowohl durch die beschaffenheit seines inhaltes wie durch dessen gestaltung. Der inhalt an sich besteht schon vorwiegend aus gefühlsmomenten, welches sein können entweder gefühle selbst oder innere und äußere vorgänge, die geeignet sind, das gefühl in schwingung zu versetzen. Da ästhetische gefühle nun besonders lebhaft aus menschlichen und zwar individuellen menschlichen verhältnissen entspringen, so spiegelt ein poetisches werk hauptsächlich letztere; es macht also bekannt mit den gefühlen, den inneren vorgängen, den privaten verhältnissen der menschen einer bestimmten zeit, während das historische werk mehr mit äußern vorgängen, mit verhältnissen allgemeinen öffentlichen charakters bekannt macht.

Wie verhält es sich nun mit der Eigla in betreff ihres gefühlsgehaltes? Dieser ist ein ungemein reichhaltiger. Die darin ausgedrückten gefühle machen einen umfassenden teil der gefühlswelt einer bestimmten zeit aus, ob dies die zeit ist, wo die Eigla entstanden oder die zeit, wo die darin dargestellte handlung sich zugetragen hat.

Wir wollen nun in dem folgenden die wesentlichsten dieser gefühle erörtern. Wir werden aber nicht die ganze Eigla in den kreis unserer betrachtung ziehen. Aus gründen, die erst später entwickelt werden können, werden wir uns auf die 61 ersten kapitel beschränken. Diese machen reichlich zwei drittel der saga aus und haben einen umfang, der mit wenigen ausnahmen den der isländischen slagtsagas übertrifft. Sie sind mehr als hinreichend, um den gefühlsgehalt der Eigla zu veranschaulichen.

1. Beginnen wir mit den gefühlen, die im engern oder weitem familienverhältnisse begründet sind. In dieser klasse gebührt wohl die erste stelle der geschlechtlichen liebe, die zur gründung der familie führt. Dieses gefühl spielt in der altnordischen literatur bei weitem nicht die rolle, die es in andern gleichzeitigen sowie in den spätern literaturen spielt. Das hängt wohl zusammen mit der untergeordneten stellung,

welche das weib in der altskandinavischen gesellschaft einnahm. Es galt zeitlebens für unmündig, nicht nur als jungfrau, sondern auch als frau und als witwe; es nahm nur geringen anteil am gesellschaftlichen leben; bis zu seiner verheiratung blieb es im allgemeinen davon ausgeschlossen. Wie hätte es da die eigenschaften entwickeln und entfalten können, auf denen auf höhern kulturstufen die macht seines geschlechtes beruht? Die liebe, als einer der mächtigsten menschlichen triebe, äußerte sich daher in der herrschenden klasse, deren leben die sagas vorwiegend wiederspiegeln, vorzugsweise infolge zufälligen zusammentreffens der geschlechter, so bei Olvir hnúfa (kap. 2), Björgólf (kap. 7), Björn (kap. 32). Da sie in diesen drei fällen auf soziale hindernisse stieß, entstand jedesmal ein konflikt, der für Olvir hnúfa die folge hatte, daß er bei Harald hárfagri seine zuflucht suchen mußte, für Björgólf, daß er mit seinem sohne zerfiel, für Björn, daß er landesflüchtig wurde.

Die liebe vor der ehe, die ein ungemein dankbares literarisches motiv abgibt, konnte in der altnordischen gesellschaft nur ausnahmsweise sich entfalten und war dann von den verwandten der frau durchaus nicht gern gesehen, sie blieb im allgemeinen in den ersten ansätzen stecken, in der ehe aber wandelte sie sich naturgemäß in gatten- und kindesliebe um. Die geschlechtliche liebe konnte also in der altnordischen saga nicht die vorwiegende rolle spielen, die ihr in erzählenden dichtungen andrer literaturen zu teil ward. Wo das geschah, wie in der Gunnlaugs saga, ist u. e. auf ausländische einwirkung zu schließen. In der Eigla erscheint sie wie in den sagas im allgemeinen durch die gesellschaftlichen verhältnisse bedingt. Der heiratskandidat läßt sich bei seiner werbung durch gesellschaftliche und materielle rücksichten bestimmen, was nicht ausschließt, daß auch reine gefühlsgründe mit hineinspielen können.

Kveldúlf, der häßlich und bereits von reiferm lebensalter war, heiratete seines freundes Berðlu-Kári tochter Salbjörg, die jung, sehr schön und ihm ebenbürtig war. Seine beiden

söhne Skallagrímr und Þórólfr heirateten einzige töchter, die zugleich reiche erbinnen waren. Wie sehr Þórólfr als durch seines freundes Bárð wunsch gebunden erachtet werden mag, so kann man doch wohl annehmen, daß bei ihm wie bei seinem bruder die vermögensrücksicht zu seiner heirat stark mitgewirkt hat. Þórólfr Skallagrímsson heiratete Ásgerð, wie man wohl schließen darf, um die freundschaft, die ihn mit ihrem vater sowie mit ihrem geschlechte mütterlicherseits verband, durch verschwägerung zu verstärken. Er schuf sich so in Norwegen eine glänzende soziale stellung und machte auch in finanzieller beziehung keine schlechte partie, da Ásgerðr, als er um sie warb, eine aussichtsvolle erbin war. Egill heiratete seine schwägerin aus liebe; diese liebe äußert sich aber so wenig in seinem fernern leben, daß man versucht ist sich zu sagen, der dichter habe sie bloß ersonnen, um zu begründen, weshalb Egill einen prozeß gegen Qnund anstrebte und wie er mit der norwegischen königsfamilie in den schärfsten konflikt geriet. Die geschlechtliche liebe spielt somit eine ganz untergeordnete rolle in der Eigla.

2. Ebenso verhält es sich mit den andern gefühlen, welche die frau erweckt oder hegt. Ja man kann sagen, wenn man von Gunnhild absieht, die als königin eine ausnahmestellung einnimmt, daß die frau in der Eigla überhaupt keine rolle spielt, weder als gattin noch als hausfrau noch als mutter. In dieser beziehung nimmt die Eigla unter den größern sagas geradezu eine sonderstellung ein. Man denke nur an die Njála und Laxdølasaga, wo das handeln der männer zum nicht geringen teile im banne der frauen steht, an die Eyrbyggja-, Gísla-, Grettissaga, welche die frauen in mannigfaltigen, schönen oder unschönen verhältnissen vorführen. Diese sonderstellung der Eigla ist schwerlich zufall; sie wird sich wohl aus der eigenart ihres verfassers herschreiben.

3. Eine große rolle dagegen spielen in der saga die gefühle, welche aus dem gegenseitigen verhältnis der männlichen mitglieder der familie oder der sippe zu einander entspringen.

a) Es tritt ganz besonders die väterliche liebe d. h. die liebe des vaters zu seinem sohne, hervor. Kveldúlfir wird ganz von diesem gefühle beherrscht, von seinem eintritt in die handlung bis zu seinem tode. Es äußert sich bei ihm auf die mannigfachste weise, in seiner immer wieder auftauchenden sorge um Þórólfs endschicksal, in seinen vergeblichen bemühungen dasselbe abzuwenden, in seinem stolze auf dessen heldenhaftigkeit, in seiner trauer und seiner verzweiflung um dessen tötung, in der heroischen anspannung seiner schwindenden lebenskraft, um ihn zu rächen. Von den nicht seltenen darstellungen der väterlichen liebe in den altnordischen sagas gibt es, glauben wir, keine, die sich mit derjenigen der liebe Kveldúlfis zu seinem sohne Þórólfr messen kann.

Die väterliche liebe ist sodann ein stark hervortretender charakterzug bei Skallagrím, Egil, Þórir, Harald hárfagri. Sie äußert sich namentlich durch willfährigkeit des vaters gegen den sohn, wenn dieser bei ihm fürbitte einlegt für einen menschen, gegen den er erbittert ist. So wird Skallagrím durch seinen sohn Þórólfr (kap. 34) zu gunsten Björns, Haraldr hárfagri durch seinen lieblingssohn Erich (kap. 36) zu gunsten Þórólfs umgestimmt. Das verhältnis von vater zu sohn ist also durchgängig ein schönes; auszunehmen ist bloß dasjenige von Skallagrím zu Egil, das zeitlebens ein gespanntes oder wenig herzliches, das von Brynjólf zu Björn, das nur vorübergehend getrübt war.

b) Die sohnesliebe d. h. die liebe des sohnes zum vater steht gegen die vaterliebe sehr zurück. Die söhne sind, abgesehen von Egil und Björn, zu ihren vättern in den besten beziehungen, so die beiden Þórólfr, Eiríkr, Arinbjörn; sie erscheinen aber durchgehends als die empfangenden, die väter als die gebenden, ausgenommen Skallagrím, der seinem vater auch durch rat und tat seine liebe bekundet.

c) Schön ist auch das verhältnis, das zwischen brüdern besteht. Es zeugt von liebe und eintracht, die aber mehr latent sind als zu tage treten. Dafür sprechen die zahlreichen

brüderpaare, die in der Eigla vorkommen. Es sind die folgenden: Þórólfr und Skallagrímr, Eyvindr lambi und Ólvir hnúfa, Hárekr und Hrærekr, Sigtryggr snarfari und Hallvarðr harðfari, nebst ihren brüdern Þorgeirr und Þórðr (kap. 19), Björn und Þórðr (kap. 32), Eyvindr skreyja und Álfr, Þorfiðr und Þorvaldr (kap. 49). Von all diesen verhältnissen ist nur eines, das kein recht brüderliches war, das zwischen Egil und Þórólfr.

4. Bekanntlich war, wie bei den alten Germanen im allgemeinen, so bei den alten Skandinaviern im besondern, das solidaritätsgefühl zwischen mitgliedern derselben sippe ein sehr entwickeltes. In der Eigla ist es, freilich durch das freundschaftsgefühl verstärkt, durch die söhne des Berðlu-Kári, hauptsächlich durch Ólvir hnúfa vertreten. Wo gefahr droht, erscheint dieser jedesmal als der fürsprecher seines schwagers Kveldúlf, seiner ihm gleichaltrigen neffen Þórólfr und Skallagrím. Als Þórólfr dann durch des königs hand gefallen ist, kündten er und sein bruder diesem, der ihnen so gewogen war, den dienst und werden nur durch eine glänzende sühne von ihrem entschlusse abgebracht.¹⁾

Das solidaritätsgefühl der gesippten bewährt sich sodann durch den zug, den Ketill hængr unternimmt, um Þórólfr zu hilfe zu kommen sowie durch seinen rachezug gegen die söhne der Hildiríð, durch Arinbjörns²⁾ und Þórðs unterstützung Egils bei seinem prozeß, durch die bemühungen Sigtryggs und Hallvars, sich an Þórólfr zu rächen, durch Hákons ablehnung von Egils diensten, die ihm von großem nutzen hätten sein können, wobei noch zu beachten ist, daß er selbst mit seinem von Egil beleidigten bruder auf dem kriegsfuße stand.

5. Als zu einer und derselben familie im weitem sinne gehörig kann man die durch das fóstrolag verbundenen be-

1) Eigla, kap. 22. 2) Daß die unterstützung, welche Arinbjörn Egil bei seinem prozesse gewährte, nicht bloß seiner freundschaft für diesen zuzuschreiben war, beweist der zorn, in welchen er geriet, als er vernahm, daß Qnundr seine tante eine magd gescholten hatte. Eigla, s. 186, 13—14. Er suchte auch die ehre seiner familie zu wahren.

trachten. Aus diesem verhältnisse erwachsen gefühle, die zu den mächtigsten und edelsten gehören, deren der alte Skandinavier fähig war, wie sie auch zu den meist charakteristischen des altskandinavischen gefühlslebens gehören. Þórir, der von Kveldúlf auferzogen worden war¹⁾, bewährt sich als der nie versagende freund seines pflegebruders Skallagrím sowie als der stets hilfsbereite beschützer der söhne desselben.²⁾ Der in der geschichte so berühmte Erich blutaxt bekundet auf geradezu ideale weise die liebe zu seinem pflegvater Þórir und zu seinem pflegebruder Arinbjörn. Als Egill ihm seinen verwalter Bárð getötet hatte, läßt er sich trotz der aufhetzung und schmähere der königin Gunnhild von Þórir bestimmen, sich mit einem sühnegeld zu begnügen und jenem den aufenthalt in Norwegen zu gestatten.³⁾ Als später Egill, der ihm die größte schmach angetan und dazu einen sohn getötet hatte, ihm in die hände fiel⁴⁾, rächte er sich doch nicht an ihm, trotzdem Gunnhildr alles aufbot, um seine rachsucht aufzustacheln, und zu den beweggründen dieser nach altgermanischer auffassung ganz anormalen handlungsweise gehörte die rücksicht auf das im anfang des kapitels hervorgehobene fóstrealag zwischen ihm und Arinbjörn, der als energischer fürsprecher Egils auftrat.

6. Nahe verwandt mit den bisher erörterten gefühlen ist das freundschaftsgefühl. Es entsteht öfters infolge gemeinsamer lebensschicksale, nicht selten auf der grundlage der verwandtschaft oder des fóstrealag, vorwiegend zwischen gleichaltrigen aus gegenseitiger sympathie bei verwandtem, bisweilen auch aus hochachtung, wertschätzung, bei sehr verschiedenem wesen. Von den in den sagas vorkommenden sympathetischen gefühlen spielt es wohl die bedeutendste rolle. Dies scheint überhaupt der fall zu sein für literarische werke, die eine primitive kultur von vorwiegend kriegerischem charakter widerspiegeln; man vergleiche die Ilias, das Waltharilied, das Nibelungenlied, das Rolandslied. Gleich im ersten kapitel der Eigla

1) Eigla, kap. 25. 2) Idem, kap. 35, 36 u. 48. 3) kap. 44, 48.

4) Idem, kap. 59 u. 60.

wird ein gradezu idealer freundschaftsbund geschildert, der von Kveldúlf und Berðlu-Kári, der sozusagen die tonart zu dem die saga durchherrschenden freundschaftsgefühle anschlägt. Von den vorkommenden freundschaftsbünden sind, abgesehen von den stellen, wo sich die freundschaft nicht mit namen genannter personen bekundet, wie in kap. 11 u. 13 besonders zu erwähnen: diejenigen von Þórólf Kveldúlfsson mit Bárð Brynjólfsson und Olvir hnúfa, von Þórir Hróaldsson mit Skallagrím und dessen söhnen, von Björn Brynjólfsson mit Þórólf Skallagrímsson. Alle aber überragt der zwischen Arinbjörn und Egil, der zu den schönsten gehört, welche die an freundschaftsverhältnissen so reiche altnordische sagaliteratur kennt und dem wohl der erste platz gebührt nach dem freundschaftsbunde von Njál und Gunnar von Hlídarendi. Von dem ersten augenblicke seiner bekanntschaft mit Egil erweist Arinbjörn sich als der nur auf dessen wohl bedachte opferwillige freund. Er gebraucht den einfluß, den er auf seinen vater Þórir ausübt, um Egil vor Erichs und Gunnhilds rache zu sichern und um ihm von dem ihm grollenden könig die erlaubnis zu erwirken, sich in Norwegen aufzuhalten. Er steht ihm in seinem prozeß gegen Erich und die diesen beherrschende Gunnhild bei. Zu York, als Egil in höchster gefahr schwebt, setzt er für ihn seine stellung und sein leben ein und rettet ihm so leben und freiheit. Kurz, Arinbjörn bekundet gegenüber Egil eine solche selbstlosigkeit und aufopferungsfreudigkeit, daß man dreist behaupten darf, er sei eine idealfigur, wie sie nur die poesie kennt.¹⁾

7. Im gegensatz zu dem freundschaftsgefühl steht das gefühl der feindschaft. Es äußert sich vorwiegend als durch beleidigung entstandener haß, der sich sofort in rachsucht umsetzt.²⁾ Diese leidenschaft hat an dem stark entwickelten

1) Wie es sich in wirklichkeit mit Arinbjörns und Egils freundschaftsbunde verhalten hat, ergibt sich aus der Arinbjarnarkviða. 2) Man kann wohl behaupten, daß, wenn die mitglieder von Kveldúlf's geschlecht racheakte begingen, sie nach der meinung des verfassers nur wiedervergeltung übten, sie subjektiv und meistens auch objektiv in ihrem rechte waren.

selbstgefühl des kriegerischen sagazeitalters einen ungemein günstigen boden gehabt; sie scheint überhaupt die leidenschaft *κατ' ἐξοχήν* primitiver, kriegerischer zeitalter zu sein. Das ergibt sich aus den ins riesige gehenden rachebefriedigungen eines Achilles in der Ilias, einer Kriemhild im Nibelungenliede, das in den grundzügen seiner handlung auf die zeit der völkerwanderung zurückgeht, auch aus zahllosen racheakten altnordischer sagas. Noch in höherm grade als das freundschaftsgefühl charakterisiert die rachsucht das gefühlleben der genannten zeitalter.

Auch in der Eigla feiert diese leidenschaft wirkliche orgien. Wie in der Ilias kommen darin situationen vor, wo die rache ausübenden in einen grad des affektes geraten, der ihnen alle besinnung raubt, sie unzurechnungsfähig macht und ihnen alle menschlichkeit benimmt.¹⁾

Die in der Eigla dargestellten haupttracheakte sind die folgenden: Þórólf, dem Háraldr hárfagi durch Sigtrygg und Hallvard ein mit großen reichtümern beladenes schiff hat wegnehmen lassen, schafft sich genugtuung, indem er der letztern familienhof in ihrer abwesenheit überfällt, plündert, einäschert und dazu über zwanzig mann tötet, worunter einer ihrer brüder; er nimmt sodann ein dem könige selbst gehöriges schiff weg und übt mannigfachen raub an untertanen des königs.²⁾ Seine rache übersteigt also weit die erlittene beleidigung; sie hat aber zur folge wiedervergeltung des königs, der gegen Þórólf zu felde zieht und ihn mit eigener hand tötet.³⁾

Kveldúlfur und Skallagrímr sinnen von da ab nur auf rache. Letzterer begibt sich zu Hárald hárfagi, um von ihm genugtuung für die tötung seines bruders zu fordern. Da diese ihm nicht nach wunsche geleistet wird, erniedrigt er

1) Eigla, kap. 27. So ist wohl auch Egils handeln gegen den unschuldigen königssohn Rognvald zu beurteilen. s. 206—07. Daher läßt der verfasser der mordszene die worte vorausgehen: Egill var nú allreiðr, suá at þá mátti eeki við hann mæla. 2) kap. 19. 3) kap. 22.

in geradezu verblüffender weise den könig vor seinem hofe.¹⁾ Einige zeit darauf überfallen er und sein vater mit ihren leuten Hallvard und Sigtrygg, die auf dem Þórólf geraubten prachtschiffe segeln. Sie machen von den drauf befindlichen personen über fünfzig nieder und lassen nur einige von untergeordneter bedeutung leben, damit sie dem könige das geschehene melden. Unter den getöteten befanden sich zwei neffen des königs, Sigtryggr, der durch Skallagrím sein leben ließ, und Hallvardr, der bedeutendere der beiden brüder, dem der in tobsucht versetzte Kveldúlf in unerhörter waffentat mit seinem schwerte helm und kopf spaltete, ihn sodann in die höhe hob und über bord schleuderte. Vater und sohn eigneten sich sodann das ehemals Þórólf gehörige schiff an und verließen auf immer Norwegen.²⁾ Welche rache am könige für die tötung des einzigen Þórólf!

Die söhne der Hildiríð, denen Þórólfr ihr erbe vorenthielt und dadurch ihre eheliche geburt bestritt, verfolgten diesen mit ihrem unversöhnlichen hasse und ruhten nicht, bis sie ihn mit dem könige in konflikt gebracht, was seinen tod herbeiführte.³⁾ Sie selbst aber verfielen dadurch der rache von Þórólfs verwandten und freunden und büßten ihre schuld mit dem leben.

Gunnhildr, aus einem grunde, der bloß vermutet werden kann, gegen Þórólf erbittert, sucht durch das axtgeschenk, welches sie ihm bei seiner abreise nach Island für seinen vater übergibt, über sein geschlecht unheil zu bringen, was aber durch Skallagríms mißtrauen vereitelt wird.⁴⁾ Kurze zeit nach Þórólfs rückkehr nach Norwegen sucht sie an Egil, mit dem sie zufällig auf der insel Atley zusammengetroffen war, durch einen zaubertrank ihre bösen absichten zu verwirklichen, wofür dieser sich an ihrem werkzeuge und mitschuldigen Bárd rächt, indem er ihn tötet.⁵⁾ Von nun ab

1) kap. 25.
gegen schluß, 17—21, 23.

2) Eigla, kap. 27.
4) kap. 38, kap. 44.

3) kap. 12, 15, 16
5) s. 139 und
s. 149.

sinnt die königin unablässig auf das verderben der beiden brüder; sie sucht den könig, auf den sie einen großen einfluß ausübt, für ihre rachepläne zu gewinnen, was ihr aber lange zeit infolge der gegenwirkungen Þóris nicht gelingen will. Da reizt sie ihre brüder, entweder Þórólf oder Egil oder auch beide zugleich oder wenigstens einen der bedeutendsten ihrer mannen beim operfeste in Gaular zu töten.¹⁾ Durch diese tat erwacht auch die rachlust bei Þórólf und Egil, die die vom könige angebotne sühne zurückweisen und wiedervergeltung üben wollen; daher denn der überfall von Gunnhilds brüdern an der dänischen küste durch Egil.²⁾

Nach dem tode Þórólfs bewegt Gunnhildr den skrupellosen und gewalttätigen Qnund, sich das erbe von Egils frau anzueignen. Das führt zu einem prozesse, in dem Egill trotz erschöpfung aller gesetzlichen mittel und entfaltung des höchsten heroismus in seinem rechte vergewaltigt und dazu noch in seinem leben bedroht wird. Von nun an lebt Egill nur mehr seiner rachsucht, bis er sie aufs vollste befriedigt hat. Er tötet seinen widersacher Qnund und dessen bruder, tötet zugleich einen pflegesohn des königs, überfällt dann mit seinen leuten Qnunds hof, wo er mordet, plündert und sengt, zieht unmittelbar darauf gegen des königs eignen sohn, tötet ihn und seine leute, acht an der zahl, und verfährt mit einem dem könig gehörigen hofe, wie er kurz vorher mit demjenigen Qnunds verfahren. Endlich, im augenblicke, wo er Norwegen verläßt, vollführt er durch errichtung einer neidstange einen gewaltigen zauber, der die entthronung und landesflucht des königspaares zur folge hatte.³⁾

Von den in der Eigla berichteten rachebefriedigungen nimmt diejenige Egils den obersten rang ein. Durch die bedeutung des dem gegner zugefügten schadens, durch den umfang und die kunst der darstellung des drauf bezüglichen abschnittes überragt sie die rachebefriedigung des Þórólf Kveldúlfson wie die des Kveldúlf und Skallagrim. In ihr

1) kap. 49. 2) Ibidem. 3) kap. 56 u. 57.



steigt die handlung zu einem der beiden höhepunkte der saga empor; den andern bilden die vorgänge in York, wo Arinbjörn mit Gunhild vor könig Erich um das leben Egils ringt.¹⁾ Hier entfaltet Gunnhildr, all ihre frühern treibereien weit überbietend, den höchsten grad ihrer seltenen willens- und geisteskraft, um ihre rache zu befriedigen. Es gelingt ihr aber doch nicht, ihren zweck zu erreichen vor den bedenken des königs, bei dem schließlich die bessere natur siegt. Es ist geradezu merkwürdig, daß der nach den zuverlässigsten historischen zeugnissen als blut- und rachegierig bekannte Erich die einzige person der saga ist, die aus gründen der vernunft und noch mehr aus gründen des gefühls auf seine rache verzichtet. Wie reimt sich das mit dem historischen charakter der saga?

8. Ein für das altnorwegische und speziell das altisländische gefühlleben charakteristisches gefühl war das selbstgefühl mit den daraus hervowachsenden oder davon bestimmten gefühlen. Die alten Norweger und noch mehr die aus ihnen hervorgegangenen Isländer waren ein von lebenskraft strotzendes volk von kriegertischem charakter und aristokratischer gesellschaftsverfassung, was bei den mitgliedern der herrschenden klasse eine ungemeine entwicklung des selbstgefühls zur folge haben mußte. Das findet sich denn auch mit auffallend wenigen ausnahmen in den sagas bestätigt, die mehr als epische versdichtungen das wirkliche leben widerspiegeln. Das selbstgefühl äußert sich in der Eigla hauptsächlich unter folgenden formen:

a) Als freiheits- oder unabhängigkeitsgefühl, das selbst gegen bedeutende vorteile dauerhaftem oder auch nur zeitweiligem verzichte auf selbständigkeit widerstrebte; daher der kampf der vornehmen geschlechter gegen Harald schönhaar, der schließlich zur auswanderung aus Norwegen, zur gründung normännischer niederlassungen, namentlich zur besiedlung Islands führte.²⁾ Diesem gefühle verleiht Sölvi klofi

1) kap. 59—61.

2) kap. 3—6.

einen mächtigen ausdruck in seiner rede an Arnvið¹⁾, deren pathos dem dichterischen charakter der Eigla gemäß sehr abstimmt gegen den schlichten ton der entsprechenden rede in der Heimskringla.²⁾ Aus diesem gefühle erklärt sich in wirklichkeit auch Kveldúlf und Skallagríms ablehnung von Haralds dienste, nicht aus dem von jenem angegebenen grunde, nämlich Haraldr bringe unheil über seine familie.³⁾ Daraus erklärt sich wohl auch Þórólfs weigerung wieder in Haralds leibschaar einzutreten, jedenfalls viel besser als aus seiner abneigung, sich von seinen leuten zu trennen.⁴⁾

b) Als trachten nach erwerb, ansehen, ruhm, macht, daher erwerbssinn, ehrgeiz, ruhmessliebe, machtbegier. Diese gefühle bewirken mannigfaltige geschehnisse der Eigla; dahin gehören die vikingerfahrten des Þórólf Kveldúlfsson, der söhne des Berölu-Kári, des Þórólf Skallagrímsson sowie seines bruders Egil. Diese fahrten werden unternommen teils um gut, teils um ansehen zu erwerben, abgesehen von andern zwecken, die dabei erstrebt wurden. Haraldr hárfagri hat seine großartige politische aufgabe, die einigung Norwegens, hauptsächlich deshalb lösen können, weil er bei seinen landsleuten diese mächtigen triebe zu entflammen und auszunutzen verstanden hat. Wie Þórólfr zu seinem vater in seinem dithyrambus auf Harald sagt (kap. 6): „er hat die tüchtigsten helden um sich versammelt, denn er ist sehr freigebig mit gut gegen seine mannen und auf ihren vorteil bedacht, und er verleiht denjenigen macht, die zu deren ausübung geeignet sind.“ Trotz seines stark entwickelten unabhängigkeitsgefühls und im gegensatz zu seinem vater und bruder tritt er denn auch in Haralds dienste ein und sieht sich bald zu einer mächtigen stellung befördert.

c) Als hochgradige empfindlichkeit, die sich äußert bei verletzung durch tat, gerede, einen spottvers, wort und sofort sich durch feindseligkeit äußert. Dieses gefühl kennzeichnet u. a. Harald hárfagri. Wie er bei Þórólf zu gaste

1) s. 6—7. 2) s. 111. 3) s. 14, s. 17. 4) kap. 16.

dessen pracht- und machtentfaltung sieht, hält er dadurch das königliche ansehen verdunkelt; er empfindet sofort gegen Þórólf eine starke verstimmung, die zwar momentan beschwichtigt, aber doch der keim des bald zwischen diesem und ihm ausbrechenden konfliktes wird. Auch Egill steht stark unter der einwirkung dieses gefühles. Das beweist die ungemeine reizbarkeit seiner jugend sowie sein groll auf Bárd, der ihm bei seiner landung auf Atley unwahres berichtet und die anwesenheit des königs verhehlt hatte.

d) Als rechtsbewußtsein, das darnach strebt sich recht zu verschaffen und, wenn das nicht gelingt, sich in trachten nach genugtuung, in rachsucht umsetzt. Dieses gefühl bekunden die söhne der Hildiríð, die trotz der damit für sie verbundenen gefahr nicht müde werden, ihre erbrechte geltend zu machen. Die racheakte des Þórólf Kveldúlfsson an Harald hárfagri entspringen seinem beleidigten rechtsgeföhle. Nicht als der könig ihn seines amtes entsetzt, wozu er das recht hatte, sondern erst als er ihm sein schiff hatte wegnehmen lassen, wozu er nicht berechtigt war, schritt Þórólfr zu feindseligen handlungen am könige.

Das rechtsgeföhl endlich bildet einen hervorstechenden charakterzug Egils. Abgesehen von geringern handlungen, in welche dasselbe mit hineinspielt, beweist das besonders sein prozeß gegen Qnund. Egill wußte wohl, als er diesen prozeß anstrengte, daß er nicht nur letztern, sondern auch den könig und die königin zu gegnern hatte, daß seine aussicht auf erfolg eine problematische war, daß er sich selbst großer gefahr aussetzte. Das alles aber schreckte ihn nicht ab. Unverzagt, trotz seines freundes Arinbjörn abmahnung beschreitet er den rechtsweg; uneingeschüchtert vertritt er sein recht vor dem gerichtshofe, dem feindlichen königspaare, der versammlung des volkes, unentwegt erschöpft er alle ihm zu gebote stehenden rechtsmittel. Selbst als das letzte, der gerichtliche zweikampf, von seinem gegner abgelehnt wird, als der könig mit seiner übermacht gegen ihn auftritt, erkennt er sich nicht für besiegt. Urplötzlich, wie von einem un-

widerstehlichen innern drange getrieben, springt er hervor und ruft vor dem versammelten volke seinen und der götter fluch über die, welche sich an seinem erbe vergreifen werden. In diesem augenblicke erscheint Egill als die verkörperung des unbesiegbaren rechtsgefühles: als dasselbe endgültig zu unterliegen scheint, erhebt er sich auf einmal als rächende Nemesis, die ihr strafgericht über die schuldigen laut und feierlich verkündet. In dem prozesse gegen Qnund gemahnt Egill an den Michael Kohlhaas Heinrichs von Kleist. Hat er auch eine mehr äußerliche rechtsauffassung als dieser, was bei dem großen abstand der altskandinavischen von der modern germanischen kultur nicht zu verwundern ist, so entfaltet er doch dieselbe zähigkeit, energie, heldenhaftigkeit wie dieser, um zu seinem rechte zu gelangen, und als das ihm mißlungen ist, rächt er sich wie dieser auf eine weise, die mehr als alles andere von der dämonischen macht des rechtsgefühles zeugt.

e) Als frohes kraftgefühl, in dem die altgermanische kampfesfreude wurzelt, die sich in der hitze der schlacht bis zur kampfesraserei, zum furor teutonicus steigert und unwiderstehlich macht. So wird Þórólfr Skallagrímsson am ersten tage der schlacht auf der Vínheide vom kampfesfieber ergriffen und vollführt waffentaten, die den feinden einen panischen schrecken einjagen und den sieg entscheiden.¹⁾

f) Als bewußtsein seines wertes, das hoch und niedrig eignet. Damit sind wir zu einer gattung von gefühlen gelangt, die in dem verhältnis des kriegsherrn und seiner krieger, des königs und seiner vasallen und diener begründet sind.

g) Der kriegsherr würdigt und preist die tapferkeit seiner krieger, er ist dankbar für die ihm geleisteten dienste, bezeugt lebhaften anteil am schicksal derer, die im kampfes verwundet worden;²⁾ er nimmt die weitgehendste rücksicht auf die wünsche derer, die sich um ihn verdient gemacht haben. Er ist sich aber auch stets seiner würde als herrscher bewußt; bis zur empfindlichkeit eifersüchtig auf die wahrung seines

1) kap. 53. 2) s. 25—26. s. 65.

Bley, Eiga-studien.

königlichen ansehens duldet er nicht, daß irgend einer es durch sein gebahren, seine machtenfaltung verdunkelt.¹⁾ Den mächtigen herren gegenüber kehrt er seinen gebieterischen willen hervor.²⁾ Ihres unabhängigkeitssinnes bewußt, zeigt er sich ihnen gegenüber argwöhnisch, der übeln nachrede zugänglich und läßt sie nicht zu mächtig werden.³⁾

Der kriegier fühlt sich hingezogen zum tüchtigen feldherrn und helden, er ist voller bewunderung und begeisterung für ihn⁴⁾, er ist wagemutig für den reichlich lohnenden herrn, er liebt den ihm persönliche teilnahme bekundenden menschen; er ist aber dabei von einem starken selbstbewußtsein durchdrungen, das ihn verhindert dem servilismus zu verfallen. Wo durch des königs handeln sein fühlen verletzt ist, kündigt er ihm den dienst und wird nur durch hohe sühne begütigt.⁵⁾ Wenn er infolge von königsdienst beleidigungen erfahren hat, so erhebt er den anspruch wiedervergeltung üben zu dürfen⁶⁾; er beruft sich dem könige gegenüber auf die geleisteten dienste und scheut sich nicht an ihn zumutungen zu stellen, die zu erfüllen ihm schwer, bisweilen nahezu unmöglich wird⁷⁾; kurz, er wahrt sich trotz aller dienstbereitschaft zu heereszügen und aller hingebung in der schlacht ein gutes maß von selbständigkeit.

III.

Das dichterische werk kennzeichnet sich nicht bloß durch den umfang, den es dem gefühl als triebfeder der handlung einräumt, sondern auch durch seinen sonstigen auf das gefühl berechneten inhalt. Was geeignet ist, dieses in schwingung zu versetzen, darauf wird der dichter sein augenmerk richten, derartige vorgänge wird er mit vorliebe darzustellen suchen.⁸⁾

1. In einem zeitalter, dessen seele kampfesfreude und streitsucht ist, werden schilderungen von kämpfen, welcher art sie auch sein mögen, kämpfe mit waffen, mit worten oder mit

1) kap. 11. 2) kap. 16. 3) kap. 11—16. 4) kap. 6. 5) kap. 22, s. 67. 6) kap. 21. 7) kap. 59 u. 60. 8) Heinzel, Beschreibung der isländischen Saga s. 33—46.

rechtsparagrafen immer ein dankbares publikum finden. Nicht umsonst sind kämpfe, prozesse, auch disputationen, ein so beliebtes thema der isländischen sagas. Hierin stimmt, wie aus dem vorhergehenden erhellt, die Eigla mit den bedeutendsten derselben überein.

2. Dankbare motive poetischer erzählung sind ferner das außergewöhnliche, das vom normalen, vom alltagsleben abweichende, das wunderbare.¹⁾ Wie werden z. b. bei personenschilderungen auch die körperlichen vorzüge betont! So bei Salbjörg und den beiden Þórólf die schönheit.¹⁾ Wie wirksam, gradezu leitmotivartig, hat der verfasser die außerordentliche statur, stärke sowie die häßlichkeit Kveldúlf, Skallagrím und Egils zu verwenden gewußt!²⁾ Außerordentliche leistungen, wie Skallagrím beschaffung des schweren schmiedesteines³⁾, Kveldúlf, Þórólf Skallagrímsson⁴⁾ und Egils⁵⁾ meisterstreiche im kampf müssen allein schon als äüßerungen außerordentlicher kraft die zuhörer oder leser der Eigla mit wonne erfüllt haben. Ähnliche taten trifft man von jeher in den epen⁶⁾ der verschiedensten völker, in geschichtswerken von noch so großem umfange wie die Heimskringla⁷⁾ und die Sturlungasaga sucht man sie vergebens.

3. Eine vorzügliche quelle poetischer wirkungen sind ferner im volksglauben wurzelnde, häufig auf aberglauben beruhende und mit dem naturlauf in widerspruch stehende vorgänge.⁸⁾ Im gegensatz zu vielen sagaschreibern macht der verfasser der Eigla keinen gebrauch vom traum- noch vom gespenstermotiv, aber wie geschickt verwendet er das motiv des prophezeiens⁹⁾ und der zauberei!¹⁰⁾ Þórólf katastrophe kündigt sich an in den dreimaligen ihn betreffenden aussprüchen seines vaters, kap. 6, 18, 19. Egils mit zauberei begleitete

1) Heinzel, s. 52—54. 2) kap. 1. 25. 31. 61. 3) kap. 30.
4) kap. 26. 53. 5) kap. 57. 6) Ilias XVI, ab v. 405. 7) I, s. 215.
Hakon göði spaltet zwar den Eyvind skreyja bis auf die schultern. Dieser meisterstreich gelang ihm aber nur, weil Þórálfr letztern vorher zum stracheln gebracht hatte. 8) Heinzel, s. 52—54. 9) Eigla, kap. 3, 5.
10) kap. 44, 57.

verfluchung Erichs und Gunnhilds bildet den höchst wirksamen abschluß einer reihe von racheakten und eröffnet eine bedeutsame aussicht in die zukunft.

4. Ein gefühlsmoment ersten ranges sind von jeher die vorgänge der sitte gewesen. Der verfasser wird nicht müde sie zu schildern; er behandelt sie mit einer so sichtlichen vorliebe, daß seine absicht den charakter einer bestimmten zeit möglichst vollständig darzustellen, offenkundig wird. Wir führen die am häufigsten vorkommenden vorgänge der sitte auf. Es sind:

a) Besuche, inbegriffen ankünfte und abreisen. Sie finden statt aus den mannigfachsten gründen, um ein politisches geschäft zu betreiben, um genugtuung zu verlangen, um vor gericht zu laden, um gastliche aufnahme zu finden etc. Der verfasser liebt es, wenn auch meistens mit wenigen strichen, zu beschreiben, wie der besuchende sich vom augenblicke der landung an, wie sich der wirt oder der besuchte verhält.

b) Werbungen und eheschließungen. Sie sind zahlreich. Wir erwähnen die des Björgólf¹⁾, Bárð²⁾, Þórólf Kveldúlfson³⁾, Eyvind lambi⁴⁾, Skallagrím⁵⁾, Björn⁶⁾, Þórólf Skallagríms-son⁷⁾, Egil⁸⁾ etc. Diese schilderungen haben je nach den verhältnissen ein individuelles oder ein typisches gepräge: man vergleiche z. b. Björgólfs werbung, die dreifache werbung um Sigríð mit den übrigen werbungen der saga.

c) Die veranstaltungen bei todesfällen; z. b. die bestattung der in der schlacht im Hafrsfjord gefallenen⁹⁾ oder infolge derselben gestorbnen, die bestattung des Þórólf Kveldúlfsson¹⁰⁾, des Skallagrím.¹¹⁾

d) Kultushandlungen, die in Gaular¹²⁾, Atley¹³⁾.

e) Gelage: verteilung der plätze nach dem range und ansehen der personen, nach den zwischen ihnen bestehenden beziehungen, nach dem lose, nach geschlechtern, nach zu-

1) kap. 7. 2) kap. 7 u. 8. 3) kap. 9. 4) kap. 22. 5) kap. 20.
6) kap. 32. 7) kap. 42. 8) kap. 56. 9) kap. 9. 10) kap. 22.
11) kap. 58. 12) kap. 2. 13) kap. 43.

sammentrinkenden gruppen; das wetttrinken, das zu streit und totschat führt, kap. 44 und 49.

Alle diese vorgänge, die zudem meistens dem privatleben angehören, können nicht den geringsten anspruch drauf machen, historische tatsachen zu sein. Sie sind so beschaffen, daß, wenn sie sich auch wirklich zugetragen hätten, das gedächtnis sie kaum eine kurze spanne zeit, geschweige denn jahrhunderte, unverfälscht hätte festhalten können. Sie sind von der überlieferung oder von dem verfasser der Eigla eronnen und gestaltet, weil ihnen ein sehr ansprechendes gefühlsmoment innewohnt.

5. Der gefühlswirkung ferner dient mannigfaches minutiöses detail, in betreff dessen von einer zuverlässigen beglaubigung die rede nicht sein kann. Wo eine längst vergangene handlung von einigem umfange dargestellt ist, erscheint sie mit mehr oder weniger zahlreichen zügen ausgestattet, deren überlieferung in anbetracht ihrer bedeutungslosigkeit unmöglich bis auf die zeit zurückreichen können, wo die handlung sich zugetragen hat. Diese züge verdanken ihr dasein einzig und allein dem zwecke, die dargestellte handlung anschaulich oder wahrscheinlich zu machen.

IV.

1. Die Eigla offenbart ihren poetischen charakter, wie schon durch die beschaffenheit ihrer stofflichen elemente, so noch mehr durch die gestaltung ihres inhaltes. Diese kommt in betracht für die einzelnen abschnitte, deren anordnung zu einem ganzen und deren kausalen zusammenhang. Da gefühlswirkung der hauptzweck des poetischen werkes ist, so muß sie sich sowohl im einzelnen wie im ganzen kund tun. Betrachten wir daraufhin die Eigla, so sehen wir, daß sie sich zu einem beträchtlichen theile aus situationen und einzelhandlungen zusammensetzt, die durch ihre gestaltung, namentlich durch den gebrauch der direkten rede an die szenen eines dramas gemahnen. Wir halten es für angebracht, den gegenstand einiger dieser dramatischen szenen anzugeben.

Kap. 3. Sölvi klofi sucht den könig Arnvið zu bestimmen, sich mit ihm gegen Harald hárfagri zu verbünden. König Auðbjörn fordert Kveldúlf auf, ihm heeresfolge zu leisten. Dieser lehnt ab.

Kap. 5. Boten fordern Kveldúlf und seinen sohn Skallagrím auf, in Haralds dienst zu treten. Die beiden lehnen ab. Die boten melden dem könige den empfangnen bescheid; dieser gerät in zorn; Olvir hnúfa beschwichtigt ihn durch seine fürsprache für seine verwandten sowie durch eröffnung der aussicht auf Þórólfs dienst. Olvir hnúfa bemüht sich, Kveldúlf und Skallagrím umzustimmen. Kveldúlfs erwidern.

Kap. 6. Þórólfr drückt seinem vater seine verwunderung aus über dessen handlungsweise; dieser rechtfertigt dieselbe.

Kap. 7. Björgólfr wirbt um Hildiríð.

Kap. 8. Þórólfr wird dem könige von Olvir hnúfa vorgestellt und empfohlen; dieser drückt sein urteil über Þórólfr aus.

Kap. 9. Haraldr mustert seine kriegler nach der schlacht im Hafrsfjörð; er dankt ihnen und belohnt sie für die geleisteten dienste. Bárdr auf dem totenlager; er setzt Þórólfr zu seinem erben und nachfolger ein und bittet den könig, seine verfügung zu bestätigen. Þórólfr wirbt um Sigríð bei ihr selbst und bei ihrem vater. Die söhne der Hildiríð beanspruchen von Þórólfr ihr väterliches erbe. Seine erwidern.

Kap. 11. Der könig zu gast bei Þórólfr; erster keim des bald ausbrechenden konfliktes.

Kap. 12. Die söhne der Hildiríð schwärzen Þórólfr beim könig an, dringen auf seine absetzung und empfehlen sich als seine nachfolger.

Von kap. 12 bis 23 gibt es nur zwei, kap. 20 und 23, die dazu wenig umfangreich sind, welche keine derartigen dramatischen szenen enthalten.

Kap. 24. Kveldúlfs trauer um seinen sohn; zureden Skallagríms; Kveldúlfs und Olvis unterredung über Þórólfs letzte momente.

Diese von uns kurz skizzierten situationen, denen ähnliche sich durch den ganzen verlauf der Eigla anreihen ließen,

hat der verfasser zu wirklichen dramatischen szenen gestaltet. Was wir kennen lernen, sind nicht vergangene geschehnisse in ihrer objektiven wahrheit, sondern menschen, wie sie nur in der phantasie des dichters leben, deren innere vorgänge, deren charakter, deren handeln.

Inhaltlich wird etwas geboten, das sich selbst im augenblicke des geschehens nicht mit wissenschaftlicher genauigkeit feststellen, viel weniger auf jahrhunderte hin mit zuverlässigkeit festhalten läßt. Verweilen wir etwas bei zwei der skizzierten situationen. Die erste liefert uns kap. 5. Die boten des königs kamen zu Kveldúlf und meldeten ihm, er solle sich zu diesem begeben.

„Hann hefer, sogðu þeir, spurn af, at þu ert gofugr maðr ok stórættadr. Muntu eiga kost af honum virðingar mikillar. Er konungi mikít kapp á þuí, at hafa með sér þá menn, at hann spyrr, at afreksmenn ero at afli ok breysti.“ Kveldúlfr svarar, sagði, at hann var þá gamall, suá at hann var þá ecki til fierr at vera úti á herskipum, „mun ek nú heima sitja, ok láta af at þjóna konungum“. Þá mælti sendimaðr: „Láttu þá fara son þinn til konungs; hann er maðr mikill ok garpligr. Mun konungr gera hann lendan mann, ef hann vill þjóna honum.“ „Ecki vil ek, sagði Grímr, geraz lendr maðr, meðan faðer minn lifer, þuíat hann skal vera yfermaðr minn, meðan hann lifer.“

Wir hören hier die schmeichelhaften und verlockenden worte selbst, welche die königsboten an Kveldúlf und Skalla-grím richten. Wir können uns auch ohne mühe, ohne gefahr uns merklich zu irren, den ton denken, in welchem sie ausgesprochen wurden. Wir hören sodann auch den wortlaut der ablehnung von vater und sohn. Aus des letztern worten hören wir auch das gefühl heraus, von dem er bewegt wurde, als er sie sprach, nämlich eine unverhohlene abneigung gegen Haralds aufforderung, die er mit jugendlicher unüberlegtheit nicht verbarg. Was Kveldúlf selbst betrifft, so wissen wir anfänglich nicht, ob seine worte aufrichtig gemeint oder ein bloßer vorwand sind. Wenn wir aber bald drauf erfahren,

wie sie der könig aufgenommen, so sagen wir uns, die boten hätten wohl mehr draus gehört als die bloße ablehnung, sie seien also mit einem tone ausgesprochen worden, der Kveldúlf selbst unbewußt, den boten seine wahre gesinnung gegen Harald verraten habe. Wir haben also hier einen auftritt, in welchem der verfasser der Eigla durch die kunst der rede, durch eine für uns zu erschließende dramatische aktion seinen zeitgenossen seelenvorgänge, zum teil sich unbewußt äußernde seelenvorgänge von personen, die mehr als drei jahrhunderte früher lebten, entschleierte.¹⁾ Dabei konnte er sich auf keine zeitgenössischen geschichtsquellen, im günstigsten falle auf mündliche überlieferung stützen. Und das soll geschichtschreibung sein!

Eine der ergreifendsten stellen der Eigla bildet die schilderung von Kveldúlf's trauer um seinen lieblingssohn Þórólf. Kveldúlf, heißt es, legte sich zu bette, überwältigt von seinem schmerze und — seinem alter. Skallagrímur richtet ihn auf, indem er ihm vorhält, wie unwürdig es sei, sich vom kummer besiegen zu lassen und sich zu bett zu legen. „Ratsam ist es vielmehr“, sagt er, „nach rache zu trachten. Aussicht ist vorhanden, vergeltung zu üben an männern, welche Þórólf im letzten kampf gegenüber gestanden haben, oder wenn nicht an ihnen, so doch an männern, deren verlust den könig schmerzen wird.“

Wie Qlvir hnúfa bald darauf Kveldúlf und Skallagrím besucht, hören wir jenen sich „nach allen vorgängen bei Þórólf's tode aufs genauste erkundigen, was dieser rühmliches vollführt, ehe er fiel, wer ihn bekämpft, wo er die meisten wunden gehabt, wie er gefallen sei“. Qlvir beantwortete seine fragen und sagte, der könig selbst habe ihm eine wunde beigebracht, die allein zum tode ausreichte und Þórólf sei nach

1) Vg. Schiller, Über Anmut und Würde, Bd. XI, s. 200 (Jubiläumsausgabe). (Daher) wird man aus den Reden eines Menschen zwar abnehmen können, für was er will gehalten sein, aber das, was er wirklich ist, muß man aus dem mimischen Vortrag seiner Worte und aus seinen Gebärden, also aus Bewegungen, die er nicht will, zu erraten suchen.

vorn gefallen, vor die füße des königs. „Gut hast du geredet“, sagte Kveldúlf, „denn alte männer haben gesagt, gerochen werde, wer nach vorn gefallen sei und den treffe die rache, der ihm gegenüber gestanden habe als er fiel. Aber unwahrscheinlich ist, daß uns dieses glück beschert werde“.

Daß diese darstellung, selbst wenn an dem ihr zu grunde liegenden gescheneis, nämlich Þórólfs tötung durch Harald und seines vaters trauer um ihn, etwas wahres wäre¹⁾, historischen charakter hat, wird niemand ernstlich behaupten wollen. Es handelt sich hier abermals wesentlich nicht um ein äußeres geschehen, das genau festgestellt werden soll, sondern lediglich um gefühle, um innere vorgänge, die sich nur der phantasie erschließen, um die trauer eines vaters, der ein held und ein greis ist, dem sein sohn soeben getötet worden und der sich wegen seiner altersschwäche außer stande fühlt, ihn zu rächen. Die gegebne situation ist eine aus dem leben gegriffne sowohl für die zeit, in welcher die handlung der Eigla sich zutrug, wie für die zeit, in welcher die Eigla entstand. Sie hat einen allgemein menschlichen und hervorragend zeitgemäßen gehalt; sie hat sowohl in der mündlichen wie in der schriftlichen isländischen überlieferung mannigfache darstellung gefunden. Eine der voraufgegangenen darstellungen, nämlich diejenige von Egils trauer um seinen liebblingssohn Bödvar, die uns im gedichte Sonatorrek sowie im prosabericht der Eigla kap. 78 vorliegt, hat zweifellos die darstellung von Kveldúlfs trauer stark beeinflußt. Hier kann also nicht von historischer, sondern nur von poetischer darstellung die rede sein. Diese ist denn auch nicht zu bestreiten. Sie offenbart sich in der aufs gefühl berechneten auswahl der verwandten züge, in der skala der ausgedrückten gefühle, namentlich in dem ergreifenden kontraste zwischen auflebender hoffnung und jäh versinkender verzweiflung. So ein wirkungsvoller abschluß, wie Kveldúlfs letzte worte — man muß sich vergegenwärtigen, in welchem tone diese gesprochen wurden —, zeugt allein vom höchsten künstlerischen können des verfassers der Eigla.

1) Vgl. den zweiten abschnitt des fünften kapitels.

langmut gegenüber Egils ungesetzlichem treiben, sagt, sie wolle ihre freunde nicht von letzterm vergewaltigen lassen und fordert ihre brüder auf, das gericht zu sprengen, was diese denn auch sofort tun. Egils sache scheint somit endgültig verloren, er aber gibt sie noch nicht für verloren. Sofort richtet er an seinen gegner die aufforderung, sie durch die waffen zu entscheiden. Ehe dieser aber zugesagt oder abgelehnt hat, erhebt sich plötzlich der könig und sagt, er wolle an Qnunds stelle treten, Egill solle nun mit ihm zu tun haben. Egill läßt sich aber auch durch diese drohung nicht abschrecken. Er scheue sich vor keinem gegner, erklärt er, falls scharen von gleicher zahl miteinander kämpften. Da sieht Arinbjörn, daß Egils sache nicht nur verloren ist, sondern daß dessen leben auch in höchster gefahr schwebt, rasch sucht er ihn vom gerichtsplatz zu entfernen. Ehe die versammlung aber auseinandergeht, springt Egill noch einmal vor, legt feierliche verwahrung ein gegen den rechtsbruch, dessen opfer er geworden und ruft schließlich seinen fluch und der götter zorn über diejenigen herab, die auf irgend eine weise sich sein gut zu nutze machen würden.

Von dem was weiter folgt, von Egils flucht, verfolgung und rettung glauben wir hier absehen zu können. Über die prozeßverhandlung sind aber noch einige bemerkungen anzufügen. Wer bewunderte nicht die dramatische gestaltung derselben? Mit welcher kunst wird der konflikt von den sachlichen anfängen, der konstituierung des gerichts, Egils maßvoller rede durch die verschiedenen phasen bis zu seinem höhepunkte geführt, wie wächst Egils persönlichkeits durch die aufeinanderfolge von gegnern, die immer bedeutender werden, die aber auch nicht einen augenblick seinen mut erschüttern können, und die er, als die brutale macht gesiegt zu haben scheint, durch die unerschütterlichkeit seines rechtsbewußtseins moralisch besiegt! — Kann man wohl mit irgend einem anschein von berechtigung bestreiten, daß der charakter der darstellung der prozeßverhandlung ein künstlerischer, nicht ein historisch wissenschaftlicher ist, und daß diese darstellung

nur von einem dichter herrühren kann, der seiner kunst bis zur virtuosität mächtig war?

3. Wie hoch nun auch die kunst, die sich in der gestaltung kleinerer oder größerer abschnitte offenbart, anzuschlagen ist, so steht sie doch hinter derjenigen, die sich in der komposition der Eigla als ganzes bekundet, zurück. In dieser saga ist ein gewaltiger, nach zeit und ort weit auseinanderliegender stoff nicht nur zu großer übersichtlichkeit, sondern auch zu hoher einheitlichkeit, die vorwiegend mit steigerung des interesses gepaart ist, gestaltet. Was diese einheitlichkeit bewirkt, ist:

I. Die straffe durchführung des geschlechtscharakters der eigentlichen helden der saga. Kveldúlfur und Salbjörg, die begründer des geschlechts, dessen geschichte erzählt werden soll, werden im ersten kapitel der saga, das dadurch geradezu symbolischen charakter bekommt, geschildert und diese schilderung erscheint in hohem grade als eine vorwegnahme der charakteristik ihrer nachkommen in den zwei zunächst folgenden generationen. Kveldúlfur war von riesiger statur, auffallender häßlichkeit, ausgesprochenem familien- und freundschaftssinn; die freiheit und selbständigkeit ging ihm über alles und er lebte nur sich, den seinigen und der bewirtschaftung seines gutes. Salbjörg war von ausnehmender schönheit, lebenslustig, sympathisch, eingenommen für äußern glanz. Sie gehörte einem geschlechte an, dem die gabe der dichtung eignete. Ihr schlug, was das physisch-moralische betraf, der älteste sohn Þórólfr nach. Von ihr hatte er die körperliche schönheit, das sympathische wesen, das streben nach ansehen, ruhm, glänzender lebensführung. In seinem spätern gleichnamigen neffen, dem sohne Skallagríms, kommen dieselben eigenschaften, das erbe seitens der großmutter wieder zum vorschein.

Kveldúlf artete der zweite sohn Skallagrímr nach. Er ist, vielleicht etwas abgeschwächt, das abbild seines vaters. Sein sohn Egill dagegen vereinigt in sich und zwar in potenziertem grade die hervorragendsten eigenschaften Kveldúlfs sowie des

langmut gegenüber Egils ungesetzlichem treiben, sagt, sie wolle ihre freunde nicht von letzterm vergewaltigen lassen und fordert ihre brüder auf, das gericht zu sprengen, was diese denn auch sofort tun. Egils sache scheint somit endgültig verloren, er aber gibt sie noch nicht für verloren. Sofort richtet er an seinen gegner die aufforderung, sie durch die waffen zu entscheiden. Ehe dieser aber zugesagt oder abgelehnt hat, erhebt sich plötzlich der könig und sagt, er wolle an Qnunds stelle treten, Egill solle nun mit ihm zu tun haben. Egill läßt sich aber auch durch diese drohung nicht abschrecken. Er scheue sich vor keinem gegner, erklärt er, falls scharen von gleicher zahl miteinander kämpften. Da sieht Arinbjörn, daß Egils sache nicht nur verloren ist, sondern daß dessen leben auch in höchster gefahr schwebt, rasch sucht er ihn vom gerichtsplatz zu entfernen. Ehe die versammlung aber auseinandergeht, springt Egill noch einmal vor, legt feierliche verwahrung ein gegen den rechtsbruch, dessen opfer er geworden und ruft schließlich seinen fluch und der götter zorn über diejenigen herab, die auf irgend eine weise sich sein gut zu nutze machen würden.

Von dem was weiter folgt, von Egils flucht, verfolgung und rettung glauben wir hier absehen zu können. Über die prozeßverhandlung sind aber noch einige bemerkungen anzufügen. Wer bewunderte nicht die dramatische gestaltung derselben? Mit welcher kunst wird der konflikt von den sachlichen anfängen, der konstituierung des gerichts, Egils maßvoller rede durch die verschiedenen phasen bis zu seinem höhepunkte geführt, wie wächst Egils persönlichkeits durch die aufeinanderfolge von gegnern, die immer bedeutender werden, die aber auch nicht einen augenblick seinen mut erschüttern können, und die er, als die brutale macht gesiegt zu haben scheint, durch die unerschütterlichkeit seines rechtsbewußtseins moralisch besiegt! — Kann man wohl mit irgend einem anschein von berechtigung bestreiten, daß der charakter der darstellung der prozeßverhandlung ein künstlerischer, nicht ein historisch wissenschaftlicher ist, und daß diese darstellung

nur von einem dichter herrühren kann, der seiner kunst bis zur virtuosität mächtig war?

3. Wie hoch nun auch die kunst, die sich in der gestaltung kleinerer oder größerer abschnitte offenbart, anzuschlagen ist, so steht sie doch hinter derjenigen, die sich in der komposition der Eigla als ganzes bekundet, zurück. In dieser saga ist ein gewaltiger, nach zeit und ort weit auseinanderliegender stoff nicht nur zu großer übersichtlichkeit, sondern auch zu hoher einheitlichkeit, die vorwiegend mit steigerung des interesses gepaart ist, gestaltet. Was diese einheitlichkeit bewirkt, ist:

I. Die straffe durchführung des geschlechtscharakters der eigentlichen helden der saga. Kveldúlfur und Salbjörg, die begründer des geschlechts, dessen geschichte erzählt werden soll, werden im ersten kapitel der saga, das dadurch geradezu symbolischen charakter bekommt, geschildert und diese schilderung erscheint in hohem grade als eine vorwegnahme der charakteristik ihrer nachkommen in den zwei zunächst folgenden generationen. Kveldúlfur war von riesiger statur, auffallender häßlichkeit, ausgesprochenem familien- und freundschaftssinn; die freiheit und selbständigkeit ging ihm über alles und er lebte nur sich, den seinigen und der bewirtschaftung seines gutes. Salbjörg war von ausnehmender schönheit, lebenslustig, sympathisch, eingenommen für äußern glanz. Sie gehörte einem geschlechte an, dem die gabe der dichtung eignete. Ihr schlug, was das physisch-moralische betraf, der älteste sohn Þórólfr nach. Von ihr hatte er die körperliche schönheit, das sympathische wesen, das streben nach ansehen, ruhm, glänzender lebensführung. In seinem spätern gleichnamigen neffen, dem sohne Skallagríms, kommen dieselben eigenschaften, das erbe seitens der großmutter wieder zum vorschein.

Kveldúlf artete der zweite sohn Skallagrímr nach. Er ist, vielleicht etwas abgeschwächt, das abbild seines vaters. Sein sohn Egill dagegen vereinigt in sich und zwar in potenziertem grade die hervorragendsten eigenschaften Kveldúlfs sowie des

geschlechtes der Salbjörg. Von jenem hat er die physisch-moralischen, von diesem die intellektuellen anlagen ererbt. Von Kveldúlf hat er die riesige statur, die häßlichkeit, den sinn für familienleben und freundschaft, von Salbjörg, resp. dem geschlechte des Berdlu-kári die gabe der poesie ererbt. Seine heldenhaftigkeit war wohl das erbeil der beiden geschlechter, von denen er abstammte, wenn auch seine außerordentlichen leistungen nur möglich wurden durch die körperlichen eigenschaften, die sich von Kveldúlf her-schrieben.

II. Die einheitlichkeit der Eigla wird bewirkt durch die gestaltung der gesamthandlung zu einem durch drei genera-tionen sich fortsetzenden konflikte zwischen Kveldúlfs und Haralds geschlechte. Abgesehen von einer ruhepause, wo er doch wie das feuer unter der asche glimmt und die durch den bericht von Skallagríms ansiedlung, einrichtung und lebens-führung auf Island ausgefüllt ist, verläuft dieser konflikt in zwei phasen, von denen jede wieder eine einheit für sich bildet. In der ersten steht Þórólfr, Kveldúlfs sohn, der sym-patherische aber weniger bedeutende, in der zweiten Egill der hervorragendere typus des geschlechtes im mittelpunkte des interesses. In beiden phasen entwickelt sich der konflikt nach vorhergegangenen guten beziehungen teils aus äußern anlässen, hauptsächlich aber aus der unverträglichkeit der charaktere und wird durchgefochten, bis er nach schwerer schädigung der beiden parteien gewissermaßen durch räumliche entfernung der gegner im sande verläuft. Die gesamthandlung vollzieht sich also, wenn man von der ruhepause des konfliktes ab-sieht, kap. 28—37. 39—42 in zwei stufen, die einerseits im verhältnis des parallellismus, anderseits im verhältnis der steigerung zu einander stehen. Für letztere sprechen be-sonders folgende tatsachen: die handlung der zweiten stufe baut sich in einer längern folge von stets an interesse ge-winnenden auftritten auf; die höhepunkte, zu denen sie in den gewaltigen abschnitten von Egils pingstreit und racheakten, in den vorgängen in York aufsteigt, überragen durch die

spannung, welche sie erregen, um ein bedeutendes diejenigen der ersten stufe.

Der schauplatz der handlung ist viel umfassender; er ist nicht beschränkt auf Norwegen und die angrenzenden gebiete, sondern er erstreckt sich über den ganzen norden von Kurland bis zu den britischen inseln einschließlich. Die handlung selbst ist von größerer mannigfaltigkeit. Nicht nur vorgänge aus dem privatleben, aus der kultur- und staatsgeschichte Norwegens werden geschildert, sondern die hauptsächlichsten äusserungen des vikingerzeitalters kommen zur darstellung.

Sind nicht alle personen der zweiten stufe bedeutender als die ihnen entsprechenden der ersten, erscheint Erich gegenüber Harald hárfagri beinahe als schwächling, kann Þórólfr Skallagrímsson sich als persönlichkeit nicht mit seinem gleichnamigen onkel messen, so ist zu gunsten Erichs zu erwähnen, daß trotz aller schwäche die gefühle, welche er als föstri bekundet, für ihn sehr einnehmen, daß Þórólfr Skallagrímsson in der schlacht von Vínheide eine bedeutung gewinnt, die sein namensvetter niemals erreicht. Arinbjörn, der ideale freund, übertrifft dagegen unendlich Qlvir hnúfa und Egill erhebt sich zu einer alles überragenden höhe: als vikinger, kriegsführer, held und dichter macht er eine persönlichkeit von einziger mannigfaltigkeit und größe aus. Er kann geradezu als die verkörperung des an kräften wie gegensätzen so reichen vikingerzeitalters gelten.

V.

Ein dichterisches werk kennzeichnet sich ferner als solches durch strenge, ununterbrochen darin waltende kausalität. Es setzt sich zusammen aus einzelhandlungen, welche durch ein logisches band fest mit einander verknüpft sind, deren jede mit notwendigkeit aus einer vorhergehenden erfolgt, in ihr ihren grund hat, welcher vorwiegend gefühlsgrund ist. Das historische werk hat weniger eine handlung als eine reihe von begebenheiten zum gegenstande; diese hängen sehr oft nur lose mit einander zusammen, sie folgen mehr auf als aus

einander. Der spezielle grund einer jeden, wenn er überhaupt festgestellt werden kann, ist mehr verstandes- als gefühlsgrund. Das poetische werk hat meistens eine mannigfaltigere kausalität, während die des historischen werkes im allgemeinen eine einfachere ist.

Betrachten wir nun die handlung der Eigla in ihrem kausalen zusammenhange. Kveldúlftr beteiligt sich nicht am heereszuge gegen Harald, zu dem ihn sein lehnherr berufen, weil er sich nicht für verpflichtet hält, diesem außer landes heeresfolge zu leisten, weil er außerdem dank seiner gabe die zukunft vorherzusehen, weiß, daß Haraldr siegen wird, seine mitwirkung also unnütz ist. Er lehnt Haralds aufforderung, sein dienstmann zu werden, ab, weil eine untrügliche innere stimme ihm sagt, daß beziehungen seiner familie zu Harald dieser unglück bringen werden. Skallagrímr handelt wie sein vater aus kindlicher verehrung für diesen wie aus abneigung gegen Harald. Þórólfr dagegen tritt in Haralds dienst, weil er darin reichthum, ansehen, macht und ruhm zu erwerben hofft. Olvir hnúfa tritt immer auf als verteidiger Kveldúlfs und seiner söhne, weil er mit ihnen durch verwandtschaft und freundschaft verbunden ist. Haraldr nimmt Þórólfr sehr huldvoll auf, weil dieser ihm von einem seiner liebsten dienstmannen so warm empfohlen ist, hauptsächlich aber wegen dessen sofort in die augen springender hervorragender eigenschaften. Der tödtlich verwundete Bárdr bestimmt Þórólfr zu seinem amtsnachfolger, erben und gatten seiner witwe, weil dieser sein verwandter und freund war. Haraldr bestätigt diese verfügung, weil es bei ihm prinzip war, auf die wünsche seiner mannen, die sich um ihn verdient gemacht, namentlich derjenigen, die ihm im kampf ihre hingebung bewiesen, möglichst rücksicht zu nehmen. Þórólfr zieht sich die feindschaft der söhne der Hildiríð zu, weil er ihnen ihr väterliches erbe, auf das sie anspruch erhoben, vorenthält. Er handelt so, weil er nach der lage der dinge ihre ansprüche für nicht begründet halten mußte. Dadurch aber macht er sich eines unrechtes gegen sie schuldig,

das ihren haß rechtfertigt, der nicht ruht, bis sie ihn zu grunde gerichtet haben. Der könig gibt ihren verläumdungen gehör, weil er infolge von Þórólfs machtentfaltung gegen ihn bereits verstimmt war, weil der schein d. h. der hohe ertrag der in England verkauften pelze gegen ihn zeugte, weil gewichtige politische gründe gegen sein längeres verbleiben im amte sprachen.

So könnte man für die ganze handlung der Eigla bis zu den vorgängen in York einschließlich das walten der kausalität nachweisen. Es gibt nur wenige stellen, wo der grund des handelns nicht sofort einleuchtet, wo es der verfasser dem hörer oder leser überlassen zu haben scheint, ihn zu erraten. So fragt man sich, woher Gunnhilds haß gegen Þórólf Skallagrímsson herrührt. Wir erfahren aus der Eigla nichts, das er sich gegen sie zu schulden hatte kommen lassen, das ihre feindschaft erklärte. Diese muß aber doch einen grund oder vorwand gehabt haben. Das ergibt sich schon daraus, daß Skallagrím die ihm seitens der Gunnhild überbrachte axt für verdächtig hält und sie ins meer versenken läßt. Woher dieser argwohn, wenn Þórólf in guten beziehungen von Gunnhild geschieden, wenn nichts vorgefallen ist, das sie bestimmte, etwas feindseliges gegen Kveldúlf's geschlecht zu unternehmen? Hier liegt also eine lücke in der motivierung vor; wir werden dieselbe an andrer stelle zu erklären versuchen.

In dem poetischen werke ist also das handeln stets motiviert. Es hat ferner die eigenschaft, daß es sich unter umständen vollzieht oder mit zügen ausgestattet ist, die in hohem grade geeignet sind, den eindruck der wirklichkeit desselben hervorzurufen. So konnten (kap. 18) Sigtryggr und Hallvarðr Þórólfs schiff abfangen, weil dieses leicht kenntlich war, wie man aus der beschreibung desselben (kap. 17) erfährt; aber eben deshalb konnten auch sie später, als sie auf demselben schiffe nach norden segelten, dem ihnen auflauernden Skallagrím (kap. 27), der mit vorzüglicher sehkraft begabt war, nicht entgehen. Trotz aller vorsicht Þórólfs gelang Harald bárfagri (kap. 22) doch sein zug gegen ihn, weil er einen

weg einschlug, an den jener gar nicht gedacht hatte, und er kam den früher ausgezogenen Sigtrygg und Hallvard zuvor teils aus demselben grunde, teils auch, weil diese gegen die ungunst des windes zu kämpfen hatten. Egill täuschte des königs später und vollführte seinen racheplan an Qnund dank einem zusammenwirken von umständen, die (kap. 57) genau berichtet werden. Alles handeln und geschehen, das erzählt wird, ist nach innen und außen so vorzüglich begründet, daß, so außerordentlich es auch ist, es doch immer durchaus glaubhaft erscheint; die elemente aber, aus denen es sich zusammensetzt, liegen zum nicht geringen teile jenseits des bereichs des historikers.

VI.

Wie die Eigla sich von einem historischen werke durch die strenge durchführung der kausalität unterscheidet, so unterscheidet sie sich weiter davon durch ein anders wahrscheinlich von dieser bedingtes merkmal. In übereinstimmung mit den slægtsagas im allgemeinen ermangelt sie der eigentlichen chronologie, die ein wesentliches element der historischen sagas bildet. Der unterschied der beiden arten von werken in betreff dieses punktes rührt nach unserer ansicht von der verschiedenheit ihres verhaltens in betreff der kausalität her. Diese ist, wie wir eben ausgeführt haben, in historischen werken eine geringere als in poetischen. Die geschichte, um die es sich in jenen handelt, ist lose gefügt; die einzelnen geschehnisse, aus denen sie sich zusammensetzt, laufen gewissermaßen an einem faden ab, den die reihenfolge der jahre bildet. Sie müssen mit bestimmten jahreszahlen verknüpft werden, um sich nicht zu verschieben und vom gedächtnis des lesers in ihrer wirklichen aufeinanderfolge festgehalten zu werden. Ganz anders dagegen verhält es sich mit poetischen werken. Hier hat die handlung eine so feste struktur, daß ihre bestandteile sich nicht verschieben können. Sind ihre hauptmomente mit allgemein bekannten weltgeschichtlichen ereignissen verknüpft, so verläuft alles mit einer so folgerichtigen notwendigkeit, daß dem geistesbedürfnis des lesers

in betreff der zeitlichen situierung vollkommen genügt ist. Es bedarf keineswegs der angabe bestimmter jahreszahlen. Der zeitbegriff ist zudem in der poesie ein freierer, weiterer als in der wirklichkeit, wie bereits Lessing in seiner besprechung von Voltaires *Mérope* nachgewiesen hat. Was sich in ununterbrochener folge entwickelt, braucht nicht in zeitabschnitte zerlegt zu werden.

Man sollte nun meinen, daß die verschiedenheit der behandlung der chronologie in den beiden gattungen von sagas die anhänger der historistischen auffassung stutzig gemacht hätte, daß sie sich gesagt hätten: „genaue zeitangaben gehören seit Ari zum wesen der wissenschaftlichen geschichtschreibung. Sie fehlen in den slægtsagas, was kein zufall sein kann, sondern absicht sein muß. Da ihre verfasser hochgebildete männer waren, ist draus zu folgern, daß sie keine wissenschaftlichen werke zu schreiben bezweckten.“ Nein, so haben diese gelehrten nicht räsontiert, sondern: „wie vortreffliche historische werke die geschlechtsagas auch sein mögen, so lassen sie doch in einem punkte zu wünschen übrig, dem der chronologie. Es ist die aufgabe der gelehrten, sie darin zu ergänzen.“ Daher denn die gewöhnlich den sagas beigegebenen zeittafeln, sowie die sehr scharfsinnigen und sehr gelehrten erörterungen, um ereignisse zu datieren, die sich vielleicht nie zugetragen haben.

VII.

Die *Eigla* kennzeichnet sich ferner als poetisches werk durch die beschaffenheit der darin waltenden wahrscheinlichkeit, die in manchen punkten von der wahrscheinlichkeit eines historischen werkes mehr oder weniger abweicht. Der historiker wie der dichter streben jeder nach wahrheit der darstellung, nur daß der begriff wahrheit für beide nicht dieselbe bedeutung hat. Für den ersten heißt wahrheit die übereinstimmung mit einer gegebenen tatsächlichkeit, für den zweiten übereinstimmung mit bestimmten psychologischen gesetzen. Der erste hat es abgesehen auf wirklichkeit, der andere auf das, was den eindruck der wirklichkeit macht, auf illusion. Der erste wendet

sich an den verstand, seine darstellung ist eine verstandesmäßige, der zweite wendet sich an das gefühl, seine darstellung ist eine gefühlsmäßige. Was im momente des vortrages dem gefühle glaubwürdig erscheint, was das gefühl gelten läßt, ob es sich um zustände oder geschehnisse handelt, gewinnt den schein der wahrheit; denn was das herz wünscht, glaubt der kopf gern, mag es nachher noch so wenig die kritik des verstandes aushalten. Eine wesentliche aufgabe des dichters bleibt es somit, sein publikum in eine seinen absichten entsprechende gefühlslage zu versetzen, die dasselbe für die gläubige aufnahme des außerordentlichen, das er berichten will, empfänglich macht.

Diese aufgabe hat der verfasser der Eigla dank seiner großen poetischen begabung sowie dank seiner meisterhaften beherrschung der literarischen technik vorzüglich gelöst. Freilich ist aber auch in anschlag zu bringen, daß er ein sehr dankbares publikum hatte, dessen gefühl und phantasie leicht zu erregen, dessen kritischer sinn wenig entwickelt war. Er durfte an dessen glaubfähigkeit zumutungen stellen, die ein heutiger autor sich unbedingt versagen müßte. Wollte man die ganze handlung der Eigla auf ihre glaubwürdigkeit prüfen, so würde man unseres ermessens nicht wenige punkte finden, die der naive, im banne des dichters stehende zuhörer des dreizehnten jahrhunderts gläubig hinnahm, bei denen aber die entwickeltere verstandestätigkeit des heutigen lesers einspruch erhöhe, die also auf ihn ihre wirkung verfehlen würden. Der historiker hätte derartige punkte nicht in sein werk aufnehmen dürfen; sie wären mit dessen geiste nicht vereinbar gewesen. Wir halten es nicht für nötig, diese punkte von fraglicher glaubwürdigkeit erschöpfend zu erörtern; wir wollen bloß einige der merkwürdigsten kurz besprechen.

1. Unter der einwirkung der reden des Qlvir hnúfa begibt Skallagrímur (kap. 25) sich zu Harald hárfagri, um von ihm sühne für die tötung seines bruders zu verlangen. Diese handlungsweise ist unwahrscheinlich. Sie widerspricht nicht nur dem charakter Skallagríms, der sich kurz vorher

noch in der unterredung mit seinem vater auf eine so bezeichnende weise geäußert, der als süßhe nur wiedervergeltung forderte; sie widerspricht selbst dem charakter seines geschlechtes, wie dieser sich bei allen mitgliedern desselben ausnahmslos äußert. Man bedenke z. b. wie später Þórólfr Skalla-grímsson (kap. 49) die ihm vom könig Erich für einen entfernten verwandten angebotene buße ablehnt unter verhältnissen, die ihn zur nachgiebigkeit hätten stimmen müssen; denn die rücksicht auf Þórir, dem er so vielfach verpflichtet war, gebot ihm allein schon sich versöhnlich zu zeigen.

Weshalb läßt der verfasser der Eigla, der sich der vorliegenden unwahrscheinlichkeit bewußt sein mußte, Skallagrím trotzdem so handeln? Der grund kann nicht zweifelhaft sein. Auf der stufe, bis zu der die handlung gediehen war, interessierte den leser hauptsächlich die art und weise, wie Þórólfr von seinem vater und bruder gerächt wurde, und zwar mußte diese rache eine möglichst eklatante sein. Es war daher wünschenswert, daß der hauptschuldige, könig Haraldr, unmittelbar davon betroffen wurde und daß er nicht nur verluste an gut und menschen erlitt. Das ward durch Skalla-gríms handlungsweise bewirkt. Infolge derselben ward der auf sein ansehen so eifersüchtige könig von Þórólfs bruder vor seinem ganzen hofe erniedrigt. Dies mußte dem skandinavischen publikum, bei dem, wie wir gesehen, der trieb nach genugtuung ein sehr starker, dessen sympathie für Þórólfs tragisches geschick so mächtig angeregt war, höchste befriedigung gewähren, so daß dasselbe bei der spannung seines gefühls die dabei unterlaufende unwahrscheinlichkeit übersah. Von jeher haben dichter zur erzielung einer bestimmten gefühlswirkung handlungen geschehen lassen, die eine nüchterne kritik nicht aushielten; ob mit recht oder unrecht, konnte nur die erfahrung erweisen. Vom verfasser der Eigla ist wohl anzunehmen, daß er sein publikum genau kannte, daß er wußte, in welchem verhältnisse bei ihm verstand und gefühl waren und was er seiner glaubfähigkeit zumuten durfte.

sich an den verstand, seine darstellung ist eine verstandesmäßige, der zweite wendet sich an das gefühl, seine darstellung ist eine gefühlsmäßige. Was im momente des vortrages dem gefühle glaubwürdig erscheint, was das gefühl gelten läßt, ob es sich um zustände oder geschehnisse handelt, gewinnt den schein der wahrheit; denn was das herz wünscht, glaubt der kopf gern, mag es nachher noch so wenig die kritik des verstandes aushalten. Eine wesentliche aufgabe des dichters bleibt es somit, sein publikum in eine seinen absichten entsprechende gefühlslage zu versetzen, die dasselbe für die gläubige aufnahme des außerordentlichen, das er berichten will, empfänglich macht.

Diese aufgabe hat der verfasser der Eigla dank seiner großen poetischen begabung sowie dank seiner meisterhaften beherrschung der literarischen technik vorzüglich gelöst. Freilich ist aber auch in anschlag zu bringen, daß er ein sehr dankbares publikum hatte, dessen gefühl und phantasie leicht zu erregen, dessen kritischer sinn wenig entwickelt war. Er durfte an dessen glaubfähigkeit zumutungen stellen, die ein heutiger autor sich unbedingt versagen müßte. Wollte man die ganze handlung der Eigla auf ihre glaubwürdigkeit prüfen, so würde man unseres ermessens nicht wenige punkte finden, die der naive, im banne des dichters stehende zuhörer des dreizehnten jahrhunderts gläubig hinnahm, bei denen aber die entwickeltere verstandestätigkeit des heutigen lesers einspruch erhöhe, die also auf ihn ihre wirkung verfehlen würden. Der historiker hätte derartige punkte nicht in sein werk aufnehmen dürfen; sie wären mit dessen geiste nicht vereinbar gewesen. Wir halten es nicht für nötig, diese punkte von fraglicher glaubwürdigkeit erschöpfend zu erörtern; wir wollen bloß einige der merkwürdigsten kurz besprechen.

1. Unter der einwirkung der reden des Qlvir hnúfa begibt Skallagrímr (kap. 25) sich zu Harald hárfagri, um von ihm sühne für die tötung seines bruders zu verlangen. Diese handlungsweise ist unwahrscheinlich. Sie widerspricht nicht nur dem charakter Skallagríms, der sich kurz vorher

noch in der unterredung mit seinem vater auf eine so bezeichnende weise geäußert, der als stünde nur wiedervergeltung forderte; sie widerspricht selbst dem charakter seines geschlechtes, wie dieser sich bei allen mitgliedern desselben ausnahmslos äußert. Man bedenke z. b. wie später Þóroldr Skalla-grímsson (kap. 49) die ihm vom könig Erich für einen entfernten verwandten angebotene buße ablehnt unter verhältnissen, die ihn zur nachgiebigkeit hätten stimmen müssen; denn die rücksicht auf Þórir, dem er so vielfach verpflichtet war, gebot ihm allein schon sich versöhnlich zu zeigen.

Weshalb läßt der verfasser der Eigla, der sich der vorliegenden unwahrscheinlichkeit bewußt sein mußte, Skallagrím trotzdem so handeln? Der grund kann nicht zweifelhaft sein. Auf der stufe, bis zu der die handlung gediehen war, interessierte den leser hauptsächlich die art und weise, wie Þóroldr von seinem vater und bruder gerächt wurde, und zwar mußte diese rache eine möglichst eklatante sein. Es war daher wünschenswert, daß der hauptschuldige, könig Haraldr, unmittelbar davon betroffen wurde und daß er nicht nur verluste an gut und menschen erlitt. Das ward durch Skalla-gríms handlungsweise bewirkt. Infolge derselben ward der auf sein ansehen so eifersüchtige könig von Þórolds bruder vor seinem ganzen hofe erniedrigt. Dies mußte dem skandinavischen publikum, bei dem, wie wir gesehen, der trieb nach genugtuung ein sehr starker, dessen sympathie für Þórolds tragisches geschick so mächtig angeregt war, höchste befriedigung gewähren, so daß dasselbe bei der spannung seines gefühls die dabei unterlaufende unwahrscheinlichkeit übersah. Von jeher haben dichter zur erzielung einer bestimmten gefühlswirkung handlungen geschehen lassen, die eine nüchterne kritik nicht aushielten; ob mit recht oder unrecht, konnte nur die erfahrung erweisen. Vom verfasser der Eigla ist wohl anzunehmen, daß er sein publikum genau kannte, daß er wußte, in welchem verhältnisse bei ihm verstand und gefühl waren und was er seiner glaubfähigkeit zumuten durfte.

2. Eine andere unwahrscheinlichkeit liegt vor in dem verhalten Haralds gegenüber den brüdern Hallvard und Sigtrygg, die gegen Þórólf einen zug machen wollten, um ihn zu töten. Derselbe hatte ihren familienhof überfallen, geplündert und eingeäschert. Er hatte ihnen dabei einen bruder verwundet und einen andern nebst zahlreichen hausgenossen getötet. Sie waren zu verschiedenen zeiten in den könig gedrungen, daß er ihnen gestatte, sich an ihrem gegner zu rächen. Der könig hatte es ihnen aber jedesmal verweigert mit dem bemerken, Þórólfr sei nicht ihres gleichen, sie seien nicht im stande, mit ihm den kampf aufzunehmen. Endlich aber gab er ihrem drängen nach. Sogleich brachen die brüder auf mit zwei schiffen und hundert achtzig mann. Kaum aber waren sie fort, so brach auch der könig auf. Er schlug jedoch einen andern weg ein als sie, überholte sie und tötete Þórólfr. So vereitelte er nicht nur ihre rache, sondern machte sie selbst zu einem gegenstande des hohnes. Konnte der könig so gegen dienstmannen handeln, die die ausführung seines auftrages seitens Þórólfs so schwer hatten entgelten müssen? Das ist nicht denkbar. Hätte er es getan, so würde man ihn und mit recht nicht nur grausam, sondern verrückt gescholten haben.

Weshalb hat trotzdem der dichter Harald so handeln lassen? Þórólfr sollte auch noch in seinem tode geadelt werden. Dieser durfte nicht durch die brüder, die keine ihm ebenbürtigen gegner waren, herbeigeführt werden. In anbetracht der zerwürfnisse, die er mit ihnen gehabt hatte, damit nicht ihre rache vollzogen schiene, durften sie selbst nicht bei seiner tötung zugegen sein. Þórólfr sollte durch die eigne hand des königs fallen, der an ihm die schwere schädigung, die er seinem ansehen versetzt, zu ahnden hatte. Möglicherweise sollte durch den zug der brüder auch noch eine diversion in der bangen stimmung gemacht werden, welche die Þórólfr drohende gefahr beim leser oder zuhörer hervorrief.

3. Eine dritte unwahrscheinlichkeit ist die folgende: die brüder Hallvardr und Sigtryggr gebrauchten (kap. 26) Þórólfs

handelsschiff, das sie Þorgils gjallandi bei seiner rückkehr aus England weggenommen hatten, um Haralds junge vettern auf sein gebot von Túnsberg nach Trondhjem zu bringen. Ist es denkbar, daß sie sich zu dieser mission eines solchen schiffes bedienten? Mußten sie nicht unbedingt dazu einen schnellsegler, ein luxusschiff von nicht zu großem umfange gebrauchen? Weshalb läßt der dichter sie nicht so handeln? Die gründe liegen auf der hand. Skallagrímr lauerte den brüdern auf, von denen er vernommen hatte, daß sie nach norden fahren sollten. Damit er sie von sonstigen seefahrern unterscheide, mußten sie ein schiff von großem umfange und das ihm bekannt war, gebrauchen. Deshalb hat der dichter dafür Sorge getragen, das schiff bei zeiten zu beschreiben (kap 17) und zu erwähnen, daß Skallagrímr es früher gesehen „als Þorgils damit fuhr“ (er Þorgils fór með). Sodann verlangte die poetische gerechtigkeit, daß die brüder entgölten, was sie als werkzeuge ihres herrn an Þórólf verbrochen hatten; deshalb mußte sie auf dem von ihnen geraubten schiffe die rache von Þórólfs vater und bruder treffen. Endlich schmeichelte es dem gefühle, daß Kveldúlfur auf dem von ihm wiedereroberten schiffe seines sohnes die auswanderung aus Norwegen vollzieht. So rechtfertigt sich eine wenig bemerkliche unwahrscheinlichkeit durch die vorzügliche wirkung, die dadurch erzielt wurde.

4. Eine vierte merkwürdige unwahrscheinlichkeit bietet Erichs handeln in betreff Qnunds, als er den feldzug gegen seine brüder unternahm. Er forderte nicht nur keine heeresfolge von seinem dienstmanne, sondern er ließ ihn nebst dessen bruder Hadd zurück, ja er gesellte ihm noch seinen verwandten und pflegesohn Fróði bei, um Qnunds hof eventuell gegen Egil zu schützen. Kann es vor dem nüchternen verstande etwas unwahrscheinlicheres geben, als diese handlungsweise? Abgesehen davon, daß Erich sich sagen mußte, Egill habe sich möglichst rasch aus dem lande gemacht wegen der ihm dort drohenden gefahren, wie konnte bei ihm die sorge um Qnunds hof auftauchen in einem augenblicke, wo sein

thron auf dem spiele stand? Wie konnte er drei tüchtige kriegler zurücklassen zu einer zeit, da er alle streitkräfte, deren er habhaft werden konnte, zusammenraffte? Seine handlungsweise spricht gegen jegliche wahrscheinlichkeit. Sie läßt sich dennoch erklären, aber nur unter der vorraussetzung, daß die Eigla ein poetisches werk ist. Der zuhörer hat mit stetig wachsender teilnahme Egils heldenhaften kampf um sein recht verfolgt. Nach dessen vergewaltigung ist er aufs höchste gespannt zu erfahren, wie er sich an seinen feinden rächen wird. Er beachtet kaum Erichs staatsaktion, würdigt deren tragweite nicht. Er steht ganz im banne von Egils rache. Damit sie sich vollziehe, muß dieser seine feinde in seinem bereiche haben. Deshalb versetzt der dichter Qnund nach Ask. Er gesellt ihm Fróði bei und läßt den sohn des königs in der nähe weilen, damit auch Erich und Gunnhildr von Egils rache betroffen werden. Er spinnt ein grobes garn, weil er weiß, daß das unterscheidungsvermögen des zuhörers infolge der spannung seines gefühls ein sehr vermindertes ist. Das kapitel von Egils rachetaten hat romanhaften charakter. Wer sich dessen nicht bewußt wird, wer dasselbe für wirkliche geschichte hält, der ist des wirklichkeitssinnes bar, dem ist der historische sinn abzusprechen.

5. Eine unwahrscheinlichkeit von ungleich größerer tragweite als die bisher erörterten bedeutet die widerspruchsvolle rolle, welche Qlvir hnúfa, Þórir und Arinbjörn in der handlung der Eigla spielen. Diese drei männer erscheinen einerseits als die anerkannten günstlinge ihres jeweiligen gebiets, anderseits als die nie versagenden verteidiger der mit ihm verfeindeten mitglieder von Kveldúlf's geschlechte. Je erbitterter die feindschaft wird, um so entschiedener ergreifen sie partei für den bedrohten freund gegen den königlichen herrn. Qlvir hnúfa geht so weit, daß er Skallagrím, der, wie wir gesehen haben, Harald harfagri vor versammeltem hofe beleidigt hatte, zur flucht verhilft (kap. 25); Arinbjörn, daß er Erich mit kampf bedroht, falls er Egil nicht die freiheit schenken will (kap. 60). Ist eine rolle wie die, welche die drei männer in

der saga spielen, in der wirklichkeit je möglich gewesen? Diese frage wird man nicht umhin können zu verneinen. Es gibt beispiele dafür, daß ein erprobter dienstmann des königs gegen dessen grimm und gewalttat einen bedrohten freund einmal verteidigte. Der könig, der die treue seines dienstmannes kannte, ihn schätzte und es mit ihm nicht verderben wollte, mochte ihm ein solches erkühnen ungestraft hingehen lassen. Sobald es sich aber wiederholte, zum system zu werden drohte, wie es in der Eigla wirklich der fall war, mußte er darin einen eingriff gegen seine königliche machtvollkommenheit sehen. Eifersüchtig auf seine autorität, wie es alle norwegischen könige waren, mußte er sich einen solchen eingriff energisch verbitten, seinem dienstmann seine bisherige gunst entziehen und ihn seine ungnade fühlen lassen.

Es liegt also ein abgrund zwischen den wirklichen und den in der Eigla dargestellten verhältnissen. Man kann sich kaum eine größere unwahrscheinlichkeit denken als Olvis hnúfa, Þóris und Arinbjörns beziehungen zu den zwei entgegengesetzten parteien. Wie kann man sich nun erklären, daß der verfasser der Eigla, von dem abermals wohl anzunehmen ist, daß er sich dieser unwahrscheinlichkeit bewußt war, dieselbe dennoch in sein werk aufnahm? Unsrer ansicht nach hat er dies aus folgendem grunde getan: sobald er den konflikt zwischen Kveldúlf's und Haralds geschlechte zum hauptmotiv der handlung machte, mußte er, um nicht gegen die wahrscheinlichkeit zu verstoßen, in anbetracht des großen unterschiedes in den beiderseitigen machverhältnissen, jenem einen bundesgenossen beigesellen, der die ihm so häufig drohende gefahr zu beschwören vermochte; sonst wäre der konflikt über sein anfangsstadium nicht hinausgediehen, sonst wäre er nicht, wie es der zweck der Eigla verlangte, durchzuführen gewesen. Zu solchen bundesgenossen eigneten sich aber am besten männer, die einerseits freunde der schwächern partei waren, andererseits aber im gegebenen augenblick das handeln der mächtigeren zu bestimmen vermochten, eben männer, die in dem Olvir hnúfa, Þórir und Arinbjörn zu-

geschriebenen verhältnisse zu den beiden feindlichen parteien standen. Die verwendung des konfliktsmotives erforderte demnach als ergänzung die einföhrung des freundschaftsmotives; die art und weise aber wie dieses durchgeführt ist, bedeutet, vom standpunkt der wirklichkeit aus betrachtet, eine starke unwahrscheinlichkeit, eine moralische unmöglichkeit. Vom standpunkte der kunst aus betrachtet bedeutet sie hingegen eine literarische tat, wie sie nur einem dichter möglich war, der eine tiefe einsicht in das wesen seiner kunst besaß und deren technik meisterhaft beherrschte. Der aufbau einer poetischen handlung auf der grundlage zweier motive, von denen das untergeordnete, so wie es in der Eigla z. b. durchgeführt ist, mit dem hauptmotive in der wirklichkeit nicht vereinbar ist, ist nur denkbar zur zeit einer hochentwickelten literarischen kultur, wo der dichter nicht nur instinktmäßig, sondern auch mit vollem bewußtsein schafft, wo er sich über die wirkung der ihm zu gebote stehenden kunstmittel rechenhaft ablegt und sie planmäßig gebraucht, wo er über die wirklichkeit hinaus, z. t. im gegensatze zu ihr gebilde schafft, deren wirkung trotzdem nicht durch den wirklichkeitssinn des lesers geschädigt wird. Ob es neben dem eben erörterten beispiele noch andere in der altnordischen literatur gibt, vermöchten wir nicht zu sagen. Wir glauben aber, daß es in verbindung mit den vier vorhergehenden fällen genügt, um wahrscheinlich zu machen, daß die Eigla einer periode hochentwickelter literarischer technik angehören muß, welche keine andre als die blütezeit der isländischen sagaliteratur sein, ihr jedenfalls nicht vorausgehen kann und daß ihr verfasser eben ein meister in der poetischen technik war. Daraus ergibt sich dann weiter, daß er vorher vielfach literarisch tätig gewesen sein muß, denn es ist kein meister vom himmel gefallen.

VIII.

Von einem historischen werke unterscheidet sich die Eigla und kennzeichnet sich weiter dadurch als dichterisches erzeugnis durch gewisse eigentümlichkeiten der komposition,

als da sind: die auswahl des stoffes, die vereinfachung, die variation, der parallelismus, die idealisierung.

Der dem dichter zu gebote stehende stoff wird nicht vollständig verwendet. Beibehalten wird, was dem interesse dient, ausgeschaltet, was ihm eintrag tut. Von geschelnissen derselben gattung werden deshalb nur wenige ausführlicher behandelt. Selten wird die dreizahl überschritten; dabei ist das bestreben sichtlich drauf gerichtet, die dargestellten geschelnisse typisch zu gestalten. So werden viele vikingerfahrten erwähnt. Solche unternahmen Kveldúlfr und Berðlu-Kári, ihre söhne Þórólfr, Eyvindr lambi und Olvir hnúfa, Þórólfr Skallagrímsson und Egill. Von diesen vikingerfahrten ist aber die erste, die eingehend geschildert wird, diejenige, an welcher Egill sich beteiligt (kap. 46—48). Und wie ist diese schilderung beschaffen? So, daß sie einen großen teil dessen, was die vikinger auf ihren raubzügen treiben und erleiden mochten, zusammenfaßt. Sie hat geradezu typische beleutung; unseres wissens hat sie ihres gleichen nicht in der sagaliteratur. Wie verschieden ist dagegen das verfahren des historikers! Von wieviel vikingerfahrten und kämpfen der fürsten, deren geschichte er schreibt, er kenntnis hat, von sovielen muß er berichten, welcher monotonie er dadurch auch verfallen mag. Dafür sprechen die biographien der Heimskringla, namentlich diejenige Ólafs des heiligen.

Der durch die wirklichkeit gebotene stoff leidet häufig an zu großer fülle, an unübersichtlichkeit und muß geordnet und vereinfacht werden. Wie aus mehrern vereinzelt geschelnissen eines wird, das reichhaltig und typisch ist, so wird die tätigkeit verschiedner personen auf eine einzelne übertragen. So erscheint Þorgils gjallandi als Þórólfs kriegsgeführte, verwalter, vertrauensmann; in seinem auftrage überbringt er dem könige den lappentribut und vollführt er die handelsreise nach England. Er entfaltet eine tätigkeit, in die verschiedne personen in der wirklichkeit sich geteilt haben müssen. Ähnlich verhält es sich mit dem brüderpaar Sigtrygg und Hallvard. Sie versehen beim könige zu gleicher zeit

das amt von schergen (gestir) und von vertrauensmännern. Ihnen wird der wenig ehrenvolle auftrag, Þórólfs aus England zurückkehrendes schiff wegzunehmen und der sehr ehrenvolle, des königs neffen nach Trondhjem zu bringen. Den in ihrer tätigkeit liegenden widerspruch hat der verfasser der Eigla zu verdecken gesucht, indem er die brüder zu entfernten verwandten des königs machte und indem er vermied, sie als gestir, was sie in wirklichkeit waren, zu bezeichnen.

Kveldúlfr und seine söhne sollen an Haralds hofe manche verwandte und freunde gehabt haben, die jedesmal, wenn sie beschuldigt wurden, ihre partei ergriffen; von ihnen wird aber immer nur Olvir hnúfa mit namen genannt.

Dem dichterischen verfahren der vereinfachung entgegen- gesetzt, aber nicht weniger üblich ist das ebenfalls dichterische verfahren der variation.

Begebenheiten derselben art, die im ganzen sehr übereinstimmen, werden im einzelnen so differenziert, daß keine monotonie entsteht. Man vergleiche die drei fahrten Þórólfs nach Finnmarken, die verschiedenen eheschließungen, die geschildert werden. Wie plastisch heben sich namentlich die drei trauungen der Sigríð von einander ab! Ein geradezu großartiger gebrauch ist von der variation in der darstellung des geschlechtscharakters Kveldúlfs und seiner nachkommen gemacht.

Ein beliebtes dichterisches verfahren ist der parallelismus, der darin besteht, daß kleinere oder größere abschnitte mit weitgehender gleichmäßigkeit gestaltet werden. So haben wir auf eine solche bereits hingewiesen für den rechtstreit der söhne der Hildiríð mit Þórólf einerseits und Egils mit Qnund anderseits, für die racheakte Kveldúlfs und Skallagríms einerseits, die racheakte Egils anderseits. Es fragt sich freilich häufig, ob es sich um eine bewußte nachbildung handelt oder ob die gleichmäßigkeit nicht die folge der ähnlichkeit des behandelten stoffes ist oder sich aus der geistesbeschaffenheit des dichters erklären läßt.

IX.

Das dichterische werk kennzeichnet sich als solches durch die beschaffenheit der rollen und der charaktere der an der handlung beteiligten personen. Diese spielen jede eine bestimmte rolle, die aber von vornherein mit rücksicht auf die andern rollen zugeschnitten ist. Sie sind mit den gliedern eines organismus zu vergleichen, von denen jedes seine bestimmte funktion hat, die aber alle zu einem einheitlichen zwecke zusammenwirken. Im gegensatze zum historischen werke kennt das poetische nicht die wiederholung derselben rolle. Wo eine solche durch die natur des stoffes gewissermaßen geboten scheint, wie in der Eigla, die eine familien-geschichte ist, wird sie durch das differenzierungsverfahren vermieden. Kveldúlf hat eine reihe von zügen mit seinem sohne Skallagrím, mit seinem onkel Egil gemeinsam. Er be-einträchtigt aber keineswegs das interesse, das diese erwecken, denn er wird in einem andern lebensalter und z. t. in andern lebensverhältnissen als sie vorgeführt.

Die personen eines poetischen werkes haben ihre indi-viduelle eigenart; bei ihnen kommt aber auch stark zur geltung, was sie mit zahlreichen andern personen gemeinsam haben, was sie zu repräsentanten einer bestimmten menschengattung macht. Zudem haben diejenigen, die man die spieler oder helden nennt, vorzüge, die geeignet sind, sympathie oder be-wunderung oder beides zugleich zu erwecken. Diese vorzüge aber sind in dem grade und in der vereinigung, wie sie bei ihnen vorkommen, in der wirklichkeit kaum anzutreffen. Man kann also von den personen eines dichterischen werkes sagen, daß die helden desselben idealisiert sind. Das wird man von der Eigla nicht gelten lassen wollen. Man wird sagen, Egill, die hauptperson der saga, sei nichts weniger als eine ideal-figur. Ist die Eigla, wie gewöhnlich angenommen wird, das werk eines einzigen verfassers und nach dessen ursprünglichem plane ausgeführt, so hat man recht. Das ist sie aber nicht, wie wir in unserm fünften kapitel darzulegen versuchen wer-den und worauf wir verweisen. Wir sehen also vorläufig von

dem hauptteile der saga ab, der Egils geschichte zum gegenstande hat, und halten uns an die vorstufe derselben, die dreißig ersten kapitel, aus deren menschen-darstellung wir zu erweisen suchen, daß sie poetischen charakter hat.

Beginnen wir mit der für das ganze so bedeutsamen person Kveldúlf. Wie viele seiner standesgenossen beteiligte sich Kveldúlf lange jahre an der großen bewegung seines zeitalters, den vikingerzügen. Ein hüne von gestalt und stärke war er von der natur vorzüglich dazu ausgestattet und entsprach er den anschauungen, die in dieser beziehung die spätere zeit von den führern der vikingerscharen hegte. Er besaß in eminentem grade die schönste tugend des heldenzeitalters. Er stand mit Berdlu-Kári in einem innigen freundschaftsverhältnisse, das auffallend an dasjenige von Ingólf und Hjørleif, den hochberühmten ersten isländischen ansiedlern gemahnt. Wie Hjørleifr des freundes schwester, so heiratet er, als er dem vikingern entsagte, des freundes tochter, wodurch die ähnlichkeit zwischen den beiden freundespaaren noch vermehrt wird. Wie viele, vielleicht die meisten seiner standesgenossen in reiferm lebensalter, war er konservativ gesinnt und verhielt er sich ablehnend gegen das neu aufstrebende königtum. Er erscheint gradezu als der typische repräsentant desjenigen teiles der norwegischen aristokratie, die sich in die neue ordnung der dinge nicht finden konnte und sich auf Island oder anderswo ein neues heim gründete. Jeglichen gemeinsinnes bar, wie es grade sehr selbständige und tatkräftige männer häufig sind, lebte er nur seiner familie und seinen privatinteressen. Er besaß ein zahlreiches gesinde, das er sich nach seinem sinne geschaffen hatte, führte ein großes haus und bewährte sich als vorzüglichen wirt. Er erscheint als der typus des weisen, der in einem langen leben den weltlauf beobachtet und von einer reichen erfahrung belehrt, die künftigen dinge vorhersieht. Wie es so häufig bei männern vorkommt, die erst in reiferm lebensalter heiraten, besaß er ein ungemein entwickeltes vatergefühl. Der altgermanischen sitte gemäß, ließ er seinem sohne Þórólf seine freie selbst-

bestimmung, auch wo er sein handeln nicht billigte. Als er vernahm, daß er von Haralds eigner hand getötet worden, verfiel er der verzweiflung. Was diese hervorrief, war nicht nur der schmerz ob des erlittenen verlustes, es war ganz besonders das damit verbundene bewußtsein seiner altersschwäche, das ihn verbanderte den geliebten sohn zu rächen. In dieser ergreifenden situation erscheint er als die verkörperung der vaterliebe und des heldentums, die denn auch bald darauf das zusammenraffen seiner letzten lebenskraft im dienste der rache bewirken.

Die bis jetzt angeführten züge der charakteristik Kveldúlf's sind alle typisch. Es erübrigt noch einen individuellen zug, seine häßlichkeit nämlich, zu erklären. Wie kann man sich erklären, daß dieser zug in seine charakteristik gekommen ist? Uns dünkt, auf folgende weise: Egill war von großer häßlichkeit; das bezeugt er selbst in der *Arinbjarnarkviða*. Nach der Eigla war sie aber keine zufällige, sondern von seinem ahnherrn Kveldúlf ererbt. In wirklichkeit wird es sich umgekehrt verhalten haben. Kveldúlf'r wird seine häßlichkeit nicht auf Egil übertragen haben, sondern gemäß einem nicht seltenen literarischen prozeß wird sie vom nachkommen auf den ahnherrn übertragen worden sein. Was aber jedenfalls dazu mitgewirkt hat, wird die anwendung des schönheitsmotive in betreff der beiden Þórólf gewesen sein. Körperliche schönheit galt als hoher vorzug bei den alten Skandinaviern. Sympathische helden werden gewöhnlich damit geschmückt. Sie tritt aber bei den beiden Þórólf um so mehr hervor, als sie in gegensatz zu Skallagríms und Egils häßlichkeit gestellt ist. Letztere ist also zum zwecke der kontrastwirkung eronnen worden.

Kveldúlf's charakteristik ist also, wie sich aus unsern ausführungen ergibt, eine vorwiegend typische; sie ist aber auch zugleich eine idealisierende, weil die darauf verwandten züge meistens edle sind, die so vereinigt in der wirklichkeit nicht vorkommen. Wie sehr übrigens der verfasser der Eigla den zweck verfolgte, Kveldúlf zu idealisieren und wie meister-

haft er das verstand, das sei noch an einem exempel nachgewiesen. Kveldúlftr leistete seinem lehnsherrn Auðbjørn nicht, wie dieser es verlangte, heeresfolge auf dessen zuge gegen Harald. Er verstieß zwar dadurch nicht, wie ausdrücklich gesagt wird, gegen seine pflicht. Wie aber die verhältnisse lagen, handelte er ebenso egoistisch wie kurzsichtig. So muß jeder nüchterne betrachter über ihn urteilen. Ganz anders aber erscheint seine handlungsweise nach der darstellung des dichters. Dieser gemäß war Kveldúlftr ein weiser, der die künftigen dinge vorhersah, der wußte, daß der schicksalsbeschluß in betreff Auðbjørns und seiner verbündeten bereits feststand, daß es in keines menschen macht stand, ihn zu ändern. Weshalb hätte er denn tun sollen, wozu er nicht verpflichtet war, was seinem lehnsherrn nicht nutzen konnte, was für ihn und die seinigen wahrscheinlich schlimme folgen haben würde? So wird durch das idealisierende verfahren des dichters eine egoistische und kurzsichtige handlungsweise in eine vernünftige und weise umgewandelt.

Was die charakteristik der übrigen in den 27 ersten kapiteln vorkommenden personen betrifft, so können wir uns hier kurz fassen. Das typische und ideale ist bei Þórólf, Skallagrím, Olvir hnúfa, das typische bei Harald, den brüdern Hallvarð und Sigtrygg, den söhnen der Hildirið so ausgeprägt, daß darüber kaum eine gegenteilige ansicht bestehen kann. Die charaktere des Þórólf und Harald werden übrigens im folgenden kapitel einer eingehenden betrachtung unterzogen, die über deren künstlerische gestaltung keinen zweifel bestehen lassen dürfte.

X.

Unsere erörterung des literarischen charakters der Eigla ist zu ende. Wir glauben erwiesen zu haben, daß diese saga ein poetisches werk ist, woraus sich denn mit notwendigkeit ergibt, daß sie ein historisches werk nicht sein kann.

Es erhebt sich nun die frage, wie sich die bisherige irrige auffassung vom wesen der Eigla erklärt. Unseres ermessens gibt es dafür drei gründe und zwar die folgenden:

1. Die gelehrten, die sich mit der erforschung der sagas im allgemeinen wie mit der erforschung der Eísla im besondern abgegeben haben, sind mit sehr geringen ausnahmen sich des unterschiedes nicht klar bewußt geworden, der zwischen eigentlicher geschichtsdarstellung und der poetischen darstellung eines historisch geglaubten inhaltes besteht. Diese an sich auffallende tatsache aber erklärt sich daher, daß diese zwei darstellungsweisen in der altisländischen literatur wie in primitiven literaturen überhaupt nicht getrennt, sondern nur miteinander verbunden vorkommen. Die ursprüngliche geschichtschreibung bildet die epische poesie. Aus ihr ist erst allmählich und zwar auf grund der mündlichen überlieferung eine der wirklichkeit entsprechendere darstellung vergangener vorgänge und zustände entstanden. Jegliche historische darstellung aber, die auf der mündlichen überlieferung beruht, ist je nach den umständen in höherm oder geringerm grade mit poetischen elementen durchsetzt. Dafür zeugt die literatur der Israeliten, der Griechen, der germanischen und romanischen völker, dafür zeugt auch speziell die altisländische literatur. Wenn man von Ari absieht, der ganz allein für sich steht, dessen schriften übrigens mit ausnahme der kleinen Íslendingabók in spätern geschichtswerken aufgegangen sind, so wird man der altisländischen geschichtschreibung, namentlich derjenigen, die sich auf das vikingerzeitalter bezieht, eminent poetische merkmale nicht absprechen können. Die glänzendste leistung dieser geschichtschreibung, die Heimskringlabiographie Ólafs des heiligen, die sich noch heute einer großen beliebtheit erfreut, verdankt diese wirkung vorzügen, die nicht so sehr wissenschaftlichen, als künstlerisch poetischen charakters sind. Selbst die Sturlungasaga, deren verfasser zum nicht geringen teile selbsterlebtes darstellen, zeugt in ihrer verwendung des dialogs, der träume, der prophezeiungen etc. von einer poetischen auffassungsweise, die an dem nationalen sagaerzählen herangebildet worden ist. Was aber trotz aller poetischen bestandteile den eigentlichen charakter der historischen werke ausmacht, ist, daß sie von

personen handeln, die zweifellos eine historische rolle gespielt haben, daß sie von handlungen dieser personen, von auf sie bezüglichen vorgängen und zuständen berichten, die einen öffentlichen charakter haben, daß sie auf zeugnissen beruhen, die immerhin einen starken kern von wahrheit besitzen. Ganz anders aber verhält es sich mit den geschlechtersagas. Ist auch im allgemeinen zuzugeben, daß die haupthelden derselben wirklich bestanden haben, so folgt doch noch keineswegs daraus, daß sie so waren, wie sie dargestellt sind und daß das, was von ihnen berichtet wird, für wahr zu halten ist.

Die geschlechtersagas bieten scheinbar privat- und familien-geschichte, aber doch nur scheinbar; denn in dem, was ihr eigentliches thema ausmacht, die vermeintliche privat- oder familiengeschichte, ermangeln sie bis auf sehr geringe bestandteile jeglicher beglaubigung, ob es sich nun darin um vorgänge aus dem engeren privat- oder familienleben oder um vorgänge aus dem öffentlichen leben handelt.

Die in den sagas vorkommenden prozeßverhandlungen mögen noch so sehr mit dem altskandinavischen rechte übereinstimmen, die politischen und kriegerischen aktionen mögen noch so sehr mit den besten geschichtswerken im einklange stehen, das kulturhistorische material mag noch so unanfechtbar sein, so beweist das nicht, daß die privatgeschichte, der sie als unterlage dienen, wahr ist, es beweist bloß, daß der sagaverfasser, in der politischen, kriegs- und kulturgeschichte bewandert war und daß er es verstanden hat, seine privathandlung aus der zeitgeschichte herauswachsen zu lassen.

Auch die übereinstimmung der Landnámabók mit den geschlechtersagas liefert keinen zwingenden beweis für den historischen charakter der letztern, denn sie läßt sich sehr wohl mit dem poetischen charakter derselben vereinbaren. In einzelnen fällen rührt diese übereinstimmung daher, daß die mitteilungen der Landnámabók über sagapersonen auf den von ihnen handelnden sagas beruhen; das trifft u. a. zu, wie wir in unserm fünften kapitel zu erweisen suchen, für deren

auf Kveldúlf's geschlecht bezüglichlichen mittheilungen. Aus der übereinstimmung der Landnámabók mit den geschlechtersagas ist aber wohl im allgemeinen zu folgern, daß erstere auf diese eingewirkt hat. Wie hat man sich nun diese einwirkung zu denken? Der sagaverfasser, der über eine dem vikingerzeitalter angehörige isländische persönlichkeit oder familie, von denen in der Landnámabók die rede war, zu schreiben beabsichtigte, konnte nicht umhin, dieses werk, das für die kenntnis des betreffenden zeitalters von so hoher bedeutung war, zu verwerten. Die auf sein eigentliches thema, die scheinbare privat- oder familiengeschichte bezüglichlichen tatsachen, die er der Landnámabók entlehnte, waren aber nicht ausreichend, um den charakter des zu schaffenden werkes zu bestimmen. Was diesen bestimmte, waren die intentionen, die er in seiner saga verwirklichen wollte. Die mündliche überlieferung konnte freilich diesen intentionen bereits tüchtig vorgearbeitet haben, ja es mag fälle gegeben haben, wo sie bereits im großen ganzen die sagahandlung gestaltet hatte. Eine mündliche überlieferung aber, die über um jahrhunderte zurückliegende personen und vorgänge privaten charakters handelt, die nicht in metrisch gebundener rede festgelegt ist, sondern sich der stets flüssigen prosarede bedient, ist notwendigerweise so starken wandelungen ausgesetzt, daß bei ihr von dem festhalten des ursprünglichen tatbestandes, von welchem sie ausging, keine rede sein kann. Die in einer derartigen überlieferung wirksamen triebkräfte sind die phantasie und das gefühl, und was diese gestalten ist poesie und nicht geschichte. Deshalb sind denn auch die geschlechtersagas als poetische werke anzusehen, ob sie nun mehr das produkt der mündlichen überlieferung oder das produkt bewußt schaffender künstler sind. Dafür spricht bei ihnen das überwiegen des subjektiven und individuellen, das sich namentlich in der lebensvollen charakteristik der personen kund gibt, das überwiegen des gefühlsmäßigen, dem das tatsächliche untergeordnet ist, im gegensatze zu den eigentlich historischen sagas, in denen das subjektive, individuelle und gefühlsmäßige gegen

das tatsächliche entschieden zurücktritt. Wären die sagaforscher sich dieses von uns erörterten unterschiedes klar bewußt geworden, so hätten sie nicht, glauben wir, so allgemein das wesen der Eigla verkannt.

2. Ein zweiter grund der verkennung des wesens der Eigla ist, dünkt uns, die von der literarischen entwicklung anderer völker gar zu sehr absehende betrachtung der isländischen slægtsagas. Es ist eine vielfach beobachtete tatsache, daß bei geistig hochveranlagten völkern, die eine große vergangenheit haben, auf einer gewissen kulturstufe sich eine reiche epische poesie einstellt. Wo trafen nun je so günstige bedingungen zur hervorbringung einer solchen poesie zusammen als bei den Isländern des zwölften und dreizehnten jahrhunderts? Ihr heldenzeitalter lag um wenige generationen zurück und lebte in mündlicher und metrisch gebundener überlieferung vielfach fort. Es zerfiel in das sogenannte vikingerzeitalter einerseits, in die zeit der entstehung und ausgestaltung des isländischen freistaates anderseits. Das vikingerzeitalter, in welchem die skandinavischen völker eine welthistorische rolle spielten, an der sich die vorfahren der Isländer auf eine besonders glänzende weise beteiligten, hatte seinen poetischen ausdruck in den episch lyrischen dichtungen der Edda wie der skalden gefunden. Diese dichtungen waren das geistige eigentum gebildeter Isländer geworden. Sie erhielten bei ihnen die anschauung des zeitalters, dem sie entsprungen, lebendig und konnten eine befruchtende quelle für spätere epische dichtungen werden, die diesem zeitalter galten. Der isländische freistaat war aus den kämpfen mächtiger norwegischer geschlechter gegen das neu erstandene großkönigtum hervorgegangen und war unter der einwirkung der gegenseitigen kämpfe dieser geschlechter ausgestaltet worden. Vielfache erinnerungen an die heroische vergangenheit lebten in isländischen geschlechtern fort und lieferten einen vorzüglichen erzählungsstoff, der nur günstiger bedingungen bedurfte, um sich zu einer nationalen isländischen epik auszuwachsen. Diese bedingungen traten ein, als das um das

jahr 1000 lebende streitbare geschlecht ausgestorben war. Die fehden im innern des landes hörten nun auf. Die auslandsreisen nahmen bedeutend ab, da es keine vikingerzüge mehr gab. Es folgte nun eine lange periode des friedens und der ruhe. Den nachkommen der geschlechter, die lange zeit hindurch ein ungemein bewegtes leben geführt, verblieb keine andere beschäftigung als die mit ihren häuslichen oder den speziell isländischen öffentlichen angelegenheiten. Diese konnten aber unmöglich ihrem ausgesprochenen tätigkeitstrieb genügen. Sie konnten es um so weniger, als ihnen ganz besondere lebensbedingungen geboten waren. Infolge der geographischen lage ihrer insel waren die Isländer den größten teil des jahres vom auslande gänzlich abgeschnitten. Infolge der durch ihre geographische lage bedingten klimatischen verhältnisse konnten sie zeitweilig mit ihren landsgenossen nur einen eingeschränkten verkehr unterhalten, und waren sie meistens auf den aufenthalt im hause angewiesen. Wie sollten sie da die unfreiwillige und übermäßige muße, die ihnen geworden, verwenden? Da sie nicht mehr die gelegenheit hatten, wie ihre vorfahren ihre tatkraft in innern fehden und ausländischen abenteuern auszulösen, mußten sie sich nach einer andern betätigung derselben umsehen. Von dem bisherigen mehr nach außen gerichteten handeln gingen sie allmählich zu einem mehr nach innen gerichteten, nämlich zu geistiger beschäftigung über. Zu letzterer waren sie übrigens von natur sehr veranlagt, wie es die von den vorfahren während des vikingerzeitalters so emsig betriebene pflege der poesie, wie es die spätere führerrolle der Normannen im geistigen leben Frankreichs beweist. Die große vergangenheit trat von nun ab bei den gebildeten Isländern immer mehr in den vordergrund ihres interesses. Den nachkommen der geschlechter, die solange am webstuhl der zeit gesessen, konnte es nicht an unterhaltungstoff mangeln. Ihn lieferten denkwürdige kämpfe und prozesse, an denen sich die vorfahren beteiligt, die großen politischen geschehnisse im mutterlande Norwegen, mit dem ein nie unterbrochener verkehr unter-

halten wurde, endlich allerlei vorgänge, die menschliche teilnahme erweckten. Anlaß zu erzählen war also geboten zunächst im engern familienkreise. Dieser erweiterte sich nicht selten bei festlichkeiten wie beim julfeste. Er nahm schon einen öffentlichen charakter an bei den zusammenkünften infolge der pingfahrten. Dem erzählertalente mangelte es also nicht an gelegenheit, sich zu üben und anerkennung zu finden.

Die günstigsten bedingungen zur entwicklung der erzählungskunst waren somit gegeben: ein unvergleichlicher epischer stoff lag vor, wie ihn keines der völker, die eine nationale epik hervorgebracht haben, vorzüglicher besaß; es gab eine bildungsbeflissene soziale klasse, die in sich den drang fühlte, diesen stoff zu verarbeiten, der es folglich auf die dauer an den dazu geeigneten talenten nicht fehlen konnte; es gab endlich ein diesem stoffe sehr sympathisches publikum, das also für eine kunstvolle darstellung desselben sehr empfänglich sein mußte. Wie also die verhältnisse im zwölften und dreizehnten jahrhundert auf Island lagen, mußte sich aller wahrscheinlichkeit nach dort eine nationale epik entwickeln. Freilich mußte diese epik infolge der besondern umstände, unter denen sie sich entwickelte, einen besondern charakter haben, der sie von der epik anderer völker stark differenzierte.

Die epische poesie, darf man wohl behaupten, entspringt in ihren ersten anfängen einem gesteigerten lebensgefühl, das die erinnerung an gewisse vorgänge, ob mythische, sagenhafte oder historische, beim dichter hervorruft. Sie bezweckt bei dem zuhörer ein ähnliches gefühl zu erzeugen wie dasjenige, welches den dichter in tätigkeit versetzt. Infolge sowohl ihres ursprunges wie ihres zweckes bedient sie sich der metrischen und gehobenen sprache und wird unter musikbegleitung vorgetragen. Auf ihrer ersten stufe tritt sie auf als episch lyrisches lied.

Die epische poesie, die uns in den sagas vorliegt, entspringt nicht in erster instanz einem erhöhten lebensgefühl.

Dieses fand bei den skandinavischen dichtern seinen ausdruck in einfachern oder kunstvollern liedern, wie sie uns in der Edda, gewissen mythisch heroischen sagas und in den skaldendichtungen vorliegen. Die sagaepik entspringt dem bedürfnis des erzählers, in ermangelung der gelegenheit zu handeln, sich geistig zu betätigen. Sie bezweckt nicht den zuhörer in festestimmung zu versetzen, sondern auf entsprechende weise seine mußezeit auszufüllen. Sie wendet sich nicht einseitig an sein gemüt und seine phantasie, sondern mehr an den ganzen menschen. Sie bietet also neben gemütselementen auch wesentliche verstandeselemente. Sie bedient sich deshalb nicht der außergewöhnlichen metrischen und feierlichen, sondern der alltagsrede. Auf ihrer ersten entwickelungsstufe erscheint sie als þátr. Wie das versepos mehrere auf eine und dieselbe person bezügliche episch lyrische lieder zur voraussetzung hat, so hat die saga mehrere auf eine und dieselbe person bezügliche þættir zur voraussetzung.

Den Skandinaviern ist es nicht beschieden gewesen, ein versepos hervorzubringen. Diese tatsache wird wohl keine zufällige sein, sondern sie wird ihre guten gründe haben. Unsers ermessens sind es die folgenden: als der zeitpunkt für ein epos gekommen war, nämlich als der durch das heldenzeitalter gebotene epische stoff seine erste entwicklungsphase durchgemacht hatte, was jedenfalls nicht vor der mitte des zwölften jahrhunderts geschehen konnte, mangelte es an einem zu einem epos geeigneten versmaße. Das einzige mögliche war das bisher übliche, das stabreimende. Im laufe der zeit aber hatte der stabreim einen immer mehr gekünstelten charakter angenommen und zu einem immer mehr gekünstelten poetischen stile geführt. Er hatte eine unzahl von poetischen formeln hervorgerufen, die zu einer immer größern hemmnis für die bewegungsfreiheit des dichters wurden und mit dem raschen dramatischen gange eines epos kriegerischen charakters, wie es ein altgermanisches epos sein mußte, nicht zu vereinbaren waren. Diese formeln beruhten auf einem kulturzustande, der durch die einföhrung des christentums wesentliche wandelungen

erlitten hatte und paßten z. t. nicht mehr auf die neuen verhältnisse. Dem stabreim haftet zudem von natur etwas starres und enges an, das in dichtungen geringern umfanges sich nicht fühlbar machen mochte, das aber in einem epos ermüdend wirken mußte und das namentlich der mannigfaltigkeit der für dieses nun erforderlichen lebensgehaltes unmöglich gerecht werden konnte.

Der alliterationsvers war also im zwölften jahrhundert auf Island zum epos ungeeignet geworden. Wer trotz unserer ausführungen die richtigkeit dieser ansicht bezweifelt, möge seinen blick auf den verlauf der epik in der deutschen literatur richten. Wie im geiste der gebildeten deutschen der heidnische glaube von dem christlichen verdrängt wurde, wurde allmählich der bis dahin herrschende alliterationsvers von einer neuen versart, vom reimverse, verdrängt. Auf Island hat im entscheidenden momente, nämlich als das christentum sich durchzusetzen begann, der reimvers sich nicht die oberherrschaft zu erobern gewußt. Der stabreim hatte auf die geistige verfassung der Isländer eine zu tief gehende wirkung ausgeübt, als daß sie ihm im zwölften jahrhundert hätten entsagen können. Die skandinavischen völker, speziell die Isländer, besaßen, ehe sie zum christentum übergingen, eine geistig moralische kultur, wie sie auch nicht entfernt ein anderes germanisches volk zur zeit des heidentums besessen hatte. Diese kultur nun hatte ihren ausdruck in einer sprachlichen form gefunden, die ganz vom stabreime beherrscht war. Man denke an die zahllosen alliterierenden formeln, die sich auf das rechtsleben, die religion, die sitte (vgl. die namengebung) bezogen. Man denke besonders an die voraufgegangene blühende poetische literatur. In ihr hatte das geistig moralische wesen der führenden klasse des vikingerzeitalters seinen meisterhaften ausdruck gefunden und dieser ausdruck hatte in hohem grade sein gepräge vom gebrauchten alliterationsversmaße bekommen. Wie hätten da die isländischen dichter des zwölften und dreizehnten jahrhunderts auf letzteres verzichten sollen, das, auf dem gleichen anlaut der betonten stammsilben beruhend, zu-

dem dem echtgermanischen charakter ihrer sprache so angemessen war? Das wäre ihnen nicht möglich gewesen, ohne mit der geistigen vergangenheit ihres volkes zu brechen, ohne ihr eigenstes geistig moralisches selbst zu verleugnen. Das konnten sie aber um so weniger, als das christentum den geistigen schöpfungen ihrer ahnen nichts ebenbürtiges an die seite zu setzen vermochte, als sie selbst meistens dem christentum fremd gegenüber standen, dessen auf duldung und selbstverleugnung beruhendes wesen dem selbstbewußten und streitbaren charakter des germanentums so entgegengesetzt war. So erklärt es sich dann, daß auch nach dem umschlagen des christentums das alliterationsversmaß in der isländischen poesie das herrschende blieb. Auch echt christliche dichter des zwölften jahrhunderts fuhren fort, dasselbe zu gebrauchen. Sie waren nicht geistesmächtig genug, um für ihre neue weltanschauung eine neue poetische form zu schaffen.

Das versepos konnte also im zwölften und dreizehnten jahrhunderte auf Island nicht gedeihen. Das epos ist aber nicht an die alleinige versform gebunden, sein eigentlichstes wesen ist davon unabhängig. Denn was ist ein epos? Es ist ein umfangreicheres gedicht der erzählenden, sogenannten epischen gattung. Die epik ist künstlerische darstellung durch erzählung. Daß die epik aber ohne die versform bestehen kann, das beweist die erzählungsliteratur der modernen völker. Diese sind in ihren produktionen der erzählenden gattung immer mehr von der versform abgekommen. Im neunzehnten jahrhundert bilden die verserzählungen gegenüber den prosaerzählungen eine verschwindende minderheit und stehen an bedeutung unendlich dagegen zurück. Wenn sie nicht ganz bestimmte lebensgebiete behandeln, so machen sie vielfach den eindruck des gekünstelten und sind ungemein schnell veraltet. Welches sind z. b. die deutschen verserzählungen der zweiten hälfte des neunzehnten jahrhunderts, die man den prosaschöpfungen eines Th. Storm, G. Keller, C. F. Meyer an die seite stellen könnte?

Die literarhistoriker freilich pflegten bis in die jüngste zeit den versdichtungen einen höheren wert als den prosadichtungen zuzuerkennen. Sie hielten die gebundene rede für vornehmer und schwieriger als die ungebundene. Erst allmählich drang die einsicht durch, daß letztere einer kunstvollen behandlung fähig ist, daß sie dem dichter hohe aufgaben stellt und daß sie in viel größerem umfange als jene der mannigfaltigkeit des lebensgehaltes der modernen völker gerecht zu werden vermag. So vollzog sich allmählich ein umschwung in der anschauung über das verhältnis der gebundenen zur ungebundenen rede.

Von den vielfachen literarischen verdiensten der Isländer scheint uns das bedeutendste zu sein, daß sie im entscheidenden momente die engen fesseln, in welchen sich die erzählungskunst bis dahin bewegte, gesprengt, eine kunstvolle behandlung der prosarede erstrebt und bis zu einem selten erreichten grade verwirklicht haben. Hierin sind die den Italienern und Spaniern, den Franzosen, Engländern und Deutschen um einen langen zeitraum vorausgegangen.

Wie erklärt sich nun ihrerseits dieser bedeutsame vorgang? Uns dünkt auf folgende weise: wie keinem andern germanischen volke ist es den Skandinaviern und speziell den Isländern beschieden gewesen, ihre sprache ohne störende einflüsse von außen bis zu einem hohen grade der vollkommenheit zu entwickeln. Sie haben von kulturell höher stehenden völkern, mit denen sie in beziehungen kamen, namentlich den Irländern, starke geistige anregungen empfangen, die zweifelsohne auch der ausbildung ihrer sprache förderlich waren. Sie hatten aber nie in ihrem lande die erdrückende einwirkung einer höheren geisteskultur in fremder sprache zu erleiden. So schufen sie sich vor dem endgültigen siege des christentums eine gemeinsprache, die nicht nur den bedürfnissen des gewöhnlichen lebens, sondern auch hohen anforderungen geistigen charakters ausdruck zu verleihen vermochte. Von großem einflusse auf die entwicklung des isländischen wurde namentlich das intensive öffentliche leben der Isländer, das

sich auf den þingversammlungen, ganz besonders dem Alþing abspielte. Infolge der vielseitigkeit und der bedeutsamkeit der interessen, die hier zur verhandlung kamen, wurden dem sprachvermögen derer, denen zu reden oblag, sehr hohe aufgaben gestellt. Sie hatten nicht nur einem reichhaltigen gedankeninhalte auf irgend eine weise ausdruck zu verleihen, dieser ausdruck mußte auch dem fassungsvermögen der zuhörer angepaßt und möglichst wirksam gestaltet werden. Durch die stetige führung mit dem leben bildete sich so eine sprache aus, die, der abstraktion abhold, wortbildungen, die ihrem geiste nicht entsprachen meidend, präzise, volkstümlich und doch von großer schönheit war. So erscheint denn im beginne des zwölften jahrhunderts, wie aus Aris Íslendingabók hervorgeht, das isländische auf einer stufe der entwicklung, die es sowohl zur behandlung wissenschaftlicher wie literarischer themata geeignet machte.

Von großem einflusse auf die entwicklung der sprache wurde auch die auf Island nach dem ablauf des heldenzeitalters in kleinerer und größerer gesellschaft viel gepflegte sitte des erzählens. Die isländischen erzähler konnten nicht umhin wahrzunehmen, daß es nicht nur möglich war durch die gebundene, sondern auch durch die ungebundene rede ein publikum zu fesseln, zu ergötzen und zu rühren. Sie konnten nicht umhin, sich über die ursachen dieser erscheinung klarheit zu verschaffen, sich zu bemühen, die mittel, die sie hervorriefen, bewußt zu gebrauchen und weiter auszubilden. Dadurch mußte die ausdrucksfähigkeit der sprache zunehmen, der sinn für kunstvolle behandlung derselben erwachen und sich immer mehr vervollkommen. Dadurch aber auch mußte sich bei ihnen eine hoch entwickelte erzählungstechnik herausbilden. Für letztere sprechen noch die isländischen sagas, deren erzählerische vorzüge, wie allgemein anerkannt wird, sich aus der vielfachen praxis des mündlichen erzählens erklären. Es liegt uns nun ob, die grundzüge dieser erzählungstechnik darzulegen. Das ist bereits vielfach und vorzüglich getan worden, insofern es sich um die darstellungsweise, den

stil handelt. Wir verweisen u. a. auf Finnur Jónsson¹⁾ und Sars²⁾. Ein wichtiger punkt aber ist unsers wissens bis jetzt nicht in die gehörige beleuchtung gerückt worden und er konnte es nicht infolge der historistischen auffassung der slægt-sagas. Wir meinen damit die stofflich so bedeutsame, durch das mündliche erzählen bedingte ausbildung poetischer motive.

Im wesen der erzählungskunst liegt es begründet, daß der erzähler möglichst hinter seine erzählung zurücktritt. Von jeher ist die objektivität der darstellung der isländischen sagas anerkannt worden. Der isländische erzähler schien sich keine andere aufgabe gestellt zu haben, als eine geschichte, die er für sein publikum von interesse erachtete, möglichst genau und unparteiisch vorzutragen. Daher vermied er es sorgfältig, seine persönlichen ansichten geltend zu machen und reflexionen in seine erzählung einzuflechten. Ihm schien es nur auf das tatsächliche und auf lebenswahrheit anzukommen. Diesem zwecke paßte er die sprachliche einkleidung an. Er bediente sich keines periodischen, komplizierten satzbaus; dieser ist der sprache des lebens fremd und bildet ein hemmnis für den natürlichen fluß der erzählung. Er bediente sich im allgemeinen einfach gebauter sätze, meistens wenig umfangreicher hauptsätze. Er vermied den gebrauch poetischer ausdrücke, die dem nüchternen sinne seiner zuhörer als eitler wortprunk erschienen wären. Aus vielfacher persönlicher erfahrung dagegen wußte er, daß die wirkung der rede auf der wahl des treffenden ausdrucks, der stellung der worte im satze, der beschaffenheit der verwandten züge, dem auf das gut abgestufte anwachsen und abnehmen des interesses berechneten aufbau zu einem architektonischen ganzen beruhte. Auf diese stilistisch so wichtigen punkte richtete er sein augenmerk und schuf sich so eine darstellungsweise, die äußerlich sehr schlicht, scheinbar wenig literarisch und doch von hoher kunst und wirkung war. Sie erinnert vielfach an diejenige der modernen großen französischen erzähler.

1) Litteratur Historie. II, s. 335 — 346.

2) Udsigt over den

norske Historie. II, s. 293 — 304.

Die isländischen erzähler mußten sehr früh auf ein darstellungsmittel verfallen, das von jeher in der epik der verschiedensten völker sehr beliebt war, wir meinen den dialog. Die anwendung dieses technischen mittels gestattete ihnen, die handelnden personen selbst auftreten, sie ihre charaktere ihnen oft selbst unbewußt offenbaren, in den so häufigen konflikten die gegensätze direkt auf einander platzen zu lassen. Dank ihrem mimischen vortrage gestaltete sich so der bericht zum drama, die erzählung zum wirklichen erlebnisse. Die dialoge gehören zu den glänzendsten darstellungspartien der isländischen sagas. Dieser vorzug erklärt sich, wie allgemein zugestanden wird, aus der kunstvollen ausbildung, welche der dialog bereits im mündlichen erzählen erlangt hatte.

Wo eine ästhetisch literarische tätigkeit stattfindet, ob es in gebundener oder ungebundener rede, in schriftlicher oder mündlicher form geschieht, da bilden sich, wie die literaturgeschichte lehrt, in immer umfangreicherm maße literarische motive aus. Das muß auch auf Island der fall gewesen sein. Der isländische erzähler konnte nicht umhin, an seinem publikum die beobachtung zu machen, daß gewisse motive mehr als andre bei ihm anklang fanden. Diese mußte er infolgedessen bevorzugen und sich nach erzählungen umsehen, in welchen er dieselben zur entfaltung bringen konnte. Wovon hing nun die wirkung der erzählungsmotive ab? Von dem stärkern oder schwächern grade ihrer beziehung zum seelenleben der zuhörer. Je mächtiger ein motiv ins seelenleben eingriff, um so wirksamer war es, um so mehr forderte es zur behandlung heraus. Wenn unter allen sagamotiven das streitmotiv, welches auch das prozeßmotiv in sich schließt, bei weitem den obersten rang einnimmt, so beweist das unwiderleglich, daß die streitlust von allen trieben der altnordischen menschen der mächtigste war. Wie dankbar nun ein motiv sein mag, so reicht es nicht aus, um allein auf die dauer das interesse stark in anspruch zu nehmen. Andere motive müssen sich hinzugesellen, und je bedeutsamer sie sind, d. h.

je tiefer sie im seelenleben wurzeln, um so wirksamer werden sie sein. Die gesamtheit der literarischen motive einer bestimmten periode gibt einen maßstab ersten ranges zur beurteilung des menschentums dieser periode. Sind nun auch die literarischen motive durch die wirklichkeit bedingt, so ist doch die handlung, in welcher sie sich auswirken, nur in den seltensten fällen durch die wirklichkeit gegeben. Hier offenbart sich ein fundamentaler unterschied zwischen geschichte und poesie. Die geschichte berichtet handlungen, in welchen zwar gewisse motive wirksam erscheinen, diese handlungen enthalten aber auch noch meistens bestandteile, die auf die betreffenden motive keinen bezug haben. Die poesie dagegen schafft aus lebenselementen bald in anlehnung an die wirklichkeit, bald rein aus der phantasie handlungen, die nur der entfaltung der motive dienen. Das mögen einige beispiele beweisen.

Gewissen personen wurde die zauberkunst zugeschrieben; von ihnen wurden geschichten erzählt, in welchen letztere sich betätigte. Man denke u. a. an den Egil und die Gunnhild der Eigla¹⁾, an die Geirríð und Katla der Eyrbyggjasaga²⁾, an den Kotkel und dessen söhne der Laxdœlasaga.³⁾ Diese geschichten sind reine phantasieschöpfungen des volkes oder eines einzelnen. Das motiv des zauberglaubens hat sie hervorgerufen.

Gewisse menschen galten für heilig. Ihnen wurde infolgedessen die gabe zugeschrieben wunder zu wirken, die sich denn auch bald einstellten. „Das wunder ist des glaubens liebstes kind.“ Wir verweisen auf Ólaf den heiligen, dessen vermeintliche wundertaten selbst Snorri berichtet.

Nach isländischem volksglauben gingen gewalttätige menschen auch noch nach ihrem tode um, um ihre mitmenschen zu plagen, wie sie während ihres lebens getan hatten. Dieses motiv hat u. a. die geschichten des Þórólf bægifót der

1) kap. 44, 57, 59. 2) kap. 15, 20. 3) kap. 36—38.

Eyrbyggjasaga¹⁾, des Vígahrapp der Laxdœlasaga²⁾ hervorgerufen.

Das berserkermotiv genügt es zu erwähnen. Die zahlreichen geschichten, die es erzeugte, sind so stereotyp und in dem rechtsstaate, in welchem sie vorgekommen sein sollen, so unmöglich, daß niemand sie für etwas anders als phantasieschöpfungen halten wird.

Die alten Isländer waren fatalisten. Sie glaubten, zukünftige dinge verwirklichten sich nach einem unabänderlich feststehenden schicksalsbeschluß; dieser sei einzelnen bevorzugten menschen bekannt, die ihn gelegentlich kund taten, oder offenbare sich den dabei interessierten durch vorzeichen, namentlich träume. Daher das so wichtige prophezeiungs- und traummotiv. Die moderne weltanschauung läßt den schicksalsglauben nicht mehr gelten. Jeder gebildete weiß, daß die prophezeiungen nicht stattgefunden haben, daß die handlung im symbole darstellenden träume erdichtungen, bisweilen nach ganz bestimmten vorbildern sind.

Die bisher berichteten handlungen sind reine phantasieschöpfungen, sie sind durch die triebkraft auf dem volksglauben beruhender motive hervorgerufen, sie finden heute keinen glauben mehr; aber auch andere handlungen, welche unser heutiges gefühl noch gelten läßt, erweisen sich bei näherer betrachtung als das produkt poetischer motive. Sie kommen nirgendwo in umfangreicherm maße vor als in der Njála, der bei weitem motivenreichsten aller isländischen slægtsagas. Verweilen wir einen augenblick bei dem bedeutendsten derselben. Wir formulieren es folgendermaßen: der heldenhafteste und der weiseste der Isländer schließen einen freundschaftsbund, den ihre sich tödlich hassenden frauen auf die härtesten proben stellen, aber nicht zu erschüttern vermögen. Es sei zugestanden, daß es in der zweiten hälfte des zehnten jahrhunderts auf Island einen Gunnar von Hlíðarendi und einen Njál gab, daß ihre landsleute jenen für den tapfersten, diesen

1) kap. 34. 2) kap. 17.

für den weisesten und gesetzeskundigsten mann ihrer zeit hielten, daß die beiden freunde waren, während ihre frauen Hallgerðr und Bergþóra sich gründlich haßten und sie zu entzweien suchten. Wieviel züge die wirklichkeit zu den charakteren und handlungen dieser personen, wie sie in der Njála dargestellt sind, beige-steuert haben mag, so entsprechen dennoch diese charaktere und handlungen keiner wirklichkeit, sie sind gebilde, die über die wirklichkeit hinausgehen und auf grund der triebkraft des von uns formulierten motivs kunstmäßig geschaffen worden sind. Dieses motiv bedingte, daß auf den historischen Gunnar alle physischen, moralischen und kämpferischen vorzüge, die in einem und demselben helden denkbar waren, übertragen, daß ihm immer schwierigere aufgaben, in denen seine heldenhaftigkeit sich bewähren konnte, gestellt wurden. Es bedingte, daß Njáll immer stärkere proben seiner weisheit gab und immer schwierigere gesetzesprobleme löste. Es bedingte endlich, daß Hallgerðr und Bergþóra eine reihe sich kunstvoll steigernder untaten begingen, wie sie in der wirklichen welt nicht vorkommen konnten. So entstanden denn charaktere, die im guten und bösen stark idealisiert sind, und so entstand eine handlung, die zwar scheinbar historischen charakter hat, die aber in wirklichkeit eine phantasie- resp. kunstschöpfung ist.

Die literarischen motive sind also, zum großen teil wenigstens, nicht das ergebnis der handlung, in welcher sie verwirklicht erscheinen, sie sind vielmehr sehr häufig selbst die erzeuger dieser handlung. Weitere belege für diese ansicht beizubringen, halten wir für überflüssig. Sie liefert in hülle und fülle bis auf den heutigen tag die literaturgeschichte der verschiedensten völker.

Aus unsern bisherigen leider gar zu umfangreich geratenen ausführungen ergibt sich somit, daß im zwölften und dreizehnten jahrhundert auf Island die bedingungen zur hervorbringung einer epik in prosaform die günstigsten waren. Diese epik liegt uns vor in den sagas, in den mythischen, den slægtsagas sowie in den von uns s. 113—114 als historischen bezeichneten sagas.

Unter den letzten verstehen wir die sagas politischen inhaltes, die ihre gestaltung vorwiegend von der mündlichen überlieferung und von nach künstlerischen intentionen schaffenden verfassern empfangen. Es gehören dazu namentlich die Heims-kringla-biographien bis zu derjenigen Óláfs des heiligen einschließlich. Wie hoch man auch den historischen wert der letztern einschätzen mag, so steht er doch entschieden gegen den künstlerischen zurück. Was bedeutet z. b. der inhalt der abschnitte, die von dem konflikte des Ásbjörn selsbani mit Ólaf dem heiligen nebst den folgen desselben, oder von des letzten brautwerbung sowie von seinem streite mit Ólaf dem schwedischen handeln gegenüber der künstlerischen gestaltung, welche diesem inhalte verliehen worden ist? Was bedeutet das historische gegenüber dem poetischen oder dem wunderbaren in der saga Edmundar lögmanns, der saga Þórodds und den berichten von Óláfs des heiligen wundertaten?

Die sagas sind also im großen ganzen als epische und nicht als historische werke aufzufassen. Läßt man aber diese auffassung nicht gelten, so erwidern wir: gut! die Isländer, denen ein unvergleichlicher epischer stoff zu gebote stand, deren sprache bis zu einem seltenen grade der ausbildung gediehen war, die, wie niemand bestreitet, literarisch sehr begabt waren, und die sich auch sonst in den denkbar günstigsten bedingungen befanden, haben dennoch auf derjenigen kulturstufe, die man nach analogie der geistigen entwicklungsgeschichte anderer völker die epische nennen könnte, keine epik zu schaffen vermocht. Ob man geneigt sein wird diese folgerung zu unterschreiben, möchten wir bezweifeln.

3. Der dritte grund der verkennung des wesens der ætt-sagas im allgemeinen wie der Eígla im besondern ist, dünkt uns, das verhältnis, in welchem ganz vorwiegend die isländischen gebildeten zu diesen schriftwerken stehen. Von sehr frühem alter ab damit vertraut, haben sie sich so in die in denselben dargestellte poetische welt eingelebt, daß es ihnen vielfach an der zu wissenschaftlicher kritik erforderlichen unbefangenheit und nüchternheit fehlt. In seiner begeisterung

für das heldenzeitalter seines volkes wird wohl auch mancher befürchten, jenes büße einen wesentlichen teil seiner glorie ein, wenn die ættsagas als poetische und nicht als historische werke angesehen würden. Wir halten es für unnötig, auf diese frage hier weiter einzugehen. Wir begnügen uns damit auf Aristoteles zu verweisen, der bereits vor mehr als zweitausend jahren in seiner poetik das verhältnis zwischen dichtung und geschichte erörtert hat und der zur schlußfolgerung gelangt ist, daß „die dichtung etwas philosophischeres und ernsteres ist als die geschichtschreibung, denn sie zeigt mehr das allgemeingültige, die geschichtschreibung dagegen das einzelne (kap. 9)“.

Viertes Kapitel.

Der verfasser der Eigla war wahrscheinlich zugleich dichter und historiker.

Die Eigla ist nach unserer heutigen auffassung als ein dichterisches werk anzusehen, d. h. die darin erzählte privatgeschichte kann nur in geringem grade anspruch auf glaubwürdigkeit machen. Das verhindert aber nicht, daß die Eigla trotzdem auch große historische bedeutung haben kann. Diese ist längst erkannt und anerkannt worden, ja sie ist eine so hervorragende, daß man darüber geradezu das eigentliche wesen der saga übersehen hat und sie nur als rein historisches werk hat gelten lassen. Diese bedeutung der Eigla auf eine erschöpfende weise klarzustellen, überschreitet die grenzen unserer kompetenz und wäre eher die aufgabe eines historikers von fach. Wir wollen uns deshalb auf einige wenigen, dieselbe illustrierenden punkte beschränken.

Wenn man, wie wir bisher getan, die Eigla bloß vom poetischen d. h. literarisch ästhetischen standpunkte aus betrachtet, so kann man nicht umhin, sich über den großen umfang ihrer mitteilungen politischer tatsachen zu wundern. Sie gibt namentlich eine durch ihr eigentliches thema nicht gebotene¹⁾ sehr gehaltvolle darstellung der einigung Norwegens

1) Finnur Jónsson ist betreffs dieses punktes anderer meinung. S. XIX der einleitung seiner deutschen ausgabe der Eigla sagt er: „der verfasser der letztern teilte von der unterwerfung Norwegens nur das mit, was für die ökonomie der saga und die entwicklung der begebenheiten unbedingt notwendig war, und dies ward episodisch, sobald die darstellung es erforderte, eingerückt; alles, was mit der geschichte der familie Kveldulfs nicht zu schaffen hatte, ward dagegen fortgelassen“. Hierauf er-

durch Harald hárfagri nebst andeutung der folgen, [welche dieselbe auf die expansion des norwegischen volkes gehabt hat. Diese darstellung zeigt im ganzen eine auffallende übereinstimmung mit derjenigen der Heimskringla. Wenn sie in einzelheiten davon abweicht, so will das unserer meinung nach wenig besagen und ist leicht erklärlich.¹⁾

Der verfasser der Eigla verfolgte vor allem künstlerische zwecke. Er brauchte nicht wie ein historiker zu verfahren, der jede einzelheit auf ihre richtigkeit zu prüfen hat; er mochte nach seinem gedächtnis berichten, was die verschiebung oder unrichtigkeit gewisser einzelheiten zur folge hatte; wo die Eigla von der Heimskringla abweicht, ist übrigens noch keineswegs erwiesen, daß diese immer das richtige bietet. Wir glauben demnach die behauptung aufstellen zu dürfen, daß der verfasser der Eigla über ein sehr selbständiges und sicheres historisches wissen verfügte, das sich keineswegs auf dasjenige beschränkte, was die Heimskringla oder die quellen, aus welchen sie geschöpft, bot. So finden wir in der Eigla tatsachen berichtet, von denen die Heimskringla nichts weiß. Kap. 19 ist der königshof i Prumu erwähnt, der unter den

widern wir: der verfasser der Eigla läßt die privatgeschichte Kveldúlf und der seinigen aus wichtigen vorgängen der politischen geschichte herauswachsen; das kennzeichnet eben seine literarische technik. Das bedingt aber nicht, daß diese vorgänge selbst dargestellt werden mußten. Wenn Kveldúlf von Harald aufgefordert wird, in dessen dienst zu treten, als dieser in seinem einigungswerke Norwegens bis zur eroberung der Firdir gelangt war, so war es deshalb nicht nötig, diese eroberung selbst von a bis z, wenn auch gedrängt, zu erzählen. Wenn Þórólfr seinen vetter Bárð, der an den in der schlacht im Hafrsfjörð bekommenen wunden starb, beerbte, mußte deshalb diese schlacht so ausführlich beschrieben werden, wie es geschehen ist? Das gesetz der strengen konzentration der handlung, der beschränkung auf das für diese wesentliche, wird hier wie auch anderswo durchbrochen und das ist für den großen künstler, der die Eigla schrieb, recht bezeichnend. Er bekundete dadurch sein ganz besonderes interesse für mitteilungen politischer natur.

1) Wir glauben hier von der kritik der scharfsinnigen, aber auf einer verkehrten auffassung vom wesen der saga beruhenden Eigla-abhandlung A. Gjessings absehen zu können.

in der Heimskringla erwähnten königshöfen nicht vorkommt.¹⁾ Ebendasselbst ist von einer jährlichen flottenzusammenkunft im (Eresund die rede, über die sich nichts in der Heimskringla befindet. Ob dieser brauch wirklich bestanden hat, vermögen wir nicht zu sagen.²⁾ Namentlich aber spricht für das historische wissen des verfassers der Eigla die tatsache, daß er über verhältnisse aufklärt, die für die spätere geschichte Norwegens von großer bedeutung sind und über die die Heimskringla merkwürdiger weise schweigt. Die ausführliche und zuverlässige behandlung, welche der verfasser der Eigla politischen dingen widmet, zeugt zweifelsohne sowohl für das interesse, das er an diesen dingen nahm, wie für die vorzüglichkeit seiner historischen information und läßt wohl in ihm einen historiker von profession vermuten.

In derselben richtung weist auch die einzigartige schilderung, welche die Eigla vom vikingerzeitalter entwirft, ob es sich nun um die skandinavischen länder, besonders Norwegen und Island oder die andern von den vikingern heimgesuchten länder handelt. Man sollte geradezu sagen, der verfasser der Eigla habe sich die aufgabe gestellt, in seinem werke die charakteristischen merkmale dieses zeitalters mit möglichster genauigkeit und vollständigkeit zusammenzufassen. Wir haben bereits die wichtigkeit der sitte als faktor eines poetischen werkes erörtert. Hier, wo es gilt die historischen kenntnisse und bestrebungen des verfassers der Eigla festzustellen, interessieren uns besonders die erwähnungen und schilderungen solcher punkte der sitte, die im laufe der zeit bis zur entstehung der saga veränderungen erlitten hatten.

In betracht kommt namentlich, was sich auf die religion, den kultus, den volksglauben, das literarische leben sowie auf den abenteuerlichen und kriegesischen geist des zeitalters bezieht.

Wir heben u. a. heraus: beim herbstopferfeste zu Gaular verliebte Qlvir hnúfa sich in die schöne Solveig³⁾; daher sein

1) F. Jónsson, Landnámabók, s. 110—111. Flat. III, 432 ff. 2) Vg. Laxdælasaga kap. 12 eine ähnliche zusammenkunft bei den Brenneyjar.
3) kap. 2.

konflikt mit deren brüdern, der ihn nötigte, sich in Haralds dienst zu flüchten.

Beim frühlingssfeite ebendasselbst tötete Eyvindr skreyja den Þorvald ofsi¹⁾, was eine steigerung der feindschaft Egils und seines bruders gegen das norwegische königspaar zur folge hatte.

Gelegentlich der vom könig Erich auf Atley vollzogenen dísarblót, des daran sich schließenden minnetrinkens und des dabei von Gunnhild verübten zaubers brach Egils erster konflikt mit dem könig und der königin aus.²⁾ Durch errichtung der neidstange und den unter anrufung der landgeister ausgesprochenen fluch vertrieb Egill Erich und Gunnhild aus Norwegen.³⁾ Þórólfr und Egill, als sie in Adalsteins dienst getreten waren, behielten ihren glauben bei, trugen aber das kreuzeszeichen.⁴⁾

Vor der rache seines vaters, der im unfrieden mit ihm aus dem leben geschieden war, sichert Egill sich durch die totenbestattung, die er ihm angedeihen läßt.⁵⁾ Kveldúlfur heißt seine leiche ins meer werfen und sich dort ansiedeln, wo sie ans land treibt; es ist eine befragung des schicksals ähnlich der durch die mit dem bildnis eines gottes geschmückten sülur.⁶⁾

Haralds außerordentliche erfolge sind die wirkung seiner hamingja.⁷⁾ Die Eigla bietet weniger züge des aberglaubens als die meisten andern umfangreichen sagas. Die bis zum überdruß verwandten traum- und gespenstermotive kommen darin nicht vor. Manches derartige wird auf eine natürliche weise umgedeutet. Wenn Kveldúlfur für einen werwolf galt⁸⁾, so kam das daher, daß er, der gewohnt war, morgens früh aufzustehen, abends früh zu bette ging und nicht mehr gesehen wurde. Die ihm zugeschriebne sehergabe hat beinahe ihren wunderbaren charakter abgestreift und kann als die folge seiner reichen lebenserfahrung und seines tiefen geistes auf-

1) kap. 49. 2) kap. 44. 3) kap. 57 gegen schluß. 4) kap. 50.
5) kap. 58. 6) kap. 27. 7) kap. 5. 8) kap. 1.

gefaßt werden. Die poesie war eine hochgeschätzte kunst, wie aus der stellung, welche die skalden Auðun illskælda, Þorbjörn hornklofi, Ólvir hnúfa an Haralds hofe einnahmen, hervorgeht.¹⁾ Als das merkmal κατ' ἐξοχήν des kriegesischen zeitgeistes kann das berserkertum gelten. Ihm verfallen Kveldúlf²⁾, Skallagrím³⁾, Þórólfr Skallagrímsson⁴⁾ und Egill.⁵⁾

Wir beschränken uns hier auf diese wenigen belege. Wir glauben, daß sie vollauf genügen, um das scharfe auge des verfassers der Eigla für das charakterisch bedeutsame des vikingerzeitalters darzutun. Zur ergänzung verweisen wir ferner auf Finnur Jónssons ausführungen in seiner kritischen (s. LIX ff.) und seiner deutschen (s. XVIII ff.) ausgabe. Er hebt mit recht hervor, wie der häufige hinweis auf den unterschied zwischen der frühern zeit und der zeit, in welcher der autor lebte, für dessen wissenschaftliche bestrebungen zeugt.

Der verfassung der Eigla bekundet ferner seinen historischen sinn durch seine darstellung des verhältnisses Hálogalands zu Norwegen nach der einigung dieses landes durch Harald hárfagri. Über diesen wichtigen punkt erfahren wir auffallenderweise nichts aus der Haraldssaga der Heimskringla. Es ist bekannt, daß Hálogaland länger als alle übrigen landesteile den einheitsbestrebungen des norwegischen königtums widerstand leistete, daß noch Óláfr Tryggvason und Óláfr der heilige mit schwierigkeiten zu kämpfen hatten, um dort ihre autorität zur anerkennung zu bringen, endlich daß letzterer zum nicht geringen teile durch die feindschaft hálogaländischer großen zu falle gebracht wurde. Es ist somit geradezu als eine lücke der Heimskringla zu betrachten, daß sie nichts über die sonderstellung Hálogalands, die später so weittragende folgen haben sollte, berichtet. Diese lücke wird einigermaßen und auf sehr glückliche weise durch die geschichte des konfliktes des Þórólfr Kveldúlfsson mit Harald hárfagri ausgefüllt. Hier wird mit klaren worten ausgesprochen, weshalb in Hálogaland die be-

1) kap. 8, auch s. 68 1 u. s. 220 17—20. 2) kap. 27. 3) kap. 40.

4) kap. 53. 5) kap. 57.

hauptung der königlichen autorität mit größern schwierigkeiten als in irgend einem andern landesteile verbunden war.¹⁾ Dieses gebiet war sehr abgelegen, es hatte eine dünnbesäte bevölkerung und nur geringe erwerbsquellen, es gestattete nicht die häufigere bereisung des königs mit seiner hird, wie sie in den andern landesteilen üblich war. Sodann wird man in die kenntnis einer institution eingeführt, deren bedeutung in der geschichte Óláfs des heiligen und später in der geschichte des Sigurd Jórsalafari zu tage tritt. Wir meinen damit das amt des königsvogtes, konungssýsla á Hálogalandi, das seinem träger, seinen untergebenen gegenüber, ein außerordentliches ansehen verschaffte und das ihm in der damit verbundenen finnferð und finnkauþ die gelegenheit bot, sich die mittel zu erwerben, um dieses ansehen eventuell in wirkliche macht, auch gegenüber dem lehnsherrn, umzusetzen. Die Eigla belehrt uns somit über politische verhältnisse, die für die spätere geschichte Norwegens von großer tragweite sind; sie erweist sich also hier, wie bereits gesagt, als eine glückliche ergänzung der Heimskringla. Damit ist aber die bedeutung des berichtes über Þórólfs statthalterschaft in Hálogaland noch nicht erschöpft. Dieser ist noch in einer andern, früher wenig, heute sehr geschätzten beziehung, nämlich in wirtschaftlicher beziehung höchst wichtig.

Aus der Heimskringla ersehen wir, namentlich aus einigen stellen der Óláfs saga hins helga, daß kostbare pelze in Norwegen sehr geschätzt und gesucht waren. So lesen wir²⁾, das Óláfr der heilige den kaufmann Guðleik gerzki beauftragte, ihm in Gardaríki gewisse kostbarkeiten zu kaufen, welche in Norwegen schwerer zu beschaffen waren, und erfahren dann weiter³⁾, daß damit kostbare pelze gemeint waren, die der könig zu eignem gebrauche, um damit staat zu machen, verwendete. Aus dem berichte über die fahrt, welche Þórir hundr gemeinsam mit den brüdern Gunnstein und Karli

1) kap 12. vg. die langen ausführungen, die Hárekr an den könig richtet, besonders s. 36 18—22. 2) Hkr. II, 98. 3) s. 99.

machte¹⁾, geht hervor, daß sie sich beiderseitig und zwar letzterer im auftrage des königs mit kaufwaren versehen hatten, um sie gegen pelzwerk umzusetzen. Über Þórir hund erfahren wir dann weiter²⁾, daß er auf seiner flucht zum könig Knút von England zwei gewaltige biertonnen mit sich führte, die mit doppelböden versehen und zum größten teile mit kostbaren pelzen gefüllt waren. Es erhebt sich die frage, weshalb die kostbaren pelze in Norwegen so gesucht waren. Bei der bekannten prunkliebe der Skandinavier in kleidersachen, so dann aus Óláfs des heiligen auftrag an Guðleik gerzki ist anzunehmen, daß sie z. t. in Norwegen selbst verwendung fanden. Sie hatten aber wert noch aus einem andern und viel wichtigeren grunde, den wir aus der Eigla kennen lernen. Die beute, welche Þórólfr aus Finnmarken nach hause brachte und deren hauptbestandteile kostbare pelze ausmachten, wie ganz ausdrücklich betont wird, schickte er nach England, um daselbst an nahrungsmitteln und kleidungsstücken, was er für sich und seine leute bedurfte, einzukaufen. Kostbare pelze waren nicht bloß ein luxusartikel, dýrgripir, die zu geschenken an hochstehende personen gebraucht wurden; wie denn auch Þórólfr, um dem könige seine liebe zu bezeigen, ihm solche schenkt³⁾, sie waren außerdem geradezu eine idealware, bequem zu transportieren, von hohem werte und leichtem umsatze. Mittels kostbarer pelze konnte der Norweger sich alle die verbrauchsartikel, die in seinem lande gar nicht oder nur schwer zu haben waren, verschaffen und England wird für den verkauf wie für den einkauf der wichtigste markt gewesen sein. Die hauptbezugsquelle dieses handelsartikels war aber Finnmarken, das zu Norwegen im abhängigkeitsverhältnisse stand und ihm einen tribut zu zahlen hatte. Dieser tribut war höchst wahrscheinlich in pelzwerk zu entrichten. Er wurde vom königsvogte in Hálogaland erhoben, dem auch das recht zuerkannt war, mit den Lappen handel zu treiben.⁴⁾ Bisweilen gestattete

1) Hkr. II, 290. 292.

2) s. 324—325.

3) kap. 16.

4) Morkinskinna s. 105—106.



der könig auch dieses geschäft privatleuten wie Karli unter der bedingung, daß er am gewinne beteiligt sei. Der handel in Finnmarken war, abgesehen von den bevollmächtigten des königs, streng verboten. Wie wir aus der geschichte Haralds harðráði erfahren¹⁾, wurde die übertretung des verbotes schwer bestraft, was bei dem großen gewinne, den dieser handel abwarf, nicht verhinderte, daß er sowohl von der westlichen seite von Norwegen her, wie auch von der östlichen betrieben wurde. Aus der Eigla erfahren wir selbst, daß die grenznachbarn der Lappen, die Kylfinger, in deren land einfälle machten, vielleicht wiederum, um kostbare pelze zu erbeuten.²⁾

Die darstellung von der statthalterschaft Þórólfs in Hálogaland zeugt glänzend für den historischen sinn des verfassers der Eigla. Historisch bedeutsamer aber dürfte noch die darstellung sein, welche er von der einigung Norwegens durch Harald hárfagri gibt, sowie die charakteristik, die er von diesem fürsten entwirft. Von den großen begebenheiten der norwegischen geschichte ist wohl keine wichtiger, als die umwandlung der zahlreichen kleinstaat in einen großen einheitsstaat. Die regierung des fürsten, der dieses großartige werk vollführte, ist also eine höchst bedeutsame. Der aufgabe, die hier der geschichtsschreibung gestellt war, ist die Heimskringla in der saga Haralds hárfagri nicht in vollem maße gerecht geworden, wenn man als maßstab der beurteilung die biographien der spätern könige anlegt. Das tritt schon rein äußerlich zu tage. In Ungers ausgabe, die den text der Heimskringla ohne varianten und anmerkungen gibt, umfaßt die tatenreiche saga Haralds hárfagri bloß 40 seiten, während diejenige des Ólaf Tryggvason, der bloß fünf jahre regierte, deren 94, diejenige Óláfs des heiligen deren nahezu 300 umfaßt. Hier liegt offenkundig ein mißverhältnis vor zwischen der bedeutung des behandelten stoffes und dem auf die behandlung verwandten umfang. Wie kann man sich dieses

1) Flateyjarbók III, 422—425; 381—386; Morkinskiuna, 105—108.

2) vgl. aber, was hierüber Finnur Jónsson im anschlusse an G. Storm berichtet. Eigla, deutsche ausgabe, s. 36, anm. 2.

mißverhältnis erklären? Unserer meinung gibt es dafür zwei gründe. Als Snorri die Haraldssaga schrieb, war er noch nicht im besitze der ihm auf der höhe seiner entwicklung eigentümlichen geschichtsdarstellung. Er schwankte noch zwischen der knappen und nüchternen art Aris und der weitläufigern und poetischen, die sich aus der mündlichen überlieferung heraus entwickelt hatte. Er hatte die beiden noch nicht harmonisch mit einander verschmolzen, worin eben seine definitive eigenart besteht. Die beiden liegen ziemlich unvermittelt neben einander. Trotz der eingestreuten stropfen überwiegt doch die weise Aris, daher trotz des gewaltigen stoffes der verhältnismäßig geringe umfang der Haraldssaga. Dazu wird aber noch ein andrer grund mitgewirkt haben. Man darf wohl mit großer wahrscheinlichkeit annehmen, daß für die geschichte Haralds hárfagri die überlieferung Snorri nicht in demselben grade vorgearbeitet hatte, wie für die der spätern könige; daß, trotz Ari, der in seinen konunga æfi wohl die auf Harald bezüglichen haupttatsachen festgelegt hatte, daß trotz der ungeheuern wichtigkeit, welche Haralds regierung für Island gehabt hat, dieser fürst in der überlieferung vor persönlichkeiten, wie Ólaf Tryggvason und Ólaf dem heiligen, die das christentum in Norwegen eingeführt hatten, allmählich in den hintergrund des interesses getreten war. Wer sich vergegenwärtigt, welche rolle kleriker im geistigen leben Norwegens und Islands spielten, wird sich hierüber nicht wundern. Die nach geistigem gehalte wie nach anschaulichkeit der darstellung hinter andern teilen der Heimskringla zurückstehende Haraldssaga hat der verfasser der Eigla durch seine vorgeschichte kap. 1 bis 28 ergänzt. Er hat hier ein werk geschaffen, das den besprochenen mängeln abhilft und den gelungensten konungasögur ebenbürtig an die seite tritt. Es hat sogar vor dem meisterwerke derselben, der saga Óláfs des heiligen, den vorzug, daß es bei gleicher gediegenheit des inhaltes von verhältnismäßig viel geringerm umfange ist.

Haraldr, wie er uns in der Eigla erscheint, war eine geborne herrschernatur; feldherr, held und staatsmann in

einer person. Von den mächten, die seine zeit bewegten, wußte er auf eine bewunderungswürdige weise sich diejenigen, welche seine bestrebungen förderten, dienstbar, die dagegen, welche ihm im wege standen, unschädlich zu machen. Alle diejenigen, welche seinen werbungen widerstanden, welche ihre bisherige selbständigkeit, einer noch so glänzenden abhängigen stellung vorzogen — und zu ihnen gehörten nicht wenige der besten der nation —, suchte er mit allen mitteln und mit einer vor nichts zurückschreckenden konsequenz zu vernichten. Diejenigen dagegen, welche sich für seine lockungen empfänglich zeigten, denen nicht die selbständigkeit, sondern reichthum, ansehen, macht, ruhm die begehrenswertesten güter waren, wußte er zu gewinnen und zu einer unwiderstehlichen macht zu gestalten. Was namentlich von ausschlaggebender wirkung war, er wußte wie die großen feldherren aller zeiten die jugend, die wagemutigsten und tatkräftigsten zu begeistern, an seine fahnen und an seine person zu fesseln.

Haraldr, wie wir ihn eben gezeichnet haben, lernen wir aus kap. 3—9 der Eigla in vielseitiger beleuchtung kennen. Er tritt uns hier in objektiver wie subjektiver darstellung entgegen; in der objektiven darstellung des verfassers selbst, der unparteiisch seine taten berichtet, in der subjektiven darstellung einerseits seiner gegner a) des Sölvi klofi, der als der wortführer der norwegischen kleinkönige erscheint, b) des Kveldúlf und Skallagrím, die als vertreter eines theils der norwegischen aristokratie anzusehen sind; anderseits seiner anhänger a) der an Kveldúlf gesandten boten, b) des Ólvir hnúfa, eines seiner hervorragendsten dienstmannen, c) des Þórólf Kveldúlfsson. Des letztern umfassende darstellung¹⁾ namentlich veranschaulicht aufs lebendigste, welchen zauber Haralds persönlichkeits auf seine zeitgenossen, besonders die taten-durstige jugend ausgeübt, sodann auch, wie auflösend sie auf den bis dahin ungestört herrschenden sippengeist eingewirkt hat.

1) kap. 6.

Haraldr tritt ferner dem leser persönlich entgegen. Dieser sieht ihn inmitten seines hofes¹⁾, im felde als kriegler und heerführer²⁾, so namentlich in und nach der schlacht im Hafrsfjorde, wie er in der vordersten reihe kämpft, nach dem siege seine kriegler mustert, ihnen für ihre tapferkeit und hingebung dankt, sie belohnt und ihren fähigkeiten entsprechend befördert, den schwer verwundeten seine teilnahme bekundet und ihre wünsche berücksichtigt.

Die in kap. 3—9 gebotene charakteristik Haralds scheint uns einzig dastehend in der altnordischen literatur. In ihrem wesen dichterisch, von einem gebornen dramatiker geschaffen, der es versteht, seine lieblingspersonen in vielseitiger beleuchtung zu zeigen, ist sie historisch nicht minder hervorragend, denn trotzdem sie sehr gedrängt ist und nur einen teil des verfügbaren materials verwendet, erklärt sie mit einleuchtender deutlichkeit, weshalb Haraldr in der geschichte Norwegens eine so ungeheure rolle hat spielen können.

In der folge behauptet sich diese charakteristik nicht auf ihrer höhe. Von kap. 11 ab erscheint Haraldr mit fehleren behaftet, die man nach dem vorhergehenden bei ihm nicht geahnt hätte, die seiner gröÙe als mensch wie als herrscher eintrag tun.

Durch die von Þórólf ihm zu ehren entfaltete pracht fühlt er sich verdunkelt und verletzt, gegen den ihm bisher so treu ergebenen Þórólf hegt er einen unbegreiflichen und unverbesserlichen argwohn; er schreibt ihm verräterische anschlüge gegen seine person und seine herrschaft zu, er entsetzt ihn seines amtes, läßt ihm ein schiff rauben, treibt ihn so zur wiedervergeltung und zieht schließlich gegen ihn zu felde und tötet ihn.

Der von kap. 11 ab im charakter Haralds sich vollziehende wandel ist befremdlich und vom ästhetischen standpunkte aus auffallend. Wer sich aber sagt, daß der verfasser nicht nur dichter, sondern auch historiker ist, dem wird der ästhetische

1) kap. 5, 11, 12 etc. 2) kap. 9.

mangel als ein historischer vorzug erscheinen. Er wird sich sagen, daß der historiker über den dichter gesiegt und mit recht gesiegt hat. Denn die hier Harald beigelegten fehler, die empfindlichkeit und das argwöhnische wesen, waren, wenn auch nicht in den voraussetzungen der Eigla, so doch in denjenigen der historischen verhältnisse begründet.

Nicht nur Haraldr war empfindlich und argwöhnisch, alle seine nachfolger waren es in geringerm oder höherm grade in betreff der mächtigen vasallen, solange norwegische könige gegen diese ihr ansehen und ihre macht zu wahren hatten. In diesem punkte hat Haralds charakter etwas geradezu typisches. Daß dem dichter dabei als unverkennbares vorbild der charakter Óláfs des heiligen vorgeschwebt hat, werden wir später ausführen.

Die inkongruenz in der charakteristik Haralds erklärt sich aber nicht bloß aus der scheu, welche der verfasser der Eigla vor der historischen wahrheit hatte. Sie hat noch einen tiefern grund, sie wurzelt in den grundbedingungen der saga selbst. Diese verlangten, wie wir im folgenden kapitel ausführen werden, daß Þórólfr stark idealisiert wurde, daß an ihm kein makel haftete. Dadurch aber ist er zu einem statthalter von Hálogaland geworden, der zu den wirklichen verhältnissen, in die er gestellt ist und die der verfasser der Eigla festgehalten hat, nicht paßt. Der verstoß gegen die historische wahrheit in der konzeption von Þórólfs charakter hat den ästhetischen verstoß in Haralds charakteristik zur folge gehabt. Dieses fehlers war sich der verfasser der Eigla wohl bewußt und er hat sich bemüht ihn nach kräften zu heben, indem er versuchte, Haralds argwohn mehr aus der macht der verhältnisse als aus Þórólfs handeln zu motivieren, um so dem charakter des letztern keinen eintrag zu tun. Dieses ziel war aber nicht zu erreichen, weil die poetischen voraussetzungen des charakters Þórólfs mit den festgehaltenen wirklichen verhältnissen nicht zu vereinbaren waren.

Fassen wir nun die ergebnisse unserer ausführungen zusammen, so glauben wir folgende behauptungen aufstellen zu

können: der verfasser der Eigla besaß ein bedeutendes historisches wissen, er hatte eine ihm eigentümliche geschichtsauffassung, er verfolgte in seinem werke einen hauptzweck, der ein künstlerischer, und einen nebenzweck, der ein wissenschaftlicher war. Ferner, da die Eigla kein erstlingswerk sein kann, ist anzunehmen, daß ihr verfasser schon vorher literarisch tätig, wahrscheinlich auch auf dem gebiete der geschichte, speziell der norwegischen geschichte, gewesen war. Darauf deuten auch seine erstaunlichen geographischen kenntnisse hin. In der beziehung gemahnt er geradezu an den verfasser der Heimskringla. Er ist mit den geographischen verhältnissen Norwegens aufs genaueste vertraut, kennt die land- und wasserwege, die folgen von wind und wetter für die schiffahrt, scheint die örtlichkeiten zu kennen, wo sich die handlung seines werkes zuträgt. Man kann sich des eindruckes nicht erwehren, daß er Norwegen vielfach durchkreuzt hat.

So wird unsere auffassung des verfassers der Eigla eine immer bestimmtere. Haben wir ihn im dritten kapitel als einen sehr begabten und technisch durchgebildeten dichter erkannt, so erkennen wir in ihm jetzt auch einen historiker von bedeutung. Der verfasser der Eigla war also dichter und historiker in einer person.

Fünftes Kapitel.

Die Eigla bezweckt die verherrlichung des geschlechtes der Sturlungar.

I.

Wer die Eigla bis zu den yorker vorgängen mit unbefangenen sinne liest, wird, dünkt uns, sich kaum dem eindrucke verschließen können, daß diese saga ein tendenzwerk ist, daß sie nämlich direkt der verherrlichung von Kveldúlf's geschlechte dient, indirekt der verherrlichung der nachkommen dieses geschlechtes, welche zur zeit ihrer abfassung lebten. Sie berichtet von Kveldúlf und seinen nächsten nachkommen so viel rühmliches, daß man berechtigt ist sich zu fragen: hat es wohl unter der norwegisch isländischen aristokratie des neunten und zehnten jahrhunderts ein so hervorragendes geschlecht gegeben und man ist um so mehr berechtigt es zu tun, als zuverlässige geschichtsquellen nur sehr dürftiges über dieses geschlecht berichten. Wir wollen die hauptsächlichen ruhmestitel desselben, die sich aus der Eigla ergeben, aufzählen.

Wie bereits ausgeführt, stellt die Eigla einen konflikt zwischen Kveldúlf's und könig Harald's geschlechte dar, der sich durch mehrere generationen hinzieht. In demselben werden zwar die beiden streitenden parteien bedeutend geschädigt, im ganzen aber ist der vorteil sehr entschieden auf seiten Kveldúlf's und der seinigen. Für die wegnahme seines schiffes fügt Þórólfr dem könige schaden zu, der den erlittenen verlust bedeutend überwiegt. Als er nun vom könige dafür eigenhändig getötet wird, rächen ihn sein vater und sein bruder, indem sie wieder letztterm dienstmannen töten,

darunter zwei seiner vertrauensmänner, die mit ihm, wenn auch nur entfernt, verwandt waren und außerdem zwei seiner vettern, die söhne seines oheims und vormundes Guþorm. Egils rache an könig Erich und königin Gunnhild ist eine so außerordentliche, daß sie in gar keinem verhältnisse zu den von diesen erlittenen beleidigungen steht. Kveldúlf's geschlecht geht also schließlich als sieger im kampf mit dem fürstlichen geschlechte von Norwegen hervor. Daneben aber berichtet die Eigla noch so manches, was ihm glanz und ruhm verleiht, u. a. Kveldúlf gehörte väterlicherseits zur alteingesessenen aristokratie der Firdafylki, mütterlicherseits zum sagenberühmten geschlechte der Hrafnistamenn, dem auch Ketill hængr, einer der berühmtesten isländischen ansiedler und Hængs sohn Hrafn, der erste isländische gesetzessprecher, angehörten. Er war mit den berühmtesten geschlechtern seiner heimat verschwägert oder befreundet. Er hatte eine tochter des berühmten Berðlu-Kári geheiratet, zu dessen nachkommen auf geistigem, sozialem und politischem gebiete hervorragende männer, wie der mit einer enkelin Haralds hárfagri verheiratete Finnur inn skjálgi, Eyvindur skáldaspillir und Hárekr ór Þjóttu gehören. Trotz seines mehr als kühlen verhältnisses zu Harald hárfagri war er mit Hróald, dem jarl über das Firdafylki, der beim könige in hohem ansehen stand, befreundet, ebenso wie sein sohn Skallagrímr zu Hróalds sohne Þórir, seine enkel Þórólfr und Egill zu letztterm und dessen sohne Arinbjörn in den besten beziehungen standen, obschon jene vorwiegend des königs feinde, diese dagegen des königs freunde, erste diener und vertrauensmänner waren. Kveldúlf hatte sich ins privatleben zurückgezogen, lebte aber hier wie ein fürst im kleinen, ähnlich dem spätern stiefvater Óláfs des heiligen, mit dem er eine unverkennbare ähnlichkeit bekundet.¹⁾ Er und sein sohn Skallagrímr hatten sich nach ihrem eigenen ebenbilde eine dienerschar herangezogen, die zu landwirtschaftlichen arbeiten geeignet, doch zugleich auch aufs kriegshandwerk berechnet

1) Hkr. II, s. 3.

Bley, Eigla-studien.

war und zwar an zahl, nicht aber an kriegstüchtigkeit hinter einer fürstlichen hird zurückstand.¹⁾ Sie waren beide mit den ersten isländischen ansiedlern, Ingólf und seinen gefährten befreundet²⁾, was für sie eine anregung wurde, nach Island auszuwandern. Skallagrímr, der isländische stammvater seines geschlechtes, besetzte ein weites gebiet, verschenkte davon freigebig land an die freunde und diener, welche er mit nach Island geführt hatte, sowie an später angekommene, gegen die er zudem eine großartige gastfreundschaft übte. Er führte ein haus, wie man es in den ersten zeiten der ansiedelung kaum für möglich gehalten hätte, glänzend wie kaum eines, von denen uns berichtet ist, soll er doch immer wenigstens sechzig streitbare männer auf seinem hofe gehabt haben.³⁾

Von seinen söhnen Þórólf und Egil wollen wir nur eine bezeichnende tatsache herausheben. Im kriegsdienste des englischen königs Adalstein brachten sie es bis zum range von heerführern und befestigten den wankenden thron dieses fürsten durch ihren sieg in der schlacht auf der Vínheide, von der freilich die geschichte nichts zu berichten weiß. Diese tatsachen, die leicht vermehrt werden könnten, tragen schon einzeln für sich genommen meistens nicht den charakter einer nüchternen, sondern einer stark ausgeschmückten wirklichkeit. Zusammengenommen offenbaren sie auf unverkennbare weise die tendenz, Kveldúlf's geschlecht mit einer möglichst glänzenden glorie zu umgeben. Dieselbe tendenz offenbart die von uns früher erörterte idealisierung der charaktere der mitglieder dieses geschlechtes, auf die wir hier verweisen.⁴⁾ Wir halten es aber für geboten bei einem derselben, nämlich Þórólf Kveldúlfsson zu verweilen.

II.

Wie jeder zugeben wird, bezeichnet Þórólfr den höhepunkt der macht seines geschlechtes zur zeit als dieses in

1) Eigla kap. 20. Vgl damit Hkr. I, 213, wo berichtet wird, wie Hákon góði und Haraldr hárfagri die männer ihrer hird auswählten.

2) kap. 25. 3) Eigla, s. 108. 4) s. 111 f.

Norwegen war. Nun stellen wir die frage, die sehr sonderbar scheinen wird: hat dieser Þórólfr, dessen geschichte die Eigla erzählt, wirklich bestanden, ist er als eine historische personlichkeit anzusehen? Ehe man aber diese frage, die man kaum ernst zu nehmen geneigt sein wird, bejaht, bitten wir unsere leser, sich vorher eine zweite frage stellen und die folgerungen aus deren beantwortung ziehen zu wollen. Diese frage lautet: gibt es in der Heimskringla personlichkeiten, die nach ihrem physisch moralischem wesen wie nach der rolle, welche sie spielen, stark an Þórólfr Kveldúlfsson gemahnen? Sofort werden, wie wir nicht bezweifeln, verschiedene derartige personlichkeiten dem leser vor den geist treten, zwar keine, die unter Harald hárfagri und seinen nächsten nachfolgern, wohl aber solche, die unter Ólaf dem heiligen und Harald harðráði gelebt haben. Als erste nennen wir Erling Skjalgsson. Mit Þórólfr hat er auffallende ähnlichkeit durch seine statur, seine stärke, seine schönheit.¹⁾ Wie er, hat er eine zahlreiche und angesehene verwandtschaft, ist sehr beliebt, hat eine sehr zahlreiche dienerschaft, ist besorgt um die beschaffung der erforderlichen lebensmittel, führt ein sehr großes haus²⁾, beschränkt nicht dessen aufwand, als der könig ihm seine einkünfte entzieht, und sucht ersatz dafür in vikingerfahrten.³⁾ Er tritt nach außen immer in imponierender weise auf, ist von großer kriegesischer tüchtigkeit, ein richtiger draufgänger und wird mit Ólaf Tryggvason verglichen, mit welchem auch Þórólfr in eben diesen beziehungen große ähnlichkeit hat.⁴⁾ Erling war dem jarl Erich und Ólaf dem heiligen⁵⁾ ein dorn im auge wegen seiner politischen machstellung, die in einem teile des südlichen Norwegen ihre autorität nicht recht zur anerkennnng kommen ließ. Er war dort in wirklichkeit das, was nach Háreks schilderung Þórólfr in Hálogaland gewesen sein oder erstrebt haben soll. Er

1) Eigla, s. 4 17—5 2. Hkr. II, s. 29 23f.

2) Eigla, s. 23, 31.

Hkr. II, s. 29f. 3) Eigla, kap. 17 und 19, s. 47, 54. Hkr. II, s. 29—30.

4) Eigla, kap. 10, 14, 17, 19. Hkr. II, s. 30. 5) Hkr. II, kap. 22, s. 116ff.

hieß im volksmunde konungr Rygja¹⁾ wie Þórólfr von Hárek beschuldigt wurde, sich yfer Háleygjafylki ok Naumdælafylki einen k nigsthron errichten zu wollen.²⁾ Er kam schließlich wie Þórólfr zu falle, indem er vom könige überrascht und, wenn auch nicht von ihm getötet, so doch von ihm verwundet und in seiner anwesenheit getötet wurde. Ist diese Übereinstimmung zwischen den charakteren und schicksalen Þór lfs und Erlings nicht eine auffallende? Indem wir dieselbe hervorheben, wollen wir aber keineswegs sagen, daß Þór lfr eine bloße kopie Erlings sei. Ein künstler wie der verfasser der Eigla kopiert nicht, dazu ist er zu selbständig. Er hat in Þór lf einen charaktertypus geschaffen, der derselben gattung angehört wie der historisch gegebene Erlingr. Ihr gehört auch  l fr Tryggvason an. So gemahnt Þór lfs auftreten bei seinen fahrten, im kampf, an dasjenige dieses fürsten, der so häufig als das maß gilt, an dem tüchtige und tapfere männer gemessen werden.³⁾ Derselben gattung gehören auch an  smundr Grankelsson⁴⁾, H kon  varsson⁵⁾, die unverkennbare Ähnlichkeit mit Þór lf haben, sowie endlich Eindri i Einarsson.⁶⁾ Wie die Heimskringla diesen schildert, sollte man beinahe sagen, daß hier der keim gegeben ist, aus dem Þór lfs persönlichkeit herausgewachsen ist. Eindri i hatte von seinen mütterlichen verwandten, von H kon jarl und seinen söhnen die anmut und die schönheit, von seinem vater Einar die statur und die stärke sowie jegliche tüchtigkeit, wodurch er andere menschen überragte; er war ungemein beliebt.⁷⁾

Unsere bisherigen ausführungen reichen nicht hin, um den ganzen Þór lf zu erklären. Eine seite seines wesens bleibt immer noch im dunklen, seine politische stellung in H logaland. Bietet die Heimskringla keine vorbilder dazu?

1) Hkr. II, 246. 2) Eigla, s. 35. 3) Vg.  l fs charakteristik, Storm, Historieskrivning. 4) Hkr. II, 217. 5) Hkr. III, s. 132.

6) Hkr. III, s. 132, zeile 18—22. 7) Hkr. III, 132. Eindri i haf i fridleik ok fe r  af m  durfr endum s num, H koni jarli e a sonum hans, en v xt ok all haf i hann af f  ur sinum Einari ok alla þ  atg rvi, er Einarr haf i umfram a ra menn; hann var hinn vins lsti ma r.

Wem fallen nicht sofort männer ein, wie Þórir hundr und Hárekr Eyvindarson ór Þjóttu, namentlich letzterer.¹⁾ Er war königlicher vogt, erhob den tribut von den Lappen und war befugt, mit ihnen handel zu treiben. Er hatte sich dadurch eine machstellung geschaffen, die des königs unzufriedenheit und argwohn erweckte. Er mußte deshalb mit einem günstlinge des königs, dem eben genannten Ásmund Grankelsson sein amt und seine sonstigen befugnisse teilen, bis er derselben schließlich gänzlich verlustig ging.²⁾ Er hatte mit seinem nebenbuhler einen streit wegen fischereiplätze, auf deren große bedeutung für Þórólfs haushalt die Eigla hinweist.³⁾

Die literarische verwandtschaft zwischen Þórólfr Kveldúlfsson und Hárekr ist nicht zu verkennen. Dazu kommt, daß nach der in der Eigla angegebenen genealogie (vg. kap. 22, schluß, Hkr. II, kap. 104) die beiden männer mit einander verwandt waren. Beide gehören demselben geschlechte und zwar demjenigen des Berðlu-kári an, Þórólfr mütterlicherseits, Hárekr väterlicherseits, nur waren sie durch einen zeitraum von circa 150 jahren von einander getrennt. Der historische Hárekr hat teilweise dem verfasser der Eigla das material geliefert, aus dem er seinen Þórólfr als vogt von Hálogaland aufgebaut hat.

Wir wiederholen nun abermals die frage, die wir oben gestellt haben: hat der Þórólfr der Eigla wirklich bestanden? Hoffentlich wird man sich nicht mehr wundern, wenn wir behaupten, er sei eine dichterische schöpfung, freilich die schöpfung eines dichters, der zugleich ein historiker war. So und zwar nur so erklärt es sich, daß Snorri, als er die saga Haralds hárfagri schrieb, von dem konflikte dieses fürsten mit Þórólfr, der nach der Eigla einer seiner ahnen war, nicht sprach. Von einem solchen historischen vorgange, von einem Þórólfr Kveldúlfsson wußte er damals nichts. Die Eigla ist also nach der Haraldssaga hins hárfagra entstanden.

1) Hkr. II, 215 ff. 2) Hárekr var mestr virðinga-madr á Hálogandi; hann hafði þá langa brid finnkaup ok konungs sýslu á mörkinni etc.
3) Hkr. II, s. 326 ff., Eigla, s. 31.

Es ist nichts als eine verlegenheitsausrede, wenn G. Storm Snorris schweigen hierüber mit folgenden worten rechtfertigt:¹⁾ „Snorre har ikke optaget . . . Torolv Kveldulvssøns Kamp mod Kongen eller fortalt om Skallagríms ok hans Sønners Sammenstød med Kongerne, skjönt de var ham bekjendte; thi dels har de ikke betydning for Kongen og hans Skjæbne, dels vilde de drage Interessen bort fra Kongen.“ Als Kveldúlf nachkomme wie als historiker mußte Snorri sich veranlaßt fühlen über eine persönlichkeit und vorgänge zu berichten, die für ihn ein ganz besonderes persönliches interesse hatten, wie sie auch von allgemeiner interesse waren, weil sie licht verbreiteten über verhältnisse, deren bedeutung in der folgezeit zu tage treten sollte.

Nachdem wir nun erwiesen haben, daß der Þórólfr der Eigla nie bestanden hat, bleibt uns noch zu erörtern, ob Kveldúlf überhaupt einen sohn dieses namens gehabt hat. Das scheint uns von vornherein sehr zu bezweifeln. Wie nach der Eigla der älteste sohn Skallagríms seinen namen einem kurz vorher getöteten onkel, der aber erdichtet ist, verdankt, ebenso dürfte dieser in umgekehrter weise den seinigen seinem wirklichen neffen verdanken. Der neffe hätte demnach beim onkel pate gestanden. Diese frage zu entscheiden ist aber jetzt nicht der rechte moment. Wir verschieben sie deshalb, bis wir das verhältnis der Eigla zur Landnámabók, dessen klarstellung die vorbedingung zur beantwortung derselben ist, erörtern.

III.

Mit der von uns bis jetzt entwickelten ansicht, die Eigla gelte der verherrlichung von Kveldúlf's geschlechte, scheint eine gewichtige tatsache im widerspruche zu stehen. Der gesamteindruck, den die persönlichkeit Egils, des hauptvertreters dieses geschlechtes, in der version der saga, die uns vorliegt, hervorbringt, ist ein entschieden ungünstiger. Ihm werden handlungen zugeschrieben, die seine vorzüge, so

1) Historieskrivning, s. 98.

glänzend diese auch sein mögen, gänzlich verdunkeln und ihm jegliche sympathie des lesers benehmen. So soll er u. a. seinem vater den schatz vorenthalten haben, den ihm für diesen der könig Aðalsteinn übergeben hatte; so soll er sich in Armóds hause auf eine ebenso unflätige als raffiniert grausame weise benommen haben; so soll er, was das schwerwiegendste von allem ist, sich von seinem freunde Arinbjörn, trotz der unermesslichen wohlthaten, die er von ihm empfangen, den dienst, den er dessen schwester und neffen geleistet, mit geld haben bezahlen lassen. Gehören diese handlungen wirklich in die Eigla hinein, sowie sie aus der hand ihres eigentlichen verfassers hervorgegangen ist oder wie er sie konzipiert hatte, so kann von dem von uns behaupteten zwecke nicht die rede sein. Das tun sie aber nicht; mit ausnahme der ersten, der unterschlagung von Aðalsteins schatze, an der unbedingt festzuhalten ist, wie wir noch dartun werden, liegen sie außerhalb des planes der saga, wie dieser mit sicherheit sich aus den einundsechzig ersten kapiteln, die stark zwei drittel des ganzen ausmachen, erschließen läßt. Dieser gedanke hätte den Eigla-forschern längst kommen müssen, wenn sie, anstatt sich infolge ihres historismus zu sagen, daß die in der Eigla erzählten fakta als historische anzusehen seien, sich gesagt hätten, daß sie ein kunstwerk ist, und daß alle mit der klar erkannten anlage des kunstwerkes nicht zu vereinbarenden bestandteile nicht dazu gehören können, folglich auszuschalten seien. Aus unsern früheren ausführungen hat sich ergeben, daß sich die handlung bis zu Egils abschiede von Aðalstein (kap. 62) auf eine weise entwickelt, die dafür zeugt, daß sie von einem manne gestaltet worden, der sowohl ein dichter wie ein historiker war. Wir hoben als besondere merkmale hervor, die historische wahrscheinlichkeit, die strenge kausalität, die sehr entwickelte literarische technik, die u. a. das einzelne in größere zusammenhänge zu rücken weiß. Es darf als höchst wahrscheinlich angenommen werden, daß die weitere folge der handlung dieselben vorzüge aufweist, falls der verfasser der saga sein

werk zu ende geführt und dieses uns unverseht überkommen ist. Es genügt aber sich die handlung von kap. 62 ab etwas genauer anzusehen, um sich sagen zu müssen, daß dem nicht so ist. Ehe wir aber diese unsere ansicht näher begründen können, haben wir festzustellen, wie sich nach den gegebenen voraussetzungen aller wahrscheinlichkeit gemäß Egils weitere geschichte seit seinem abschiede vom könig Adalstein zu verlaufen hatte. Unserer meinung nach auf folgende weise: Egill begibt sich nach Norwegen, um dort seine erbschaftsangelegenheit zu erledigen. Dies gelingt ihm dank der empfehlung, die ihm sein gönner Adalsteinn für könig Hákon mitgegeben hatte. Danach kehrt er in seine heimat zurück, die er nur noch einmal bis zu seinem tode auf einige jahre verläßt. Als er nämlich vernommen, daß nach Erichs tode Arinbjørn nach Norwegen zurückgekehrt sei, entschließt er sich ihn zu besuchen. Der außerordentliche dienst, den ihm Arinbjørn in York geleistet, forderte unbedingt, daß er ihm aus dankbarkeit einen besuch abstattete. Die schilderung von Egils letztem aufenthalte bei Arinbjørn bildete somit den harmonischen abschluß ihres langjährigen freundschaftsverhältnisses. Daß die freunde zusammen einen vikingerzug unternahmen, lag in der natur der dinge begründet. So fand auch Egils vikingerleben, das mit einem zuge nach osten anhub, mit einem zuge nach westen endigte, einen passenden abschluß. Was von kap. 63 ab die saga sonst zu berichten hatte, bezog sich ausschließlich auf Egils isländisches leben, das also in ihrem letzten teile naturgemäß ganz in den vordergrund treten mußte. Als zu behandelnde punkte denken wir uns die folgenden: 1. Egils hausführung und wirtschaft. Man erinnere sich an das, was betreffs dieser punkte die saga von Kveldúlf und seinen söhnen berichtet und man wird wohl unserer ansicht beipflichten. 2. Sein familienleben, namentlich sein verhalten gegen seine kinder. Egill war ein liebloser sohn gewesen. Dagegen wurde er ein liebevoller vater, wie es sein verhältnis zu seiner tochter Þorgerð, seiner stieftochter Þordis, besonders aber dasjenige zu seinem sohne Þodvar, das im gedichte

Sonatorrek auf ergreifende weise dargestellt ist, beweist. Was er an seinem vater gesündigt, wurde durch sein verhalten gegen seine kinder gesühnt. Der fleck, den seine pietätlosigkeit seiner jugendgeschichte aufdrückte, wurde dadurch gelöscht. 3. Sonstige vorkommnisse seines familienlebens. Sowohl seine tochter wie seine stieftochter heirateten männer von angesehenem geschlechte. Diese verbindungen sowie die gelegentlich derselben stattfindenden festlichkeiten waren zu schildern. 4. Seine rolle im öffentlichen leben. Wie sein vater und großvater scheint er für letzteres wenig sinn gehabt zu haben und ganz in seinen familieninteressen aufgegangen zu sein. Diese bewogen ihn aber doch auch einmal öffentlich aufzutreten und zwar gelegentlich des konfliktes seines sohnes Þorstein mit Steinar. 5. Seine dichterische tätigkeit. Bis dahin war mit einer einzigen ausnahme ihrer mehr nebenher gedacht worden. Die ausführliche schilderung derselben fiel wohl dem letzten teile der saga zu, dem der zeit nach Egils dichterische hauptleistungen, die Arinbjarnarkvíða und das Sonatorrek angehören.

Vergleicht man diese skizze mit Egils geschichte, wie sie die Eígla bietet, so wird auffallen, daß sie des inhaltes umfangreicher abschnitte, derjenigen nämlich, die von der Ljótgeschichte und der Vermlandsreise handeln, gar nicht gedenkt.

Diese abschnitte tragen unserer meinung nach merkmale an sich, die ihre authentizität höchst verdächtig machen. Welcher aufmerksame leser der Eígla hätte sich nicht verwundert, als er in deren letztem drittel erfuhr, daß Arinbjörn schwestern und neffen besaß, die in ihr eine rolle zu spielen berufen waren? Es ist eine allbekannte kompositionseigentümlichkeit der sagas, daß personen nicht unangemeldet darin auftreten. So hält es auch der verfasser der Eígla. S. 117 wird der leser mit den namen Qnunds und seiner brüder bekannt gemacht. Sie selbst greifen erst später in die handlung ein (ab s. 184). S. 81 wird berichtet, daß Þórir, Hróalds sohn, von Kveldúlf auferzogen wurde, also ein pflgebruder

Skallagríms war; erst s. 110f. tritt er handelnd auf, indem er unter Skallagríms einwirkung sich mit Björn aussöhnt, dessen verbindung mit seiner schwester legitimiert und ihm den weg der rückkehr nach Norwegen bahnt. Aus der unterlassung der rechtzeitigen einföhrung von Arinbjörns schwestern ist also zu folgern, daß der verfasser der Eigla von vornherein nicht beabsichtigt hat, sie und ihre kinder in seiner saga eine rolle spielen zu lassen. Die umfangreichen abschnitte, die sich mit diesen personen beschäftigen, gehören also nicht in die saga hinein; sie sind folglich aus derselben auszuschalten. Der aus der literarischen technik der sagas im allgemeinen, des verfassers der Eigla im besondern, geschöpfte grund ist aber nicht der einzige, der gegen ihre authentizität spricht; es gibt noch verschiedene andere und zwar von bedeutend erheblichem gewichte. Beginnen wir mit der prüfung der Ljótgeschichte.

IV.

Nach der Eigla s. 232 hatte Arinbjörn eine verwitwete schwester namens Gyða. Sie hatte zwei kinder, eine tochter, deren name auffallender weise nicht angegeben wird und einen sohn, namens Fridgeir. Um die tochter warb ein berserker mit dem typischen berserkernamen Ljót, und als seine werbung zurückgewiesen wurde, forderte er des mädchens bruder, das haupt der familie, zum zweikampf heraus. Fridgeirr, obschon er Ljót im kampf nicht gewachsen war, hielt es doch nicht mit seiner ehre vereinbar, die herausforderung abzulehnen und sagte den zweikampf auf eine bestimmte frist zu. Darüber denn tiefste trauer Gyðas und ihrer kinder. Da erscheint Egill als retter in der not. Er übernimmt an Fridgeirs stelle den zweikampf, tötet den berserker und befreit Arinbjörns angehörige von ihrem bedränger.

Verweilen wir einen augenblick bei diesem teile der Ljót-episode und sehen wir vorläufig von deren weitem folgen ab. Wir fragen nun: paßt diese berserkergeschichte in die von historischem geiste durchwelte Eigla, die trotz ihres ausgesprochen poetischen charakters doch nie gegen die historische

wahrscheinlichkeit verstößt? Mit andern worten, ist es denkbar, daß zur zeit Hákons des guten es einem beliebigen raufbold gestattet war, um ein mädchen aus vornehmer familie zu werben und im falle der abweisung seiner werbung den gesetzlichen vormund des mädchens zum zweikampfe herauszufordern? Ist es denkbar, daß der vormund sich nach dem herrschenden ehrbegriffe für verpflichtet erachtet habe, die an ihn ergangene herausforderung anzunehmen, auch wenn er sich besagtem raufbold nicht im kampfe gewachsen fühlte und sicher war, durch ihn das leben zu verlieren? Um das widersinnige dieser ansicht erkennen zu lassen, genügt es wohl daran zu erinnern, daß ein ausgesprochenes standesbewußtsein zu den meist charakteristischen merkmalen der skandinavischen aristokratie gehörte und daß es sich ganz besonders bei ehelichen verbindungen geltend machte. Man denke nur an die zahlreichen eheschließungen der Eigla. Ein terroristisches treiben wie das Ljót zugeschriebene verstößt also gegen jegliche historische wahrscheinlichkeit, es ist mit dem historischen geiste der Eigla nicht zu vereinbaren. Die Ljótisode ist also aus der Eigla auszuschalten.

Wie schwerwiegend die von uns vorgebrachten gründe auch sein mögen, so wird man sie doch, dünkt uns, nicht für entscheidend erachten. Man wird uns wohl entgegenen: man dürfe es mit der historischen wahrscheinlichkeit der isländischen slagtsagas nicht zu genau nehmen. Berserker geschichten gehörten gewissermaßen zu deren eisernem bestande, wie es deren häufiges vorkommen beweise. Dieser ansicht glauben wir ganz entschieden entgentreten zu müssen. Es gibt nicht wenige slagtsagas und darunter einige der besten, in denen überhaupt keine berserker vorkommen. Zudem fragt es sich, was man unter berserker zu verstehen hat. Handelt es sich um kriegler, die im kampfe vom schlachtfieber ergriffen werden und in diesem zustande als unverwundbar und unbesiegbar gelten, so ist ihre existenz nicht zu beanstanden. Sie sind eine kriegerischen zeitaltern sehr primitiver kultur, so auch dem vikingerzeitalter, eigentümliche erscheinung.

Solche berserker waren Berðlu-kári, Kveldúlf, seine söhne und enkel. Daneben aber gibt es berserker ganz anderer art. Es sind rohe, ungeschlachte, wilde menschen, von außerordentlicher statur und stärke, die sich durch ihre lüsternheit nach schönen frauen, als deren entführer und vergewaltiger sie meistens erscheinen, kennzeichnen. Sie haben nicht historischen, sondern mythischen charakter. Sie gemahnen auffallend an die riesen mittelalterlicher epen, besonders auch der höfischen. Sie dürften ursprünglich den slægtsagas fremd und erst durch deren spätere bearbeiter in dieselben eingeführt worden sein. Diese Vermutung wird einem durch zwei tatsachen nahegelegt. Berserker geschichten spielen eine bedeutende rolle nur in jüngern sagas wie die Grettissaga; wo sie sonst vorkommen, kennzeichnen sie sich, wenigstens sehr häufig, als spätere einschübsel durch ihre lose verbindung mit der haupthandlung, die gestattet, sie ohne schädigung für diese sehr leicht zu entfernen. Man besehe sich z. b. die berserkerepisode in der Eyrbyggjasaga (kap. 28 und 29), die erklären soll, wie Víga-Stýrr bewogen wurde, seine tochter mit Snorri zu verheiraten. Bedurfte es wirklich des hier berichteten außerordentlichen dienstes Snorris, um Víga-Stýr zu bestimmen, ihm, einem der angesehensten isländischen hauptlinge, seine tochter zur frau zu geben? Das wird wohl niemand ernstlich behaupten.

Wie kann man sich nun das umsichgreifen des berserker-motivs in der spätern isländischen literatur erklären? Sollte es nicht etwa dem einflusse der französischen epen zuzuschreiben sein, die im 13. jahrhundert in Norwegen übersetzt wurden und sich einer großen beliebtheit erfreuten? Wir gestatten uns bloß die frage aufzuwerfen, ohne es zu wagen, sie zu bejahen.

Wie es sich nun in betreff dieses punktes verhalten mag, glauben wir auf unserer behauptung bestehen zu dürfen, daß die Ljótgeschichte nicht mit dem historischen geiste der Eigla zu vereinbaren ist. Damit haben wir aber nicht die gründe erschöpft, die gegen sie als organischen bestandteil der Eigla

sprechen. Sie ist auch wegen ihrer darstellung, die weder derjenigen der klassischen sagas im allgemeinen noch derjenigen der Eigla im besondern entspricht, zu verwerfen. Das mädchen, um das Ljótr wirbt und um dessenthalben er Fridgeir zum zweikampf herausfordert, wird nicht mit namen genannt. Das widerspricht der auch vom verfasser der Eigla stets beobachteten forderung des sagastils, die will, daß die personen, die an der handlung teilnehmen, mit namen genannt werden. Gyða durfte nicht handeln, wie von ihr berichtet wird. Selbst wenn Egill für sie ein fremder gewesen wäre, mußte sie als eine um das wohl ihrer kinder besorgte mutter, ihm ihr leid klagen. Um so mehr mußte sie es sofort tun, da sie nicht umhin konnte zu wissen, daß er der freund ihres bruders war, daß er von diesem mannigfache wohlthaten empfangen hatte. Ihre scheu sowie die ihres sohnes, Egil ihre bedrängte lage mitzuteilen, sollen wohl andeuten, daß sie dem gaste nicht zur last fallen wollten. Diese übertriebene rücksicht war aber unter den obwaltenden verhältnissen nicht angebracht; denn, wenn Egill nicht zufällig, durch ungünstige witterung über die zu seinem aufenthalte bestimmte zeit zurückgehalten worden wäre, so hätte er gar nicht erfahren, welches leid Gyða und ihre kinder bedrängte.

Egill hatte gleich bei seinem eintritt in Blindheim bemerkt, daß trauer dort herrsche. Trotzdem er für die angehörigen seines freundes teilnahme hegen mußte, erkundigte er sich nicht nach der ursache derselben. Der gast sollte wohl als diskret dargestellt werden, er erscheint aber als stumpf an sinn und gefühl.

Der hergang des zweikampfes ist ein sonderbarer, u. a. weshalb gewährt Egill Ljót eine ruhepause und übt er gegen diesen widerwärtigen raufbold einen übelangebrachten edelmut? weshalb bedient er sich ihm gegenüber so auffallend viel der gebundenen rede? er spricht nicht weniger als 5 vísur, was den zwölften teil der Eigla-vísur ausmacht. Es heißt, daß Egill Fridgeir beauftragte, Ljóts nachlassenschaft in besitz zu nehmen. Erwartet der leser nicht, daß er ihm, der heraus-

gefordert war, die frucht seines sieges überließ? Er erfährt aber bald, daß dem nicht so war. Egill, der einen freundschaftsdienst zu leisten schien, mochte es wohl auf ein einträgliches geschäft abgesehen haben. Weshalb wird nicht berichtet, wie es der sagastil verlangt, daß Egill Fríðgeir mit den erforderlichen vollmachten ausstattete, um Ljóts nachlassenschaft in betitz zu nehmen?

Diese ausstellungen, die nicht einmal erschöpfend sind, genügen reichlich, um darzutun, daß die Ljótépisode, was die darstellung betrifft, ein erbärmliches machwerk ist. Sie kann folglich nicht vom verfasser der Eigla herrühren, der einer der vorzüglichsten darsteller der isländischen literatur ist. Ihr haftet ein weiterer mangel an, der wohl berechtigt ihm dieselbe abzusprechen. Es heißt darin, Blindheimr sei auf der insel Hoð gelegen gewesen¹⁾, während dieser hof auf der insel Vigr lag.²⁾ Blindheimr war der sitz eines berühmten geschlechtes, das in der norwegischen geschichte namentlich der ersten jahrzehnte des 13. jahrhunderts eine hervorragende rolle spielte.³⁾ Der verfasser der Eigla ist in den geographischen verhältnissen Norwegens ungemein bewandert.⁴⁾ Er ist es in dem grade, daß die sachkundigen ihm nur ein paar ungenauigkeiten haben nachweisen können, unter denen die auf Blindheim bezügliche wohl die gewichtigste ist. Verstärkt diese einfache tatsache nicht auf eine entscheidende weise unsere bedenken gegen die authentizität der Ljótépisode?

Wir behaupten somit: die Ljótgeschichte gehört nicht in die Eigla und damit fallen denn auch die folgen weg, welche sie gehabt haben soll. Verweilen wir aber etwas bei deren darstellung; sie gibt zu manchen bedenken anlaß.

1) Eglá, s. 232. . . þeir kómu i ey þá, er Hoð heiter, ok fóro til gistingar á bæ þann, er heiter á Blindheimi. 2) Ibidem anmerkung zu Blindheimi, sowie Munch, Beskrivelse over Norge, s. 94. Vg. auch F. J. deutsche Eglá-ausgabe, s. XXIII. 3) Flat. III, s. 99—100. Gelegentlich des todes des Gregorius Jonsson heißt es: „Hann þotti þa gofgazstr lendra manna i Noregi ok kominn af enum bezstum ættum, ok vard nu miok endir aa þeirri ætt er gaufguzst hafdi verit a Sunnmæri er Blindheims menn voru kalladir.“ 4) F. J., kritische ausgabe. Fortale, s. 85.

Egill soll sich nach Norwegen begeben haben, um sich in den besitz von Ljóts erbe zu setzen, das ihm als sieger im zweikampfe zugefallen war. Wie wir bereits gesehen haben, gab es einen ansprechendern grund für diese reise, Egils sehnsucht nach dem freunde, der ihm das leben gerettet hatte. Kap. 67, s. 246 heißt es: ¹⁾ „Arinbjörn war damals nach Norwegen zurückgekehrt. Er hatte die einkünfte und güter wieder bekommen, die er früher gehabt hatte und stand in hoher gunst bei den königen. Es dünkte da Egil wünschenswert, sich nach Norwegen zu begeben.“

Der mit sperrschrift geschriebene satzteil paßt nicht in den Eigla-zusammenhang, denn zur zeit, um die es sich hier handelt, gab es in Norwegen nicht mehrere könige, sondern bloß einen, Hákon den guten. Es geht aber nicht an im texte die mehrzahl durch die einzahl zu ersetzen, da es von Hákon nicht heißen kann, er sei ein gönner Arinbjörns gewesen. Paßt nun der betreffende satzteil nicht in den zusammenhang der Eigla, so könnte er doch wohl trotzdem seine berechtigung haben. Er dürfte aus einem zusammenhange stammen, der der historischen wirklichkeit mehr entsprach als kap. 67 der Eigla. Die könige, von denen die rede ist, in deren gunst Arinbjörn gestanden haben soll, können nur die söhne der Gunnbild gewesen sein. Es ist wahrscheinlich, daß während ihrer regierung und nicht während derjenigen Hákons Egill seine letzte reise nach Norwegen machte. Für wie human man auch letztern fürsten halten mag, so ist es doch nicht glaublich, daß er Arinbjörn in Norwegen geduldet und ihm sein angestammtes erbe und seine frühern einkünfte verliehen habe. Das verbot ihm das interesse seiner selbsterhaltung, denn für den mit Erichs söhnen zu erwartenden kampf, auf den Egill, wenn auch sehr verfrüht anspielt (kap. 63), hätte er sich in Arinbjörn einen mächtigen gegner im eigenen lande großgezogen. Es ist folglich anzunehmen, daß Arinbjörn nach

1) Arinbjörn var þá kominn til Noregs. Hafði hann fengit veizlur sínar ok eignar, þær er, hann hafði átt, ok var kominn í karleika mikla við konunga. Þótti Agli þá enn fýsiligt geraz at fara til Noregs.

Erichs tod nicht sofort in seine heimat zurückgekehrt ist, sondern erst später mit dessen siegreichen söhnen nach Hákons tod. Der von uns erörterte satz entspricht also wahrscheinlich der historischen wirklichkeit. Egils reise stand nichts im wege zu eben dieser zeit, da, wie wir gesehen haben, er nicht mit Erichs familie verfeindet war. Sie wird also wahrscheinlich kurz nach 961, dem todesjahre Hákons, etwa ein dutzend jahre später als gewöhnlich angenommen wird, stattgefunden haben.

Stellen wir uns jetzt auf den standpunkt der Eigla und nehmen wir an, Egill sei zu Hákons zeiten nach Norwegen gereist. Wie nimmt sich nun bei genauerer betrachtung der bericht über seine bemühungen um Ljóts erbe aus? Uns dünkt, er mache nicht den eindruck der glaubwürdigkeit. Arinbjörn, nachdem er Egil vergeblich abgeraten, seine ansprüche auf Ljóts erbe geltend zu machen, schlägt ihm vor, an seiner statt seine sache beim könige zu vertreten, was dieser annimmt. Er sagt (s. 249): „þiki mér sem þui muni óhægt saman at koma Egill, kappi þínu ok dirfd, en skap-lyndi konungs ok ríki hans. þuiat ek hygga hann vera engan vin þinn, ok þikja honum þó saker til vera. Vil ek heldr, at vit látim þetta mál niðr falla ok hefir eigi upp. En ef þú vill þat Egill, þá skal ek heldr fara á fund konungs með þessi málaleitan“. Arinbjörn ist also der ansicht, Egill sei nicht geeignet, sein eigener sachwalter beim könige zu sein, weil dieser ihm grolle wegen seiner frühern zerwürfnisse mit der königlichen familie, weil in anbetracht des charakters und der macht des königs einerseits, der heftigkeit und kühnheit Egils anderseits, schlimme folgen zu befürchten seien, wenn sie persönlich mit einander verhandelten. Diese argumentation scheint uns den obwaltenden verhältnissen wenig zu entsprechen. Gewiß, Egill mochte wegen seiner gewaltakte gegen Erich und Gunnhild für Hákón keine sympathische persönlichkeit sein, was dieser ihm übrigens kap. 63 mit klaren worten ausgedrückt hatte. Dagegen ist aber zu bemerken: Egill war Hákón von Adalstein aufs angelegentlichste empfohlen

worden. Hákon war ein sehr gerechter fürst und Egill hatte nach den voraussetzungen der saga unbedingt das recht auf seiner seite. Er hatte schon einmal mit erfolg eine rechtssache beim könige durchgesetzt (kap. 63). Er war nicht mehr der ungestüme jüngling von früher, sondern ein gesetzter mann in höherm lebensalter. Er hatte durch sein auftreten am Gulapíng sowie vor Hákon selber bewiesen, daß er gewandt und sachlich seine ansprüche auseinanderzusetzen wußte. Und diesen Egil hält Arinbjörn für untauglich sein eigener sachwalter beim könige zu sein und schlägt sich ihm als vermitteler vor. Ist das nicht sonderbar? Es erscheint noch sonderbarer, wenn man erwägt, wer Arinbjörn selbst war, in welchem verhältnisse er zum könige stand. Er war der treueste vasall Erichs, des nebenbuhlers Hákons gewesen; er galt als die zuversichtliche stütze von Erichs söhnen in dem seitens dieser zu erwartenden kriege. Er konnte nicht anders als eine Hákon mißliebige persönlichkeit sein. Das mußte er selbst wissen; er mußte sich sagen, daß er auf des königs suszeptibilität die größte rücksicht zu nehmen hatte, daß es unklug sei zu versuchen, eine von diesem getroffene entscheidung rückgängig zu machen. Es konnte ihm also nicht einfallen, sich zum vermitteler vorzuschlagen, eben so wenig wie es dem klugen Egil einfallen konnte, ihm eine solche rolle zuzumuten. Der bericht von Egils bemühungen um Ljóts erbe leidet an zu auffälligen gebrechen, als daß man ihn einem künstler wie dem verfasser der Eigla, der das handeln seiner personen stets so sorgfältig motivierte, zuschreiben könnte. Er muß folglich von einem spätern bearbeiter dieser saga herrühren.

Es erhebt sich nun die frage, wie die geschichte von Egils zweikämpfe mit Ljót und seinen bemühungen um dessen erbe entstanden ist. Diese frage dünkt uns unschwer zu beantworten. Zur zeit, als die berserker geschichten in schwang kamen, wird, wie auf andere historische persönlichkeiten, auch eine auf Egil übertragen worden sein. Egils kampf um sein recht wird in der überlieferung vielfach als ein kampf um

seine habe aufgefaßt worden sein und er wird für einen hab-süchtigen menschen gegolten haben, was sich auch bereits aus der schatzgeschichte ergibt. Der Eigla-bearbeiter, der die Ljótépisode entweder vorgefunden oder sie erfunden hat, wird, um Egils habsucht zu illustrieren, die fortsetzung nach einem vielfach üblichen verfahren geschaffen haben. Sie scheint nämlich nach frühern Eigla-motiven, hauptsächlich nach vor-gängen aus Egils rechtsstreite um das erbe seiner frau ge-bildet. Kapitel 49 dringt Þórir in seinen sohn Arinbjörn, daß er nicht zum opferfeste nach Gaular gehe, damit auch Egill von dort fernbleibe. Er will einem zusammentreffen des letztern mit Erich und Gunnhild vorbeugen, weil er von Egils streit-lust, des königs macht und der königin racheplänen schlimmes befürchtet.¹⁾ Die übereinstimmung zwischen den worten Þóris (s. 152) und denjenigen Arinbjörns (s. 249) ist nach seiten des gedankens wie des ausdrucks eine so weitgehende, daß es nahe liegt, in letzterm falle auf eine einwirkung der ersten stelle, sollte es auch nur eine reminiscenz sein, zu schließen. Viel frappanter aber ist die ähnlichkeit der darstellung in betreff einzelner punkte der beiden erbschaftsangelegenheiten, und hier ist die nachbildung so offenkundig, daß sie kaum bestritten werden kann. In beiden fällen rechnet Egill auf die mitwirkung Arinbjörns zur erreichung seines zweckes; wie wir gesehen haben, ohne grund im zweiten falle, mit vollster berechtigung im ersten; denn Arinbjörn stand im höchsten ansehen bei könig Erich, übte auf ihn einen sehr großen ein-fluß, ernannte einen teil der richter, denen die entscheidung oblag und hatte sogar ein direktes interesse an Egils erfolge, da dessen frau seine nahe verwandte war. In beiden fällen rät Arinbjörn Egil davon ab, seine erbansprüche geltend zu machen, entschließt sich aber doch dieselben beim könige zu befürworten. Im zweiten falle war sein handeln wenig ratsam

1) Eigla, s. 152: Ek kann vélræðum Gunnhildar en kapsemd Egils, en ríki konungs, at þess mun eigi hægt at gæta allz saman. Vélræðum, nicht ræðum scheint uns allein in den zusammenhang zu passen. Vg. übrigens die anmerkung Finnur Jónssons.

und ohne aussicht auf erfolg; im ersten falle war es dagegen durchaus geboten durch die rücksicht, die Arinbjörn auf den könig zu nehmen hatte. In beiden fällen gibt nach dem mißlingen der erbschaftsangelegenheit Arinbjörn Egil beträchtliches gut, aber unter wie verschiedenen verhältnissen! Im ersten falle ist Egill vom könige seines schiffes und seiner habe beraubt; er ist in einer wirklichen notlage; er wird vom freunde in den stand gesetzt nach Island zurückzukehren; er tut auch nicht das geringste, den glauben zu erwecken, nicht erlittenes unrecht, sondern der verlust eines materiellen gutes sei, was ihn schmerze; er nimmt die gabe des freundes an, um sich die möglichkeit zu verschaffen, seinen racheplan auszuführen; er sieht sie nicht als eine entschädigung für Asgerds erbe, sondern für einen der sitte der zeit und Arinbjörns charakter entsprechenden freundschaftsakt an.

Im zweiten falle ist Egill nicht hilfsbedürftig. Er ist traurig darüber, daß Ljóts erbe, auf das er gerechnet, ihm entgangen ist. Wie Arinbjörn ihm eine diesem erbe entsprechende summe zahlt, ist es mit seiner traurigkeit vorbei (s. 251f.: þá lét Arinbjörn lúka upp kistu ok reiddi þar ór .xl. marka silfrs. . . . Gerðiz Egill þá enn einteiti). Er bekundet aufs deutlichste, daß nicht die erlittene rechtsvergewaltigung, sondern der verlust eines materiellen gutes ihn kränkt. Wie er sich nicht gescheut hatte, Arinbjörn einen schritt zuzumuten, der diesem widerwärtig sein mußte, so scheut er sich sogar nicht, sich durch ihn für Hákons ungerechtigkeit entschädigen zu lassen. Er hat auch nicht die blasseste ahnung von seinen verpflichtungen gegen seinen freund. Der held Egill schrumpft zu einer persönlichkeit von kleinlicher, gemeiner gesinnung zusammen. Man fragt sich erstaunt, wie der vornehme Arinbjörn für so einen kerl vor dem Gulaping und in York seine würden und sein leben habe einsetzen, ihn zu seinem freunde habe machen können. Es mag sein, wie wir bereits gesagt, daß in der mündlichen überlieferung Egils kampf um das erbe seiner frau mehr als ein kampf um ein materielles gut, denn als ein kampf ums recht aufgefaßt wurde. So aber hat

ihn der verfasser der Eigla nicht dargestellt. Ihm war Egill der held, der für seine ehre und sein recht gut und blut einsetzt. Er hat folglich den Ljóts erbschaft betreffenden abschnitt nicht schreiben können. Das verhindert aber nicht, daß gerade dieser abschnitt sich eines ganz außerordentlichen erfolges zu erfreuen gehabt hat, denn auf ihn beruft man sich eben, um Egil als einen undankbaren, habsüchtigen, die freundschaft mißbrauchenden menschen zu brandmarken.¹⁾ Zu solchen extremen gelangt die wissenschaft, wenn sie im banne einer vorgefaßten meinung befangen ist. Da die Eigla nun einmal ein historisches werk ist, muß die darin berichtete Ljótépisode wahr sein; ob diese den stempel des unhistorischen auf der stirne trägt, ob sie mit Egils charakter unvereinbar ist, ob sie in ihrer darstellung von derjenigen der Eigla stark abweicht, das alles tut nichts. Diese berserkergeschichte ist für wahr zu halten. Der glaube macht selig, aber blind.

V.

Von derselben beschaffenheit wie die Ljótgeschichte ist auch der umfangreiche abschnitt über die vermlandsfahrt (s. 256—280). Er paßt nicht in die Eigla, weder was die darstellung im allgemeinen noch Egils charakteristik im besondern betrifft. Das wird sich schon allein, hoffen wir, aus der folgenden inhaltsangabe, die, so ausgedehnt sie auch sein mag, doch noch zahlreiche mehr oder weniger bedenkliche einzelheiten nicht berücksichtigt, auf überzeugende weise ergeben.

König Hákon befürchtete einen krieg mit Erichs söhnen, die sich in Dänemark aufhielten. Zu ihnen hatte sich Arinbjørn, der in Norwegen eine zahlreiche und mächtige verwandtschaft besaß, hinbegeben. Da diese Hákon insgesamt

1) Sars, Udsigt over den norske Historie II, s. 299. Han (Egil) viser en umættelig Tørst efter Gods og Guld. Han bringer ved denne Gridskhed sin ædelmodige Ven Arinbjørn Herse Gang efter Gang i stor Knibe ok lader ham tilsidst endog betale af sin egen Pung, hvad hann ikke kan faa ud af andres.

unzuverlässig schien, suchte er sie auf jegliche weise aus dem lande zu vertreiben. Zu Arinbjörns neffen Þorstein, dem sohne seiner schwester Þóra, sandte er deshalb boten mit dem auftrage, er solle vom jarl Arnvið, dem statthalter von Verm-land, den seit mehrern jahren rückständigen tribut erheben. Er hatte schon vorher zweimal gesandtschaften mit demselben auftrag an Arnvið geschickt; keiner der daran beteiligten aber war zurückgekehrt. Er hoffte, daß Þorsteinn dasselbe schicksal erleiden werde. Egill weilte eben als gast bei Þorstein, als die königsboten ankamen. Von diesem um rat gefragt, klärte er ihn über die wirkliche absicht Hákons auf, sagte ihm, er sei nicht verpflichtet, den ihm erteilten auftrag auszurichten und riet ihm davon ab. Den königsboten aber erklärte er, er sei bereit an Þorsteins stelle dem wunsche ihres herrn zu entsprechen, womit diese einverstanden waren. Sie, die acht an der zahl waren, sollten Egil, der nur vier mann mitzunehmen hätte, begleiten. Sie drängten auf sofortigen aufbruch. Egill gab ihrem drängen nach. Er wartete die rückkehr seines eben abwesenden landsmannes Qnund sjóni, den er gerne zum reisegefährten gehabt hätte, nicht ab; ja er versäumte sogar, sich mit einer rüstung zu versehen, trotzdem er sich bewußt war, daß er sich in die größte gefahr begab. Am nachmittage des ersten tages trennten sich die königsboten von ihm unter dem vorwande, bei einem ihnen bekannten bauer zu übernachten. Sie versprachen, am folgenden morgen wieder mit ihm zusammenzutreffen. Kaum aber war er ihnen aus den augen verschwunden, so traten sie die rückreise schleunigst an und begaben sich direkt zum könige. Egill erklomm bei tiefem schnee eine selbst unter normalen verhältnissen kaum ersteigbare anhöhe und langte am abend beim hofe des reichen bauern Armóð an. Dieser stand eben vor der türe seiner wohnung und lud ihn zu sich ein, was denn auch angenommen wurde. Er ließ sofort Egil und seinen gefährten, die von der reise erschöpft waren, brot und geronnene milch auftragen und bedauerte, sie nicht mit etwas besserm bewirten zu können. Als die gäste einige zeit der

geronnenen milch tüchtig zugesprochen hatten, trat des bauern tüchterlein an Egil heran und forderte ihn in einem gedichte auf, sich mit der stillung seines hungers und durstes nicht zu sehr zu beeilen, da noch was besseres nachkomme. Und wirklich, bald danach wurden die tische aufgestellt und ein reichliches mahl, bestimmt für die familie wie für die gäste, wurde aufgetragen. Sehr starkes bier wurde dazu eingeschenkt und nach beendigung des mahles wurde ein wettrinken veranstaltet. Egils gefährten waren infolge des vorherigen genusses der geronnenen milch wenig leistungsfähig und fielen bald ab. Da trank er nicht nur sein teil, sondern auch noch das ihrige. Das sollte sich aber an ihm rächen, denn er ward schließlich vollständig betrunken. Er fühlte, daß er sich bald erbrechen würde. Da trat er an Armóð heran, riß ihn empor, drückte ihn an einen pfeiler und kotzte ihm ins gesicht, in die augen, in die nase und den mund, so daß Armóðr auf dem punkte war zu ersticken. Er kam aber endlich wieder zu atem; da fing auch er an sich zu erbrechen, worauf er sich rasch fortmachte. Egill leerte noch manchen becher und ging dann in die scheune schlafen. Er stand am folgenden morgen, sobald es tagte, auf, begab sich sofort mit seinen gefährten in Armóðs wohnung und als sie zum zimmer kamen, in dem Armóðr mit frau und kind schlief, da stieß Egill die türe auf, trat an Armóðs bett, zog mit einer hand sein schwert, faßte mit der andern Armóð beim barte und drückte ihn an den vordern bettpfosten. Armóðs frau und tochter sprangen auf und baten Egil, ihn nicht zu töten. Er sagte, er werde ihrem wunsche willfahren, denn sie hätten es um ihn verdient. Darauf schnitt er Armóð den bart am kinne ab, stieß ihm mit dem gekrümmten finger ein auge aus, daß es aufs kinn zu liegen kam und entfernte sich dann mit seinen gefährten.

Zum frühstück kehrte Egill bei einem bauer namens Porfinn, der eine kranke tochter hatte, ein. Er stellte eine untersuchung an und entdeckte, daß die krankheit von einem mit runen beschriebenen fischbeinplättchen herrührte. Er schabte die runen weg, warf sie ins feuer nebst dem fischbein-

plättchen und ritzte heilrunen, die in kurzer zeit dem mädchen die gesundheit wiedergaben.

Am tage drauf kam er bei Arnvið an. Er richtete die botschaft des königs aus und empfing nach einigen tagen den beanspruchten tribut. Beim abschiede bedeutete er dem jarl, er habe sich bald vor dem könige wegen seiner handlungsweise gegen dessen frühere gesandtschaften zu verantworten.

Arnvið gebot drauf zwei brüdern, namens Úlf, Egil nachzusetzen und ihn nebst seinen gefährten zu töten. Sie brachen mit dreißig mann auf und überholten ihn in der nacht, während er bei einem bauer namens Álf eingekehrt war. Sie teilten sich drauf in zwei haufen von je fünfzehn mann, da es zwei wege gab, welche Egill einschlagen konnte. Er stieß mit den beiden haufen nacheinander zusammen, und obschon er unter den ungünstigsten terrainbedingungen kämpfte, rieb er sie beinahe gänzlich auf, ohne einen einzigen seiner gefährten dabei einzubüßen. Da er seine rüstung bei Þorstein zurückgelassen, hatte er sich, wie er den kampf nahe wußte, mittels eines seiles eine steinplatte auf die brust gebunden, die ihm dieselbe ersetzen sollte. Er setzte nach dem kampfe seine reise fort, ohne auf weitere hindernisse zu stoßen. Nach einigen tagen aufenthalts bei Þorfinn, dessen tochter er gänzlich hergestellt fand, langte er mit seinen drei gefährten wohlbehalten bei Þorstein an. Den tribut brachte er nicht selbst, sondern schickte ihn dem könig. Er ließ ihm auch berichten, was auf seiner reise vorgefallen war. Zum danke für den geleisteten dienst, gestattete Hákon nun Þorstein weiter im lande zu verbleiben. Über das schicksal der frühern gesandtschaften auf zuverlässige weise unterrichtet, zog er bald darauf zu felde gegen Arnvið, vertrieb ihn und dehnte seinen zug aus bis auf Gautland. Über diesen letzten teil des feldzuges berichtet die Heimskringla, während sie des ersten mit keinem worte gedenkt.

Die mängel des abschnittes von der vermlandsfahrt liegen so offenkundig zu tage, daß wir glauben unsere kritik desselben kurz fassen zu können. Jedermann wird zugeben

müssen, daß die darin berichtete mission Egils in ihrem ursprung, verlauf und schluß im höchsten grade unwahrscheinlich ist. Egill hielt Hákons auftrag an Þorstein für nicht berechtigt. Bei dem selbst- und rechtsbewußtsein, das ihn kennzeichnete, erklärt es sich nicht, daß er es dennoch übernommen habe, denselben auszuführen.¹⁾ Er kannte sehr wohl die gefahren, denen er sich aussetzte; er konnte folglich nicht unterlassen, alle ihm zu gebote stehenden vorsichtsmaßregeln zu treffen. Er mußte folglich die rückkehr seines gefährten Qnund abwarten; er mußte namentlich auch sich mit einer tüchtigen rüstung versehen. Er führte sich bei Armóð ebenso unflätig wie grausam auf; die eigentliche Eigla berichtet von ihm keine tat, die berechtigte, ihm eine solche handlungsweise zuzuschreiben. Bei Þorfinn erweist er sich als frauenarzt; das ist eine für einen mann unangemessene tätigkeit. Sein verhalten Arnvið gegenüber grenzt geradezu an wahnsinn. Einen mann, der sein leben in seiner gewalt hatte, der ihm bereits übelgesinnt war, mußte er unter allen umständen vermeiden zu reizen. Aber Egill sollte ja als ein mensch dargestellt werden, dem niemand und nichts was anhaben konnte. Deshalb läßt ihn der verfasser die schwierigsten reisehindernisse glücklich überwinden, macht ihn zu einem unvergleichlichen zecher, verleiht ihm die gabe der heilkunst, läßt ihn sogar frauenkrankheiten heilen und macht ihn geradezu unbesiegbar. Schlecht ausgerüstet, unter den ungünstigsten terrainverhältnissen, unternimmt er kämpfe mit einem vier- und fünffach überlegenen gegner, reibt ihn beinahe gänzlich auf, und weder er noch einer seiner gefährten wird ernstlich verwundet. Der ganze abschnitt ist ein gewebe von unwahrscheinlichkeiten und kennzeichnet sich durch eine aufdringlichkeit der charakteristik, die ebenso unkünstlerisch wie sie sonst der Eigla fremd ist. Einen einzigen vorzug, der aber nicht viel besagen will, können wir dem verfasser derselben zuerkennen: er

1) Sein handeln ist ebensowenig motiviert als das Arinbjörns, als er sich in der Ljótangelegenheit anstatt seines freundes zu könig Håkon begibt.

versteht es, sich mit leichtigkeit, in einem fließenden stile auszudrücken. Diese gabe scheint aber auch sein verhängnis geworden zu sein, denn ihr ist es wohl zuzuschreiben, daß der abschnitt von der vermlandsfahrt, der mit der haupthandlung nur sehr lose verknüpft ist, der zumeist nur widersinn enthält, einen so außerordentlichen umfang angenommen hat. Er beträgt in der von den lesarten absehenden Reykjaviker ausgabe der Íslendinga sogur (1892) einundzwanzig seiten, fünf seiten mehr als die gewaltige geschichte von Egils Gulapíng-prozeß nebst dessen folgen, beinahe das doppelte der wichtigen vorgänge in York, mehr als die hälfte der Hrafnkelssaga, die einen so reichen inhalt bietet. Welcher gegensatz zu der prägnanz der darstellung der Eigla!

Um den unterschied der darstellung der vermlandsfahrt und der eigentlichen Eigla zu veranschaulichen, glauben wir nichts besseres tun zu können, als einen vergleich anzustellen zwischen zwei abschnitten derselben, die inhaltlich eine große ähnlichkeit mit einander haben, dem abschnitte einerseits, der von den vorgängen auf Atley (kap. 43 und 44) und demjenigen anderseits, der von den bereits berichteten vorgängen bei Armóð handelt. Zu dem zwecke müssen wir von erterm eine ziemlich ausführliche inhaltsangabe machen.

Þóris wirtschafter Ólvir sollte für seinen herrn von dessen inselpächtern den landzins einkassieren. Er schiffte sich deshalb mit der zum rudern erfordernten zahl gefährten ein; zu ihnen gesellte sich im letzten augenblicke der junge Egill. Sie wurden auf der see von schlechtem wetter überfallen und kamen gegen abend abstrapaziert und durchnäßt auf der insel Atley an, wo sich ein königshof befand.

Der verwalter dieses hofes, namens Bárðr, der um eben diese stunde den könig zur jährlichen feier der dísir erwartete, brachte die ankömmlinge in ein von den andern wohngebäuden etwas abgelegenes haus, ließ ihnen brot, butter und geronnene milch vorsetzen, bedauerte, daß das bier ihm ausgegangen sei und empfahl ihnen, sich nach dem essen sofort zur ruhe zu legen. Inzwischen war der könig gelandet. Als er erfuhr,

leute Þóris seien anwesend, lud er sie zum gastmahle ein. Der sitte gemäß wurde vielfach minne getrunken, wobei jedesmal ein horn bis auf die neige geleert werden sollte. Egill kam seinen trinkpflichten ohne mühe nach. Er erwies sich aber als unangenehmen gast, indem er öfters spottverse an Bárð richtete, weil er glaubte, dieser habe durch die worte, die er bei ihrer landung gesprochen, ihn und seine gefährten verhöhnen wollen. Die letztern waren wegen der vorher genossenen milch auf die dauer den an sie gestellten trinkanforderungen nicht gewachsen. Sie fühlten sich unwohl und erbrachen sich teils drinnen, teils gelangten sie hinaus. Von da ab trank Egill nicht nur sein, sondern auch Olvis teil und erklärte trotzdem, er habe immer noch durst. Das meldete Bárð der königin. Die beiden mischten nun gift in den trank (blönduðu þá dryckinn ólyfjani), Bárð weihte ihn und hieß ihn Egil bringen. Dieser ahnte, daß etwas frevelhaftes vor sich gegangen war. Er nahm das horn, ritzte runen hinein, bestrich sie mit aus der hand gewonnenem blute, sprach die zauberformel — und das horn sprang entzwei. In eben dem augenblicke wandelte Olvir die neigung zum erbrechen an. Egill erhob sich, um ihn hinauszuführen und versah sich dabei mit seinem schwerte. Als sie an die türe gekommen waren, trat Bárð mit einem vollen becher an sie heran und forderte Olvir auf, die abschiedsminne zu trinken. Egill ergriff das horn, leerte es, warf es weg und stieß dann Bárð sein schwert in den leib, was sofort seinen tod zur folge hatte. . . .¹⁾

Ein größerer gegensatz der darstellung als der zwischen den vorgängen auf Atley und denjenigen bei Armóð scheint uns kaum denkbar. Die darstellung jener vorgänge ist eine eminent großzügige, alles minderwertige detail ist bei seite gelassen, die ergänzung desselben ist der einbildungskraft des lesers überlassen; was beigebracht wird, paßt vorzüglich zu der gegebenen situation und zu den charakteren der handelnden

1) kap. 43 u. 44.

personen, denen es meistens mit zwingender notwendigkeit entspringt. Das ganze bildet ein unentbehrliches glied in der gesamthandlung; es bezeichnet den ausbruch der von nun ab sich stets steigernden feindschaft Egils und der norwegischen königsfamilie.

Bárðr hatte aus leicht erklärlichen gründen seinen gästen eine lüge vorgetragen. Er erwartete die ankunft des königs nebst seinem gefolge, suchte sich die in diesem augenblicke sehr unwillkommenen gäste möglichst rasch vom halse zu schaffen, bewirtete sie deshalb äußerst einfach, bedauerte namentlich ihnen kein bier vorsetzen zu können, um ihnen keinen anlaß zum längern aufbleiben zu geben, und hieß sie wegen ihrer müdigkeit infolge der ausgestandenen strapazen sich bald zur ruhe zu begeben. Egill hielt sich für gering-schätzig behandelt, für verspottet. Er war deshalb gereizt und machte spottverse auf ihn. Er vermutete sodann, daß Bárðr und die königin ihm mittels eines zaubertrankes einen bösen streich spielen wollten. Sein argwohn gegen Gunnhild war auf sehr erklärliche weise rege. Sie war berüchtigt wegen ihrer zauberkünste und hatte durch ihr axtgeschenk bereits einen beweis ihrer feindseligen gesinnung gegen Skallagríms familie gegeben. Wie er nun durch seine runenkenntnis sich des gegen ihn gerichteten anschlages vergewissert hatte, war es ganz erklärlich, daß er in seiner jugendlichen leidenschaftlichkeit, vermehrt durch die aufregung des trinkens, sich zu einem gewaltakte, dessen berechtigung ihm übrigens niemand bestritt, hinreißen ließ ¹⁾, ohne die folgen zu bedenken, die er für ihn haben konnte. Alles trägt sich hier auf höchst natürliche weise zu. Egill vergibt sich nichts; trotz der genossenen milch trinkt er das doppelte der andern und fühlt sich nicht unwohl; das war eine leistung, die nach alt-germanischer auffassung rühmenswert war. Auch an seiner zauberkennntnis ist kein anstoß zu nehmen, da sie sich im vorliegenden falle auf die fähigkeit beschränkt, sich persönlich

1) Eglr s. 139. Þórer segir: „þat mun vera mál mauna, at Bárðr hefði verdleika til þess er hann var drepinn.

gegen die wohl am häufigsten vorkommende äußerung fremder böswilligkeit zu schützen.

Wie ganz anders verhält es sich mit den vorgängen bei Armóð! Der reiche Armóðr gewährt den königsboten bereitwilligst die verlangte herberge. Er will sich aber mit ihnen einen dorben spaß machen, der in nichts anderm bestehen kann, als sie, mit denen er vorhat ein trinkgelage zu halten, dazu weniger fähig zu machen, und ihr unwohlsein, an dessen schauspiel er sich weiden will, möglichst bald hervorzurufen. Egill fällt auf Armóðs list herein; was er dann tut, ist derart, daß nach dem von uns gegebenen ausführlichen berichte wir kein wort weiter darüber zu verlieren haben.

VI.

Es erhebt sich noch die frage, wie die geschichte von Egils vermlandsfahrt entstanden ist. Daß sie nicht auf wirklichen vorgängen beruht, ergibt sich wohl aus unsern bisherigen erörterungen. Dafür spricht auch noch, daß dem könige Hákon gegen Þorstein eine handlungsweise zugeschrieben wird, die mit dem edlen charakter dieses fürsten nicht zu vereinbaren ist, ferner, daß die geschichte nichts von einem feldzuge weiß, den Egils mission zur folge gehabt haben soll. Es liegt also nahe zu vermuten, daß sie erfunden ist und zwar, daß sie eine nachbildung historischer sendungen ist, die mit derjenigen Egils ähnlichkeit haben und deren einige die Heimskringla u. a. berichtet.

Die norwegischen könige betrachteten lange zeit die inseln Faröer und Jamtaland als ihnen tributpflichtige gebiete. Diese waren aber damit meistens nicht einverstanden und suchten sich den von ihnen beanspruchten leistungen nach möglichkeit zu entziehen und von der erhebung derselben für die zukunft abzuschrecken. Wie wir in der Óláfs saga ins helga lesen, schickte dieser fürst zwei missionen nach den inseln Faröer, um den tribut in empfang zu nehmen.¹⁾ Sie ver-

1) Hkr. II, kap. 127, 129.

schollen aber spurlos, ohne am ziele ihrer bestimmung angelangt zu sein. Eine dritte mission hatte insofern mehr erfolg, als ihr der tribut wirklich eingehändigt wurde; der führer derselben, Karl inn mærski, büßte jedoch dabei das leben ein.¹⁾ Ähnlich erging es zwei missionen, welche nach Jamtaland geschickt wurden. Von der ersten kehrte keiner²⁾, von der zweiten bloß der führer derselben, Þóroddr Snorrason, nebst einem begleiter zurück.³⁾ Vergleicht man die berichte der Heimskringla über die genannten missionen mit demjenigen der Eigla über die vermlandsfahrt, so ergeben sich sowohl auffallende übereinstimmungen wie verschiedenheiten. Den drei berichten ist gemeinsam, daß die erhebung des tributes eines entlegenen gebietes, das die norwegische herrschaft nicht als berechtigt anerkannte, als ein lebensgefährliches unternehmen angesehen wurde. So bemühte sich Óláfr der heilige, dem es doch wahrhaftig nicht an ergebenen dienstmannen fehlte, eine zeit lang vergebens, ehe er jemand bestimmen konnte, die ausführung seines auftrages zu übernehmen. Wenn Karl inn mærski sich schließlich dazu erbot, so hatte er dazu gewichtige gründe: der könig grollte ihm, sein leben war von ihm bedroht; durch seine dienstleistung hoffte er sich zu ihm in ein gutes verhältnis zu setzen und seine gunst zu gewinnen. Er war zudem ein wagemutiger mann, für den gefahrvolle unternehmen einen besondern reiz hatten. Seine handlungsweise ist also trefflich motiviert.

Þóroddr Snorrason wurde von Ólaf dem heiligen gewissermaßen in haft gehalten; sein zustand war ihm unerträglich; um sich davon zu befreien, war er bereit sich alles gefallen zu lassen;⁴⁾ er war zudem ein junger mann, der sich aus zukünftigen gefahren wenig machte. Welch ein unterschied auch hier zwischen Heimskringla und Eigla, was die motivierung des handelns betrifft!

1) Hkr. II, kap. 142 u. 143. 2) kap. 63. 3) kap. 141.

4) Hkr. II, s. 329. Þóroddr Snorrason baudsk til þeirar farar, þvíat hann hirti þá allitt, hvat yfir hann gekk, ef hann fórri sjálfráði.

Die berichte der Heimskringla über Óláfs händel mit den Fareyinger, die dem Fareyinga þátt entlehnt sind, sind nicht nur historisch, sie sind auch literarisch von bedeutung. Sie sind geradezu perlen der erzählungskunst. Der dráp Þórálfs (kap. 135) kennzeichnet sich durch das mysteriöse der darstellung. Gewisse vorgänge werden nicht vollständig erzählt; einzelne punkte derselben und gerade die, welche am meisten interessieren, bleiben im dunkeln und werden erst durch die spätere erzählung aufgehehlt. So fragt man sich: sind die zwei ersten missionen infolge eines schiffbruches oder infolge eines anschlages umgekommen? Weiter: ist Þórálfr von Þrands neffen Sigurd, Þórd und Gaut oder von unbekannten getötet worden? So verdächtig Þrands neffen scheinen, so wird man doch einigermaßen schwankend, wenn man Sigurds meisterhafte verteidigungsrede liest. Freilich, wenn man gleich drauf erfährt, wie er mit seinen gefährten in der nacht aufbricht, so verschwindet jeder zweifel trotz der rede, die er an die schiffsmannschaft richtet und man sagt sich auch gleich, daß der könig, von dem anzunehmen ist, daß ihm höhere einsicht innewohnt, in dem ausdrücke seines verdachtes bis in alle einzelheiten recht hat, daß Sigurdr und seine gefährten auch die beiden ersten missionen getötet haben, was jegliche unwahrscheinlichkeit verliert, wenn man bedenkt, daß sie annähernd die zeit von deren ankunft wußten und ihnen folglich auflauern konnten.

Wenn man sich dann weiter der bedeutung des auftrittes bewußt wird, der sich in Þrands zelte abspielt unmittelbar vor der ausführung des anschlages auf Karl inn mœrski, so begreift man sofort die tragweite des ähnlichen auftrittes in Þrands hause und man ahnt, daß es sich hier noch um etwas anders als um den dem norwegischen könige zu entrichtenden tribut handelt, nämlich um den vorrang zwischen den beiden mächtigsten geschlechtern der Faröer.

Die darstellung des Fareyinga þátt ist eine eigenartige und kunstvolle. Das darin herrschende helldunkel, das allmählich schwindet, erzeugt spannung, die lösung der spannung

erzeugt ästhetischen genuß. Es handelt sich hier nicht um naive, sondern um eine sehr bewußte kunst, wie sie nur in einem literarisch fortgeschrittenen zeitalter möglich ist.

Der Þórodds þáttir Snorra sonar¹⁾ kennzeichnet sich durch die klarheit und anschaulichkeit der darstellung. Er mußte bei den zeitgenossen des verfassers und auch später noch großen anklang finden teils wegen des interesses, das den darin berichteten vorgängen an sich anhaftete, teils wegen der kunst, mit welcher dieses interesse herausgearbeitet war. Diese vorgänge sind folgende: Þóroddr findet mit seinen gefährten freundliche aufnahme in Jamtaland. Ihnen wird die entrichtung des tributes in aussicht gestellt. Man meint es aber nicht aufrichtig mit ihnen. Sie sollen vielmehr getötet oder geopfert werden, sobald die vögte des schwedischen königs angekommen sind. Sie erfahren bei einem trinkgelage durch eine indiscretion, was man mit ihnen vorhat. Sie machen einen fluchtversuch, werden aber wieder eingefangen. Durch list gelingt es Þórodd, ein zweites mal mit einem gefährten zu entkommen und auch den angestellten nachforschungen zu entgehen. Die beiden kehren abends bei einem armen bauern ein, dessen frau mit ihrem schicksale mitleid empfindet. Sie weiß ihren bruder, namens Arnljót, der ein mensch von ganz außerordentlicher statur und stärke war, zu bestimmen, sich ihrer anzunehmen. Er bringt sie am folgenden morgen, indem er sie hinter sich auf seine skie treten läßt, mit fabelhafter schnelligkeit bis zu dem der norwegischen grenze nächsten sælhus. Dort erleben sie ein grauerregendes abenteuer seitens einer trollkona. Am morgen drauf verabschieden sie sich von Arnljót und kommen wohlbehalten bei könig Ólaf an, der nun Þórodd die freiheit schenkt.

Missionen wie die des Karl inn mœrski und des Þórodd bildeten einen vorzüglichen erzählungsstoff. Sie mußten notwendiger weise nachbildungen hervorrufen in einer zeit, die am erzählen gefahrvoller und wunderbarer abenteuer freude

1) Hkr. II, kap. 141.

fand, um so mehr, da die historischen bedingungen vielfach gegeben waren, die gewissermaßen dazu herausforderten. Es gab grenzgebiete Norwegens und Schwedens, auf welche die könige dieser beiden länder anspruch machten. Zu ihnen gehörte Vermland. Ein mit der skandinavischen geschichte nur halbwegs vertrauter erzähler konnte leicht auf den gedanken verfallen, eine mission nach dieser provinz zu erhebung des tributes stattfinden zu lassen. Wenn der verfasser der Eigla über eine derartige mission Egils zu berichten gehabt hätte, so hätte er auch daraus, das darf man mit sicherheit erwarten, etwas den von uns erörterten þættir ebenbürtiges zu schaffen vermocht. Es zeugt wahrlich weder für den ästhetischen noch den kritischen sinn der gelehrten, die sich mit der Eigla befaßt haben, daß sie ihm ein jämmerliches machwerk, wie der über die vermlandsfahrt handelnde þáttir ist, haben zuschreiben können.

VII.

Von den in der Eigla berichteten taten Egils, die seinem andenken ernstlich eintrag tun, verbleibt somit nur eine, die aneignung des schatzes, den Adálsteinn ihm für seinen vater als entschädigung für den verlust Þórólfs übergeben hatte. Diese ist ein nicht zu leugnender fleck auf dem bilde Egils. Dessen wird sich der verfasser der Eigla auch wohl bewußt gewesen sein, und wenn er ihn trotzdem nicht getilgt hat, so wird er dafür seine guten gründe gehabt haben. Egill, wie er in der Eigla dargestellt ist, hat zeitlebens in keinem guten verhältnisse zu seinem vater gestanden, in seiner kindheit und jugend wegen seiner unbotmäßigkeit, im spätern alter wegen der vorenthaltung des besagten schatzes. Dieserhalben kommt es zwischen beiden zu einer auseinandersetzung am vorabende von Skallagríms tode. Der vater wirft dem sohne sein ungebürlisches handeln vor und rächt sich dafür, indem er von dessen erbe einen teil, der dem vorenthaltenen schatze wohl an werte gleichkommt, in der erde vergräbt. Egill befürchtet die rache seines vaters auch noch nach dessen

tode und sucht ihr durch eine diesem zwecke entsprechende bestattungsart vorzubeugen. Zwei wichtige situationen der Eigla, von denen die eine wegen ihres menschlichen gehaltes, die andere wegen des darin sich spiegelnden volksglaubens bedeutsam sind, haben somit ein unrecht Egils gegen seinen vater zur voraussetzung. Wollte der verfasser auf jene situationen nicht verzichten, so mußte er dieses zur darstellung bringen. Er mochte dazu noch einen weitem triftigen grund haben. Zu seiner zeit war wohl die sage von einem von Skallagrím vergrabenen schatze noch lebendig. Wie frei im allgemeinen selbständige dichter mit einem auf der überlieferung beruhenden stoffe schalten mögen, so kann es doch in derselben so tief wurzelnde, so ausgeprägte motive geben, daß ihre freiheit denselben gegenüber beschränkt ist, daß sie nicht umhin können, dieselben in ihr werk aufzunehmen, auch wenn sie dadurch den eindruck, auf den sie es abgesehen haben, einigermmaßen schwächen. Solches dürfte der fall sein mit der schatzgeschichte der Eigla, die auf den poetischen und sagenhaften Egil kein günstiges licht wirft. Wir sagen den poetischen und sagenhaften im gegensatz zu dem historischen. Daß dieser sich gegen seinen vater eines diebstahls schuldig gemacht haben soll, dafür ist auch nicht der leichteste beweis zu erbringen.¹⁾ Was die Eigla hierüber berichtet, erscheint in einem zusammenhange, der es höchst verdächtig macht. Adalsteinn soll Skallagrím durch Egil zwei kisten silber übersandt haben, um ihn für den verlust seines sohnes, der in der schlacht auf der Vinheide gefallen war, zu entschädigen. Die geschichte weiß nichts von dieser nach der Eigla so bedeutenden schlacht; damit fällt der hochwichtige dienst weg, den die brüder durch ihre rolle in dieser schlacht dem könige geleistet und der nichts weniger als die wiederaufrichtung seines beinahe umgestürzten

1) Wie herzlich Egils verhältnis zu seinen eltern war, ergibt sich aus dem wehmütigen nachrufe, den er ihnen in str. 5 des Sonatorrek widmet; dadurch wird auch der Eigla-bericht über Skallagríms tod und bestattungsart hinfällig.

thrones bedeutet haben soll. Zudem hat die schilderung der schlacht auf der Vinheide und des ihr vorausgehenden feldzuges ein so sagenhaftes gepräge, daß sie auf glaubwürdigkeit keinen anspruch machen kann. Ferner hat Adalsteins handlungsweise etwas recht verwunderliches. Dem ihm unbekannten vater Þórólfs schickt er eine bedeutende geldsumme, Egil aber, der doch den sieg entschieden, lohnt er kaum seine kriegsdienste, da die zwei wertvollen ringe sowie der kostbare scharlachmantel, die er ihm schenkte, der auf ihn verfaßten drápa galten.¹⁾

Wenn Adalsteinn also ein beträchtliches geldgeschenk spendete, wie es fürsten mitunter an verdiente feldherren zu tun pflegen, so mußte es Egil und nicht seinem vater zu teil werden, und man könnte vermuten, daß in der Eigla eine verwechslung, ein mißverständnis obwalte; aber wir haben es wahrscheinlich gar nicht mit einem historischen faktum, sondern mit einer sagenhaften schatzgeschichte zu tun, die auf eine historische persönlichkeit übertragen wurde.

Hat der verfasser der Eigla für gut befunden das schatzmotiv in sein werk aufzunehmen, so wird er doch wahrscheinlich dafür Sorge getragen haben, daß es der wirkung von Egils charakteristik möglichst wenig eintrag tue. Deshalb dürfte zu bezweifeln sein, ob er, wie es s. 195 7–10 heißt, Egil die ihm von Adalstein übergebenen kisten silber stets mit sich führen ließ. Wir halten es nicht für ausgeschlossen, daß diese zeilen ein einschiebsel des bearbeiters der saga sind. Wie er, wahrscheinlich auf grund der mündlichen überlieferung, die Ljótgeschichte einflocht, um Egils habsucht zu illustrieren, so mochte er wohl aus derselben quelle einen zug herübergenommen haben, der ihn als den von seinem gelde unzertrennlichen geizhals kennzeichnete. Gesetzt aber auch, unsere vermutung sei nicht gegründet, Egil habe nach der darstellung des verfassers der Eigla Adalsteins schatz stets mit sich herumgeschleppt, was doch eine widersinnige

1) s. 179 8–10.

handlung gewesen wäre, da er ihn ja hätte vergraben oder gewinnbringend anlegen können, so konnte dieser fleck auf Egils lebensbilde dessen gesamteindruck nicht wesentlich beeinträchtigen. Egill blieb auch trotzdem für die Isländer des 13. jahrhunderts eine bewunderungswürdige heldengestalt, die dem geschlechte, dem er angehörte, zu höchstem ruhme gereichte.

Aus unsern bisherigen erörterungen ergibt sich also, daß die Eigla, wie wir behaupteten, der verherrlichung eines bestimmten geschlechtes gilt. Diese behauptung wird bedeutend verstärkt durch einen vergleich von Kveldúlf's verwandtschaftsverhältnissen und auswanderungsgeschichte mit den entsprechenden stellen der Landnámabók.

VIII.

Welches ist das verhältnis zwischen Landnámabók und Eigla in betreff der ihnen gemeinsamen tatsachen, von denen die siebenundzwanzig ersten kapitel handeln? Erklärt die zwischen ihnen bestehende auffallende übereinstimmung sich daher, daß beide auf derselben quelle, der mündlichen überlieferung, beruhen oder ist die ausführlichere Eigla-darstellung auf der kürzern der Landnámabók aufgebaut oder ist diese als ein nach jener gemachtes resumé anzusehen? Wir glauben von vornherein von der mündlichen überlieferung als quelle der beiden schriftlichen darstellungen absehen zu können, da es höchst wahrscheinlich ist, daß es eine solche von einiger ausführlichkeit für die zeit vor Skallagríms ansiedelung auf Island nicht gegeben hat; sodann ist aber auch die übereinstimmung zwischen Landnámabók und Eigla eine derartige, daß an der abhängigkeit der einen von der andern nicht gezweifelt werden kann. Es fragt sich also, welche der beiden darstellungen ist als das original anzusehen. Zur lösung dieser kapitalfrage halten wir es für angebracht, die in betracht kommenden stellen der Landnáma zu reproduzieren.¹⁾

1) F. Jónnson, Landnámabók. Sturlubók. s. 138—39.

Ulfr het madr sonr Brunda-Bialba ok Hallberu dottur Ulf's ens oarga or Hrafnistu. Ulfr atti Salbjorgu dottur Berdlu-Kara. Hann var kalladr Kveldulfr. Þorólfr ok Skallagrímr voru synir þeira. Haralldr konungr hafagri let drepa Þorólfb norðr í Alost aa Sannesí af rógi Hildiridarsona. Það villdi Haralldr konungr ei bæta. Þá bioggu þeir Grímr ok Kveldulfr kaupskip ok ætludu til Ísland. Þvíat þeir haufdu þar spurt til Ingólfs vinar sins. þeir lagu til hafs í Solundum. þar toku þeir knaurr þann er Haralldr konungr let taka fyrri Þorólbi þa er menn hans voru nykomner af Eng-landi ok drapu þar Hallvard hard-fara ok Sigtrygg snarfara er því haufdu valldit. Þar drapu þeir ok sonu Guttorms Sigurdarsonar Hiartar bræðrunga konungs. ok alla skips-haufn þeira nema ij. menn er þeir letu segia konungi tíðindin. þeir bioggu hvortveggja skipit til Íslandz ok xxx. manna aa hvoru. styrði Kveldulfr því er þavar fengit. Grímr enn haleyski . . var forradamadr með Kveldulbi aa því skipi er hann styrði. þeir vissust iafnan til í hafinu. Ok er miok sottið hafit þa tok Kveldulfr sotti. hann bað þess at kistu skýlði giora at líki hans ef hann dæi. ok bað svo segia Grími syni sínum at hann tæki skamt þadan bustað aa Íslandi er kista hans kæmi aa land ef þess yrði audit.

Úlfr hieß ein mann, er war der sohn des Brunda-Bjálfi und der Hallbera, der tochter Úlf's des unerschrocknen aus Hrafnista. Úlfr hatte Salbjörg, die tochter des Berdlu-Kári zur frau; er wurde Kveldúlf genannt. Þorólfr und Skalla-Grímr waren ihre söhne. König Haraldr schönhaar ließ infolge der verläumdung der söhne der Hildirid Þorólfr zu Sandnes auf Alost im norden töten. Dafür wollte könig Haraldr keine buße bezahlen. Da rüsteten Grímr und Kveldúlf handelsschiffe, um nach Ísland zu fahren. Denn sie hatten von ihrem freunde Ingólf dort gehört. Sie lagen zur a-fahrt bereit zwischen den in-seln Sólundir. Dort erbeuteten sie das handelsschiff, welches könig Haraldr Þorólfr hatte wrgnehmen lassen, als seine leute eben aus Eng-land gekommen waren, und sie töteten dort den gewalttätigen Hallvard und den ungestümen Sigtrygg, die das vollführt hatten. Sie erschlugen auch dort die vettern des königs, die söhne Guttorms, des sohnes des Sigurd hirsch sowie die ganze schiff-mann-schaft mit ausnahme von zwei mann, durch welche sie den könig benachrichtigen li-ßen. Sie rüsteten jeder ein schiff mit je 30 mann. Das eben erbeutete steuerte Kveldúlf. Der Hålogaländer Grímr . . . theilte mit Kveldúlf das kommando auf dem schiffe, welches dieser steuerte. Die beiden parteien verloren einander nicht aus den augen. Und als das meer bereits weithin durchschnitten war, da ward Kveldúlf krank. Da hieß er einen sarg für seine leiche machen, falls er stürbe, und ließ seinem sohne Grímr sagen, wenn es

seinem sarge beschieden sei, auf Island ans land zu treiben, so solle er sich an eben der stelle, wo dies geschehen sei, niederlassen etc.

s. 105 — 06. Ketill hængr h(et) agiætr maðr i Naumudal s(un) Þorkels Naumdøla iarls ok Rafnildar dottur Ketils hængs or Rafnistu Hallbiarnar s(unar) halftrollz. Ketill bio þa i Naumudal er Haralldr konungr sendi þa Hallvaðr harðara ok Sigtrygg snarfara til Þorolfs Kveldulfss(unar) frænda Ketils. þa dro Ketill lid saman ok ætladi at veita Þorolfi en Haralldr konungr for hit efra of Elldu eid ok feck ser skip i Naumudal ok for sva norðr ok tok þar af lif Þorolf Kveldulfss(un) ok for þa norðan hit ytra ok fann þar marga menu er til lids ætluðu við Þorolf ok nekti konungr þeim þa. littlu sidarr for Ketill hængr norðr i Torgar ok br(endi inni Harek ok Hrerek) Hildiridrar s(unu) er Þorolff hofðu rögðan dauða rogi. eftir þat for Ketill til Islan(dz) með Ingunni konu sinni ok s(unum) þeira.

Ketill hængr hieß ein berühmter mann im Naumdølagau. Er war der sohn des Naumdølarjarls Þorkel und der Hrafnbild, der tochter des Ketil hæng aus Hrafnista. Ketill wohnte in Naumudal als könig Haraldr schönhaar den gewalttätigen Hallvaðr und den ungestümen Sigtrygg gegen Þorólf Kveldúlfsson, Ketils verwandten sandte. Da zog Ketill eine schar zusammen, um Þorólf zu helfen. Der könig aber schlug den landweg über Eldueið ein, nahm schiffe im Naumdølagau, fuhr nordwärts nach Sandnes auf Alost und tötete dort Þorólf Kveldúlfsson. Dann fuhr er zurück auf dem seewege und stieß auf zahlreiche menschen, welche Þorólf und seinen gefährten zu hilfe eilen wollten. Er trieb sie zurück. Etwas später fuhr Ketill hængr nordwärts nach Torgar, verbrannte die söhne der Hildirid, Harek und Hrerek, die durch ihre verlüumdung Þorólfs tod verschuldet hatten, in ihrer wohnung und segelte dann nach Island mit seiner frau Ingun und ihrer beider söhnen.

Es kann, dünkt uns, bei näherer betrachtung kein zweifel darüber bestehen bleiben, daß diese abschnitte auf der Eigla beruhen. Jeder, der in der lage war, epische oder dramatische dichtungen auf ihre stofflichen grundlagen zu prüfen, weiß, daß diese, wie glücklich sie immerhin schon gestaltet sein mögen, vom dichter mehr oder weniger umgestaltet werden. Wenn es sich also um eine gedrängte darstellung handelt, die nach den darin enthaltenen tatsachen, deren anordnung und

logischem zusammenhang mit einer ausführlichen dichterischen darstellung auffallend übereinstimmt, so kann man sicher sein, daß diese, nicht jene die vorlage bildete. In ihrer totalität machen die stellen der Landnámabók den eindruck nachbildungen der Eigla zu sein. Daß dem so ist, dafür sprechen noch andere anzeichen. Man kann wohl als unbestreitbare behauptung aufstellen, daß, wenn die darstellung der Landnámabók das original wäre, die einzelzüge, aus denen sie sich zusammensetzt, an sich wahrscheinlich, aus sich selbst verständlich wären. Das ist aber keineswegs der fall. Es gibt deren darunter, die der heranziehung der Eigla bedürfen, um verständlich zu werden, die also als eine reduktion der letztern aufzufassen sind. So heißt es in der Landnámabók, daß Kveldúlfur und Skallagrímur aus Norwegen auswanderten, weil Harald ihnen für die tötung Þórólfs kein sühnegeld zahlen wollte. Jeder mit Haralds geschichte einigermaßen vertraute Isländer mußte sich beim lesen der Landnámabók sagen: wie konnten Kveldúlfur und Skallagrímur könig Harald, der rücksichtslos alle ihm widerstrebenden vernichtete, zumuten, ihnen für die tötung eines verwandten ein sühnegeld zu zahlen? Sodann mußte er sich sagen: Haralds verweigerung eines sühnegeldes war doch kein grund, aus der heimat auszuwandern. Eine heranziehung der Eigla macht begreiflich, wie Skallagrímur an Harald die sonderbare zumutung stellen konnte und sie lehrt, daß der vater und bruder Þórólfs Norwegen verließen, weil sie dort nicht mehr gedeihen konnten, ja ihres lebens nicht einmal sicher waren. Nach der Landnámabók gestattete Harald, der selbst einen zug gegen Þórólf plante, den brüdern Hallvard und Sigtrygg, auch einen solchen zu unternehmen. Das ist, wie wir oben erörtert haben,¹⁾ eine ganz unwahrscheinliche handlungsweise des königs, die erst durch eine heranziehung der Eigla begreiflich wird, also aus dieser herrühren muß. Noch andere züge der Landnámabók verweisen mit sicherheit auf die Eigla als quelle, so namentlich

1) s. 102.

die auf Þórólfs handelsschiffe vollzogene fahrt der königlichen prinzen nach norden. Wir glauben von der erörterung weiterer derartiger züge absehen zu können, die angeführten reichen hin zum beweis, daß die zitierten stellen der Landnámabók in der version der Sturlubók inhaltlich auf der Eigla beruhen. Die Sturlubók entbehrt folglich jeglichen quellenwertes für die geschichte von Kveldúlf's geschlechte.

Vergleichen wir nun die Sturlubók mit den andern versionen der Landnámabók, um zu sehen, ob es möglich ist mit einiger sicherheit oder wahrscheinlichkeit zu erschließen, was die letztere ursprünglich über Kveldúlf und Skallagrím gelegentlich ihrer auswanderung aus Norwegen berichtete. In der Melabok¹⁾ lesen wir folgendes:

Þórólfr hét maðr, er bjó í Naumudal: hann var Úlfsson, er kallaðr var Kveldúlf: Grímr hét annarr son Úlfs. Haraldr konungr hinn hárfagri lét drepa Þórólfr ok gerði engu bæta, en þess hefnði Grímr ok fór síðan til Íslands, en Úlfr andabist í hafinu. Skallagrímr kom skipi sínu í Gufarós ok nam land á milli Norðrár ok Hitarár, alt á milli fjalls ok fjöru, ok bjó at Borg; hann átti Beru Ingvars dóttur. Synir þeira Skallagríms váru þeir Þórólfr ok Egill; þeir áttu báðir Asgerði Bjarnardóttur, ok var dóttir Þórólfs Þórdís, er átti Grímr at Mosfelli. Þórólfr fell á Vindlandi (sic!) í orrostu en Egill fór til Íslands ok bjó at Borg ok hans kynsmenn langa tíma.

Þórólfr hieß ein mann, der in Naumudal wohnte; er war der sohn Úlfs, der Kveldúlf genant wurde. Grímr hieß ein andrer sohn Úlfs. König Haraldr schönhaar ließ Þórólfr töten und zahlte kein wergeld dafür. Dafür nahm Grímr rache und fuhr dann nach Island. Úlfr aber starb unterwegs auf der see. Skallagrímr kam mit seinem schiffe zur mündung der Gufa und eignete sich das land an zwischen Norðrá und Hitará vom gebirge zum strande und wohnte zu Borg; er hatte zur frau Bora, die tochter Ingvars. Ihre söhne waren Þórólfr und Egill. Sie hatten beide zur frau Asgerð, die tochter Björns. Þórólfs tochter war Þórdís, die frau des Grím zu Mosfell. Þórólfr fiel in der schlacht in Vindland, Egill aber fuhr nach Island und wohnte zu Borg, wo auch seine nachkommen lange zeit wohnten.

Dieser bericht beruht ebenfalls wie der der Sturlubók auf der Eigla. Er stimmt vorwiegend mit ihr überein, in einzelnen

1) F. Jónsson, Landnámabók, s. 245—46.

punkten nur weicht er von ihr ab. So soll Þórólfr in Naumadal statt in Hálogoland gewohnt haben, Haraldr soll ihn nicht selbst getötet haben, sondern ihn haben töten lassen.¹⁾ Grímr wird allein als der rächer seines bruders bezeichnet. Anstatt Gríms des Hálogoländers kommt Skallagrímr zur mündung der Gufá. Þórólfr Skallagrímsson endlich soll nicht in England, sondern im Wendenlande in der schlacht gefallen sein. Wie auffallend diese abweichungen scheinen mögen, so erklären sie sich doch auf eine sehr einfache weise. Der bearbeiter der Melabok hatte wahrscheinlich die Eigla nicht vor sich, als er seinen bericht verfaßte. Er schrieb diesen wohl nieder aus dem gedächtnisse geraume zeit, nachdem er die Eigla gelesen oder sie hatte vorlesen hören. Er mochte außerdem ein mann von geringen geographischen kenntnissen sein. Der bericht der Melabok ermangelt jeglichen quellenwertes.

IX.

Die familiengeschichte, die in den siebenundzwanzig ersten kapiteln der Eigla geboten wird, ermangelt somit jeglicher beglaubigung. Es fragt sich nun, ob sie dennoch wesentliche tatsachen enthält, die auf historischen charakter anspruch machen können oder ob sie in bausch und bogen als phantasieschöpfung anzusehen ist. Wir müssen leider gestehen, daß wir uns zu letzterer ansicht bekennen. Auch tatsachen, die unseres wissens nie von jemand bestritten worden sind, in betreff deren wir selbst bis in die letzte zeit nie den geringsten zweifel hegten, nämlich Kveldúlf's verwandtschaftsverhältnisse, sind uns recht verdächtig geworden.

Die vom verfasser der Eigla geübte literarische technik sowie die von ihm bezweckte verherrlichung eines berühmten isländischen geschlechtes des 13. jahrhunderts bedingten, daß, dessen stammvater Kveldúlf eine verwandschaft beigelegt wurde, die ganz bestimmten anforderungen entsprach. Er mußte einem historisch berühmten geschlechte angehören und

1) So sagt übrigens auch die Sturlubók.

dieses mußte gewisse hervorragende eigenschaften besitzen, die ihn und seine nachkommen auszeichneten. Er mußte sodann mit einem geschlechte verschwägert sein, das ebenfalls historisch berühmt war und dem gewisse Kveldúlf's geschlechte fremde vorzüge eigneten. Der stammvater wie die stamm-mutter des zu verherrlichenden geschlechtes mußten also einerseits berühmten geschlechtern angehören, anderseits mußten sie bereits die anlagen bekunden, die bei ihren nachkommen zur entfaltung kamen. Es drängt sich uns deshalb die ver-mutung auf, daß Kveldúlf's abstammung vom geschlechte der Hrafnistamenn wie seine verschwägerung mit Berdlu-Kári vom verfasser der Eigla mit rücksicht auf seine literarische technik wie auf seinen speziellen zweck ersonnen ist.

Der verdacht in die von der Eigla berichteten verwandt-schaftsverhältnisse Kveldúlf's findet eine stütze an folgender stelle von Hauks version der Landnámabók, die mit der ent-sprechenden stelle der Sturlubók sowie mit der Eigla im widerspruch ist:¹⁾

Sigvatr hinn raudi het gofugr
madr a Hálaga'andi. Hann atti Rann-
veigu dottur Eyvindar Lamba fodur
systr Eyvindar skallda spillis. hennar
modir var Ingibjorg Havars dottir
Griotgarss(unar) HALEYIA jarls. Sig-
vatr fór til Íslandz ok nam land
at radi Hængs i hans landnámi fyrir
vestann Markarfljót.

Sigvatr der rote hieß ein vor-
nehmer mann in Hálögaland. Er
hatte Rannveig, des Eyvind lambi
tochter, die schwester des vaters
des Eyvind skalldaspillir zur frau.
Ihre mutter war Ingibjörg, die tochter
Hávards, des sohnes Grjótgarðs, des
jarls von Hálögaland. Sigvatr fuhr
nach Island und siedelte sich auf
Hængs rat, westlich der Markarfljót
auf dem von diesem in besitz ge-
nommenem gebiete an etc.

In der Sturlubók dagegen heißt es:²⁾

Sighvatr raudi het madr gaufugr
aa Hálögalandi hann atti Rannveigu
dottur Eyvindar Lamba ok Sigridar
er att hafði Þorhrolfr Kveldúlfss(on).
Rannveig var systr Finns ens skialga.

Sighvatr der rote hieß ein vor-
nehmer mann in Hálögaland. Er
hatte zur frau Rannveig, die tochter
des Eyvind lambi und der Sigrið,
der witwe des Þórólf Kveldúlfsson.

1) F. Jónsson, Landnámabók, s. 106. kap. 304. 2) s. 218. kap. 345.

Sighvatr fór til Íslands at fýsa sinni
ok nam land at radi Hængs i hans
landnami fyrri vestan Markarfljótt.

Rannveig var die schwester Finns
des schelen. Sighvatr fuhr nach
Island aus eignein antrieb und auf
Hængs rat sidelte er sich in dessen
gebiete westlich der Markarfljót an.

So kurz die von uns zitierte stelle der Hauksbók ist, von um so größerer tragweite ist sie. Aus ihr ergibt sich, daß es sich mit den anfängen der mächtigen stellung von Berðlu-Káris nachkommenschaft in Hálogaland ganz anders verhielt, als die Eigla berichtet. Nach ihr heiratete Eyvindr lambi nicht die tochter eines reichen bauern, die witwe einer fiktiven persönlichkeit, sondern die tochter Hávars, die enkelin des jarls von Hálogaland. Damit ist eine viel wahrscheinlichere grundlage der zukünftigen größe seines geschlechtes gegeben als durch die in der Eigla berichtete verbindung. Hauks version anzufechten liegt kein ersichtlicher grund vor. Wenn er von Sturla in betreff der abstammung der frau des Eyvind lambi abwich, so mußte er sich sagen, daß die ihm von einer andern vorlage gebotene version authentischer und die ursprüngliche version der Landnámabók war.

Sturlas abweichende version dagegen ist leicht zu erklären. Er hatte bereits die für sein geschlecht so ruhmreiche auswanderungsgeschichte Kveldúlf in die Landnámabók eingeschwärzt. Er mußte konsequent bleiben und aus seiner bearbeitung alles ausschalten, was mit der Eigla im widerspruch stand. Infolgedessen durfte Eyvindr lambi nicht in übereinstimmung mit der ursprünglichen Landnámabók Rannveig, die enkelin des jarls Grjótgard, sondern mußte in übereinstimmung mit der Eigla Þórólfs witwe Sigríð heiraten.

Nach der Eigla beginnt die mächtige soziale stellung, welche die nachkommen Berðlu-Káris im nördlichen Norwegen einnahmen, mit der beerbung des Þórólf Kveldúlfsson durch Eyvind lambi. Letzterer verdankt seine erbschaft, abgesehen von der gunst des königs und seiner persönlichen tüchtigkeit, seiner verwandtschaft mit dem beerbten. Diese verwandtschaft beruht darauf, daß Þórólfs vater die schwester

des Eyvind lambi geheiratet hatte. Diese verbindung hat zwei für die spätere zeit wichtige folgen gehabt, die einföhrung der gabe der dichtkunst in Kveldúlf's geschlecht, die verpflanzung des geschlechtes des Berðlu-Kári nach Hálógaland, wo es zu ungeahnter gröÙe emporsteigen sollte.

Wenn man nun bedenkt, daß Þórólfr, der von anfang an ein so wichtiges bindeglied zwischen den beiden geschlechtern bildet, eine fiktive persönllichkeit ist, daß der aufstieg des geschlechtes des Berðlu-Kári sich nach Hauks version der Landnámabók auf eine viel wahrscheinlichere weise erklärt, so muß sich einem die vermutung aufdrängen, daß das in der Eigla dargestellte verwandtschaftsverhältnis von Kveldúlf und Berðlu-Kári auf keiner wirklichkeit beruht, daß es vom verfasser der Eigla ersonnen ist, um beim leser den glauben zu erwecken, daß Kveldúlf mit einem historisch berühmten geschlechte verschwägert war und daß die beiden berühmtesten skandinavischen dichter des 10. jährrhunderts, Egill und Eyvindr skaldaspillir, demselben geschlechte angehörten. So erklärt es sich auch, daß Skallagríms söhne, als sie in Norwegen weilten, keine beziehungen zu Eyvinds lambi nachkommen anknüpften. Wären die verwandtschafts- und freundschaftsverhältnisse zwischen den beiden geschlechtern gewesen, wie sie in der Eigla geschildert werden, so mußten Þórólfr und Egill mit ihren sozial und geistig so hochstehenden vettern in verbindung zu treten suchen.

Wie wenig zuverlässig die genalogischen angaben der Eigla sind, soweit Kveldúlf's geschlecht in betracht kommt, dafür zeugt folgende notiz der Hauksbók.¹⁾

Steinunnr hin gamla frændkona
Ingólfs for til Ísland ok var með
hanum hinn fyrsta vetr. hann bauð
at gefa henni Rosmhvalanes allt
fyri utan Hvassaraun en hon (gaf
fyri) heklu flekkotta enska ok vildi

Steinunn die alte. eine ver-
wandte Ingólfs, fuhr nach Ísland und
verweilte bei ihm den ersten winter.
Er wollte ihr Rosmhvalanes in sei-
nem ganzen umfange westlich der
Hvassaraun schenken Sie aber be-

1) s. 123, kap. 350.

kaup kalla. Henni þotti þat uhættara
vid ríftingum. Steinunni hafði
att Herlaugr brodir Skalla-
gríms. Þeir(a) s(ynir) varu
Níall ok Arnorr.

stand darauf, einen gefleckten eng-
lischen mantel als zahlung dafür zu
geben. So schien ihr das abkommen
weniger der gefahr ausgesetzt für
ungültig erklärt zu werden. Stei-
nun hatte Herlaugr, der bru-
der Skallagríms zur frau ge-
habt. Ihre söhne waren Njáll
und Arnórr.

Die Sturlubók hat die mit sperrschrift gedruckten worte einfach ausgelassen (vg. kap. 394). Natürlich, sie mußte sich an die Eigla halten, die von einem sohne Kveldúlf, namens Herlaugr, nichts weiß und bei der auf Þórólf und Skallagrím verteilten handlung nichts wissen durfte. Eine wirklich authentische familiengeschichte Kveldúlfs mußte aber unbedingt von diesem Herlaug berichten, um so mehr, als er sozial keine unbedeutende persönlichkeit gewesen zu sein scheint, war er doch mit einer verwandten des berühmten Ingólf verheiratet. Übrigens hat er doch seine spuren in der Eigla zurückgelassen. Das verhältnis, in welchem er, respektive seine witwe, zu Ingólf stand, wurde, wenn auch etwas modifiziert, auf Kveldúlf und Skallagrím übertragen, heißt es doch kap. 25 s. 80, daß sie mit Ingólf und seinen gefährten befreundet und bekannt waren und sich deshalb angeregt fühlten, ihrem beispiel gemäß nach Island auszuwandern.

Ebenso wenig Kveldúlf mit Berdu-Kári verschwägert war, ebenso wenig war er, unsers ęrmessens, mit den Hrafnistamenn verwandt. Wenn Þórólf Kveldúlfsson keine historische persönlichkeit ist, wenn die geschichte, welche die Eigla von ihm berichtet, eine poetische schöpfung ist, so können die folgen, welche diese geschichte gehabt hat, nicht als historische tatsachen angesprochen werden, so müssen auch sie als poetische fiktion gelten. Ketill hængr kann also nicht den fiktiven Þórólf gerächt haben. Diese rache kann nicht die ursache seiner auswanderung gewesen sein. Welches dieselbe in wirklichkeit gewesen ist, ist für unsern zweck belanglos, ob es nun die allgemeine ursache der auswanderung zahlreicher vor-

nehmer norwegischer geschlechter war, nämlich die unzufriedenheit mit den zuständen, welche die einigung Norwegens durch Harald hǫrfagri geschaffen hatte, oder ob eine spezielle ursache vorlag, wie etwa die tötung eines günstlings¹⁾ des königs, welcher in dem bisherigen machtbereiche seines geschlechtes seinen einfluß schmälerete, wie man aus spätern in der Heimskringla berichteten vorgängen zu schließen sich versucht fühlen könnte. Kurzum, mit Ketil hængs auswanderung nach Island hatte es jedenfalls eine andere bewandnis als in der Eigla und deren nachbildungen in der Landnámabók berichtet wird. So auch erklärt es sich, daß wir nichts von beziehungen Skallagríms und seiner söhne mit dem mächtigen geschlechte des Ketil hæng erfahren.

Weshalb der verfasser der saga ein verwandtschaftsverhältnis zwischen Kveldúlf und dem Hrafnistageschlecht hergestellt hat, ist leicht begreiflich. Ketill hængr Þorkelsson Naumdaljarls war einer der allerberühmtesten isländischen ansiedler. Er hatte zudem in Hrafn dem jungen freistaate seinen ersten gesetzessprecher geliefert.²⁾

Bei den Isländern der spätern zeit gereichte es zu hohem rume von einem landnámamann abzustammen, der zu dessen geschlechte gehörte. Daher verlieh der verfasser der Eigla Kveldúlf eine mutter, die aus dem Hrafnistageschlecht stammte. Er hatte aber noch einen andern triftigen grund so zu verfahren. Dieses geschlecht erfreute sich eines ruhmes, der noch älter war, als die anfänge der isländischen geschichte. Es nahm bereits vor diesen eine angesehene politisch soziale stellung in dem nördlichen Norwegen ein und es spielte auch eine rolle in der norwegischen heldensage. Es reichte bis in ein graues altertum hinauf und war infolgedessen von einem sagenhaften glanze umwoben. Ihm haftete etwas übermenschliches, mythisches an. Davon hat der verfasser der Eigla etwas auf Kveldúlf, Skallagrím und Egil übertragen. Daher rührt ihre riesige

1) der selbst Hǫrekr kann geheißen haben. 2) Eigla, kap. 23.
Hrafn var hinn .V. Hængs son. Hann var fyrstr logsogumaðr á Íslandi.

statur und stärke, daher wohl auch ihre merkwürdige häßlichkeit, die leitmotivartig durch die saga durchgeführt ist. Indem der verfasser der Eigla Kveldúlf Hallberu die schwester des halftroll Hallbjörn zur mutter verlieh, ihn dadurch mit dem Hrafnistageschlechte verknüpfte, gewann er für seine familien-geschichte eine zeitliche perspektive, wie sie keine der größern ættsogur besitzt. Er führte sie bis in die anfänge des vikinger-zeitalters, bis in das achte jahrhundert hinauf.

Aus unsern ausführungen hat sich, hoffen wir, auf über-zeugende weise ergeben, daß Kveldúlf's geschlecht im neunten jahrhundert in Norwegen nicht die bedeutende politisch soziale stellung einnahm, welche die Eigla ihm zuschreibt. Kveldúlf, der sohn des gänzlich unbekannten Brunda-Bjálfi, ragte wahr-scheinlich kaum durch sonst etwas hervor, als daß er der zahlreichen norwegischen aristokratie angehörte. Wenn die Eigla ihm als mutter ein mitglied des berühmten Hrafnista-geschlechtes, als frau eine tochter des Berðlu-Kári verleiht, so erscheint sowohl diese abstammung wie diese verschwägerung verdächtig. Sie erklären sich, wie bereits gesagt, aus der tendenz, welche der verfasser der saga verfolgte. Er wollte die hervorragende rolle, welche er oder sein geschlecht auf geistigem wie auf politisch sozialem gebiete spielten, illustrieren, indem er dessen geistige gaben als ein angestammtes erbeil seines geschlechtes darstellte und dessen hohen politisch sozialen rang durch einen entsprechenden in grauer vorzeit legitimierte. Er hat deshalb eine genealogie und eine geschichte seiner entferntesten ahnen geschaffen, die diesem zwecke entsprach. Sein verfahren war das so mancher berühmten männer und berühmten geschlechter, die, in kurzer zeit zu hoher macht gelangt, durch eine fiktive genealogie oder eine fiktive ge-schichte aus ferner vergangenheit die gegenwart zu begründen suchten. Es ist merkwürdig, daß der ausgesprochen künst-lerische charakter von Kveldúlf's familiengeschichte bis jetzt keine prüfung der realen grundlagen derselben veranlaßt hat.

Sechstes Kapitel.

Snorri ist der verfassung der Eigla.

I.

Die Eigla gilt direkt der verherrlichung von Kveldúlf's geschlechte, indirekt der verherrlichung der nachkommen dieses geschlechtes, die zur zeit der abfassung der saga lebten. Dies waren die Sturlungar, die söhne und enkel des berühmten und gewalttätigen hauptlings Sturla, aus dessen zweiter ehe mit Guðný Þóðvars dóttir¹⁾, die in gerader linie von Egil abstammte. Bekanntlich waren die Sturlungar im 13. jahrhundert das berühmteste isländische geschlecht und spielten sie in der geschichte ihres landes eine so hervorragende rolle, daß ihr zeitalter nach ihnen benannt wurde. Zu ihnen gehörten auch drei der bedeutendsten isländischen schriftsteller des 13. jahrhunderts; unter ihnen wird also wohl der verfassung der Eigla zu suchen sein. Es sind Snorri, das größte literarische genie, das Island überhaupt hervorgebracht hat, und seine neffen Sturla und Óláfr hvítaskáld, die söhne seines älteren bruders Þórd. Als verfassung der Eigla können wohl die beiden letztern nicht in betracht kommen. Sturla bekundet in seinen größern historischen werken, der Hákonarsaga hins gamla und der Sturlungasaga, abteilung VII, eine so ausgeprägte eigenart, sein stil u. a. ermangelt so sehr des reliefs und der großzügigkeit, die geradezu zu den charakteristischen merkmalen der Eigla gehören. daß von ihm als verfassung dieser saga die rede nicht sein kann. Sein bruder

1) Edda Snorra Sturlusonar III., s. 418. G. Vigfusson. Sturlunga Saga II, s. 481.

Óláfr hat, glauben wir, eine größere literarische tätigkeit entfaltet, als bisher angenommen wird. Aus gründen, die wir uns a. a. o. auseinanderzusetzen vorbehalten, folgern wir, daß die Gunnlaugssaga ihm mit großer wahrscheinlichkeit zugeschrieben werden kann, daß die Eyrbyggjasaga und die Laxdœlasaga, nicht in der uns überlieferten stark überarbeiteten, sondern in ihrer ursprünglichen gestalt, von ihm herrühren dürften. Gesetzt nun, was vorläufig bloß hypothese von uns ist, diese wichtigen werke wären von ihm geschaffen, so sprächen sie in anbetracht ihrer darstellungsweise doch nicht für ihn als verfasser der Eigla, wie denn auch, was man von seiner schriftstellerei und seinem leben weiß, sich schwerlich mit gewissen unbestreitbaren merkmalen der Eigla vereinbaren läßt. Somit bliebe nur Snorri als verfasser dieses werkes übrig.

Wir können nicht umhin zu erklären, daß uns keine tatsache bekannt ist, die nötigte, ihm dieses werk abzusprechen. Die übliche datierung, der gemäß es ± 1200 entstanden sein soll, entbehrt jeglicher sichern grundlage. Aus schon erörterten gründen¹⁾, aus solchen, die wir noch in der folge erörtern werden, ergibt sich, daß die Eigla die Heimskringla, namentlich die Ólafs saga hins helga, zur voraussetzung hat; sie muß also folglich mehrere jahrzehnte nach 1200 datiert werden. Die abweichungen in betreff gewisser historischer fakta zwischen Heimskringla und Eigla sind nicht so erheblich, daß sie verhinderten für beide werke einen verfasser anzunehmen. Schon die voraussetzung allein, daß die Eigla geraume zeit nach der Haralds saga hins hárfagra entstanden ist, genügt, um verschiedenheiten in der darstellung gewisser punkte zu erklären, brauchte doch Snorri als verfasser der Eigla die Heimskringla nicht für ein werk anzusehen, das die endgültig festgelegte wahrheit enthielt. Aus der grundverschiedenheit des charakters der beiden werke mußten sich

1) Vgl. s. 149 unsere ausführungen über den ungeschichtlichen Þórólf Kveldúlfsson.

sodann gewisse abweichungen von geringerer bedeutung ergeben. Der verfasser der Heimskringla hatte nach bestem wissen die historischen geschehnisse, die er von belang erachtete, vollständig und objektiv zu berichten: das war seine aufgabe; für den verfasser der Eigla dagegen bildeten die historischen geschehnisse, die er berichtete, bloß einen rahmen, in den er seine privatgeschichte einordnete. Mit rücksicht auf diesen zweck wählte er sie aus und ordnete er sie an. Wie hat man sich wohl sein verfahren bei der komposition der historischen abschnitte seines werkes zu denken? Wird man etwa mit Jessen und andern annehmen, daß er die ihm zu gebote stehenden auf Harald hárfagri und Erich blutaxt bezüglichen geschichtswerke vornahm, sie mit einander verglich, die historische wahrheit heraustüftelte und sie dann in seinem werke niederlegte? Gott bewahre! Die ihm in ihren grundzügen wohlbekannten tatsachen, die er als erzähler vielleicht schon wie oft vorgetragen haben mochte, reproduzierte er frei aus dem gedächtnisse, unbekümmert darum, ob er sich für diese oder jene einzelheit mit seinem frühern werke in widerspruch setzte. Woran ihm dagegen vor allem gelegen sein mußte, das war seiner gegen früher reifern historischen einsicht ausdruck zu verleihen und das ist ihm, wie wir oben ausgeführt haben, vorzüglich gelungen. Nicht die in einzelheiten zweifellos bestehenden abweichungen, sondern die viel wesentlicheren im grossen und ganzen bestehenden von niemand bestrittenen übereinstimmungen zwischen beiden werken bilden das entscheidende moment. Was das rein geschichtliche betrifft, steht also nichts der annahme entgegen, daß die Eigla von Snorri verfaßt ist. Nicht gegen, sondern für diese annahme spricht auch die schriftstellerische eigenart, die sich in der Eigla bekundet und die zweifellos an diejenige Snorris stark gemahnt.¹⁾

1) Finnur Jónsson, den oldnorske Litteraturs Historie, II. s. 422. Den (sc. Egilssaga) er blandt de isl. slægtsagaer, hvad Heimskringla er blandt de norske kongesagaer; var der ikke gyldige grunde til at antage, at sagaen var ældere end Snorres modne alder, vilde det være fristende

Bley, Eigla-studien.

Es handelt sich hier um ein kriterium, das von ausschlaggebender bedeutung sein könnte, ja sein sollte. Das setzt aber voraus, daß die charakteristischen merkmale von Snorris darstellungsweise in ihrem wesentlichen umfange wissenschaftlich festgelegt seien; das ist jedoch bis jetzt keineswegs der fall. Wir sind deshalb genötigt, uns in diesem punkte an unsere persönlichen beobachtungen zu halten, die leider sehr allgemeiner natur sind.

Auf den ersten blick freilich scheint es eine nicht sehr schwere aufgabe zu sein, aus den werken eines schriftstellers, der eine große literarische tätigkeit entfaltet hat, merkmale herauszuheben, die es gestatten, mit einer gewissen sicherheit zu entscheiden, ob ein anonymes werk ihm ab- oder zuzusprechen ist. Dem ist aber in wirklichkeit nicht so, wie die literaturgeschichte lehrt. Es können sich bei einem schriftsteller und sogar in einer verhältnismäßig kurzen spanne zeit so große wandelungen vollziehen, daß er auf einmal als ein wesentlich anderer erscheint. Wer würde z. b. wagen von Goethes und Schillers jugendwerken auf die verfasserschaft der werke ihrer reifepériode zu schließen, wenn die übergangswerke fehlten und keine äußern zeugnisse vorlägen? Ist es nun freilich wahrscheinlich, daß Snorris schriftstellerei im ganzen eine viel gleichmäßigere ist, als die eines Goethe und Schiller, welche in einer zeit ungemein großer literarischer gegensätze und wandelungen lebten, so hat sie dagegen einen andern schwerwiegenden nachteil, der dem werke, das für uns besonders in betracht kommt, der Heimskringla, anhaftet. Diese ist nämlich nicht ausschließlich Snorris werk. Sie enthält aus andern werken mehr oder weniger wortgetreu entlehnte abschnitte, sie ist zudem stark von der mündlichen überlieferung beeinflußt, welche dem stoffe bereits eine eigentümliche ge-

i ham at se forfatteren. Den vilde viere ham værdig. 2. G. Vigfussou, Sturlungasaga, Prolegomena, s. 48. The style (of Egilssaga) is bold and vigorous, vel suiting the subjekt, and resembling in a marked degree that of Snorri etc.

staltung verliehen hatte. Man fußt also bei feststellung der literarischen merkmale Snorris auf einer nicht immer sichern grundlage, welcher mangel aber doch einigermaßen durch den umfang der Heimskringla wieder gut gemacht wird.

Als charakteristische merkmale der darstellungsweise Snorris möchten wir die folgenden hinstellen: seine darstellungsweise ist eine eminent großzügige zu nennen. Sie kennzeichnet sich nicht durch vollständigkeit, sondern durch beschränkung des details. Sie beruht wesentlich auf den prinzipien der auswahl und der ausschaltung, d. h. sie verwendet vorwiegend die bedeutsamen und bezeichnenden züge, sie schaltet die farblosen und minderwertigen aus. Dadurch wird erreicht, daß, wo sie nicht ins einzelne geht, sie stets prägnant erscheint, wo sie ausführlich wird, sie doch stets übersichtlich bleibt und anschaulich ist. Sodann nimmt sie, wo die situation es gestattet oder mit sich bringt, einen rhetorischen oder poetischen charakter an, d. h. sie verwendet zur erhöhung der wirkung die mittel, deren sich die poesie und die beredsamkeit mit vorliebe bedienen. An die stelle der objektiven erzählung tritt die direkte rede, an die stelle der sprache des verstandes die sprache des gefühls mit ihrem kunstvollen satzbau und ihren rhetorischen figuren. Ein anderes merkmal von Snorris darstellungsweise ist ihr dramatischer charakter. Sie gestaltet sich häufig geradezu zu einem drama, wo die handelnden personen zu redenden werden, die anstatt mit waffen, sich mit worten bekämpfen, die mit der zunge hiebe austauschen, bis nach einigen gängen der eine über den andern den sieg errungen, wenn nicht etwa, was auch bisweilen geschieht, der ausgang ein unentschiedener bleibt. Snorri hat sodann eine ausgesprochene neigung, seine geschichtserzählung zu konflikten zu gestalten, die er teils aus den gegebenen umständen, teils aus den charakteren der handelnden personen, meistens aus den beiden zugleich herauswachsen läßt und die er meisterhaft durchzuführen versteht. Endlich liebt er es bei wichtigen punkten seiner geschichtschreibung an frühere bedeutsame momente zu erinnern und durch die in scene ge-

setzten personen die gegenwart erhellende rückblicke auf die vergangenheit werfen zu lassen.

Alle diese merkmale und vorzüge, welche Snorri kennzeichnen, besitzt auch der verfasser der Eigla. Er hält sich in seiner darstellung gleich entfernt von trockner kürze wie von unübersichtlicher vollständigkeit. Die züge, die er verwendet, wählt er mit künstlerischem geschicke aus; daher einerseits die wucht, anderseits das relief und die anschaulichkeit seines stiles. Wie von Snorri, so kann man auch von ihm sagen, daß er weniger von konflikten berichtet, als sie dramatisch darstellt. Hierzu wirkt nun bei ihm wie bei Snorri die beschaffenheit des dialoges mit, der, was dessen dramatischen charakter betrifft, unsers ermessens in der ganzen altnordischen literatur seinesgleichen nicht hat. Er unterscheidet sich wesentlich von dem konversationsdialoge, der die handlung lebendig weiterspinnnt und in der Njála seine höchste vollkommenheit erreicht hat. Er besitzt selbst in der Eigla, dem wesen dieses werkes entsprechend, einen dramatischen charakter als in der Heimskringla. Was hier gewöhnlich als rede erscheint, setzt sich in der Eigla in dialog um, der auf zwei personen, die im verhältnis von spieler und gegenspieler stehen, verteilt wird, wodurch ein wirklicher auftritt eines dramas zustande kommt. Ein vollendetes muster in der beziehung ist Þórólfs gespräch mit seinem vater, kapitel VI, in betreff von dessen verhalten gegenüber Harald hárfagri. Es handelt sich hier um einen bedeutenden gehalt, der vom historiker objektiv darzustellen gewesen wäre. Der verfasser der Eigla, der als dichter gestaltet, macht daraus einen dialog, der inhaltlich erschöpfend ist, durch seinen bewegten gang und seine wirkungsvollen kontraste einen höchst dramatischen auftritt bildet. Die erörterung Þórólfs mit seinem vater gemahnt ferner an dasjenige merkmak, das wir in unserer charakterisierung von Snorris darstellungsweise als letztes angeführt haben und das darin besteht, daß vorgänge und verhältnisse der gegenwart durch rückblicke in die vergangenheit beleuchtet werden, um so das sich empfehlende handeln

klarzustellen. Þórólfs charakteristik von Haralds regierungsmethode¹⁾, Háreks darlegung des verhältnisses von Hálogaland zu Norwegen²⁾, Qnunds schilderung des treibens Egils³⁾, Arinbjörns zusammenfassung des konfliktes zwischen Haralds und Kveldúlf's geschlechte⁴⁾, sind eine äüßerung derselben schriftstellerischen eigenart, die sich in den erörterungen bekundet, welche die Upplendingakönige anstellen⁵⁾, um ihr verhalten Ólaf dem heiligen gegenüber zu begründen. Sie zeugen von einer einzigen beherrschung der literarischen technik, die es auf möglichste fundierung und konzentration der handlung abgesehen hat und die unsers wissens nur bei Snorri anzutreffen ist.

Die der Heimskringla und der Eigla gemeinsamen merkmale der darstellung sind aber nicht das einzige argument, das sich zugunsten Snorris als verfassers der letztern geltend machen läßt. Es gibt noch andere, überzeugendere, die unsers ermessens sich den sagaforschern hätten aufdrängen müssen, wenn sie nicht in dem unseligen wahnne befangen gewesen wären, daß die Eigla ein historisches werk ist. Hätten sie dieselbe aufgefaßt als das, was sie in wirklichkeit ist, so hätten sie wohl auch nicht umhin gekonnt, auf sie eine methode anzuwenden, die heute bei dem studium poetischer werke üblich ist.

Als unbestreitbare errungenschaften der modernen literarischen ästhetik gelten allgemein folgende zwei sätze: das poetische werk spiegelt die geistig moralische physiognomie seines schöpfers. Es baut sich in höherm oder geringerm grade aus erlebnissen desselben auf, das wort erlebnis in seinem umfassendsten sinne gebraucht.

Der anwendung dieser sätze auf das studium moderner autoren ist zum nicht geringen teile unsere tiefere einsicht in die genesis und das wesen ihrer werke zuzuschreiben. Wie stünde es ohne dieselbe z. b. mit unserer kenntnis der nam-

1) kap. 6.

2) kap. 12.

3) kap. 56.

4) s. 219—220.

5) Hkrgla II, kap. 36.

haftesten deutschen dichter des 18. und 19. jahrhunderts? Um von Goethe zu schweigen, der selbst seine werke für bekenntnisse erklärt hat, so darf man behaupten, daß die mitteilungen, die wir über das leben Klopstocks, Lessings, Schillers, Kleists, Grillparzers, Hebbels etc. besitzen, zum verständnis und zur würdigung ihrer literarischen leistungen sehr viel beigetragen haben. Weshalb sollte man nun nicht auf die Eigla, wenn auch nur hypothetisch, ein verfahren anwenden, das sich anderswo so vorzüglich bewährt hat? Wir kennen vielfache erlebnisse Snorris, sowohl äußere, als auch innere, die aus seinen werken gewonnen sind. Sollte nun zu erweisen sein, daß diese erlebnisse zum nicht geringen teile den stoff zum aufbau der Eigla geliefert haben, so ergibt sich mit notwendigkeit, daß diese nur von ihm verfaßt sein kann.

II.

Snorri verbrachte seine jugend vom 3. bis zum 19. jahre auf dem hofe von Oddi, wo bekanntlich eine berühmte schule war.¹⁾ Hier wird er wohl den grund zu seiner umfassenden bildung und zu seinen außerordentlichen kenntnissen in der altskandinavischen altertumskunde gelegt haben. Annehmen dürfen wird man wohl auch, daß er sehr früh in das studium der poetik eingeführt wurde²⁾, daß er bei seiner geistigen gewecktheit dieselbe rasch erfaßte und daß er bei seiner poetischen begabung sich schon in jungem alter zum dichten angeregt fühlte, um so mehr als dieses zu den gesellschaftlichen talenten gehörte und das mittel bot, sich bekannt und beliebt zu machen. Snorri war sehr ehrgeizig, es fehlte ihm aber an der zur befriedigung seines ehrgeizes unerläßlichen bedingung, dem vermögen. Sein väterliches erbe, das nicht unbeträchtlich gewesen war, hatte seine verwitwete mutter³⁾, eine schlechte wirtschafterin und auch in ihrem sittlichen lebenswandel wenig musterhafte frau, vergeudet. Um zu

1) Sturlunga I, s. 84; 202. 2) K. Maurer, Island, s. 251—52, 449—52. 3) Sturlunga I, s. 202.

seinem zwecke zu gelangen, griff er nach dem einzigen ihm zu gebote stehenden mittel, er sah sich nach einer reichen erbin um. Die fand er. In noch jugendlichem alter heiratete er Herdís¹⁾, die einzige und vermögende tochter des priesters Bersi, des damaligen besitzers von Borg, welches Snorris ältester isländischer vorfahr, der landnámamann Skallagrímur gegründet und wo auch dessen sohn, der berühmte dichter Egill, die meiste zeit seines lebens gewohnt hatte. Nach seines schwiegervaters tode 1201 ließ er sich zu Borg nieder und verblieb hier bis 1206, wo er nach Reykjaholt umzog. in dessen besitz er infolge eines vertrages mit dem priester Magnús Pálsson, gelangt war.²⁾ Hier hatte er seinen wohnsitz bis ans ende seines lebens. Jetzt war er bereits ein reicher mann. Sein reichthum ward aber ein für isländische verhältnisse außerordentlicher, als er 1224 mit der sehr reichen, verwitweten Hallveig Ormsdóttir, eine lebens- und gütergemeinschaft schloß.³⁾ Seine eheliche verbindung mit Herdís wie seine uneheliche mit Hallveig waren keinem herzensbedürfnisse, sondern bloß der berechnung entsprungen. Sie sollten ihm den weg zu macht und ansehen bahnen und es ihm ermöglichen, eine glänzende gesellschaftliche rolle zu spielen. Das taten sie auch. Er vermochte nun ein großes haus zu führen, er erwarb die godenwürde, vereinigte selbst in seiner hand mehrere godenbezirke, ward zweimal gesetzesprecher, 1215—18, 1221—31. Kurz, er erhob sich zu einer macht, wie man sie bis dahin auf Island kaum gekannt hatte, wodurch er aber bei andern, und nicht zum wenigsten auch bei mitgliedern seines eigenen geschlechtes, eine ihm verhängnisvolle eifersucht erweckte.

Snorri huldigte, wie viele seiner standesgenossen, einer sehr freien auffassung in geschlechtlicher beziehung.⁴⁾ Schon in seiner jugend hatte er dieselbe praktizieren sehen wie von seiner mutter so auch von dem sonst so trefflichen Jón Lopt-

1) Sturlunga I, s. 202. 2) Sturlunga I, s. 211—12. 3) Ibidem. s. 265—69. 4) Ibidem, s. 212.

son. Neben Herdís und Hallveig unterhielt er öfters unregelmäßige verhältnisse. Er lernte persönlich nie die pflege einer liebevollen mutter, das glück einer auf herzensliebe gegründeten ehe, das walten einer tüchtigen hausfrau kennen. Wie hätte er da eine hohe meinung von der frau bekommen sollen? diese mußte ihm notwendigerweise als ein inferiores wesen erscheinen. Nach seiner lebensweise zu urteilen war sie ihm entweder ein gegenstand des nutzens oder des vergnügens, sie war ihm keine lebensgefährtin.

Snorri zeugte eheliche und uneheliche kinder, söhne und töchter, an denen er insgesamt wenig freude erlebte. Großen kummer bereitete ihm sein ehelicher sohn Jón, der in jungem alter in Norwegen an den folgen einer rauferei starb¹⁾, noch größern aber sein unehelicher sohn Órækja, der sich alle erdenklichen untaten zu schulden kommen ließ. Snorri ist also in der lage gewesen, in sich die schmerzgefühle zu erleben, welche kinder durch ihr handeln oder ihren tod in einem vaterherzen auslösen. Anderseits ist es ihm gestattet gewesen an seinen brüdern zu beobachten, welches glück kinder ihren eltern bereiten können. Sein bruder Þórdr hatte zwei söhne, die zu den zierden des isländischen volkes gehörten, die durch ihre geistigen wie moralischen eigenschaften hervorragenden dichter Sturla und Óláfr hvítaskald, die sich eine zeitlang bei Snorri aufhielten und seine literarische einwirkung in hohem grade erfahren mußten. Sein bruder Sighvatr hatte einen sohn namens Sturla, den seine zeitgenossen wegen seiner schönheit wie wegen gewisser moralischer eigenschaften höchlich bewunderten. Mochte auch die bewunderung des letztern an sich wenig gerechtfertigt sein, so verhindert das nicht, daß Sturla für seinen vater wie für viele zeitgenossen das ideal eines helden und hauptlings war.

Die Sturlunga saga rühmt an Snorri zwei eigenschaften, die für unsern zweck zu beachten sind. Er soll ein tüchtiger wirtschafter gewesen sein.²⁾ Dies erklärt zum teil wenigstens,

1) s. 292 — 93, 300.

2) s. 212.

wie trotz des großen hauses, das er führte, seine vermögensverhältnisse nicht nur nicht in verwirrung gerieten, sondern sich immer glänzender gestalteten. Er soll sodann zu allem, was er anfaßte, große geschicklichkeit besessen haben, was nur bedeuten kann, daß er, was öfters von sagapersonen berichtet wird, in der bearbeitung von holz und eisen sehr geschickt war.¹⁾ Diese fertigkeit hatte für seine zeit einen nicht zu unterschätzenden nutzen. Sie kam zur verwendung beim errichten von gebäuden wie beim bauen von schiffen, welche im leben des alten Isländers wie des alten Norwegers eine so bedeutende rolle spielten.

Höchst wichtige ereignisse in Snorris leben waren seine zwei reisen nach Norwegen.²⁾ Die erste fiel ins jahr 1218 und dauerte bis 1220. Er hielt sich meistens beim jarl Skúli auf, abgesehen von einer reise, die er nach Gautland zu dessen schwester Kristín, der witwe des Hákon galin, machte. Die jahre 1218—1220 waren eben die zeit, in welcher im gegensatze zu früher und später der jarl mit dem könig Hákon, der kurz vorher seine tochter Margret geheiratet, in gutem einvernehmen stand. Da die beiden eine zeit lang an demselben orte, in Bergen nämlich, sich aufhielten, war es somit Snorri gestattet, mit eigenen augen die beiden damaligen herrscher in ihrem gegenseitigen verkehre zu beobachten. Es war ihm die gelegenheit geboten, ihre mächtigsten parteigänger, ihr hofleben, die hofintrigen, die sich auch damals, wenn auch mehr verdeckt, zu des einen oder des andern gunsten abgespielt haben werden, kennen zu lernen; kurzum, da die innerpolitischen verhältnisse damals noch wesentlich dieselben waren, wie die vorhergehenden jahrhunderte, da es sich noch immer um das ringen der königsmacht mit den ansprüchen mächtiger vasallen handelte, bekam er aus persönlicher erfahrung einen einblick in mannigfaltige dinge, deren kenntnis für den historiker ungemein wichtig war. Die hohe kunst, mit welcher der ver-

1) Sturlunga I, s. 235. Var hann ok hagr á allt þat er hann tók höndum til. 2) Ibidem s. 237—38, 243. Flateyjarbók III, 36—38.

fasser der Heimskringla die könige und vasallen in scene zu setzen weiß, dürfte an der hier erlebten wirklichkeit geschult worden sein.

In die zeit von Snorris erstem norwegischen aufenthalte fiel ein ereignis, das ihn in eine sehr heikle lage brachte. Auf Island waren norwegische kaufleute vergewaltigt worden, was in ihrem heimatlande eine solche erbitterung hervorrief, daß Skúli ernstlich mit dem plane umging, eine heerfahrt nach der insel zu unternehmen.¹⁾ Snorri bot alles auf, was in seinen kräften stand, um dieselbe zu verhindern. Es gelang ihm des königs erzieher und einflußreichsten ratgeber Dagfinn bóndi für seine ansicht zu gewinnen. Dieser bewog seinen zögling, daß er in Skúli drang, von der heerfahrt abzulassen. Wie die verhältnisse lagen, durfte Snorri die norwegischen annexionsgelüste nicht direkt bekämpfen; als kluger mann strebte er bloß danach, sie abzulenken. Deshalb empfahl er Hákon und Skúli zu versuchen, die Isländer für eine freiwillige unterwerfung unter Norwegen zu gewinnen. Er stellte in aussicht, er wolle sich bei seinen landsleuten in dem sinne verwenden und er glaube auf erfolg hoffen zu dürfen, dank der mitwirkung seiner brüder, die zu den einflußreichsten männern der insel gehörten. Snorris verhalten ist sowohl von einigen seiner landsleute wie von spätern historikern gerügt und ihm als landesverrat gedeutet worden. Sehr mit unrecht, nach unserer ansicht. Nach der lage der dinge mußte Snorri vor allem drauf bedacht sein, von seiner heimat das drohende unheil abzuwenden. Kann man sich ein harmloseres mittel denken, als dasjenige, wozu er seine zuflucht nahm? Nichts berechtigt, ihn des verrats an seinem vaterlande zu bezichtigen. Auch nicht die geringste tatsache liegt vor, die bewiese, daß er sich ernstlich bemüht habe, seine landsleute zu bestimmen, auf ihre unabhängigkeit zu gunsten Norwegens zu verzichten. Dieser gedanke konnte ihm überhaupt nicht kommen, dazu fühlte er sich zu sehr als Isländer, wie aus seiner Heims-

1) Flat. III, s. 37—38. Sturlunga I, s. 236—37243..

kringla-darstellung der wiederholten bemühungen norwegischer könige Island zu annectieren hervorgeht. Um nur einen abschnitt zu erwähnen, denjenigen nämlich, der über die mission des Þórarin Nefjólfs son handelt, so darf man wohl ohne verwegenheit annehmen, daß die Einar in den mund gelegte rede so ziemlich ausspricht, wie bis zu den wirren nach Snorris tode trotz der sympathie für Norwegen jeder kluge Isländer in betreff der unterwerfung seiner heimat unter dieses land dachte.¹⁾ Aber auch noch aus einem persönlichen grunde konnte Snorri letztere nicht befürworten. Nach seiner rückkehr in die heimat war er lange zeit dort der angesehenste mann, war er doch gesetzessprecher ununterbrochen von 1222—1230, was wohl das glänzendste zeugnis für das vertrauen, welches seine landsleute in seine patriotische gesinnung hegten, bedeutet. Wie ehrgeizig er immer sein mochte, wie hätte er da, abgesehen von dem moralisch verwerflichen einer solchen handlungsweise, auf den gedanken kommen können, einem könig zu liebe die selbstständigkeit seines vaterlandes zu opfern, auch wenn er die aussicht gehabt hätte, dessen erster diener zu werden. Er war nicht eitel, kurzsichtig, herrschsüchtig und gewissenlos wie Gizurr Þorvaldsson.

Seine landsleute hatten folglich keinen grund, ihm sein verhalten, soweit sie in betracht kamen, zum vorwurf zu machen, und sie taten es auch nicht, wie seine so oft wiederholte wahl zum amte des gesetzessprechers beweist. Anders aber verhielt es sich mit dem könig Hákon. Er hatte Snorri vor dessen abreise nach Island zu seinem lendr madr gemacht, er war berechtigt, von ihm die verwirklichung des freiwillig gegebenen versprechens zu fordern. Als dieselbe aber nicht eintraf, als auch kein ernster versuch dazu gemacht wurde, da mußte er sich beleidigt fühlen. Das scheint auch die ansicht von Snorri selbst gewesen zu sein. Wenn er, als er sich im jahre 1238 vor den mißlichen isländischen zuständen gewissermaßen nach Norwegen flüchtete, den könig, bei dem

1) Hkr. II, 273 ff.

sich sein neffen Þórðr kakali und auch zeitweilig Ólafr hvítaskald aufhielten, nicht aufsuchte, so scheint das entschieden auf ein schuldbewußtsein seinerseits diesem gegenüber und auf furcht vor strafe hinzudeuten. Daß er nun noch die zeit über, wo er in Norwegen weilte, sich bei Skúli und dessen sohn Peter aufhielt, die mit dem könige arg verfeindet waren, daß er trotz des ausdrücklichen verbotes des königs Norwegen verließ, mußte dessen groll gegen ihn aufs höchste steigern.¹⁾ So war er durch die macht der umstände in einen akuten konflikt mit dem könige von Norwegen geraten. Er mochte denselben nicht für sein leben bedrohlich erachten. Daß er ihn aber, trotz seiner sympathie für Skúli, leicht genommen habe, halten wir für wenig wahrscheinlich; wir glauben vielmehr, daß er ihn sehr ernst genommen und als sehr bedauerlich empfunden hat.

Endlich sind wir nun zur zweiten kategorie von Snorris erlebnissen, seinen literarischen nämlich, gelangt. Er entstammte einem geschlechte, in welchem die gabe der dichtung erblich war. Sein ältester isländischer ahne in der beziehung war Egill, als dessen nachfahren er sich stets betrachtete. Von Egils nachkommen, die dichter waren, sind noch zu erwähnen Skúli Þorsteinsson²⁾, Einarr Skúlason.³⁾

Snorri war ein dichter im engeren sinne des wortes, der dem begriffe skalde anhaftet und im höchsten sinne des wortes, den das wort dichter heute hat. In erster eigenschaft gehörte er zu einer zahlreichen schar, in letzter steht er einzig und unerreicht in der isländischen literatur. Was die skalden kennzeichnet, ist, daß sie sich einer sehr gekünstelten sprache und einer komplizierten metrik bedienten. Sie gebrauchten ihre kunstfertigkeit zwar auch, um persönliches fühlen auszudrücken, hauptsächlich aber, um sich dadurch ihr fortkommen in der welt zu schaffen. So verfertigten sie preis-

1) Sturlunga I, s. 384—85. Flak. III, 119—121. 2) Finnur Jónsson, den oldnorske Litteraturs, Historie I, s. 567 f. Mogk, Geschichte der norwegisch-isländischen Literatur, s. 681. 3) F. Jónsson, II, s. 62 ff. Mogk, s. 692.

gedichte auf mächtige und große, denen sie dieselben übersandten oder selbst brachten, um sie ihnen vorzutragen und aufnahme an ihrem hofe zu erlangen. Was nun diesen gebrauch der dichterischen fertigkeit betrifft, so wandelte Snorri auf den bahnen zahlreicher isländischer vorgänger. Aus der Sturlungasaga¹⁾ erfahren wir, daß er dem jarl Hákon galin ein auf ihn verfaßtes preisgedicht sandte, der ihn dafür reichlich belohnte und zu sich einlud. Es ist wahrscheinlich, daß das ansehen, welches er sich während seines ersten aufenthaltes in Norwegen bei Skúli und auch beim könig Hákon zu erwerben wußte, sich z. t. wenigstens auf seine dichterische gabe gründete. Wie so mancher seiner vorgänger, scheint er dieselbe auch in den dienst politischer zwecke gestellt zu haben, wie sich aus dem Háttatal ergibt, das friedliches einvernehmen zwischen Skúli und Hákon erstrebt. Sollte man Snorris eigenart als skalden charakterisieren, so dürfte man wohl behaupten, er sei vor allem formtalent gewesen, vielleicht das größte, das die isländische literatur besessen, wie sich aus dem eben genannten Háttatal ergibt, in welchem alle altnordischen metra in methodischer reihenfolge angewandt sind. Ihm war die skaldenkunst aber nicht bloß formsache, sie war ihm auch herzenssache, das beweist sein in der Edda gemachter versuch, die skaldenkunst im 13. jahrhundert zu erneuern, das beweist auch der gebrauch, den er von den skaldengedichten in der Heimskringla macht. Dieses sein geschichtswerk kann gewissermaßen als eine verherrlichung der jahrhundertlang an den höfen der skandinavischen fürsten eine so große rolle spielende skaldenzunft gelten. Diese verherrlichung tritt derjenigen, welche im altgermanischen epos den sängern zu teil wird, an die seite, wenn sie auch ihren hohen schwung, der in einem geschichtswerke nicht angebracht gewesen wäre, entbehrt.

Wie groß nun auch Snorris verdienste als skalde sein mögen, so sind sie es doch nicht, auf welchen heute sein

1) I, s. 235—36.

literarischer ruf beruht; der hat eine breitere grundlage. Snorri hat die vergangenheit seines volkes durchforscht, er hat sich über dessen religiös sittliche anschauungen wie über die triebkräfte, die in dessen außerordentlicher geschichte wirksam waren, klarheit zu verschaffen gesucht. Er hat den ergebnissen seiner forschung durch seine götterdarstellung in der Edda und durch seine geschichtsdarstellung in der Heimskringla einen klassischen ausdruck verliehen. Dadurch ragt er über das enge gebiet der isländischen literatur hinaus in das weite gebiet der weltliteratur. Darauf beruht also heute wesentlich sein ruhm.

III.

Das sind im wesentlichen die erlebnisse Snorris, von denen wir glauben, daß sie in der Eigla ihren niederschlag gefunden haben. Das wird sich, hoffen wir, aus dem folgenden ergeben. Wir teilen Snorris erlebnisse in zwei kategorien ein, in die geistigen, die sich auf seine schriftstellerische tätigkeit und in die sonstigen, die sich auf sein leben und menschliches wesen beziehen. Wie bereits gesagt, fassen wir das wort erlebnis in seinem weitesten sinne auf, wie es im allgemeinen im ausdrücke „erlebnis und dichtung“ aufgefaßt wird.

Als geistiges haupterlebnis Snorris betrachten wir die abfassung der Heimskringla. Wie hoch man Snorris sonstige literarische leistungen auch werten mag, so stehen sie doch an bedeutung merklich hinter seinem großen geschichtswerke zurück. Die Heimskringla gilt wohl unbestritten als das bedeutendste prosawerk der an derartigen werken so überaus reichen altisländischen literatur. Nun scheint uns zwischen Heimskringla und Eigla eine auffallende verwandschaft zu bestehen, die unserer ansicht nach sich nicht anders als durch die annahme erklärt, daß beide werke einen verfasser haben. Diese verwandschaft beruht wesentlich auf folgenden merkmalen:

Die Eigla, die eine isländische ættsaga sein soll, handelt im gegensatz zu allen andern größern geschlechter-sagas wesentlich von außerisländischen vorgängen und ver-

hältnissen, speziell norwegischen. Sie nimmt sich streckenweise aus wie ein abschnitt der geschichte Norwegens, wenn nicht gar der geschichte des vikingerzeitalters.

Die handlung der Eigla ist auf einem durch mehrere generationen sich hinziehenden konflikte von Kveldúlf's geschlechte mit der norwegischen dynastie aufgebaut. Die norwegische geschichte in der Heimskringla-darstellung erscheint als ein nie ruhender streit des absoluten königtums mit der selbstbewußten aristokratie, ganz besonders mit einigen hervorragenden geschlechtern, wie den Hladajaren und deren nachkommen, oder Erling Skjalgsson.

Die Eigla bietet in kap. 2—9 eine darstellung der einigung Norwegens und deren folgen, die auf eine auffallende weise mit der diesbezüglichen Heimskringla-darstellung übereinstimmt. Diese übereinstimmung ist größer als die zwischen zwei andern auf dieses thema bezüglichen werkeh.

Die Eigla handelt im zweiten teile der geschichte des Þórólf Kveldúlfsson von einem politischen verhältnisse, das in der norwegischen geschichte jahrhunderte lang eine mehr oder weniger bedeutende rolle gespielt hat, von dem verhältnisse Hálogalands, speziell des verwalters der konungssýsla und der finnferð, zum norwegischen könig. In der saga Haralds hins hárfagra weiß die Heimskringla noch nichts von diesem verhältnis. Aus der Eigla-darstellung dieses verhältnisses schließen, daß der verfasser gute alte quellen zu seiner verfügung gehabt hat, geht durchaus nicht an. Er hat einfach aus spätern königssagas der Heimskringla geschöpft, wie auch die kenntnis der landwirtschaftlichen verhältnisse Hálogalands, die der verfasser der Eigla durch die erwähnung von Þórólfs kornscheuer (kap. 11) bekundet, einfach aus der geschichte des Ásbjörn selsbani der Ólafssaga hins helga geschöpft sein wird, wofern man nicht etwa annimmt, daß der verfasser der Eigla die ihm bekannten landwirtschaftlichen verhältnisse des 13. jahrhunderts ins neunte übertragen hat.

Die charakterdarstellung Haralds hárfagri in der Heimskringla erscheint blaß gegen diejenige dieses fürsten in der

Eigla. Letztere gemahnt aber u. e. an eine berühmte charakterdarstellung der Heimskringla, an diejenige Óláfs des heiligen. Der Haraldr hárfagri der Eigla leidet wie der Óláfr der heilige der Heimskringla an einem beinahe krankhaften herrscherbewußtsein gegenüber seinen mächtigen vasallen. Wie dieser leiht er denjenigen, die ihm deren treue verdächtig machen, ein stets williges ohr. Wie dieser gerät er dabei leicht in zorn, weiß aber wie er seine zunge im zaume zu halten.¹⁾ Es handelt sich hier zweifelsohne um fehler und eigenschaften, die jahrhunderte lang für die norwegischen könige mehr oder weniger typisch waren. Das verhindert aber nicht, dünkt uns, daß in der darstellung derselben, was den Harald hárfagri der Eigla und den Ólaf helgi der Heimskringla betrifft, eine nicht zu verkennende literarische verwandschaft besteht.

Wie wir bereits früher ausführlich dargetan haben, ist die gestalt des Þórólf Kveldúlfsson geradezu aus der Heimskringla herausgewachsen.

So sicher nun sich aus den von uns angeführten tatsachen, die übrigens leicht vermehrt werden könnten, ein verhältnis zwischen Eigla und Heimskringla ergibt, ebenso sicher scheint es uns zu sein, daß es nicht das der bloßen nachahmung ist. Der verfasser der Eigla bewährt sich stets dort, wo eine nicht zu leugnende übereinstimmung oder ähnlichkeit besteht, als ein zu selbständiger, zu differenzierender künstler, als daß man ihn zu einem bloßen nachahmer stempeln kann. Die ähnlichkeit erweist sich als geistige verwandschaft und läßt sich unseres ermessens nur dadurch erklären, daß man annimmt, Heimskringla und Eigla rühren von demselben manne her, Snorri habe auch die Eigla verfaßt.

Es erhebt sich nun die frage, ob sich gründe denken lassen, die Snorri bestimmen konnten, eine saga vom inhalte und der tendenz der Eigla zu schreiben. Wir sehen deren zwei, der eine ist allgemeiner, der andere spezieller art, der

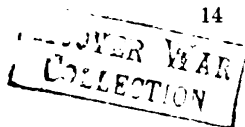
1) Eigla, s. 32 8-9, s. 36 23-37 1, s. 78 19. Hkr. II, 203 11-14, 252 14-16.

eine ergibt sich aus Snorris eigenschaft als dichter, der andere aus seiner eigenschaft als Sturlungr.

Snorri war ein dichter von gottes gnaden. Das beweist sowohl seine skaldische wie seine sonstige literarische tätigkeit. Von einem solchen dichter hängt es nicht ab, ob er dichtet oder nicht dichtet; wie die literaturgeschichte lehrt, muß er dichten. Dasselbe ist also auch von Snorri vorauszusetzen. Wie er sein hauptwerk, die Heimskringla, vollendet hatte, mußte er sich folglich nach einem stoffe sehnen, der ihm gestattete seinen dichterischen schöpfungstrieb in dessen eigenart zu betätigen. Diese aber bestand, wie wir gesehen haben, in der künstlerischen gestaltung des historischen. Kann man sich nun ein thema denken, das geeigneter war, den menschen wie den dichter Snorri anzusprechen, als die darstellung von Egils leben? Egill war der berühmteste isländische skalde des zehnten jahrhunderts. Bei dem großen interesse, welches Snorri für die literarische vergangenheit seines volkes hegte, mußte sein ganz besonderes interesse dem skalden Egill gelten. Egill konnte zu einem typischen vertreter der literarisch und historisch so wichtigen skaldenzunft wie zu einer personifikation des vikingerzeitalters, des heldenzeitalters des skandinavischen volkes, gemacht werden. Welche dankbare aufgabe bot sich hier dem dichter-historiker Snorri! Egill war sodann ein ahne Snorris, der sich in mehr als einem sinne als dessen nachfolger betrachtete, der als solcher von seinen zeitgenossen angesehen wurde, wie man wohl aus der bekannten stelle der Sturlunga schließen darf.¹⁾ Egils schicksale haben manche berührungspunkte mit denjenigen Snorris. In dessen geschichte konnte Snorri folglich seine eigenen erlebnisse, die äußern wie die innern, verwerten. Kein wunder also, wenn er sich gedrungen fühlte, eine poetische geschichte Egils zu schreiben und sie zu einer synthese der geschichte des vikingerzeitalters wie seiner eigenen erlebnisse zu gestalten.

1) Vigfusson I, s. 211.

Bley, Eigla-studien.



Es fehlt aber auch nicht an gründen zu vermuten, daß Snorri sich nicht auf Egils geschichte beschränken, sondern daß er sich auch veranlaßt fühlen mochte, eine poetische urgeschichte seines geschlechtes zu schreiben. Wie wir früher bereits gesagt haben, gereichte es auf Island zu hohem ansehen, einem alten geschlechte anzugehören, einem geschlechte, das schon zur norwegischen oder zur landnámazeit in der gesellschaft oder im öffentlichen leben eine hervorragende rolle spielte. Nun waren die Sturlungar aber ein verhältnismäßig junges geschlecht. Zu ihren vorfahren gehörten zwar geistig hervorragende männer; es gibt aber unter ihnen, unseres wissens, keinen, von dem zuverlässig berichtet sei, daß er vor der besiedelung Islands oder in den ersten zeiten des neuen freistaates sich im öffentlichen hervorgetan habe. Der erste, der als mächtiger hauptling auftrat, war der Víga-Sturla, der namengeber des geschlechtes, der wesentlich der zweiten hälfte des zwölften jahrhunderts angehört. Wie hoch man auch seine bedeutung schätzen mag, so wird man sie doch für eine mehr regionale erklären müssen. Die glanzperiode des geschlechtes fällt erst ins dreizehnte jahrhundert. Ist es nun nicht sehr erklärlich, daß ein Sturlungr, als sein geschlecht zur entscheidenden machtsstellung auf Island gelangt war, durch eine entsprechende in der vergangenheit dieselbe gewissermaßen zu legitimieren suchte? Und welcher Sturlungr konnte mit der größten wahrscheinlichkeit auf diese idee verfallen? Doch wohl der mann, dem dieses geschlecht in erster instanz seine machtvolle stellung verdankte und der außerdem in der lage war, seine idee zu verwirklichen: Snorri, der mächtige hauptling, der historiker und dichter. Als historiker besaß er wie kein anderer Isländer oder Norweger die kenntnis des zeitalters, in welches er seine familiengeschichte zu verlegen hatte; als dichter besaß er die fähigkeit das material zu beschaffen und zu gestalten, aus welchem dieselbe aufzubauen war.

Triftige gründe ein werk vom inhalte und der tendenz der Egla zu schreiben, wird man also Snorri nicht absprechen können. Nehmen wir also an, er habe sich wirklich ent-

schlossen eine solche saga zu schreiben, und fragen wir uns, wie er bei der ausführung seines planes verfahren mußte. Wenn ein dichter in einem werk eine idee zu verwirklichen beabsichtigt, so ist das erste, was ihm zu tun obliegt, sich das dazu erforderliche material zu beschaffen. Anders konnte auch Snorri nicht verfahren. Ihm standen hierbei drei bezugsquellen zu gebote. 1. Die auf Kveldúlfs geschlecht bezügliche familientradition, die teils eine mündliche, teils eine metrisch poetische war. 2. Die auf das vikingerzeitalter bezügliche sowohl wissenschaftliche wie sagenhafte schriftliche historische literatur. 3. Das persönliche erlebnis.

Wie mag nun die mündliche familientradition beschaffen gewesen sein? Man wird sich sagen, daß man hierüber bloß ganz vage vermutungen aufstellen kann. Das ist nicht unsere ansicht. Wir glauben vielmehr, daß, wenn man die andern isländischen slægtsagas zum vergleich heranzieht, man vermutungen aufstellen kann, die einen hohen grad von wahr-scheinlichkeit besitzen. Keine dieser sagas berichtet unsers wissens selbständiges und zuverlässiges über die norwegische zeit des geschlechtes, von dem sie handelt. Was sie berichten, beruht auf schriftlichen quellen, der Landnámabok hauptsächlich, oder es hat sagenhaften oder mythischen charakter und ist spätere schöpfung. In betreff der mündlichen überlieferung wird es sich mit der Eigla nicht anders als mit den bessern isländischen ættsqgur verhalten. Daraus ergibt sich, daß das in der vorgeschichte verarbeitete material aus der mündlichen überlieferung nicht herrühren kann. Dessen herkunft haben wir im vorhergehenden bereits nachgewiesen.

Auch in betreff von Skallagríms ansiedelung wird die mündliche überlieferung kaum in betracht kommendes material beigesteuert haben. In diesem punkte wiederum wird die Eigla mit den isländischen ættsqgur übereinstimmen, die hierin wesentlich auf der Landnámabók beruhen. Folglich wird die mündliche überlieferung eigentlich erst mit Egil angefangen und ihn zu ihrem gegenstande gehabt haben. Es erhebt sich

nun die frage, wie dieselbe beschaffen gewesen sein mag. Wir vermuten, daß sie sich ursprünglich auf grund von Egils gedichten ausbildete, daß sie sich aber im laufe der zeit immer mehr davon entfernte, und anstatt das gepräge des wirklichen Egil, vielmehr das gepräge derjenigen trug, die sie schufen. Da es unter Egils nachkommen männer gab, die seine poetischen leistungen vollauf zu würdigen fähig waren, folglich auf seinen nachruhm bedacht sein konnten, ist es möglich, daß einzelne punkte der mündlichen überlieferung auf eine ihn verherrlichende weise ausgebildet waren. So sind wir geneigt zu glauben, daß die von Egil und seinem bruder in Adalsteins dienste verrichteten taten bereits mündlich gestaltet worden waren. Der verfasser der Eigla hat sich im allgemeinen einer gedrängtern darstellungsweise beflissen, als die der betreffenden abschnitte ist, er dürfte also hier eine bereits vorhandene vorlage seinem zwecke entsprechend bloß bearbeitet haben. Jedenfalls wird die mündliche überlieferung keinen einheitlichen charakter gehabt haben. Neben rühmlichen taten berichtete sie wohl manches, was Egil nichts weniger als zum ruhme gereichte. Dahin gehörte die pietätlosigkeit gegen seinen vater, die vorenthaltung von Adalsteins schatz, seine habsucht, die sich in der ausbeutung seines freundes Arinbjörn so schmählich bekundet. Auch wird das berserkerhafte, das sich noch in Egils maßloser rachsucht, in seiner durchbeißung von Atlis kehle, bekundet, nicht darin gefehlt haben, wie es auch zu tage tritt in gewissen zügen des greisen Skallagrím, die zu dessen charakter in seinem frühern lebensalter nicht stimmen. Die mündliche überlieferung ist im allgemeinen der ausdruck der geistig moralischen anschauungen der zeit und des milieus, in denen sie sich entwickelt. Diese waren aber auf Island im elften und zwölften jahrhundert sehr niedrige, wie sich aus der Sturlungasaga erschließen läßt, die einen kulturzustand widerspiegelt, der wohl wesentlich derjenige der vorhergehenden jahrhunderte war. Die auf Egil bezügliche mündliche überlieferung wird wohl in der beziehung keine ausnahme gemacht haben.

Es erübrigt uns noch kurz anzudeuten, was die überlieferung in bezug auf Egil, respektive seinen vater und bruder enthalten und was sie nicht enthalten hat. Wie bereits gesagt worden, wird sie erst mit Egils reiferm lebensalter angehoben haben und geschehnisse, die mit seinen dichtungen in verband standen, vorwiegend zum gegenstand gehabt haben. Dahin rechnen wir seine und seines bruders beziehungen zu Adalstein, die eine so große rolle spielende schatzgeschichte, seine prozesse in Norwegen um das erbe seiner frau. Was die saga nach den yorker vorgängen berichtet, dürfte, wenn man von dem pátt absieht, der von Þorsteins streite mit Steinar handelt, wesentlich auf der mündlichen überlieferung beruhen, während Egils kindheit und jugend, der konflikt der brüder mit Erich und Gunnhild, der zug nach Kúrland und zurück ganz vorwiegend erdichtung des verfassers der saga sein dürften.

Die mündliche und die metrisch poetische überlieferung haben auch nicht entfernt das zum aufbau der Eigla-handlung erforderliche material geliefert. Ein teil desselben rührt aus der zweiten stoffquelle, der schriftlichen überlieferung, her. Von Snorri ist zu erwarten, daß diese ihm in ihrem ganzen umfange bekannt war. Welche sonstigen anregungen er nun auch empfangen haben mag, so gibt es besonders zwei werke, die stark auf ihn eingewirkt haben müssen, die Landnámabók und die Heimskringla.

Die Landnámabók ist eine wirkliche fundgrube für das studium des vikingerzeitalters im allgemeinen, der regierungszeit Haralds hárfagri und der besiedelungszeit Islands im besondern. Sie durfte nicht ungenutzt bleiben. Es ist uns leider bis jetzt nicht möglich gewesen, sie mit rücksicht auf diejenigen züge zu prüfen, welche in der Eigla verwertet sind oder etwa verwertet sein können. Wir müssen uns deshalb auf diejenigen, welche uns gelegentlich der von uns zu erörternden fragen aufgefallen sind, beschränken. Aus der Landnámabók stammt, das darf man wohl mit gewißheit behaupten, die geschichte der niederlassung des Ketil hæng. Sie wurde, wie wir s. 183—184 erwiesen haben, in die Eigla eingeführt.

weil die vom verfasser der saga verfolgte tendenz erforderte, daß Skallagrím mit einem der berühmtesten ansiedler verwandt war. Die dadurch bedingte abstammung seines vaters von den Hrafnistamenn wird sodann wahrscheinlich dazu mitgewirkt haben, daß der in eine urgeschichte so vorzüglich passende zug des riesischen, die außerordentliche statur und häßlichkeit, gewissen mitgliedern von Kveldúlf's geschlechte beigelegt wurde. Wir vermuten sodann, daß das freundschafts- und verschwägerungsverhältnis zwischen Kveldúlf und Berdlu-Kári nach demjenigen zwischen Ingólf und Hjørleif, den beiden berühmten ersten isländischen ansiedlern gebildet ist, daß der konflikt der letztern mit den söhnen des Atli hinn mjóvi den konflikt des Ólvir hnúfa mit eben diesen personen inspiriert hat, daß der name des der Helmskringla unbekannten königshofes í Þrumu aus der Landnámabók¹⁾ und nicht anderswoher stammt.²⁾ Wir vermuten namentlich, daß die landnáma des Skallagrím ihr vorbild an der landnáma von stammvätern berühmter geschlechter hat.³⁾ Skallagrím war, wie wir im fünften kapitel gesehen haben, nicht die sozial so bedeutende persönlichkeit, welche die Eigla schildert. Es ist wenig wahrscheinlich, daß er ein so weites gebiet in besitz genommen hat und daß er in der lage war, die ahnherren in der folgezeit berühmt gewordener geschlechter zu verpflichten. Die Eigla-darstellung verfolgt gar zu sehr die tendenz Skallagrím zu verherrlichen und das erweckt verdacht.

Von viel höherer bedeutung aber als die Landnámabók mußte für Snorri seine eigene Heimskringla werden. Diese ist eine zusammenfassende bearbeitung der auf das vikingezeitalter bezüglichen skandinavischen historischen überlieferung. Hier war ihm ein gewaltiges material an tatsachen, verhältnissen, charakteren geboten, ein material, das er zudem bereits gestaltet, seiner geistesart gemäß künstlerisch gestaltet hatte. Hier brauchte er sozusagen nur zuzugreifen, um sich das material zum aufbau seiner familiengeschichte zu verschaffen.

1) F. Jónsson, Landnámabók, s. 110—111, 221 18—23. 2) Flat. III, s. 433—34. 3) Vgl. s. 221 anmerkung.

Wir haben bereits oben an einem schlagenden exempel, dem unhistorischen Þórólf Kveldúlfsson, dargetan, wie die Heimskringla auf die Eigla eingewirkt hat. Sie hat die wesentlichen bestandteile geliefert, aus welchen dieser Þórólfr, sein charakter wie seine geschichte, aufgebaut ist. Gelegentlich dieser unserer erörterung haben wir auf eine stelle der Heimskringla verwiesen¹⁾, von der wir behaupteten, sie könne gewissermaßen als der keim von Þórólfs physisch moralischem wesen gelten. Wir gehen nun in unserer behauptung weiter und sagen, eben diese stelle könne als der keim des gegensätzlichen physisch moralischen wesens, welches Kveldúlf geschlecht kennzeichnete, angesehen werden. Es heißt hier, der hünenhafte Einarr þambaskelfir habe die schöne Bergljóta, die aus einem vornehmen und durch ihre schönheit berühmten geschlechte stammte, geheiratet. Es liegt also bei Einar und Bergljóta ein ähnliches verhältnis vor wie bei Kveldúlf und Salbjörg, mit dem unterschiede aber, daß Kveldúlf nicht nur von außerordentlicher statur, sondern auch von großer häßlichkeit war, welche letztere eigenschaft Einarr nicht besaß. Unseres ermessens ist, wie wir oben ausgeführt haben, der von der Eigla so betonte zug der häßlichkeit in Kveldúlf geschlecht eingeführt worden, indem der verfasser der saga Kveldúlf von den Hrafnistamenn abstammen ließ, deren mythischen ahnen der charakter des riesischen beigelegt wurde. Die Heimskringla hat also, dünkt uns, den ersten keim zu dem gegensätzlichen physisch moralischen wesen von Kveldúlf geschlechte geliefert; an diesen ersten keim haben sich dann andere elemente angesetzt, die den gegensatz bis zu einem nur in der poetischen welt denkbaren und durchführbaren grade steigerten.

Die Heimskringla hat ferner unsers ermessens beträchtliches material beige-steuert zu der rolle, welche Gunnhildr und ihre brüder in der Eigla spielen. Sie hat zahlreiche züge geliefert zu der reichhaltigen und vorzüglichen darstellung,

1) III, s. 132.

welche vom vikingerzeitalter im allgemeinen wie von Egils erstem vikingerzuge im besondern gegeben wird. Sie hat auch einzelne züge von Egils jugendgeschichte beeinflußt. Sie, die so vielfach von den konflikten der norwegischen könige mit mächtigen vasallen, speziell bestimmten geschlechtern, handelt, hat höchstwahrscheinlich auch dazu beigetragen, daß der verfasser der Eigla auf der grundlage eines solchen konfliktes seine geschichte aufgebaut hat. Daß Snorri als verfasser der Eigla die bereits in der Heimskringla gegebene darstellung der einigung Norwegens durch Harald hárfađri im großen ganzen nur reproduzieren konnte, ist selbstverständlich.

Neben die familientradition und die historische überlieferung tritt als dritte stoffquelle das persönliche erlebnis. Es ist wohl nicht zu bestreiten, daß von jeher die dichter bei ihrem schaffen letzteres verwerteten. Sie taten es, indem sie vorgänge aus ihrem leben darstellten, ihre lebenserfahrung und weltauffassung ausdrückten, namentlich auch, indem sie den charakteren, die sie schufen, züge von ihrem eigenen wesen oder ihrem ideal verliehen. Das erlebnis kam wohl nur ausnahmsweise direkt und unvermischt zur darstellung. Die dichter verschmolzen es meistens mit einem überlieferten oder von außen gegebenen stoffe. Man kann wohl behaupten, daß sie häufig diesen stoff erst unter der einwirkung, dem impulse eines erlebnisses erfaßten. Künstlerisch schaffen ist häufig nichts anders als einen gegebenen stoff und persönliche erlebnisse zu einem harmonischen ganzen formen. Das bewährt sich auch an Snorri als verfasser der Eigla.

Snorri stand zu könig Hákon in einem langwierigen und aussichtslosen konfliktsverhältnisse, wie wir s. 200—204 ausführlich dargetan haben. Dies ist eine tatsache, die u. e. für die komposition der Eigla von der weittragendsten bedeutung wurde. Unter der einwirkung dieses persönlichen erlebnisses hat Snorri Egils nur einen augenblick getrübtés verhältnis zu könig Erich umgewandelt. Er hat daraus einen tief begründeten konflikt gemacht und hat ihn dann auf Egils vorzeit und auch auf

seine ahnen übertragen. Daß dem so ist, dafür spricht folgende tatsache: die Eigla-handlung enthält ein moment, von welchem aus sich die hauptphasen ihrer entwicklung auf eine sehr einfache und natürliche weise erklären lassen. Es besteht in der einföhrung Erichs und Gunnhilds in den Gulaping-prozeß.¹⁾ Durch die vergewaltigung, welche Egill hier erleidet, werden seine racheakte an letztern gerechtfertigt und wird so die grundlage für die yorker vorgänge geschaffen. Die einmischung des königspaares in Egils angelegenheiten mußte aber auch motiviert sein, was zur voraussetzung führte, daß dasselbe von Egil beleidigt worden war, was seinerseits wiederum nicht ohne grund geschehen sein konnte. So wurde der durch die Heims-kringla in der behandlung von konflikten zwischen königen und mächtigen vasallen so geübte verfasser auf eine leicht erklärliche weise bestimmt, dem konfliktsmotive einen immer größern spielraum zu gewähren, bis er schließlich auf die idee verfiel, aus demselben auch die auswanderung von Kveldúlf's geschlechte aus Norwegen und dessen niederlassung auf Island herzuleiten. Dadurch war denn die veranlassung zur konzeption desjenigen theiles der Eigla-handlung gegeben, welche der eigentlichen Egilssaga voraufgeht und damit die gelegenheit geboten, darzustellen, welche rolle Kveldúlf's geschlecht bereits zur norwegischen zeit und zur zeit der begründung des isländischen freistaates gespielt hatte. Hier konnte der

1) Das von uns s. 159 erörtere sätze Arinbjörn var kominn i kærleika mikla við konunga, aus dem sich auch ergibt, daß zwischen Egil und Gunnhilds söhnen kein feindschaftsverhältnis bestand, beweist, daß diese einföhrung vom verfasser der Eigla, nicht aus der von ihm vorgefundenen mündlichen überlieferung, herrührt. Die konfliktsidee konnte übrigens nur in einem sehr mächtigen geschlechte aufkommen, was Kveldúlf's geschlecht bis zum 13. jahrhundert nicht war. Nach dem, was man von den geistig hervorragenden nachkommen Egils weiß, ist anzunehmen, daß sie beflissen waren, sich zu den norwegischen fürsten in das bestmögliche verhältnis zu setzen. Es ist also nicht denkbar, daß sie die schöpfer der sage vom konflikte ihres geschlechtes mit dem norwegischen königsgeschlechte waren.

verfasser die tendenz seines werkes, welche jetzt die am meisten in die augen springende ist, die verherrlichung der ahnen der Sturlungar, zum ausdrücke bringen. Sie verband sich auf eine ganz natürliche weise mit derjenigen, welche bei der eigentlichen Egilssaga obgewaltet hatte, ja sie konnte diese sehr gut in sich aufnehmen.

Die rückläufige entwicklung des konfliktsmotives, welches das führende motiv der handlung ist, hatte die entsprechende entwicklung des freundschaftsmotives zur folge. So wurde das durch die Arinbjarnarkviða bezeugte freundschaftsverhältnis Arinbjorns und Egils auf ihre beiderseitigen väter und großväter übertragen. In die vorgeschichte aber trat Olvir hnúfa als mitspieler ein, um von seinem schwager Kveldúlf und seinen neffen Þórólf und Skallagrím die ihnen seitens Harald drohende gefahr abzuwenden.

Die Eigla-handlung ist also im geiste ihres schöpfers nicht in der in der schlußredaktion vorliegenden chronologischen, sondern in einer von einem gewissen punkte aus rückläufigen folge entstanden. So sonderbar dieses kompositionsverfahren auf den ersten blick auch scheinen mag, so muß es doch im wesen des epos begründet sein, denn es entspricht, wie die literaturgeschichte lehrt, im allgemeinen der entwicklung umfangreicher epischer werke. Den kern derselben bilden die glänzendsten taten des haupthelden. An sie schließen sich als vorbereitung darauf und zwar zur wahrung des interesses in absteigender linie andere heroische taten bis in seine jugend oder kindheit, in welcher bereits alle keime der spätern entwicklung sich vorfinden müssen. Darüber hinaus wird dann noch öfters die geschichte des vaters, bisweilen auch des großvaters angefügt, und sie hat meistens für diejenige des haupthelden vorbildliche bedeutung. Wir erinnern an Wolframs von Eschenbach Parzival, Gottfrieds von Straßburg Tristan und Isolt sowie an Gudrun. Auch in betreff des Nibelungenliedes ist wohl anzunehmen, daß eine ergänzung nach vorn stattgefunden hat. Hauptgegenstand desselben war die handlung des zweiten theiles: Attilas werbung um

Kriemhild, ihr zug nach osten, die einladung ihrer brüder, ihre rache. Was ursprünglich voraufging, wird weit entfernt gewesen sein, den jetzigen umfang der zehn ersten gesänge zu haben.

Über die spätere phase des französischen nationalepos äußert sich Gaston Paris auf folgende weise¹⁾: „L’histoire de l’épopée se termine par les poèmes de pure invention, généalogiques ou cycliques: les jongleurs, pour réveiller l’intérêt des auditeurs, pour satisfaire la curiosité, ont inventé des enfances aux héros les plus connus, ou ont raconté, en jetant leurs récits dans le moule devenu banal des chansons biographiques antérieurs, la vie des pères, des grand-pères, des fils etc., de ces héros, ou bien ils ont réuni dans de longues compilations, des aventures connues et des aventures nouvelles.“ Standen auch die verfasser der isländischen sagas zu ihrem stoffe und ihrem publikum in einem andern verhältnisse als die französischen jongleurs, so mußte doch auch ihr verhältnis ein kompositionsverfahren wie das der letztern hervorrufen. Dafür spricht namentlich auch die *Laxdœlasaga*.

Der Eigla selbst mangelt es nicht an merkmalen, die zu gunsten unserer ansicht sprechen. Es sind die folgenden: der historische Herlaugr wäre wohl nicht ausgeschaltet und durch den unhistorischen Þórólf ersetzt worden, wenn die rolle von Egils bruder Þórólf in ihren hauptzügen nicht bereits ausgebildet gewesen wäre, als der verfasser der Eigla die vorgeschichte in angriff nahm. Wie bereits gesagt, hätten Skalla-grímr und seine söhne mit dem berühmten Ketil hæng und dessen söhnen, die sie u. a. auf dem jährlich stattfindenden Alþing zu treffen gelegenheit hatten, beziehungen anknüpfen müssen; ebenso hätten Skallagríms söhne während ihres aufenthaltes in Norwegen die zu hohem ansehen gelangten nachkommen des Eyvind lambi aufsuchen müssen, wenn auf der in der vorgeschichte gegebenen grundlage weiter gebaut worden

1) La littérature française au moyen âge, s. 48.

wäre. Der tobsüchtige Skallagrímr der eigentlichen Egilssaga, der gegen Þórð Granason und seinen sohn Egil wütet, des letztern erzieherin Þorgerð brák tötet, vor dessen bosheit nach dem tode Egill sich durch die bestattungsart, die er ihm angedeihen läßt, glaubt schützen zu müssen, kann nicht als die weiterentwicklung des hochsinnigen Skallagrím des vor-aufgehenden teiles der saga angesehen werden, der als ein liebevoller sohn und vater sich bewährt und eine großartige gastfreundschaft ausübt.

Snorris konflikt mit könig Hákon ist also, wie sich hoffentlich aus unsern ausführungen ergeben hat, auf die komposition der Eigla von ausschlaggebender bedeutung geworden. Daneben haben auch noch andere erlebnisse von ihm, wie wir im folgenden zu erweisen versuchen werden, in höhern oder geringern grade auf dieselbe eingewirkt.

Kveldúlfur und Skallagrímr werden von einer seite dargestellt, die zwar auch sonst bei personenschilderungen nicht unbeachtet bleibt, die aber unsers wissens sonst nirgendwo mit der absichtlichkeit hervorgekehrt wird wie in der Eigla. Die beiden geben wenig auf äußern schein und sind frei von jeglichem ehrgeiz, der seine befriedigung im öffentlichen leben sucht. Ihr interesse gilt ganz vorwiegend ihren häuslichen angelegenheiten, die sie ausgezeichnet zu besorgen wissen.¹⁾ Sie sind nach ihren lebensaltern differenziert als vorzügliche wirte geschildert. Kveldúlfur, der beim beginne der handlung bereits im greisenalter steht, leitet wie ein patriarch durch seinen lebenserfahrenen rat sein umfassendes hauswesen. Sein sohn Skallagrímr ist stets bereit an die arbeit mit hand anzulegen; er richtet namentlich auch sein augenmerk

1) Es ist aber auch zu beachten, daß die Heimskringla öfters von mitgliedern eines und desselben geschlechtes spricht, von denen die einen sich ihren häuslichen, die andern sich den öffentlichen angelegenheiten oder dem dienste des königs widmen. Das verhältnis Þórólfr Skallagrímr z. b. hat ein gegenstück an dem verhältnis Þórir hundr Sigurðr (II, s. 242). Das literarische und das persönliche erlebnis wirken zur erzeugung einer bestimmten gestalt zusammen.

auf die beschaffung der lebensvorräte. Wie er sich auf Island niedergelassen hat, bekundet er seinen praktischen wirtschaftlichen sinn durch die ausbeutung der hilfsquellen, welche die neue lage, in die er versetzt war, bot. Er zeigt sich sodann als tüchtigen schmied und schiffbauer, welche beiden fertigkeiten nicht nur für den isländischen ansiedler, sondern auch für den spätern Isländer von nicht geringem werte waren.

So haushälterisch nun Kveldúlfr und Skallagrímr sind, so führen sie auffallender weise ein haus, das stark an dasjenige eines mächtigen hauptlings gemahnt. So haben sie sich in übereinstimmung mit ihrer riesigen statur eine dienerschaft gebildet, die ebenso zu kriegerischer wie wirtschaftlicher tätigkeit geeignet ist, die eine fürstliche hird in verkleinertem maßstabe darstellt. Von Skallagrím heißt es, daß er schon in den ersten zeiten der ansiedelung sechzig waffenfähige männer auf seinem hofe unterhielt, was uns im widerspruche mit jeglicher wahrscheinlichkeit zu stehen scheint.¹⁾

Die aus der charakteristik Kveldúlfs und Skallagríms von uns hervorgehobenen züge, die der verfasser der Eigla so liebevoll zur darstellung gebracht hat, gemahnen unsers ermessens an gewisse züge Snorris nach dessen charakteristik in der Sturlunga saga, nämlich an seinen häushälterischen sinn, seine fertigkeit im handhaben von eisen und holz, seine glänzende lebensführung. Wir glauben uns deshalb berechtigt zu folgern, daß, wenn der Sigurdr sýr der Heimskringla auf die konzeption Kveldúlfs eingewirkt haben mag, Kveldúlfr

1) s. 108: Skallagrímur hafði aldri færi menn með sér, en .lx. vígra karla. Von Geirmund heljarskinn heißt es zwar (Landnámabók, s. 39 und 163): „Enn er Geirmundur for a medal bua sinna þa hafði hann jamnan lxxx manna. hann var stóraidgr at lausa fe ok hafði of kvikfiar“, aber es heißt auch bald darauf: „þat segia vitrer menn at hann hafi gofgastr verit allra landnamsmanna a Islandi.“ Wir vermuten, daß die landnáma des Geirmund heljarskinn das vorbild zu derjenigen Skallagríms abgegeben hat, was nicht ausschließt, daß auch noch andere vorbilder darauf eingewirkt haben können.

und Skallagrímr von Snorri zum teil auch nach seinem eigenen ebenbilde geschaffen worden sind.

In höherm grade als Kveldúlfur und Skallagrímr trägt Þórólfr Kveldúlfsson züge an sich, die auf Snorri hinweisen. Gewiß, dieser Þórólfr ist in erster instanz nach dem Erling der Heimskringla konzipiert, ebenso gewiß scheint es uns aber auch, daß Snorri letzterm etwas von seinem wesen verliehen hat. Der mensch Snorri konnte sich der einwirkung ihm sympatischer personen, die der historiker darzustellen hatte, nicht wohl gänzlich entziehen, der künstler Snorri aber konnte nicht umhin, dünkt uns, diesen personen bereits etwas von seinem eigenen wesen oder ideal abzugeben. Deshalb glauben wir uns berechtigt auf eine gewisse geistig moralische verwandtschaft zwischen dem Erling der Heimskringla und Snorri zu schließen. Diese verwandtschaft scheint uns aber noch mehr zwischen Snorri und dem fiktiven Þórólfr Kveldúlfsson zu bestehen.

Man versetze Snorri in die verhältnisse, in welchen sich Þórólfr nach der Eigla als verwalter der konungs sýsla und der finnferð befand und nach allem, was wir von ihm wissen, wird man folgern dürfen, daß er wie dieser gehandelt, respektive sich handeln zu sehen gewünscht hätte. Þórólfr trat die reisen nach Finnmarken mit einem dreimal stärkern gefolge als seine amtsvorgeher an. Bei dem gelage, zu welchem er den könig eingeladen hatte, versammelte er eine beinahe doppelt so große schar, als dieser mit sich führte. Er trachtete nach hab und gut und durch seine klugheit und seinen unternehmungssinn wußte er sich dieselben in außerordentlichem maße zu beschaffen. Sie waren ihm aber nicht selbstzweck, sondern sollten ihn in den stand setzen, eine angesehne politische und soziale stellung zu bekleiden. Deshalb auch führte er ein ungemein glänzendes haus, dessen erfordernisse er sich teils durch ausbeutung der natürlichen erwerbsquellen Norwegens, teils durch direkte handelsverbindungen mit England beschaffte. Der Þórólfr Kveldúlfsson der Eigla trägt das gepräge des menschen wie des historikers Snorri, deshalb

glauben wir, daß der dichter Snorri berufen war, diese gestalt zu schaffen.¹⁾

Die beziehungen zwischen Snorri und gestalten der vorgeschichte der Egilssaga haben wir noch nicht erschöpft. Wir haben oben die einwirkung von Snorris konflikt auf die genesis der Eigla-handlung im allgemeinen erörtert; wir haben aber nicht erörtert, ob Snorris erlebnis diese handlung im einzelnen befruchtet hat.

Snorris konflikt mit könig Hákon hat nur eine sehr entfernte verwandschaft mit demjenigen Egils und Erichs, der in der Eigla dargestellt ist. Er scheint uns dagegen eine unleugbare verwandschaft mit demjenigen Kveldúlf und Þórólfs einerseits, Haralds hárfagri anderseits zu haben. Jene beiden männer werden vom könige aufgefordert in seinen dienst zu treten und so ihr untertanenverhältnis zu bekunden. Kveldúlf hatte sich nach einem lange bewegten leben zur ruhe gesetzt, widmete sich ganz seinen häuslichen angelegenheiten, hegte eine tiefe abneigung gegen den despotischen könig; trotz der gefahren, denen er sich aussetzte, konnte er sich nicht entschließen, das opfer seiner persönlichen freiheit zu bringen. Þórólfr hatte sich zur stellung eines mächtigen hauptlings emporgeschwungen. Er führte ein großes haus, dessen kosten er auch ohne den könig bestreiten konnte; gewohnt zu schalten und walten wie er wollte, stets umgeben von einer schar kriegstüchtiger mannen, ging ihm seine selbständigkeit über alles. Treffen diese Kveldúlf, Skallagrím und

1) F. Jónsson: den oldnorske og oldislanske Literaturs Historie II, s 682. „Snorre var ærgærrig; det skal ikke nægtes. Hans ideal var, som det fremgår af flere steder, en helst enerådende fyrste, en hövding af samme art som de gamle herredsgoder eller de norske stormænd. Hans sympatetiske skildring af en mand som Erling jarl på Solø viser dette. En sådan mand vilde Snorre selv være, og han havde alle betingelser til at være det . . . Til dette hövdingeideal svarer, at Snorre gentagne gange rider, ledsaget af 6, 8, 9 hundrede mand til altinget, hvor han går af med sejren. Også på anden måde ser vi Snorres forkærlighed for oldtidens pragt og ejendommelighed. Han holder julegilde „i følge („gammel“ er åbenbart meningen) norrøn skik“. St. I, 275; . . . kort sagt, han udfolder allevegne en hövdings pragt, vi kan tilføje, i god gammel stil“.

Þórólf zugeschriebenen verhältnisse nicht in hohem grade auf den mächtigen hauptling Snorri zu, dem zugemutet wurde, er solle die ihm über alles gehende selbständigkeit aufgeben und ein diener des königs werden?

Wie viele weitem merkmale der Eigla erklären sich durch die annahme, daß Snorri der verfasser der saga ist!

Als vorzüglich gilt allgemein die schilderung des lebens und treibens an den höfen Haralds hárfagri und Erichs. Sieht man von der Heimskringla ab, so hat sie wohl kaum ihres gleichen in der ganzen altnordischen sagaliteratur. Sie ist von einer anschaulichkeit, die drauf schließen läßt, daß der verfasser der Eigla an fürstenhöfen verkehrt hat. Wir haben namentlich von jeher die kunst bewundert, mit welcher er Ólvir hnúfa, Þórir und Arinbjörn zu ihren königlichen herren reden zu lassen versteht. Diese kunst ist so zu sagen selbstverständlich, wenn Snorri der verfasser der Eigla ist. Ihm hat es während seines zweimaligen aufenthaltes in Norwegen wahrlich nicht an gelegenheit gefehlt, hofverhältnisse wie die in der Eigla dargestellten zu beobachten. An dem hofe Skúlis wie an demjenigen Hákons werden männer, wie die genannten, die zu dem ihnen geneigten fürstlichen herrn zu gunsten eines mißliebigen, verleumdeten oder in der opposition befindlichen verwandten oder freundes redeten, nicht gerade eine ausnahme gewesen sein. Snorri hatte in dem den Isländern wohlwollenden Dagfinn bóndi einen erzieher kennen lernen, der auf seinen fürstlichen zögling einen sehr großen einfluß ausübte, in Hákon einen jungen könig, der wie der Erich der Eigla, nicht wie der leidenschaftliche und grausame Erich der geschichte, den umständen und den fürbitten erprobter ratgeber eine weitgehende rücksicht angedeihen ließ. Er hatte endlich aus nächster nähe in Skúli einen mächtigen vasallen kennen lernen, der, wie der Arinbjörn der yorker vorgänge, wenn er am selben orte wie der könig residierte, seinen eigenen hofhalt hielt, und ebenso wie dieser Arinbjörn sich nicht scheute mit gewalt dem könige abzutrotzen, was er durch güte nicht erlangen konnte.

Wir haben bereits mehrmals die verwendung des ökonomischen motivs in der Eísla besprochen. Es erübrigt uns noch dasselbe in einem bis jetzt nicht in betracht gezogenen zusammenhange zu erörtern. Kapitel 28 und 29 beschäftigen sich u. a. eingehend mit den natürlichen verhältnissen des von Skallagrím in besitz genommenen gebietes, insofern dieselben von wirtschaftlicher bedeutung waren, sowie mit der ausnützung dieser verhältnisse durch Skallagrím. Sie berichten und zwar meistens mit genauer örtlicher angabe von dem fischreichtum der see, dem laxreichtum gewisser flüsse, von zahlreich vorhandenen eierlagern und walfischen, von reichlichem waldbestand und vielfach angesammeltem treibholz, endlich von zu saatland geeignetem boden. Ob irgend eine andere isländische saga eine ähnliche eingehende schilderung derartiger verhältnisse enthält, können wir nicht sagen. Es dürfte zu bezweifeln sein. Im allgemeinen werden solche verhältnisse nur gelegentlich, als anlaß zu streitigkeiten, dem hauptgegenstand der eigentlichen handlung der saga, berührt. Daß der verfasser seine schilderung wesentlich auf ältere quellen gegründet habe, scheint uns ausgeschlossen. Gewiß mag er in einzelnen punkten, besonders solchen, die im laufe der jahrhunderte einen wandel erlitten hatten, wie es mit dem waldbestand, dem vorrat an treibholz der fall war, durch die Landnámabók angeregt worden sein. Im wesentlichen aber wird seine schilderung den im 13. jahrhundert vorliegenden verhältnissen entsprochen haben. Deshalb halten wir uns berechtigt, von der beschaffenheit dieser schilderung auf die persönlichkeit des sagaverfassers zu schließen und zwar sind unsere schlüsse folgende: 1. Der verfasser der Eísla hat auf dem von Skallagrím in besitz genommenen gebiete oder doch in der nähe desselben gewohnt, sonst hätte er nicht eine so genaue kenntnis der ökonomischen hilfquellen desselben bekunden können. 2. Er muß für ökonomische fragen ein ganz besonderes interesse gehegt haben, sonst hätte er sie nicht auf eine so ausgiebige weise literarisch verwendet, um so mehr als er dadurch vom allgemeinen sagabrauch abwich. Daß er

dies tat, zeugt dafür, daß er ein sehr selbständiger schriftsteller war. Die art und weise aber, wie er die wirtschaftliche beschaffenheit von Skallagríms landnáma mit dessen charakter in beziehung setzt, gewissermaßen diesen aus ihr herauswachsen läßt, so selbstverständlich sie auf den ersten blick scheinen mag, zeugt für seine meisterhafte beherrschung der literarischen technik. Fragen wir uns nun, auf welchen schriftsteller die von uns herausgehobenen merkmale der kap. 28 und 29 der Eigla passen? Einzelne mögen auf Snorris schriftstellernde neffen passen, in ihrer gesamtheit passen sie doch nur auf ihn allein.

Snorri hatte von 1201 bis 1206 auf Borg, dem wohnsitze seiner ältesten isländischen vorfahren, gelebt. Als tüchtiger haushälter wird er bestrebt gewesen sein, die in seinem bereiche vorhandenen erwerbsquellen auszuforschen und auszunutzen. Auch nach seinem umzuge nach Reykjaholt wird er auf diese erwerbsquellen angewiesen gewesen sein, vielleicht in noch höhern grade als zu Borg, da jetzt sein hauswesen ein viel splendideres geworden war. Wie oft mag Snorri wanderungen, wie die kapitel 28 Skallagrím zugeschriebene, an den ufern der laxreichen Nordrá und Gljúfrá unternommen haben! Wenn es von Skallagrím heißt kap. 29, er habe wahrgenommen, das im freien weidende vieh gebe schmackhafteres fleisch als das im stalle gefütterte, so ist das eine beobachtung, die auch auf den viehzüchter Snorri zutrifft. Merwürdiger weise fällt dasjenige isländische gebiet, in welchem Snorri sich am meisten heimisch fühlen mußte, seine eigentliche machtsphäre, so ziemlich zusammen einerseits mit der nach der Eigla Skallagrím zugeschriebenen landnáma, anderseits mit den landstrecken südlich der Hvítá, welche er seinen gastfreunden zur besitznahme empfohlen hatte. Die Eigla-darstellung der verhältnisse um den Borgarfjörð entspricht also wesentlich beobachtungen und erfahrungen, welche Snorri hat machen können oder müssen. Wir stehen deshalb nicht an, ihm dieselbe zuzuschreiben, um so mehr, als die literarischen vorzüge, welche sie kennzeichnen, sich durch seine autorschaft am leichtesten erklären.

Die Eigla nimmt unter den umfangreichern sagas eine sonderstellung ein durch die rolle, welche die frauen darin spielen. Sieht man von der königin Gunnhild ab, so treten sie im gegensatz zu andern sagas auffallend zurück. Ihrer wird so zu sagen nur gelegentlich ihrer eheschließung gedacht. Ist die vollzogen, so ist auch ihre rolle im wesentlichen ausgespielt. Von ihrer persönlichkeit, ihrem charakter erfährt der leser blutwenig. Sehr befremden muß es namentlich, daß sie weder als gattinnen noch als mütter noch sonst irgendwie auf das handeln der eigentlichen helden der saga bestimmend einwirken. Diese heiraten ganz vorwiegend aus vernunftgründen. Sie wählen sich ihre frau einerseits nach deren sozialem range, anderseits nach deren vermögensverhältnissen. Wirken andere rücksichten mit, wie bei Kveldúlf seine freundschaft mit Berðlu-Kári, so sind sie jedenfalls nicht die ausschlaggebenden. Skallagrímur und sein bruder heiraten einzige töchter, die ihnen wohl ebenbürtig und zugleich reiche erben waren. Auch Asgerðr war, als um sie geworben wurde, eine einzige tochter und ihre erbschaftsaussichten waren wahrscheinlich glänzende, wie man wohl aus Egils prozessen schließen darf. Kveldúlfur, seine söhne und enkel bekunden durch ihr handeln, daß sie die vorteile, welche die frau dem manne zur behauptung seines sozialen ranges zu bringen vermag, zu würdigen und auszunutzen wußten; indem sie ihr aber keine einwirkung auf ihr leben einräumten, bekunden sie, daß sie dieselbe nicht für eine lebensgefährtin, mithin für ein untergeordnetes wesen hielten. Diese auffassung stimmt, dünkt uns, zu Snorris lebenspraxis. Ein charakteristisches merkmal der Eigla wird somit abermals durch die annahme von Snorris verfasserschaft erklärt.

Die darstellung von Kveldúlfs und Skallagríms verhältnisse zu ihren söhnen gemahnt in einzelnen zügen an das, was die Sturlunga saga von Snorris und seiner brüder verhältnis zu ihren söhnen berichtet. So scheint uns Kveldúlfs bewundernde liebe für seinen schönen und heldenhaften sohn Þórólf eine nicht zu verkennende ähnlichkeit mit der ab-

göttischen bewunderung zu haben, welche Sighvatr seinem schönen und für heldenhaft gehaltenen sohne Sturla angedeihen ließ. Das durch die wirklichkeit gebotene verhältnis ist in der dichtung veredelt worden, wie das so häufig geschieht. Den schmerz, welchen der verlust eines sohnes im allgemeinen einem vaterherzen bereitet, hat Snorri durch den frühzeitigen tod seines, wenn auch nichts weniger als mustergültigen sohnes Jón, in betreff dessen er sich nicht ganz schuldlos fühlen mochte, wohl an sich erleben können. Die ergreifende schilderung von Kveldúlf's trauer um Þórólf's tod kann also dadurch beeinflußt worden sein. Wie häufig das verhältnis zwischen eltern und kindern in den isländischen sagas behandelt worden sein mag, so ist, glauben wir, die annahme gestattet, daß die eigenartige darstellung, welche dieses verhältnis in der Eigla gefunden hat, durch Snorris erlebnis befruchtet worden ist.

Die Eigla überliefert kap. 31 zwei tadellose lausavísur, welche Egill im alter von drei jahren gedichtet haben soll.¹⁾ Hier liegt also eine tatsache vor, die an sich unmöglich ist, in betreff deren auch die glaubensstärksten anhänger der historistischen auffassung zugeben müssen, daß sie keiner wirklichkeit entspricht. Dabei aber lassen sie es bewenden; die daraus sich ergebenden folgerungen ziehen sie nicht. Wären sie nicht in ihrem historistischen wahn befangen, so könnten sie wohl nicht umhin sich zu sagen: „der verfasser der Eigla hat zweifelsohne Egil als dichter verherrlichen wollen. Die vergleichende literaturgeschichte lehrt, daß menschen von genialem oder heroischem wesen, die gegenstand literarischer behandlung werden, schon in sehr frühem alter proben derjenigen eigenschaften ablegen, durch welche sie später berühmt werden. Demgemäß mußte Egill als knabe bereits gedichte machen, gedichte, die inhaltlich seinem alter entsprachen, die von poetischer fähigkeit zeugten und die dem urteil des lesers zu

1) Finnur Jónsson, den oldnorske Litteraturs Historie I, s. 500. Ikke alle diss vers (sc. lausar visur) er ægte Udskilles må da for det første v. 4 og 5, som Egill skal have digtet 3 år gammel (iøvrigt er disse vers meget gode ok næppe yngre end fra det 12. årh.).

unterbreiten waren. Auffällig bleibt aber doch, daß der kunstverständige verfasser der Eigla Egil in gar so frühem alter dichten läßt. Wie kann man sich das erklären?“ Nun denke man sich als verfasser Snorri und die mitteilung der saga wird begreiflich. Wie wir oben (s. 198) ausgeführt haben, darf mit großer wahrscheinlichkeit behauptet werden, daß Snorri bereits in sehr frühem alter gedichtet hat. Er war poetisch sehr veranlagt, er war ein ausgesprochenes formtalent, die bekanntlich sehr frühreif sind, er hatte in sehr jungem alter gelegenheit das technische zu erlernen, er lebte in einem milieu, wo die dichtkunst sehr geschätzt wurde; kein wunder demnach, wenn er sich früh angeregt gefühlt haben wird, sich dichterisch zu versuchen. Damit wollen wir freilich nicht behaupten, daß Snorri so früh gedichtet habe, wie die Eigla von Egil berichtet, wohl aber, daß er in noch knabenhaftem alter seinen poetischen trieb in die tat umgesetzt und daß er als verfasser der Eigla mit der poetischen darstellung eigenen übertreibung auf Egil übertragen hat, was er an sich selbst erlebt hatte. Zu gunsten Snorris spricht noch eine andere erwägung. Wenn es am schlusse des 31. kapitels heißt: „Egill erwarb sich den dank mancher leute durch den gebrauch, den er von seiner dichterischen gabe machte (vel lagði Egill í þaukk skáldskap sinn við marga menn)“, wie kann man das mit dem charakter des trotzigsten, eigenwilligen und streitsüchtigen knaben Egil, den uns die Eigla schildert, zusammenreimen? Erwägt man aber, welchen gebrauch Snorri im jungen mannesalter von seiner dichterischen begabung machte, so ist wohl der rückschluß gestattet, daß die auf das dichten des knaben Egil bezügliche schilderung der Eigla nicht auf diesen, sondern auf den knaben Snorri zutrifft.

Wir sind mit der erörterung, welche den gegenstand unseres sechsten kapitels ausmacht, zu ende. Ist es uns gelungen, auf überzeugende weise darzutun, daß Snorri der verfasser der Eigla ist? Die beantwortung dieser frage glauben wir dem leser überlassen zu können.

Siebentes Kapitel.

Snorri hat die Eigla nicht vollendet.

I.

In dem dritten kapitel unserer arbeit haben wir erwiesen, daß die handlung der Eigla bis zu den vorgängen in York einschließlich sich nach einem ebenso fest gefügten wie übersichtlichen plane entwickelt. Im fünften kapitel haben wir in sehr allgemeinen umrissen die weiterentwicklung der handlung von den vorgängen in York ab dargelegt und haben auch dort erwiesen, daß Arinbjørns neffen nicht berufen waren, eine rolle in der saga zu spielen. Es erhebt sich nun die frage: was tat Egill unmittelbar nach seinem abschiede von seinem gönner Adalstein, den er, sobald könig Erich ihn entlassen, aufgesucht hatte?

Laut der uns vorliegenden version der Eigla reist Egill mit Þorstein Þóruson nach Norwegen, hält sich eine zeit lang bei ihm auf und begibt sich dann zu könig Hákon, um von ihm die ermächtigung zu erwirken, seine rechtsansprüche in betreff des erbes seiner frau geltend zu machen. Die verlangte ermächtigung wird gewährt teils infolge von Adalsteins empfehlung, teils infolge von Egils berufung auf das gesetz, dessen wahrung dem könige obliege. Egill bietet Hákon seine dienste an, indem er ihm krieg in aussicht stellt, in nächster zeit mit könig Erich, in einer fernern zukunft mit Erichs söhnen. Hákon aber gedenkt des schweren schadens, den Egill der königlichen familie und dem königlichen ansehn zugefügt hat, lehnt entschieden sein dienstanerbieten ab und empfiehlt ihm in dessen eigenem interesse in zukunft Norwegen zu meiden und sich endgültig auf Island niederzulassen.

Egill tritt nun die reise nach Aurland zu seinem verwandten Þórd an. Unterwegs kehrt er auf Blindheim ein und befreit die schwester und kinder seines freundes Arinbjörn von ihrem bedränger Ljót inn bleiki. Bei Þórd angekommen meldet er ihm, er sei ermächtigt, einen prozeß gegen Atli anzustrengen. Er sucht diesen denn auch bald zu Ask auf und fordert von ihm die herausgabe von Ásgerðs erbe. Atli aber verweigert sie, indem er erklärt, könig Erich habe, als er noch herr im lande gewesen, Qnund das beanspruchte gut zuerkannt.¹⁾ Darauf lädt Egil Atli vor das Gulapíng; dieser erklärt der ladung folge leisten zu wollen. Die beiden parteien erscheinen auf der gerichtsstätte. Egill setzt seine rechtsansprüche auseinander. Atli erbietet sich durch den zwölfereid zu erweisen, daß das in seinen händen befindliche gut ihm zu recht gehöre. Da fordert ihn Egill zum zweikampfe heraus. Atli nimmt an und entpuppt sich nun als berserker, indem seines gegners waffe ihm nichts anhaben kann. Wie der ihm an kraft überlegene Egill das aber merkt und ehe er noch eine wunde, empfangen, stürzt er auf ihn, ringt ihn nieder und tötet ihn indem er ihm die kehle durchbeißt. Dadurch denn ist der sieg zu seinen gunsten entschieden.

So lautet in seinen grundzügen der bericht der Eigla über Egils handeln von seiner abreise von England bis zur endgültigen erledigung der erbansprüche seiner frau. Dieser bericht erweckt in verschiedenen punkten schwere bedenken. Man begreift nicht, wie Egill bei dem selbst hülfsbedürftigen Þorstein aufenthalt nehmen konnte, gesetzt dieser habe in der Eigla eine rolle zu spielen gehabt. Wie er, als er seinen ersten prozeß anstrengen wollte, von Island kommend, sich sofort zu Arinbjörn begab, um sich seiner mitwirkung dabei zu versichern, so mußte er auch jetzt sich direkt nach Aurland zu seinem verwandten Þórd begeben, der bereits im ersten prozesse eine wichtige rolle gespielt hatte. Von Þórd

1) Eigla, s. 241: . . þú ætlar at kalla til þess fjár í hendr mér, er Eiríkr konungr dæmði Aunundi bróður mínum.

hing die beschaffung der zur erweisung von Egils rechtsansprüchen nötigen zeugen ab; er hatte zudem ein drittel der richter zu ernennen. Erst, wenn Egill seiner mitwirkung sicher war, konnte er weitere schritte tun und Adalstein um die ermächtigung angehen, Atli vor gericht zu laden.

Egill durfte Atli nicht zum zweikampfe herausfordern. Nach den voraussetzungen der saga hatte er zweifellos das recht auf seiner seite. Im ersten prozesse hätte er auch ganz gewiß den beweis dafür erbracht, wenn er nicht mit gewalt daran verhindert worden wäre. Das ergibt sich aus dem verhalten seiner gegner, die den gerichtshof sprengten. Er hatte zudem kurz vorher Hákon gegenüber sich anbeischig gemacht, sein recht durch zeugenaussagen und eide zu erweisen.¹⁾ Nicht Egill durfte also Atli, sondern Atli mußte Egil zum zweikampfe herausfordern und dieser konnte die herausforderung nicht ablehnen, weil er als held auch bereit sein mußte, sein leben für sein recht einzusetzen und weil er im ersten prozesse bereits sich auf dieses beweismittel berufen hatte. Wer uns einwürfe, Atli habe von einem chikanoßen rechtsverfahren immerhin mehr zu erwarten gehabt als von einem zweikampf mit dem erprobten kämpfen Egil, der übersieht eine tatsache von ausschlaggebender bedeutung. Atli war ein berserker. Er war keiner von der gewöhnlichen gattung wie Ljótr hinn bleiki, die sich durch ihr ungeschlachtet wesen wie als frauen-räuber und vergewaltiger kennzeichneten, er gehörte zu einer weniger groben gattung wie der Þórormr der Gunnlaugssaga (kap. 7). Das charakteristische an diesen berserkern war, daß sie nach einem sehr verbreiteten und bis in die neueste zeit reichenden volksglauben die gabe besaßen, des gegners waffe stumpf zu machen und sich so gegen dessen waffenhiebe zu feien.²⁾ Atli mochte seine zauberkunst von seinem vater Þorgeir Þyrnifót überkommen haben, von dem es nach der handschrift M (s. 117 der Eigla) heißt:

1) s. 230 3. 2) Von Þórorm sagt könig Adalráðr zu Gunnlaug: þessi maðr deyfir hvert vápn. Vgl. auch Saxo Grammaticus, übersetzt von Jantzen, s. 511 unter Waffenzauber.

hann var blótmaðr mikill ok fjölkunnigr¹⁾, er war ein großer götzenopferer und war zauberkundig. In anbetracht seiner berserkernatur oder seiner zauberkunst brauchte Atli also, ob schon er wohl wußte, daß er das recht nicht auf seiner seite hatte, einen prozeß mit Egil nicht zu scheuen. Da er von diesem die schwersten beleidigungen erlitten hatte, mußte er vielmehr ihn wünschen, um die gelegenheit zu bekommen, sich genugtuung zu verschaffen. Es konnte ihm aber nie einfallen, die berechtigung des ihm bestrittenen besitzes durch zeugenaussagen und eide zu erweisen, er mußte vielmehr, sobald die prozeßverhandlungen begonnen hatten, den gerichtlichen zweikampf beantragen. Beim eintritt in diesen glaubte Atli des sieges gewiß zu sein. Er wurde aber in seiner hoffnung getäuscht, weil Egill, als er sah, daß seine waffe versagte, zum ringkampf überging.

Die art und weise, wie Egill Atli tötet, bildet unsers ermessens den wundesten punkt der darstellung seines zweiten prozesses. Sie bedeutet eine ästhetische versündigung der allerschlimmsten art. Durch sie sinkt Egill unter einen berserker und wird er geradezu zum raubtier herabgewürdigt. Man wird nicht verfehlen uns entgegenzuhalten, seine handlungsweise gemahne an eine ähnliche des Sigmund der Völsungasaga und sei deshalb nicht anzufechten. Dieser vergleich ist aber keineswegs angebracht. Wenn der in einen wolf verwandelte Sigmundr seinem ebenfalls in einen wolf verwandelten sohne Sinfjötli in einem anfall von wut in die kehle beißt, ohne dadurch jedoch sein leben ernstlich zu gefährden²⁾, so äußert er sich auf eine seiner damaligen wolfsnatur entsprechende weise und sein handeln paßt durchaus zum geiste der Völsungasaga. Anders aber verhält es sich

1) s. 243 12 heißt es nach handschrift M von Atli: hann var sterkr maðr ok enn mesti fullhugi, nach handschrift W dagegen: hann var sterkr maðr ok fjölkunnigr. Wie so häufig ist die lesart von W die unzweifelhaft richtige. Daß Atli zauberkundig war, mußte unbedingt gesagt werden. Deshalb fügt K zu M: hann var ok mjög fjölkunnigr. 2) s. 96—97 (ausgabe S. Bugge).

mit Egil. Wie wilde taten die Eigla auch von ihm berichtet, so stehen sie doch nie im widerspruche mit der auffassung heroischen menschentums, die sich in der epischen poesie primitiver kriegerrischer zeitalter kundtut. Mit den racheakten eines Achilles in der Ilias verglichen, erscheint Egils wüten gegen die norwegische königsfamilie wie ein kinderspiel. Woher der häßliche zug des seinen gegner zu tode beißenden Egil rühren mag, kann auch nicht einen augenblick zweifelhaft sein. Er muß unbedingt aus der mündlichen überlieferung stammen. die, wie wir gesehen, stellenweise eine ungemein niedrige auffassung vom menschen Egil bekundete. Ihn konnte der verfasser der Eigla, der Egil zu dem das vikingerzeitalter symbolisierenden übermenschen machte, nicht brauchen, und daß er ihn nicht zu verwenden beabsichtigte, das hat er mit nicht mißzuverstehender klarheit angedeutet durch die einföhrung des schwertes Dragvandil in die handlung.¹⁾ Wozu soll Egil dieses schwert, wenn nicht, um ihm zum siege über Atli zu verhelfen? Atli war infolge seines berserkertums, respektive infolge seiner zauberkunst, unverwundbar. Egill aber mußte ihn mittels einer waffe besiegen, eine andere art und weise über ihn zu siegen war mit seinem heldentum nicht vereinbar. Das war jedoch nur möglich, wenn er über eine zauberwaffe verfügte und zwar über eine, deren zauber demjenigen Atlis überlegen war. Dieser bedingung entsprach das zweischneidige schwert Dragvandill, dessen eine seite nicht stumpf gemacht werden konnte, wie wir wohl aus der Ketils saga hængs schließen dürfen.²⁾ Snorri kannte zweifelsohne die sagenhafte geschichte der Hrafnistumenn, ob aus gedichten oder aus der mündlichen überlieferung ist für unsere zwecke gleichgültig. Wenn er Kveldúlf von dem Hrafnistugeschlecht

1) Eigla, s. 226. Arinbjorn gaf Agli suerd þat, er Dragvandill hét. Þat hafði gefit Arinbirni Þórólfr Skallagrímsson, en áðr hafði Skallagrím begit af Þórólfi bróður sínum, en Þórólfi gaf suerdit Grím loðinkinni, son Ketils hængs. Þat suerd hafði átt Ketill hængr ok haft í hölmgaungum, ok var þat allra suerða bitrast. 2) V. Ásmundarson. Fornaldarsögur Norðrlanda II, s. 158—59.

abstammen ließ, so ist er dazu, wie wir oben ausgeführt haben, höchst wahrscheinlich zum nicht geringen teile durch den sagenhaften glanz, dessen sich dieses geschlecht im dreizehnten jahrhunderte erfreute, bestimmt worden.

Die einföhrung des schwertes Dragvandil in die handlung der Eigla hat folglich keinen andern grund, als daß mittels desselben Egill über Atli siegen sollte. Diese einföhrung ist aber auch, abgesehen davon, daß durch die so bedingte abweichung von der mündlichen überlieferung eine schwere ästhetische versündigung vermieden wurde, in sonstiger beziehung eine glückliche zu nennen. Wunderbare schwerer gehörten zu den beliebtesten motiven der skandinavischen poesie. Der verfasser der Eigla hatte sodann zweimal einen so glücklichen gebrauch vom zaubermotiv gemacht, daß es nicht wunder nehmen könnte, wenn er es in einem dritten typischen fälle verwandt hätte.

Aus unsern bisherigen ausföhrungen ergibt sich also, daß der abschnitt über die zweite gerichtsverhandlung vor dem Gulaping vom verfasser der Eigla nicht herröhren kann. Ebenso verhält es sich mit dem abschnitte über die vorgänge zu Ask. Abgesehen von andern weniger bezeichnenden einzelheiten, die wir hier unerörtert lassen, beweisen dies die worte, womit Atli Egils aufforderung, das gut Ásgerds herauszugeben, ablehnt.¹⁾ Diese worte beziehen sich auf eine tatsache, welche die Eigla hätte berichten müssen, welche sie aber nicht berichtet. Sie verraten außerdem eine ungemein naive auffassung von der rechtsgewalt des norwegischen kónigs. Ein mann von der bildung des verfassers der Eigla hätte sie nie Atli in den mund legen können.

Anders aber als mit diesen beiden abschnitten verhält es sich mit demjenigen, der von Egils audienz beim kónig Hákon handelt. Derselbe ist unbedingt dem verfasser der saga zuzuschreiben. Egill und Hákon handeln durchaus ihrem charakter

1) s. 241. . . þú ætlar at kalla til þess fjár í hendr mér, er Eiríkr konungr dæmði Aunundi bróður mínum.

und der betreffenden situation gemäß. Egill begründet vorzüglich sein ansinnen an den könig. Was demselben vorteilhaft ist, rückt er in die günstigste beleuchtung, was ihm eintrag tut, weiß er möglichst zu verringern. Er beansprucht nichts als sein gesetzliches recht vom könige, der durch seine gerechtigkeitliebe wie die energie, mit welcher er das gesetz ausführte, unter den norwegischen königen einzig dasteht. Hákon konnte nicht umhin, Egil die verlangte ermächtigung, einen prozeß gegen Atli anzustrengen, zu erteilen. Er mußte auf Adalsteins empfehlung rücksicht nehmen, er mußte vor allem dem gesetz achtung verschaffen. Aber mit Egil selbst wollte er weiter nichts zu tun haben. Mochte er, Hákon, auch mit Erich und Gunnhild verfeindet sein, so fühlte er sich doch zu sehr als mitglied von Haralds geschlecht und zu sehr als norwegischer könig, um die dienste Egils, der sich so schwer gegen dieses geschlecht und die königliche autorität vergangen hatte, annehmen zu wollen.

Der über Egils audienz bei Hákon handelnde abschnitt wächst aus dem grundmotiv der saga heraus, aus dem konfliktmotiv, welches nicht auf der mündlichen überlieferung beruhte, sondern welches Snorri auf grund seines erlebnisses geschaffen hatte. Er gemahnt an den abschnitt von Egils letztem zusammentreffen mit Erich. Hier wie dort wird ausgesprochen, daß eine versöhnung zwischen Haralds und Kvelðúlf's geschlechter nicht stattgefunden hat. Beide abschnitte weisen auf einen verfasser hin.

Snorris anteil an der Eigla in der uns überlieferten gestalt reicht also bis zum kapitel 62 einschließlich. Auszuschalten sind bloß die stellen, welche sich auf Þorstein Þóruson beziehen, der nach der anlage der handlung keine rolle in der saga zu spielen berufen war. Diese stellen haben den wahrscheinlich sehr wenig umfangreichen passus verdrängt, der über Egils reise zu Þórd nach Aurland berichtete. Nun erhebt sich die frage, weshalb hat Snorri die Eigla nicht vollendet? Die antwort kann nicht zweifelhaft sein. Er ist durch den tod daran verhindert worden. Als äußerster termin

der entstehung der 62 ersten kapitel der Eigla ergibt sich somit Snorris todesjahr, nämlich 1242. Wie lange er daran gearbeitet haben mag, darüber kann man nur vermutungen aufstellen. Wenn man bedenkt, wie sehr Snorri während des letzten jahrzehntes seines lebens in anspruch genommen war durch angelegenheiten der verschiedensten art, die die zu dichterischem schaffen erforderliche stimmung wenig begünstigten, wenn man erwägt, daß der in der Eigla verarbeitete stoff ihm nur sehr spärlich durch die überlieferung geboten wurde, also zum weitaus größten teile von ihm erfunden werden mußte, so wird man nach analogie der entstehung berühmter literarischer werke wohl schließen dürfen, daß über der ausgestaltung der 62 ersten kapitel jahre vergingen und daß diese ausgestaltung ausreichte, um die beschränkte muße, die ihm nach der vollendung der Heimskringla verblieb, auszufüllen. So erklärt es sich denn auch, daß nichts berichtet wird von literarischen arbeiten Snorris für die reihe von jahren, welche er, wie man allgemein annimmt, nach der vollendung seines hauptwerkes, der Heimskringla¹⁾, noch lebte. Zuzugeben ist wohl auch, daß er seine schriftstellerische laufbahn nicht besser abschließen konnte, als mit der Eigla, welche der verherrlichung des von ihm so bewunderten skandinavischen heldenzeitalters wie der verherrlichung seines eigenen geschlechtes galt.

II.

Es erhebt sich nun die frage, wer die Eigla zu ende geführt haben mag. Geeignet dazu wären zweifelsohne seine beiden schriftstellernden neffen, Sturla und Óláfr hvíta-káld, gewesen. Die beschaffenheit der von uns erörterten abschnitte, welche von der Ljótgeschichte, der Vermlandsreise und Egils zweitem prozesse handeln, gestattet aber nicht, an einen dieser beiden männer als vollender der saga zu denken. Infolgedessen wüßten wir sonst niemand zu nennen, dem man mit

1) Circa 1230. Vgl. Finnur Jónsson, Litteraturs Historie II, 716.

mehr wahrscheinlichkeit diese arbeit zutrauen könnte, als dem manne, der in Snorris schriftstellerische tätigkeit eingeweiht war, dem schreiber nämlich, dem er seine werke diktirte.¹⁾ Dieser war mit der genesis der Eigla vertraut. Er mochte sich berufen fühlen, das unvollendet hinterlassene werk abzuschließen und zwar um so mehr, als für die noch nicht behandelte lebensperiode Egils die mündliche überlieferung reichlicher floß als für die vorausgehenden perioden. Die mündliche überlieferung enthielt, das darf man als gewiß voraussetzen, auf Egil als dichter bezügliche ausgearbeitete þættir, sie berichtete wohl auch über Egils lebens- und familienverhältnisse, in ihr lebte wahrscheinlich auch die schatzgeschichte fort. Snorris schreiber brauchte sich also nur an die mündliche überlieferung zu halten, um die saga einigermaßen zum abschluß zu bringen, ja um sogar stellenweise vorzügliches zu leisten. So wenig er als vermutlicher verfasser der eben erwähnten drei abschnitte sich als technisch durchgebildeten schriftsteller erwiesen hat, so darf man ihn doch für so klug halten, von ihm zu glauben, daß er sich sagen mußte, er dürfe in die saga nichts einführen, was in zu schroffem widerspruche mit dem vorausgehenden stünde. So erklärt es sich, daß er, im gegensatze zur mündlichen überlieferung, Egils letzte reise nach Norwegen unter die regierung Håkons verlegt, da nach den voraussetzungen der Eigla Egill zur zeit der regierung von Gunnhilds söhnen nicht nach Norwegen reisen durfte.²⁾ So erklärt es sich auch, daß er die Arinbjarnarkviða auf Island entstanden und nach Norwegen gesandt sein läßt³⁾, während sie aller wahrscheinlichkeit nach in Norwegen zur zeit von Egils letztem aufenthalte bei seinem freunde entstanden und, wie sich aus dem gedichte mit sicherheit ergibt, von Egil vor Arinbjørn in der gesellschaft vorgetragen wurde.

Wieviel gründe nun auch zu gunsten von Snorris schreiber als vollender der Eigla zu sprechen scheinen, können wir uns

1) Finnur Jónsson, II, 710—11.

2) Eigla, s. 287 15—20.

3) Ibidem, s. 288.

doch nicht verhehlen, daß es auch nicht an gegengründen fehlt. Der auf Þorsteins händel mit Steinar bezügliche umfangreiche abschnitt ist so beschaffen, daß wir ihm, respektive der mündlichen überlieferung, denselben nicht zuzuschreiben wagen. Die art und weise, wie Egill am Borgarfjardarþing diesen streit zum austrage bringt, atmet ganz den geist der Eigla und dadurch wird auch Egils heldenlaufbahn vorzüglich abgeschlossen; anderseits tritt Þorsteinn auf eine weise in den vordergrund, die uns wenig zum plane der Eigla zu passen, vielmehr dagegen auf die Gunnlaugssaga hinzuweisen scheint. Wir fragen uns deshalb: von wem mag dieser umfangreiche abschnitt herrühren? Vom verfasser der Eigla, der vor vollendung seiner saga einen auf Egils auftreten im öffentlichen leben Islands bezüglichen þátt geschaffen hatte, oder vom verfasser der Gunnlaugssaga, der damit eine verbindungsbrücke zwischen der Eigla und letzterer saga hat schlagen wollen? Wir wagen uns weder in dem einen noch in dem andern sinne zu entscheiden. Infolgedessen, von der weitem erörterung der komposition des mit dem kapitel 77 anhebenden teiles der Eigla absehend, beschränken wir uns vorläufig darauf, unsere frühern gesicherten ergebnisse zusammenzufassen und sagen: Snorri hat die Eigla bloß bis zu Egils unterredung mit Hákon einschließlich fortgeführt: das ergibt sich mit zwingender notwendigkeit aus der weitem darstellung von Egils zweitem prozesse; dafür sprechen auch die umfangreichen abschnitte von der Ljótgeschichte und der Vernlandsreise.

III.

K. Maurer unterzieht in seinem münchener vortrage die darstellung von Egils zweitem prozesse einer eingehenden prüfung, die teilweise sehr treffend ist. Er beweist, daß sowohl infolge des verlaufes des ersten prozesses wie infolge von Egils worten zu Adalstein (s. 230 s: hann bauð þar framm vitni ok eida með máli sfnu) nicht Egill, sondern Atli zum zweikampf herausfordern mußte. Er beweist, daß sowohl laut der darstellung der Eigla wie wegen der bestehenden

rechtsverhältnisse, Atli nicht sagen durfte, könig Erich habe Qnund das von Egil beanspruchte gut zuerkannt. Er rügt, wenn auch nicht absolut, doch vorwiegend mit recht, daß man nicht erfährt, wie Atli Qnunds rechtsnachfolger geworden ist. Er weist auf gewisse widersprüche der darstellung hin¹⁾, ja er vermutet sogar, daß die darstellung des zweiten prozesses nicht von demselben verfasser herrühren dürfte wie die des ersten.²⁾ Trotz dieser durchaus gerechtfertigten einzelaussstellungen ist die kritik als ganzes nicht befriedigend und sie konnte es nicht sein, eben weil K. Maurer das wesen der Eigla verkannte. Hätte er die saga nicht für ein historisches, sondern für ein poetisches werk gehalten, so hätte er gewisse punkte der darstellung nicht angefochten, andere dagegen, die er übersah, in die gehörige beleuchtung gerückt. Er hätte die abweichung vom norwegischen rechtsgange nicht gerügt und nicht gefolgert, daß der sagaschreiber mit letzterm unbekannt war (s. 117—118), weil Egill mit übersprungung des herað- und fylkisping Qnund und Atli direkt vor das Gulaping lud. Er hätte sich vielmehr gesagt: dem sagaschreiber lag nicht ob, den leser mit dem norwegischen rechtsgange bekannt zu machen, sondern sein interesse an Egils schicksale möglichst rege zu erhalten, ihm im vorliegenden falle zu zeigen, wie Egill zu seinem rechte gelangte. Dazu war aber nicht eine langwierige mehrere instanzen in anspruch nehmende, sondern eine möglichst zusammengedrängte, in einer instanz sich vollziehende rechtshandlung am besten geeignet. Deshalb waren Qnundr und Adli direkt vor das Gulaping zu laden.

1) Zwei Rechtsfälle in der Eigla, s. 122. „Auch hier stoßen wir somit wieder auf eine sehr fühlbare verwirrung in der Darstellung, welche neben der oben schon gerügten Unbekanntheit des Sagenschreibers (sic) mit den Grundgedanken des norwegischen Gerichtsverfahrens auch eine gewisse Unbedachtsamkeit desselben erkennen läßt, vermöge deren er im Verlaufe seiner Erzählung vergaß, was er doch an einer frühern stelle desselben gesagt oder vorausgesetzt hatte.“ 2) Ibidem, s. 124. „Es mag sein, daß die ganze Episode von Atli hinn skammi einem Überarbeiter zuzuteilen ist, während die ursprüngliche Sage nur von einer einzigen Verhandlung am Gulapinge gewußt hatte.“

Es lag auch kein anlaß vor, von einer verjährung des zeugenbeweises zu reden (s. 120—121). Egils recht konnte nach der voraussetzung der poetischen Eigla nicht verjähren. Die mittel, dasselbe zu erweisen, mußten ihm also ungeschmälert erhalten bleiben. Die beanstandung des ausdrucks krefja gelegentlich des ersten wie des zweiten prozesses ist durchaus nicht gerechtfertigt. Wenn es s. 186²⁻³ der Eigla heißt: „Berr þá Egill upp mál sín ok krefr Onund skiptiss um arf Bjarnar“ und s. 241⁷⁻⁹: „Em ek nú kominn at vitja fjár þess, landa ok lausaaura, ok krefja þik, at þú láter laust ok greiðer mér í hendr“, so bedeutet das keineswegs, daß Egill an Onund und Atli eine krafa, die gewisse formalitäten zur voraussetzung hatte, richtete, sondern ganz einfach, daß er sie aufforderte ihm sein gut herauszugeben. Erst nach ablehnung von Egils aufforderung hätte dieser einen grund gehabt, zur krafa zu schreiten. An den beiden stellen ist krefja im sinne von auffordern gebraucht wie s. 188⁸⁻¹⁰, wo es heißt: „Egill hóf þar mál sitt, at hann krafði domendr at dōma sér laug af máli þeira Aunundar“.

Der sagaschreiber mußte auch nicht unbedingt berichten, wie es kam, daß Atli das von Egil beanspruchte gut in seinem besitze hatte. Wie Egill zu Adalstein gesagt hatte, s. 228¹⁻³: „Sitr nú ifer þui fó (sc. er Eiríkr konungr rænti mik ok þeir Bergaunundr) Atli enn skammi, bróðer Bergaunundar“, so war dem kausalitätsbedürfnisse des lesers genügt. Ihm lag wenig dran, die einzelheiten des norwegischen erbschaftsrechtes kennen zu lernen; woran ihm aber gelegen war, war zu erfahren, in wessen händen Ásgerðs gut sich befand, damit Egill es von ihm beanspruchen konnte. Dazu paßte niemand besser, als Bergonunds bruder, der streitbare Atli, dessen späteres eintreten in die handlung bereits s. 117 der Eigla angedeutet ist. Was diesen punkt der handlung betrifft, so ist Egils verhältnis zu Atli ein ähnliches wie das der Hildiríðar synir zu Þórólf Kveldúlfsson. Der verfasser der Eigla hat nicht für nötig befunden mitzuteilen, laut welcher gesetzlichen bestimmungen das von Hárek und Hrærek beanspruchte erbe

Björgólfs in Þórólfs hände gelangt war. Das war für den leser ein detail von nebensächlicher bedeutung. Ihm genügte es zu wissen, daß Þórólfr es in händen hatte und daß deshalb die söhne der Hildiríð sich mit ihren ansprüchen an ihn wandten. Es besteht aber doch ein unterschied zwischen Atli verhältnis zu Egil und demjenigen Þórólfs zu den söhnen der Hildiríð. Dieses steht nur indirekt in beziehung zu der handlung der Eigla und durfte deshalb bloß summarisch dargestellt werden. Jenes dagegen entspringt aus der handlung selbst, wirkt auf dieselbe zurück, hat für sie folglich eine ungleich größere bedeutung und machte deshalb eine bestimmtere darlegung wünschenswert. Der darsteller der ersten gerichtsverhandlung, der Qnund nur als sachwalter seiner frau auftreten läßt, hätte zweifelsohne mitgeteilt, aus welchem rechtsgrunde Atli sich weigerte, Egils forderung folge zu leisten, und diesen rechtsgrund hätte er dann durch Atli menschlich leicht begreifliches streben nach genugtuung verstärkt. Er hätte ihn nicht sagen lassen, daß das von Egil beanspruchte gut sein eigentum sei.¹⁾

In hohem grade befremden muß es, daß K. Maurer in seiner besprechung von Egils zweitem prozesse mit keinem worte des wunderbaren gedenkt, das darin eine so ausschlaggebende rolle spielt. Infolge seines historismus mußte er demselben gegenüber stellung nehmen: entweder erkannte er es nicht an und er hatte dann den vermeintlichen verlauf der handlung darzulegen oder er ließ es gelten. Das hieß aber zugeben, daß die entscheidende phase der handlung sich nicht in der wirklichen, sondern in einer phantasiewelt zutrug. Wie er dabei seine historistische auffassung hätte aufrecht erhalten können, bleibt uns ein rätsel.

Gesetzt nun, K. Maurer hätte das wesen der Eigla richtig erkannt. Wie wäre dann, abgesehen von seinen von uns als zutreffend erachteten ausstellungen, seine weitere besprechung

1) Eigla, s. 242. Atli bauð . . tylftareiða, at hann hefði ecki fé þat at vardveita, er Egill ætti, zeile 26—27, ef ek (sc. Atli) skal líta lausar eignar minar aflaga firi þér.

von Egils zweitem prozesse ausgefallen? Er hätte, dünkt uns, vor allem die grobe ästhetische versündigung, welche Egils durchbeißung von Atlis kehle bedeutet, in die gehörige beleuchtung rücken müssen. Von der idee des kunstwerkes ausgehend, das sich durch einheitlichkeit des darin waltenden geistes wie durch die analogie der gestaltung einander entsprechender einzelhandlungen kennzeichnet, hätte er darlegen müssen, daß Egill nur als held und nicht als raubtier seine rechtssache zum austrag bringen durfte, daß er folglich Atli mit dem zauberschwerte Dragvandil töten mußte, worauf bereits s. 226 durch die einföhrung dieses schwertes in die handlung hingedeutet war. Er hätte ferner darlegen müssen, daß ein größerer parallelismus zwischen den darstellungen der beiden gerichtsverhandlungen zu erwarten war; daß, wie für die erste, so auch für die zweite zu berichten war, mit welchem gefolge die streitenden parteien am Gulapíng erschienen und wie das gericht konstituiert wurde; daß, konnte die zweite gerichtsverhandlung auch nicht so dramatisch gestaltet werden wie die erste, und konnte Egill dabei seine heldenhaftigkeit nicht in gleichem grade bewähren, wie bei jener, das interesse der spannung immerhin viel besser hätte gewahrt werden sollen. Bei richtiger erkenntnis des wesens der Eigla hätte K. Maurer jedenfalls nicht die vermutung geäußert (s. 124): „die ursprüngliche Sage habe nur von einer einzigen Verhandlung am Gulapíng gewußt“. Der verlauf der ersten gerichtsverhandlung forderte unbedingt als ergänzung die zweite; aus der darstellung der letztern war aber zu schließen, daß sie vom verfasser der darstellung der ersten nicht herrühren konnte, woraus denn weiter zu folgern war, daß er sein werk nicht bis zu diesem abschnitte fortgeführt hatte. Diese aus dem wesen des kunstwerkes ungezwungen sich ergebenden beobachtungen konnte aber K. Maurer nicht machen und zwar infolge seines historismus. Derselbe bewirkte, daß er züge der darstellung anfocht, die vom standpunkte der kunst aus geboten waren oder sich rechtfertigten, daß er dagegen andere übersah, die mit

dem kunstcharakter der Edda im ganzen oder im einzelnen nicht zu vereinbaren waren. Die historistische auffassung ist eine falsche, und was gewichtiger ist, sie hat unheilvolle folgen gehabt. Ihr ist es zuzuschreiben einerseits, daß zu geschichtswerken bausteine verwendet wurden, die zum teil zu diesem zwecke nicht geeignet waren; anderseits, daß die der zeit vorauflaufende so eigenartige nationale epik der Isländer nicht in ihrem eigentlichen wesen erfaßt und infolgedessen auch nicht der gegenstand der gelehrten forschung wurde, wie es der fall ist für die nationale epik der Griechen und Hebräer, der Deutschen und Franzosen. Es ist deshalb sowohl im interesse der geschichtswissenschaft wie der literaturwissenschaft im höchsten grade wünschenswert, daß endlich mit der historistischen auffassung gebrochen wird.

Nachträge.

Kapitel II. Es wird allgemein angenommen nach Eigla s. 288²⁻¹¹ und variante zu zeile 11, daß die Arinbjarnarkvíða auf Island entstand und Arinbjörn von seinem freunde nach Norwegen übersandt wurde. Diese annahme ist eine irrige. Aus dem gedichte ergibt sich, daß dasselbe von Egil vor Arinbjörn in der gesellschaft, also in Norwegen, vorgetragen wurde. Es ist höchst wahrscheinlich, daß Egill dasselbe in Norwegen verfertigte und zwar während seines letzten aufenthaltes bei seinem freunde, der kurze zeit, nachdem dieser mit Erichs söhnen nach Norwegen zurückgekehrt war, stattfand. Vgl. unsere ausführungen s. 159—60 und s. 238.

Zu s. 41. Eigla s. 99 heißt es nach version M vom jungen Egil: „er hann óx upp, þá mátti brátt sjá á honum, at hann mundi verða mjög ljótr ok líkr fedr sínum, suartr á hár“. S. 176 dagegen in der berühmten schilderung von Egils äußerm: „hann var vel í vexti ok huerjum manni hæri, úlfgrátt hárit . . . Hier liegt offenkundig in der version M ein widerspruch vor, den die version W nicht kennt, da sie von der haarfarbe des jungen Egil nicht spricht. Wie so häufig ist die lesart von W als die einzig richtige anzuerkennen.

Kapitel III. In betreff der literarisch ästhetischen ansichten, die wir in unserer arbeit ausgedrückt haben, verweisen wir auf folgende werke:

E. Elster, Principien der Literaturwissenschaft. Halle a. S.

Max Niemeyer. 1897.

G. Renard, La méthode scientifique de l'histoire littéraire.

Félix Alcan, Paris. 1900.

W. Dilthey, Das Erlebnis und die Dichtung. Teubner, Leipzig. 1907.

Idem, Die Einbildungskraft des Dichters. Letzteres werk, das in Zellers Festschrift 1887 erschienen ist, ist von kapitaler bedeutung für die einsicht in das wesen des dichterischen schaffens.

H. Gunkel, Die sagen der Genesis. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht. 1901.

Idem, Elias, erschienen in „Religionsgeschichtliche Volksbücher“. Mohr, Tübingen.

P. Cauer, Grundfragen der Homerkritik. S. Hirzel, Leipzig. 1909.

J. Bédier, Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste. I et II. Paris, H. Champion. 1908.

Was speziell den unterschied zwischen geschichtsschreibung und poesie betrifft, sind belehrend Scheffels vorwort zu seinem Ekkehard und Hebbels ausführliche besprechung von Meinholds Bersteinhexe in seiner recension von dessen roman Sidonia von Bork (Hebbels werke, Band XI, s. 209—246. Behrs Verlag, Berlin).

Zu s. 87, zeile 21. Nach version M der Eigla heißt es: „mun konungr gera þik lendan mann, ef þú vill þjóna honum“. Nach version W: „mun konungr gera hann lendan mann, ef hann vill þjóna honum“. Letztere lesart ist unbedingt die ursprüngliche. Des königs auftrag lautete an Kveldúlf. Seine boten richteten ihre worte an diesen; anormal wäre es gewesen, daß sie sich plötzlich an seinen sohn gewandt hätten, ohne daß dieses im texte irgendwie angedeutet worden wäre. Von erheblichem gewichte ist aber, daß ihr benehmen taktlos gewesen wäre. Sie konnten Skallagrím nicht auffordern in Haralds dienst zu treten, ohne Kveldúlfs väterliche autorität zu verkennen. Daß aber Skallagrím die ihn betreffende an seinen vater ergangene aufforderung sofort beantwortet, erklärt sich aus leicht ersichtlichen gründen.

Zu s. 97. Es ist wohl anzunehmen, daß zwischen Gunnhild und Þórólf ein liebesverhältnis bestanden hatte. Das scheint uns noch angedeutet zu sein durch Erichs worte zu seiner frau

(s. 151 2): „verit hefer kærra við Þórólf af þinni hendi, en nú er“. Wie Þórólfr durch seine rückkehr in die heimat das verhältnis abbrechen wollte, ergrimmte Gunnhildr auf ihn. Demnach läge das nämliche motiv hier vor wie in Njála kap. 6. Dasselbe paßte aber nicht in den plan der Eigla-handlung und wurde deshalb nicht ausführlicher entwickelt; denn Þórólfs liebesverhältnis mit Gunnhild bedeutete einen verrat an seinem freunde und königlichen herrn. Hätte Snorri die Eigla vollendet, so hätte er wahrscheinlich den ursprung von Gunnhilds groll auf Þórólf auf eine ansprechendere weise begründet. Verschiedene anzeichen scheinen uns dafür zu sprechen, daß die über Þórólf handelnden abschnitte vor seiner ausfahrt mit Egil die zuletzt entstandene schicht in der Eigla-komposition bilden.

Zu s. 112. Am schlusse des abschnittes IX ist folgende charakteristik Egils einzufügen.¹⁾

Daß die Eigla ein poetisches werk ist, ergibt sich ganz besonders aus der darstellung von Egils charakter. Egill sollte nach der intention des verfassers der saga die personifikation des vikingerzeitalters im engern und weitem sinne sein. Darauf weisen mit nicht mißzuverstehender deutlichkeit die züge hin, aus denen sich seine lebensgeschichte aufbaut, die eigenschaften wie die taten, die ihm in der saga zugeschrieben werden. Fassen wir zu dem zwecke die umfangreichen abschnitte, die von Egils vikingerzuge in gemeinschaft mit seinem bruder, von seinen und seines bruders erlebnissen in Aðalsteins diensten handeln, kurz zusammen.

In dem ersten dieser abschnitte sehen wir, wie Egill raubt, senzt, mordet, in gefangenschaft gerät und nur dank seiner unverwüstlichen energie und seiner riesigen stärke dem ihm bestimmten grausamen tode entrinnt; wie er den Dänen Áki und dessen söhne kennen lernt, die in schmachvoller knecht-

1) Vgl. Egils charakteristik von Sars in *Udsigt over den norske Historie* II, s. 299. Sars, der im allgemeinen ein so feines verständnis für die sagaliteratur bekundet, ist den intentionen des verfassers der Eigla nicht gerecht geworden.

schaft ihr vikingertum büßen; wie er und sein bruder zu kaufleuten werden, um das zusammen geraubte gut in geld umzusetzen; wie sie nach beratschlagung mit ihren fahrtgenossen die feste Lund stürmen, wo ihnen reiche beute winkt; endlich wie sie in Halland, wo nichts mehr zu rauben ist, mit dem statthalter dieser provinz, der sie eingeladen, fröhliche gelage feiern.

In dem zweiten dieser abschnitte sehen wir die brüder eine rühmlichere und bedeutungsvollere rolle spielen. Sie treten in den dienst des englischen königs Adalstein, dessen thron damals sehr gefährdet war, tragen auf ihren kleidern das kreuzeszeichen¹⁾, werden zu heerführern der fremdenlegion, gewinnen die entscheidungsvolle schlacht auf der Vínheide und befestigen so den bedrohten thron Adalsteins. Egill gelangt sodann zu gunst und ansehen am hofe dieses fürsten.

Abgesehen von frühern stellen der Eigla, treten aus diesen abschnitten deutlich die triebfedern hervor, welche die jahrhunderte lang dauernden vikingerzüge hervorgerufen haben: es waren der erwerbstrieb und die abenteuerlust.

Die Norweger und Isländer, deren land von der natur sehr wenig begünstigt war, die ihren zeitgenossen in der schiffahrt weit überlegen waren, fanden in den vikingerzügen eine erwerbsquelle ersten ranges; dieselben lieferten ihnen die mittel zu einer früher und später nie gekannten glänzenden lebensführung; sie entwickelten wohl auch bei einzelnen den angeborenen hang zum geldbesitz übermächtig; das wird wohl die veranlassung und bedeutung der unwahrscheinlichen auf der mündlichen überlieferung beruhenden schatzgeschichte sein, die Egil so wenig zum ruhme gereicht.

Die zweite triebfeder zu den vikingerzügen war edlerer natur; sie bestand in dem damals bei den skandinavischen

1) Eigla, s. 156. Konungr bað Þórólf ok þá bræðr, at þeir skyldu láta þrimsignaz, þviat þat var þá mikill síðr bæði með kaupmonnum ok þeim monnum er á mála gengu með kristnum monnum, þviat þeir menn er þrimsignader voru, höfðu allt samneyti við kristna menn ok suá heidna, en höfðu þat at átrúnadi, er þeim var skapfelldaz.

völkern gärenden tatendrang, der sich in ihnen so recht ausleben konnte. Kaum dem knabenalter entwachsen zogen die Skandinavier auf ihre raubfahrten aus. Bei den strapazen und gefahren, welche diese mit sich brachten, mußten diejenigen, die sich mit erfolg daran beteiligen wollten, ganz bestimmten bedingungen, namentlich physischer natur, entsprechen, mußten sie neben großer waffentüchtigkeit über eine nie versagende körperbeschaffenheit verfügen.

So erklärt es sich, daß Egill, der zuerst das vikingerzeitalter im engern sinne symbolisieren sollte, dargestellt wird als ein mann von außerordentlicher waffentüchtigkeit, statur und stärke. Nur so konnte er sich den ihm gestellten aufgaben gewachsen zeigen. Aus der ihm in der saga zugeschriebenen rolle, das symbol des vikingerzeitalters zu sein, erklärt sich wohl auch psychologisch der uns heute so sonderbar anmutende zug der häßlichkeit. Man gedenke des eindrucks, den die vikinger bei den völkern, welche sie heimsuchten, zurückließen und man wird ihn nicht mehr verwunderlich finden.

Der in übereinstimmung mit der historischen wahrheit typisch geschilderte vikinger Egill mag für den heutigen leser eine unsympathische erscheinung sein. Das war er im großen ganzen für den isländischen leser des dreizehnten jahrhunderts jedenfalls nicht. Nach dem eindruck, den wir von dem in der Sturlunga dargestellten menschentum empfangen haben, sind wir sogar geneigt zu glauben, daß er die in der aneignung von Adalsteins schatze sich kundgebende geldgier Egils sehr nachsichtig beurteilt haben wird. Zugegeben aber, Egill sei nie eine sympathische erscheinung gewesen, so wird man ihm doch eine für den ästhetischen charakter der Eigla entscheidende eigenschaft nicht versagen können, die bewunderung erzwingende heldenhaftigkeit, auf welche der verfasser der saga so nachdrücklich hingewiesen hat, indem er ihn, der eben dem tode entronnen war, zu seinen gefährten, die sich mit der gestohlenen beute heimlich davon machen wollten, sagen und dementsprechend handeln läßt: „þessi ferd

er allil ok eigi hermannlig. Vær hofum stólit fé bónda, suá at hann veit ecki til. Skall oss alldregi þá skomm henda. Foru nú aptr til bæjarins ok látum þá vita, hvat títt er.“¹ Seine heldenhaftigkeit offenbart sich sodann durch seine großartigen leistungen in der schlacht auf der Vínheide unmittelbar nach seines bruders tode.

Da das vikingerzeitalter im weitem sinne das heldenzeitalter der skandinavischen völker ist, mußte der dasselbe symbolisierende Egill dessen heroischen charakter im weitem verlaufe der saga reiner und unter der einwirkung edlerer motive, als es bisher der fall gewesen, zum ausdrücke bringen. Das geschah namentlich durch die art und weise, wie er in der erbangelegenheit seiner frau unter den schwierigsten verhältnissen sein recht vertrat und sich von seinen gegnern genugtuung verschaffte.

Die bis jetzt aufgeführten taten und eigenschaften Egils symbolisieren den kriegerischen geist des vikingerzeitalters; andere ihm zugeschriebene taten und eigenschaften bringen sonstige charakteristischen merkmale dieses zeitalters zur anschauung. So fühlt Egill trotz seines kühlen verhältnisses zu vater und bruder sich stets als mitglied von Kveldúlf's geschlechte gegenüber demjenigen Haralds hárfagri; es ist der altgermanische sippengeist, der sich hierin offenbart. Erscheint er auch in seinem verhältnis zu Arinbjörn stets als der empfangende, so ist die freundschaft, die ihn mit diesem verbindet, doch als eine ideale aufzufassen; er bekundet so die schönste tugend heroischer zeitalter. Er vertritt auf vorbildliche weise die skaldenzunft, welche die träger des geistigen lebens des vikingerzeitalters waren. Er erscheint im besitze der runenkenntnis, welche übernatürliche macht verleiht. In diesem zuge spricht sich wohl die merkwürdigste anschauung des volksglaubens der zeit vor der einföhrung des christentums aus, beruht doch Odins macht auf der runenkenntnis.²⁾

1) Egla, s. 143. 2) H. Paul, Grundriß der germanischen Philologie I, s. 1079--80. (Erste ausgabe.)

Wir glauben von einer weitem erörterung von Egils charakteristik absehen zu können; unsere ausführungen sind, dünkt uns, hinreichend zum erweise, daß der charakter keines sonstigen sagahelden den umfang desjenigen Egils besitzt und daß Egill nach der intention des verfassers der Eigla die personifikation des vikingerzeitalters im engern und weitem sinne sein sollte. Es erübrigt uns aber noch einige worte von Egils kindheitsgeschichte zu sagen. Dieser wird man nur gerecht, wenn man sie als eine poetische und nicht als eine historische auffaßt. Die vergleichende literaturgeschichte lehrt, daß die in den epen der verschiedensten völker gefeierten helden bereits in sehr frühem alter die keime der eigenschaften bekunden, durch welche sie später berühmt werden. Das trifft auch auf den jungen Egil der Eigla zu.

In seinen ersten lebensjahren kündet sich schon seine zukünftige statur und stärke an sowie die bei den Isländern so hochgeschätzte redegewandtheit, die er später am Gulapíng und vor kónig Hákon entfalten sollte.¹⁾ Als dreijähriger knabe reitet er auf eigene faust zum gelage seines fern wohnenden großvaters Yngvar und dichtet während seines dortigen aufenthaltes zwei lausavisur. In diesen an sich unmöglichen taten, deren unwahrscheinlichkeit dadurch etwas gemildert wird, daß es heißt, Egill sei zu drei jahren wie ein knabe von sechs bis sieben jahren entwickelt gewesen, verrät sich seine ungemein frühe heldenhaftigkeit und poetische begabung. Im alter von sieben jahren tötet er einen kameraden, der ihn mißhandelt hatte. Wie diese tat aufzufassen ist, deutet der verfasser der saga an. indem er Egils sonst so wenig hervortretende mutter s. 124 sagen läßt: „Bera kvað Egil vera vikings efni, ok kvað þat mundu firi liggja, þegar hann hefði aldr til, at honum veri fengin herskip“. Im alter von zwölf jahren erschlägt er (s. 125) den ersten diener seines vaters, weil letzterer ihm in einem wutanfalle seine erzieherin Brák getötet hatte. Diese

1) Eigla, s. 99. Þá er hann var þrövettr, þá var hann mikill ok sterkr, suá þem þeir sueinar adrer, er voro .VI. vetra eda .VII. Hann var brátt malugr ok ordviss.

tat gemahnt so sehr an den dráp Klerkóns des jungen Ólaf Tryggvason (Hkr. I, s. 265), daß ihre literarische herkunft nicht einen augenblick zweifelhaft sein kann.

Alle diese züge haben typischen, nicht individuell historischen charakter. Aus unsern ausführungen in betreff der jugendgeschichte Egils sowohl wie der geschichte seines spätern alters ergibt sich, daß sein charakter, wie ihn die Eigla darstellt, eine dichterische schöpfung ist, freilich die schöpfung eines dichters, der den geist des skandinavischen heldenzeitalters mit echt historischem sinne erfaßt hatte.

Kapitel V. Zu s. 178. Wir haben s. 178—79 Egils herumschleppen von Adalsteins schatz mit unrecht angefochten. Dasselbe rechtfertigt sich vom poetischen standpunkte aus hinreichend aus unserer auffassung Egils als repräsentanten des vikingerzeitalters.

Kapitel VI. Björn Magnússon Ólsen hat in einer in den *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie* 1904 erschienenen umfangreichen abhandlung sowie in einem kürzern aufsatz der isländischen zeitschrift *Skírnir* die gewichtigsten gründe dafür beigebracht, daß Snorri der verfasser der Eigla ist. Von diesen beiden arbeiten, deren zweite B. M. Ó. die güte hatte mir im anfang dieses jahres zu übersenden, habe ich erst kenntnis genommen nach fertigstellung des manuskriptes meines werkes. Wie ist es möglich, so unwissenschaftlich zu verfahren, wird man mir vorwerfen? Darauf erwidere ich: ich bin nicht so unbescheiden auch nur einen augenblick zu glauben, daß mein wissen in betreff der isländischen literaturwerke, deren studium zur erforschung der Eigla wünschenswert ist, auch nur entfernt an dasjenige B. M. Ó. heranreicht. Ich bin aber auch anderseits so unbescheiden zu glauben, daß man nur von dem von mir vertretenen standpunkte aus der Eigla vollkommen gerecht werden kann. Infolgedessen habe ich geglaubt, in erster instanz die aus meinen grundanschauungen sich ergebenden folgerungen unbeeinflußt ziehen zu sollen und dieses verfahren hat sich bis

zum schlusse fruchtbar erwiesen. Sehr erwünscht wäre es mir gewesen, wenn ich einzelne abschnitte des sechsten kapitels nach B. M. Ó. vorzüglichen arbeiten hätte ergänzen können; aber das war mir nicht mehr möglich. Das manuskript des sechsten kapitels mußte in die druckerei wandern, ehe die redaktion des siebenten begonnen hatte. Die ausführungen über Egils charakter sind erst unmittelbar vor dem schlusse des satzes vom 18. bis 20. november entstanden. Wo eine übereinstimmung zwischen B. M. Ó. und mir besteht, beruht sie nicht auf entlehnung meinerseits, sondern auf der beschaffenheit der uns gemeinsamen these. Ich hoffe übrigens, daß der leser von meiner arbeit den eindruck empfangen haben wird, daß mir weniger dran gelegen war zu erweisen, wer die Eigla verfaßt hat, als wie sie im geiste ihres verfassers geworden ist. Darauf scheint es mir für die würdigung dieses hochwichtigen sagawerkes vor allem anzukommen.

Stanford University Libraries



3 6105 027 071 575

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-1493

grncirc@sulmail.stanford.edu

All books are subject to recall.

DATE DUE

AUG ~~AUG 2002~~ ^{AUG 2003}

^{May}
JUN 30 2003
2003

